REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIV[e] ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT VINGT-CINQUIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1894

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

L'ALLIANCE AUTRICHIENNE

(TRAITÉ DE 1756)

II (1)

LA GUERRE D'AMÉRIQUE

J'ai déjà eu occasion de constater que la paix signée à Aix-la-Chapelle n'avait pleinement satisfait aucune des puissances qui l'avaient conclue, mais c'est en Angleterre surtout qu'une grande partie de la nation l'avait apprise avec déplaisir. Ce sentiment était vif en particulier dans les cités commerçantes et maritimes, et dans les colonies britanniques fondées en Orient ou dans le Nouveau Monde. Le mécontentement s'y exprimait assez haut pour inquiéter le ministère anglais, car le développement de la puissance commerciale et coloniale de l'Angleterre devenant chaque jour plus considérable, ceux qui représentaient ces deux ordres d'intérêts prenaient par là même une influence croissante dans la direction de la politique : « Il est étonnant, écrivait l'ambassadeur de France, le duc de Mirepoix, à la suite de la première élection parlementaire dont il fut témoin, combien les prochaines Communes contiendront de marchands et de créoles. » Des deux

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

classes ainsi désignées, l'une n'avait pu voir sans regret la liberté de la navigation et du trafic rendue au commerce français, au moment où des croisières, partout serrées, allaient réussir à le bannir de toutes les mers; l'autre ne pouvait se consoler d'avoir dû renoncer à des acquisitions déjà considérables qui en faisaient espérer de plus désirables encore. Le principe de restitution réciproque qui était la base du traité ne les touchait que médiocrement. Peu importait à des négocians et à des colons anglais que l'Autriche fût rentrée en possession des Pays-Bas, du moment où il avait fallu, en échange, débloquer les ports de Nantes et de Bordeaux et rendre, avec Louisbourg et le cap Breton, la clef de la porte du Canada qu'on croyait déjà ouverte. Tous les sacrifices leur semblaient avoir été faits à leurs dépens : et loin que la perspective d'une nouvelle lutte leur causât aucune répugnance, rien ne leur semblait plus à souhaiter que de voir reprendre, sur l'Océan, ce tête-à-tête des deux marines dont le résultat avait été si glorieux pour le pavillon britannique et si triste pour le nôtre.

Une paix reçue de si mauvaise grâce par une partie notable et influente de ceux qui avaient à en subir et à en exécuter les conditions devait, comme on l'a vu, même en Europe, être assez imparfaitement observée et demeurer toujours précaire. Mais la difficulté de la faire respecter, — je dirais volontiers, de la faire prendre au sérieux, — était grande surtout dans les régions lointaines où des établissemens fondés par la France et par l'Angleterre étaient placés côte à côte, sur les mêmes plages. Là c'était l'application même du traité qui faisait naître des contestations de toute sorte. C'était chaque jour une occasion nouvelle de querelles entre voisins qui, venant de se battre et regrettant de ne pas continuer, étaient si peu d'humeur à s'entendre. De là des conflits aussi fréquens que si aucun traité n'était intervenu et, par suite, le spectacle singulier de soldats français et anglais en venant aux mains dans l'ancien et dans le nouveau Monde, pendant qu'à Londres et à Paris les ambassadeurs des deux cours vivaient dans une apparente cordialité.

Cet état étrange qui n'était ni la paix ni la guerre, ou plutôt la guerre continuée en pleine paix, se présentait sous des aspects différens, suivant la nature, différente aussi, des positions que les deux nations avaient prises à ces points opposés du globe. Dans le vieux continent asiatique, sur la rive orientale de la mer des Indes, le contact entre elles n'était pas direct, les deux gouvernemens ayant remis le soin de leurs intérêts à des compagnies privilégiées, dont la destination primitive était d'ouvrir des comptoirs de commerce, non de fonder des colonies au sens propre du mot. Ces sociétés

commerciales ne disposaient que de la mesure de forces nécessaire pour assurer leur existence au milieu des populations indigènes qui les entouraient. N'ayant en principe point de conquêtes à faire, elles n'auraient pas dû avoir, non plus, de motif naturel d'entrer en lutte. Leur rivalité n'en était pas moins devenue très ardente, et donnant lieu à des conflits armés. Elles avaient soin seulement de ne pas guerroyer en leur propre nom, et de n'intervenir que comme auxiliaires de petits souverains locaux dont elles se disputaient le patronage, et auxquels elles prêtaient appui dans leurs luttes intestines : concours qui était rarement gratuit et que les protégés payaient à leurs protecteurs par des cessions de territoires ou de souveraineté. C'était un mode de conquête déguisé qui ne trompait personne. Deux hommes du plus haut mérite, La Bourdonnais et Dupleix, qui n'eurent qu'un tort, celui de ne pouvoir s'entendre, avaient pratiqué ce procédé d'annexion prétendue volontaire, avec assez d'habileté et d'audace pour acquérir à leurs compagnies et, par là même, à l'influence française, une autorité prépondérante que leurs émules britanniques ne pouvaient supporter qu'en frémissant.

Tout autre était l'état des choses, au delà de l'Atlantique, sur ce continent américain qui ouvrait depuis deux siècles un si vaste champ à l'ambition de tous les coureurs d'aventure. Là, il ne s'agissait plus seulement de protéger et de développer les opérations de quelques centres commerciaux; c'étaient des communautés d'émigrans qui étaient venues s'asseoir sur le sol du Nouveau-Monde, pour en prendre possession, y vivre, s'y propager, y fonder des cités à l'image et en souvenir de celles qu'elles avaient laissées sur la terre natale. Régies, organisées, tenues en tutelle par la métropole, ces filles dociles avaient droit de compter sur l'appui de leur mère. C'était, en réalité, pour chacun des États dont elles émanaient, comme une portion du territoire national transportée au delà de l'Océan. Rien donc n'eût été plus important que de fixer, par un règlement adopté d'un commun accord, les limites des stations occupées par les deux nations, surtout lorsque (comme c'était le cas le plus fréquent) elles étaient contiguës, et de déterminer en même temps d'avance, dans les espaces encore inhabités, le champ auquel chacune d'elles pourrait prétendre pour de futurs développemens. Il se trouvait, au contraire, que dans les traités qui, depuis le commencement du siècle, étaient intervenus entre la France et l'Angleterre, la ligne de démarcation des frontières qui devaient borner leurs possessions américaines était restée sur plus d'un point indécise, absolument comme si on avait voulu, d'avance, se réserver des cas de guerre pour l'avenir.

C'est ainsi que le traité d'Utrecht, en confirmant, dans son article XII, la pleine possession de la France sur le Canada, en avait détaché, pour en faire cession à l'Angleterre, la petite péninsule d'Acadie, située en face du golfe Saint-Laurent et ne tenant au continent que par une étroite langue de terre ; mais l'article avait négligé de dire à quelle étendue de territoire était attribué ce nom d'Acadie, et si on devait y comprendre, outre la presqu'île elle-même, quelque partie de la terre ferme à laquelle elle était attachée et qui en ouvrait l'accès. On disputait encore sur ce point quand, la guerre ayant éclaté de nouveau en 1741, ce litige, comme tous ceux qui partageaient les deux États, s'était trouvé, par le fait, suspendu.

Les plénipotentiaires d'Aix-la-Chapelle auraient été naturellement appelés à le trancher; mais ceux-ci, fidèles jusqu'au scrupule à leur principe de remettre toutes choses au point où la guerre les avait trouvées, n'eurent garde de se montrer plus explicites que leurs devanciers. Par un arrangement verbal qui ne figura pas même dans le texte du traité, ils convinrent que la question des limites de l'Acadie serait, ainsi que plusieurs autres de la même nature, renvoyée à l'examen de commissaires spéciaux, choisis par les deux gouvernemens et qui se réuniraient à Paris pour en préparer la solution.

Cette manière de se décharger sur l'avenir des embarras présens, ayant produit de fâcheuses conséquences, a été sévèrement critiquée. Rien cependant de plus explicable quand on se rappelle les incidens de la négociation qui avait précédé le traité. Le maintien d'un accord constant et complet entre les plénipotentiaires anglais et français avait été le seul moyen d'obtenir ou plutôt d'arracher l'adhésion de l'Autriche. Ces deux envoyés n'avaient donc dû avoir rien de plus à cœur que d'éloigner tout ce qui aurait pu devenir entre eux le sujet d'une dissidence. On ne voit pas trop d'ailleurs quelle eût été leur compétence pour trancher, à de telles distances du lieu du conflit, des questions auxquelles ils n'avaient probablement songé de leur vie, et le temps manquait pour une étude prolongée. Enfin ne pouvaient-ils pas assez raisonnablement penser que, puisque le différend avait déjà duré une fois plus d'un quart de siècle sans donner lieu à de trop graves désordres, on pouvait prendre encore quelques mois ou même quelques années de plus pour en traiter de sang-froid entre gens qui en connaîtraient mieux la nature?

Seulement, ils n'avaient pas suffisamment réfléchi que sept années d'hostilités ouvertement déclarées et activement poursuivies sur les territoires litigieux eux-mêmes, avaient dû singulièrement

échauffer les esprits et aggraver les difficultés. Pendant que les commissaires, tenant séance à Paris, s'appliquaient à débattre, sans parvenir à s'entendre, les titres qui appuyaient les prétentions opposées, les parties prétendantes elles-mêmes étaient restées en présence et en armes sur le sol contesté, appliquant leurs droits comme elles l'entendaient, et décidées à prévenir tout empiétement sur ce qu'elles regardaient comme leur domaine légitime. Et ce n'était pas seulement sur la frontière de l'Acadie et du Canada que régnait cet esprit de défiance et de provocation réciproques. La situation était la même sur beaucoup d'autres points de ces vastes contrées, sur les bords des grands lacs Erié et Ontario, au pied des monts Alleghany, sur les rives du Mississipi et de son principal affluent l'Ohio, ou, comme on l'appelait alors, la Belle-Rivière ; partout en un mot, où avaient été fondées pendant la guerre de petites stations anglaises et françaises, à portée et en regard les unes des autres et se menaçant derrière des forteresses élevées pour leur défense. C'étaient entre les commandans de ces postes des disputes journalières qui aboutissaient souvent à des rixes sanglantes, dont le récit parvenu en Europe donnait lieu à des réclamations d'une aigreur croissante entre les deux gouvernemens. Cet état irrégulier et inquiet se prolongeait déjà depuis plusieurs années quand un incident, auquel diverses circonstances donnèrent un éclat inattendu, vint révéler toute la gravité de la situation.

Un officier français d'un grade élevé et tenant par des relations de parenté à des familles considérables, M. de Jumonville, envoyé par son chef, le commandant du fort Duquesne, pour faire une reconnaissance, tomba dans une embuscade préparée par un parti d'Anglais et de sauvages et fut laissé mort sur la place. Les Français accourus pour le venger vinrent mettre le siège devant la forteresse d'où étaient partis les agresseurs et qui était l'une des plus considérables de celles que l'Angleterre avait élevées sur l'Ohio. Le siège dura plusieurs jours, la petite citadelle étant héroïquement défendue par un capitaine dont le nom acquit tout de suite, par ce fait même, une réputation qui ne devait que s'accroître. Il s'appelait George Washington.

Le meurtre en guet-apens d'un officier supérieur, le siège mis devant une place forte, c'étaient là, surtout dans un temps où l'appel aux armes était plus fréquent et répugnait moins aux mœurs que de nos jours, deux sujets de guerre très suffisans pour mettre aux prises deux nations qui ne s'aimaient guère, et de part et d'autre, on apprit, non sans quelque surprise, que le moment pouvait être venu de se préparer à rentrer en lutte. Mais l'im-

pression fut loin d'être la même dans les deux pays. En Angleterre le roi et son cabinet témoignaient une vive contrariété qu'il y avait tout lieu de croire sincère. Les affaires du continent les touchaient plus que celles d'outre-mer, et le parti qui les appuyait au Parlement, composé surtout de propriétaires fonciers, redoutait les frais inévitables de toute expédition militaire et gardait un souvenir pénible des charges qu'ils avaient dû si récemment supporter. Dans les villes de commerce et dans les ports, au contraire, ce fut, à la nouvelle qu'une forteresse anglaise était tombée entre les mains de soldats français, une explosion d'indignation affectée qui semblait provenir moins du ressentiment de l'injure que de la joie d'avoir trouvé un prétexte pour de nouveaux combats. Des scènes très vives eurent lieu à la Chambre des communes où le ministère fut accusé, comme c'était d'ailleurs l'usage constant de l'opposition, de délaisser les intérêts de l'Angleterre pour ne s'occuper que de ceux qui touchaient l'électeur de Hanovre. Par une coïncidence très fâcheuse, le chef parlementaire le plus habile, le sage Pelham, étant venu à mourir, son pouvoir fut dévolu tout entier à son frère, le duc de Newcastle, qui, relégué à la chambre haute, ne pouvait exercer le même ascendant et ne jouissait pas d'ailleurs de la même considération. L'entraînement belliqueux, excité chaque jour par une presse ardente, devint bientôt tel que le roi, en prononçant le discours habituel pour la clôture de la session du Parlement, ne put se dispenser de donner l'assurance qu'il saurait « garantir de toute usurpation les possessions qui faisaient la source de la richesse de l'Angleterre, » et un concert d'applaudissemens vint donner un commentaire significatif à une protestation qu'à dessein peut-être on avait laissée conçue en termes assez vagues.

Il n'y eut point en France le même partage de sentimens. Personne n'y désirait le retour de la guerre, ni la nation qui jouissait encore d'un repos chèrement payé, ni le roi et ses ministres, engagés à cette heure même dans une crise de difficultés intérieures qui dataient de loin, mais qu'une grave complication faisait passer à l'état aigu. C'était, en effet, le moment le plus vif de la fameuse et ridicule querelle des refus de sacrement et des *billets de confession*, élevée entre le Parlement et l'Église pour l'application de la bulle *Unigenitus* qui avait condamné les jansénistes. Tandis que les évêques ordonnaient aux confesseurs de ne donner l'absolution aux mourans dont la foi était douteuse que moyennant une attestation écrite de leur adhésion à la sentence pontificale, le Parlement répondait aux mandemens épiscopaux en faisant appréhender au corps et jeter en prison les prêtres qui se confor-

maient à ces exigences. Le gouvernement, très ennuyé de l'agitation causée par ces prétentions contraires, intervenait entre les combattans avec ce mélange d'arbitraire et de faiblesse qui a toujours caractérisé les ministres de Louis XV : frappant tour à tour à droite et à gauche, exilant tantôt les prélats, tantôt les magistrats, et ne réussissant ni à les calmer, ni à les contenir, mais bien à les réunir tous contre lui. Et effectivement, il les trouva d'accord, malgré leurs dissidences, pour se refuser à des mesures financières que rendait nécessaires la pénurie du trésor causée par un détestable régime fiscal. Pendant la guerre, les Français avaient dû subir un impôt extraordinaire d'un dixième de leurs revenus, mais, la paix faite, ils comptaient en être déchargés. Au lieu de faire cette remise entière, le contrôleur général Machault d'Arnouville se borna à réduire la contribution au vingtième, mais en la faisant porter, pour alléger la masse des contribuables, sur les revenus de toute nature, y compris ceux qui étaient habituellement exempts par suite d'immunités ecclésiastiques ou nobiliaires. Une mesure, en elle-même si équitable et qui aurait dû être populaire, rencontra au contraire une opposition très vive dans le Parlement, qui n'enregistra les édits royaux que par ordre et comme contraint et forcé, et dans les assemblées du clergé, qui se refusèrent à faire la déclaration nécessaire pour asseoir les contributions nouvelles. Même résistance dans les pays d'états comme la Provence, la Bretagne et le Languedoc. L'irritation générale fut même portée sur certains points à un degré qui fit craindre de sérieux désordres populaires. Mollement soutenu par ses collègues et finalement désavoué par le roi lui-même, Machault dut quitter la partie, et le décret fut retiré. Cette tentative impuissante n'avait fait que constater la détresse financière sans y porter remède : et la révélation n'avait rien d'encourageant pour regarder en face les ruineuses perspectives d'une guerre nouvelle.

Cette retraite du contrôleur général Machault eut encore une autre conséquence qui, dans la circonstance présente, avait une gravité toute particulière. On voulut épargner à ce digne serviteur, qui n'avait pas démérité, l'apparence d'une disgrâce, et à la place des finances qu'on lui retirait, il fut appelé au ministère de la marine. Il fallut alors chercher une compensation pour le titulaire de ce dernier département, et on n'en trouva pas d'autre que le ministère des affaires étrangères, laissé vacant au même moment par la mort de Saint-Contest. Jamais nomination ne causa plus de surprise et n'attesta mieux par quelles mesquines considérations de faveur et de complaisance l'indolence de Louis XV laissait disposer des plus importans services de l'État. Rouillé

(c'était le nom du nouveau ministre que la grandeur même des événemens auxquels il s'est trouvé mêlé n'a pas pu rendre célèbre) était un ancien magistrat qui avait passé honorablement, mais sans faire preuve d'aucune distinction particulière, par les hauts emplois de l'intendance. Il était resté étranger par toutes ses habitudes aux intérêts qu'on lui donnait à gérer. « Rien ne l'appelait à ce poste, écrivait le ministre de Prusse à Frédéric, son incapacité étant généralement reconnue et plus grande encore pour ce département que pour aucun autre, à quoi il faut ajouter que ce ministre, ayant soixante-dix ans, n'aura que le temps d'achever son noviciat (1) et de s'instruire des élémens de la politique. — Je vois bien, répondait Frédéric, que M. de Rouillé n'est proprement que la marionnette de quelqu'un... il sera bien nécessaire que vous vous appliquiez à pénétrer qui peut être celui dont il suit les impulsions (2). »

Par malheur, ce jour-là, Frédéric se trompait : Rouillé, comme plusieurs des hommes que Louis XV employait, n'était, à la vérité, propre qu'à faire une marionnette, mais aucune main ne le dirigeait, et l'étrange combinaison qui, à la veille d'une grande guerre dont tout annonçait que la mer serait le principal théâtre, donnait la marine à un financier et faisait d'un vieil intendant un diplomate malgré lui, n'était le fruit d'aucun calcul. C'était le hasard seul qui y avait présidé et en devait faire sortir les tristes conséquences. Pour commencer, Rouillé, tout étourdi de l'embarras de ses nouvelles fonctions, « dépérissant à vue d'œil, dit quelque part d'Argenson, par l'effroi des choses importantes qu'il avait à traiter », commença par épuiser la mesure de toutes les concessions possibles pour éviter d'entrer en querelle ouverte avec l'Angleterre. La compagnie britannique des Indes se plaignait de l'esprit entreprenant du gouverneur Dupleix : on le rappela ; et une convention signée à Londres restitua une partie de ses conquêtes, et replaça les deux compagnies sur un pied d'égalité que l'Angleterre ne devait pas tarder à faire tourner à son avantage.

Quant au différend américain, un projet de convention fut offert qui, sans faire droit à toutes les réclamations anglaises, en tenait pourtant assez de compte pour fournir une base très honorable de négociation. De plus, on proposait très sagement que,

(1) C'était l'expression même dont se servait Rouillé dans une lettre au maréchal de Noailles. — « Je me trouve bien peu jeune, disait-il, pour commencer mon noviciat. »

(2) Knyphausen à Frédéric, août 1754 (Ministère des Affaires étrangères). — Frédéric à Knyphausen, 29 août 1754 (*Pol. Corr.*, t. X, p. 411).

pour éviter de nouvelles rencontres, les territoires contestés fussent évacués d'un commun accord. Tout fut inutile : les ouvertures françaises étaient au premier moment favorablement accueillies par le ministère britannique, mais à la première manifestation de la Cité ou de la chambre tout le monde reculait et personne ne voulait plus y avoir même prêté l'oreille. Les ministres avaient même une assez singulière manière d'expliquer ces changemens de front. « Vous en prenez à votre aise, disait à l'ambassadeur de France le ministre Robinson (à qui le duc de Newcastle avait confié les affaires étrangères) ; vous procédez en sûreté sous l'autorité de votre roi, mais il n'en est pas de même pour nous, et c'est la tête du duc de Newcastle et la mienne qui répondront de tout ce que nous faisons avec vous. Puis ne voyez-vous pas, ajoutait-il, que le langage que nous tenons et les mesures que nous sommes forcés de prendre ne sont pas tant dirigées contre vous que destinées à faire tenir nos colons tranquilles? ils n'ont déjà que trop peu de tendance à nous obéir. »

Si des déclarations de cette nature étaient destinées à rassurer l'ambassadeur, elles étaient loin d'atteindre leur but, car Mirepoix, en renvoyant un contre-projet qu'on lui communiqua en réponse à celui qu'il avait transmis, avertissait le ministre de Louis XV que les instans étaient précieux et que, si les conditions faites par l'Angleterre paraissaient acceptables, il fallait se hâter d'y adhérer, car, dans les circonstances actuelles, le moindre incident pourrait faire pousser les choses aux dernières extrémités (1).

Malheureusement le contre-projet anglais était conçu (peut-être à dessein) dans des termes à ne pouvoir même supporter la discussion. En s'adjugeant, en sus de la presqu'île d'Acadie, vingt lieues de territoire à prendre sur le Canada, et en neutralisant tous les abords du golfe Saint-Laurent, le projet de l'Angleterre bloquait la France dans ses possessions du Nord, et lui coupait toute communication avec les établissemens qu'elle avait fondés sur les bords des grands lacs et sur le Mississipi. L'esprit de conciliation et même de condescendance ne pouvait aller si loin : de bonne ou mauvaise grâce, il fallut bien se résigner à considérer la rupture comme imminente, et se demander ce qu'on avait à faire pour s'y préparer.

L'embarras était sérieux, et jamais, à vrai dire, gouvernement n'eut question plus délicate à résoudre. S'il était un fait qui eût été démontré dans le cours de la dernière guerre, c'était l'infériorité de la marine française et son impuissance à se mesurer

(1) Mirepoix à Rouillé, 6-25 février 1755 (*Correspondance d'Angleterre :* ministère des Affaires étrangères).

sans désavantage avec les forces navales de l'Angleterre. Une série de défaites successives avait suffisamment appris que, ni pour la qualité, ni pour la quantité des vaisseaux, ni pour l'habileté et l'expérience des commandans, nos escadres ne pouvaient soutenir la comparaison avec celles, bien plus nombreuses, mieux armées et mieux dirigées, qui sortaient des ports britanniques, et quelques années, assez mal employées d'ailleurs, n'avaient certainement pas suffi pour faire disparaître cette inégalité. Si la dernière guerre n'avait pas fini par un échec complet, c'était uniquement aux victoires de Maurice de Saxe dans les plaines de Flandre que cette consolation était due. Reprendre aujourd'hui l'expérience sur nouveaux frais, en se bornant à une action maritime, c'était marcher à un désastre certain.

Mais à quel point sensible pouvait-on atteindre l'Angleterre sur le continent? Comment la forcer à venir tenter la fortune là où on pouvait se flatter de la lui disputer? Elle considérait bien comme un intérêt de premier ordre, et qu'elle ne voulait pas laisser en souffrance, l'indépendance des Pays-Bas et la sécurité de la Hollande. Mais si les États-Généraux et l'Autriche restaient dans la neutralité, comme leurs représentans à Versailles l'annonçaient tout haut, on ne voyait pas trop sur quel prétexte on enverrait une armée française envahir la Flandre ou pénétrer sur le territoire de la République; et on se ferait ainsi deux ennemis de plus, uniquement pour contraindre l'Angleterre à en prendre la défense. On pouvait à meilleur titre menacer l'électorat de Hanovre, mais il n'était pas sûr que le roi George, quelle que fût sa prédilection pour son patrimoine, obtînt facilement de ses sujets les sacrifices nécessaires pour le préserver. Puis, pour attaquer le Hanovre, il fallait traverser toute l'Allemagne, au risque de provoquer les réclamations de la Diète et peut-être la résistance des populations germaniques. Enfin le Hanovre avait un puissant voisin, toujours réputé allié de la France, dont la susceptibilité était facile à émouvoir et les desseins toujours mystérieux; il fallait le prévenir et le consulter avant de prendre une résolution qui le toucherait de si près. En sorte que la question revenait à celle qu'on avait déjà dû poser plus d'une fois dans les instans décisifs : Que pensait le roi de Prusse de la crise nouvelle et quel rôle comptait-il y jouer?

Tel que nous connaissons Frédéric, il n'avait pas l'habitude d'attendre, pour prendre son parti, qu'on lui fît une interrogation qui pourrait le gêner. Aussi, dès qu'il avait vu l'orage se préparer à l'ouest de l'Europe, il en avait suivi la formation d'un regard attentif et inquiet. Avec la perspicacité dont il était doué, la

guerre lui avait paru inévitable, du moment où, comme il l'écrivait à son ministre Knyphausen, l'affaire était, en Angleterre, abandonnée *au torrent de la nation*, et il avait à plusieurs reprises averti les ministres français de n'ajouter aucune foi aux assurances de conciliation impuissantes ou simulées que leur ambassadeur recueillait de la bouche du roi d'Angleterre ou de ses secrétaires d'État : bienveillant avis qu'il accompagnait, suivant sa coutume, de railleries amères contre leur *politique de coton* et leur conduite de *poule mouillée*. Puis, à mesure qu'approchait le dénouement qu'il avait prévu, il éprouvait (sa correspondance l'atteste) un singulier mélange de sentimens. D'une part, son irritation contre les mauvais procédés de son oncle George était au comble : un incident récent venait même de le pousser à une véritable exaspération. A une demande d'indemnité qu'il avait formée pour des bâtimens de commerce capturés sans droit dans la dernière guerre, aucune réponse n'avait été faite et il avait dû, par représailles, suspendre le remboursement d'emprunts dus aux créanciers anglais par la banque de Silésie. L'éclat de sa colère était même tel, qu'on l'avait soupçonné de vouloir se faire justice lui-même en s'appropriant quelques districts du Hanovre. Il ressentait donc un malicieux plaisir à voir le parent dont il avait tant à se plaindre entraîné par l'impétuosité du sentiment britannique dans les embarras et dans les périls d'une aventure qui ne lui plaisait guère. Mais la situation pouvait aussi être envisagée sous un autre point de vue qui le touchait plus directement. Si la guerre, qui devient imminente, n'aboutit qu'à un duel dont la mer seule sera le théâtre, et où la France peut engager et même compromettre toutes ses ressources dans une partie inégale, que va-t-il lui arriver à lui-même et dans quel état va-t-il se trouver? Ne restera-t-il pas exposé seul et sans allié possible à la coalition toujours menaçante de l'Autriche et de la Russie? C'est la chance suprême dont il a failli être une fois victime, dont le fantôme hante toujours son imagination, et que l'intimité persistante des deux majestés impériales de Vienne et de Pétersbourg rend plus que jamais à craindre. Comment reprendre la situation si commode dont il a joui pendant les campagnes qui ont terminé la dernière guerre : quand tout le monde alors était en armes, lui seul en repos ; quand l'Angleterre étendait sur lui un bras protecteur; et que l'Autriche était trop occupée à se défendre contre la France, pour être libre de poursuivre sa vengeance contre lui?

Cette incertitude est la seule explication qu'on puisse donner de l'étrange attitude qu'on va lui voir prendre et qui a assez em-

barrassé les spectateurs pour mettre, à leur suite, les historiens même en défaut. C'est d'une part le conseil qu'il donne à plusieurs reprises à la France de prendre tout de suite une attitude agressive, dont la conséquence (qui assurément ne lui échappe pas) sera de rendre la guerre générale : et, en même temps, une précaution toujours adroitement prise pour que, si ses avis sont suivis, il ne soit pas obligé d'assumer lui-même le risque de concourir à leur exécution. Il fait, en un mot, tout ce qu'il faut pour étendre et enflammer le conflit, mais rien qui le compromette lui-même et l'engage à mettre son enjeu dans la partie.

Le voici, par exemple, qui dès le mois d'avril 1755, c'est-à-dire quand le Parlement anglais va se réunir, mande auprès de lui le ministre de France à Berlin, La Touche, agent (pour le dire en passant) assez médiocre et avec lequel, le jugeant tel, il entretenait en général peu de relations. Le prétexte de l'entretien était de lui remettre un nouveau modèle de canon de campagne que le ministre de la guerre, le comte d'Argenson, avait désiré connaître.

« Le roi de Prusse, écrit La Touche, m'ayant dit tout bas, mardi, à son audience, de le suivre dans son appartement lorsqu'il y entrerait, m'y a donné un entretien particulier d'une demi-heure qui a intrigué non seulement les ministres étrangers, mais aussi ceux du cabinet que ce prince n'avait pas prévenus. Comme on savait que Sa Majesté avait dit publiquement à Potsdam, et au souper de la reine, que la guerre entre lès cours de France et de Londres paraissait inévitable, toutes les idées des curieux se sont fixées sur moi, et ils ont conjecturé que mon entretien avec ce prince avait roulé sur cette prétendue guerre, et de là beaucoup de raisonnemens vagues et que je n'ai pu mettre à leur véritable valeur. Le roi de Prusse m'a effectivement touché cette corde, mais après m'avoir remis lui-même un modèle en bois verni de canon de campagne avec tout ce qui est relatif à son service, et m'avoir donné des éclaircissemens sur son usage... « Eh bien! me demanda ensuite ce prince, avez-vous quelques nouvelles détaillées de l'armement que vous faites à Brest? » Et lui ayant répondu que je n'en savais rien que par les nouvelles publiques, il m'a dit : « Je vous confierai donc que j'ai appris par un canal bien sûr que tous les moyens de conciliation entre votre cour et celle de Londres paraissent aujourd'hui non seulement difficiles, mais impossibles à arranger. Les Anglais complètent leurs alliances en Allemagne et n'ont retardé

(1) *Pol. Corr.*, t. V, p. 56, 127, 143, 161; t. VI, p. 92, 102, 115, etc.

leur déclaration que pour se donner le temps de faire leurs préparatifs. » Si cela est vrai, répliquai-je, ils nous ont rendu un service, puisqu'ils nous ont donné, par ce délai, le temps d'achever les nôtres, de prendre toutes les précautions que les circonstances rendent nécessaires et de n'oublier aucune des mesures propres à assurer le succès d'une guerre que la nation anglaise entreprendrait contre ses véritables intérêts.

« Quant aux alliances, continuai-je, que le roi d'Angleterre veut augmenter en Allemagne, elles ne pourraient jamais égaler celles du roi, puisque celle qu'il a avec Votre Majesté est fondée sur des principes qui doivent la rendre éternelle. Il me dit alors : « Savez-vous, monsieur, le parti que je prendrais dans les circonstances présentes si j'étais roi de France? Je ferais marcher, dès que la guerre sera déclarée, ou que les Anglais auraient commis quelque hostilité contre la France, un corps de troupes considérable en Westphalie; je le ferais tout de suite entrer dans l'électorat de Hanovre; et c'est le moyen le plus sûr de faire chanter ce c.... » (le roi de Prusse qualifia le roi d'Angleterre d'une épithète qu'il est inutile de vous redire), puis il gagna son cabinet et me laissa seul dans son appartement (1). »

On croira peut-être que ce n'était là qu'une boutade irréfléchie, et que, si Frédéric se retirait si promptement après l'avoir laissée échapper, c'est qu'il craignait d'en avoir trop dit. Nullement, et à la même date il donnait au même conseil un caractère tout à fait officiel en en faisant le sujet d'une instruction formelle adressée à Knyphausen : « Si la guerre est inévitable, lui écrivait-il, il ne faut plus douter alors que le roi d'Angleterre veuille la rendre générale, sur quoi il m'est venu une idée, s'il ne conviendrait pas à la France, supposé que ce prince lui déclare la guerre, d'envoyer alors d'abord un corps de troupes assez respectable tout droit au pays d'Hanovre pour s'en emparer et de demander à ce prince s'il n'aimera pas à rétablir la paix (*sic*). Quoique je voudrais bien que vous fassiez quelque insinuation à M. de Rouillé à ce sujet, il faut néanmoins que vous la fassiez bien adroitement et avec tous les ménagemens possibles pour ne pas donner lieu à ce ministre de supposer que je voudrais augmenter l'aigreur entre la France et l'Angleterre. Mais au cas que cette insinuation sache se faire par vous, vous ajouterez que, pour que la France puisse faire une pareille entreprise avec succès, il faudrait que cela se fît incontinent après la déclaration de guerre du roi d'Angleterre, et sans biaiser, avant que celui-ci puisse ga-

(1) La Touche à Rouillé, 5 avril 1755 (*Correspondance de Prusse :* ministère des Affaires étrangères).

gner le temps pour assembler force de troupes de ses alliés pour pousser la guerre au Rhin, en Italie et autres points contre la France. Je remets ceci à votre discrétion afin que vous vous y preniez avec toute la prudence possible (1). »

Il n'était pas croyable, on en conviendra, que ce hardi donneur de conseils se fît illusion sur les conséquences du parti d'audace qu'il recommandait; on ne pouvait penser qu'il supposât sérieusement qu'une armée française pût ainsi traverser l'Allemagne au pas de course sans exciter aucun ombrage, ni rencontrer aucune résistance; il était donc assez naturel d'espérer qu'il serait disposé à prendre sa part des périls et des difficultés qu'il ne pouvait manquer de prévoir, et en tout cas, il n'y avait rien d'excessif, puisqu'il jugeait l'opération si facile, à lui demander de s'y associer. Tel fut, en effet, le fond de la réponse que le conseil de Louis XV fit à la communication du ministre prussien, et je m'étonnerais que lui, aussi bien que son maître, ne s'y fussent pas attendus. On prit (peut-être on feignit de prendre) l'initiative si hardiment conseillée comme le point de départ d'un plan concerté d'opérations militaires pareil à celui qui avait été combiné à plusieurs reprises pendant la guerre précédente. La communauté d'intérêts encore reconnue entre les deux cours de France et de Berlin, aussi bien que l'aigreur croissante des relations de Frédéric avec le roi d'Angleterre et l'éclat qu'il y avait donné, auraient présenté cette fois encore une explication suffisante de cette association. Dès lors, si on convenait d'agir en commun, voici comment les rôles pourraient être partagés : du moment où on serait convenu d'envahir le Hanovre par un coup de main, le voisinage rendait l'exécution d'un tel plan plus facile à l'armée prussienne qu'à la française; les frais seraient ainsi moins considérables, et la Prusse les couvrirait aisément par les contributions de guerre, qu'il était et qu'il est même encore aujourd'hui dans le droit des belligérans de percevoir. Le roi de Prusse se chargerait donc de cette partie de l'œuvre commune, tandis que la France, portant le gros de ses troupes sur le Rhin ou sur la frontière des Pays-Bas, empêcherait l'Autriche de bouger et se tiendrait prête à intervenir à l'ombre même d'une résistance.

Tel fut le dessein proposé à Knyphausen par le ministre de la guerre d'Argenson; et on offrait en même temps, si l'idée générale était agréée, d'envoyer à Berlin pour régler les détails le meilleur général de l'armée française. Hélas! ce n'était plus Maurice de Saxe : une mort prématurée venait de l'enlever à la

(1) Frédéric à Knyphausen, 5 avril 1755, *Pol. Corr.*, t. XI, p. 106.

France, au moment où son concours lui aurait été le plus nécessaire; mais on espérait que sa place serait dignement remplie par son ami, son élève, le compagnon de ses derniers exploits, le Danois Lowendahl. Du reste, en proposant avec une confiance amicale ce projet d'entente, on s'était abstenu avec soin de tout ce qui aurait eu un caractère d'exigence trop absolue et de tout ce qui aurait ressemblé à un ton de hauteur et de commandement. « Le ministre m'a dit, écrivait Knyphausen, qu'il savait bien que les engagemens que la France avait avec V. M. étaient fort généraux et qu'ils ne portaient sur aucun point en particulier, mais que les intérêts des deux cours étaient si étroitement liés qu'il était persuadé qu'elle y serait toujours portée lorsqu'il y serait question d'agir contre leurs ennemis communs (1). »

Mais Frédéric n'avait nullement fait son compte d'être associé à l'aventure qu'il conseillait à la France de courir, et ce fut avec l'embarras visible d'être pris trop au sérieux et serré de trop près qu'il répliqua à Knyphausen : « Quant au propos que M. de Rouillé vous a tenu, touchant l'expédition à faire dans les États de Hanovre en cas que la guerre soit inévitable, je vous dirai que, si ce ministre revient à la charge pour vous en parler, vous lui répondrez dans les termes les plus doux et les plus ménagers que je prendrai toujours toute la part imaginable à ce qui regarde la France; mais pour ce qui concerne cette diversion à faire de ma part, la chose était plus aisée à projeter qu'elle était difficile (*sic*) à exécuter à mon égard. Vous ferez observer à M. de Rouillé que j'avais chaque été 60 000 Russes en Courlande sur les confins de la Prusse, ce qui n'était pas un petit objet; que, de plus, les Saxons avaient pris des engagemens avec l'Angleterre; que du troisième côté la cour de Vienne pouvait assembler au moins 80 000 hommes sur mes frontières et, qu'en quatrième lieu je n'étais pas jusqu'à présent bien assuré des intentions, ni du Danemark, ni de la Porte Ottomane, et qu'à moins de me voir puissamment épaulé d'un côté, il me serait impossible de me charger de tout le poids de la guerre... » Suivait une allusion à l'abandon où il avait été plusieurs fois laissé par la France, au cours d'expéditions tentées en commun : mais il était recommandé de n'en rappeler le *souvenir qu'en termes bien doux* et *qui ne sentiraient pas le moindre reproche* (2).

C'est sans doute de cette négociation à peine ébauchée que Frédéric, dans son *Histoire de la guerre de Sept ans*, a eu l'intention de rendre compte en des termes dont on va juger l'exactitude :

(1) Knyphausen à Frédéric, 25 avril 1755 (Ministère des Affaires étrangères).
(2) Frédéric à Knyphausen, 6 mai 1755 (*Pol. Corr.*, t. XI, p. 143).

« La cour de Versailles, dit-il, paraissait croire que le roi de Prusse était, à l'égard de la France, ce qu'est un despote de Valachie, à l'égard de la Porte, c'est-à-dire un prince subordonné et obligé de faire la guerre dès qu'on lui envoie l'ordre. Elle se persuadait aussi qu'en portant la guerre dans l'électorat de Hanovre, elle ferait mollir le roi de la Grande-Bretagne et terminerait ainsi au centre de l'Empire les différends qui subsistaient entre elle et les Anglais. M. Rouillé, ministre des affaires étrangères, dit un jour à M. Knyphausen dans l'intention d'engager le roi à contribuer à cette diversion : — Écrivez, monsieur, au roi de Prusse qu'il nous assiste dans l'expédition du Hanovre ; il y a là de quoi piller ; le trésor du roi d'Angleterre est bien fourni : le roi n'a qu'à le prendre : c'est, monsieur, une bonne capture. — Le roi lui fit répondre que de pareilles propositions étaient convenables pour négocier avec d'autres, et qu'il espérait qu'à l'avenir M. Rouillé voudrait bien apprendre à distinguer les personnes avec qui il avait traité. »

Ainsi pas un mot qui indique de qui étaient venus l'initiative et le conseil du projet d'envahir le Hanovre. Du propos cynique prêté au ministre français, la correspondance aujourd'hui connue de son interlocuteur n'offre pas la moindre trace. Et quant à la réponse hautaine que le roi s'attribue lui-même, elle ne ressemble guère aux *termes doux et ménagers* dont on l'a vu recommander l'usage à son représentant. Il faut assurément être roi et habitué à être cru sur parole pour se permettre de travestir à ce point la vérité (1).

Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, Frédéric s'était évidemment aperçu qu'en allumant lui-même le feu si près de chez lui, il lui serait difficile de ne pas être appelé au secours pour l'éteindre. Aussi, dans les conseils d'énergie qu'il continuait à donner à la France, il ne fut plus question de l'envahissement du Hanovre, mais bien d'une entreprise du même genre à tenter sur les Pays-Bas ; celle-là, assurément, plus facile à accomplir pour la France, bien que plus difficile à justifier, mais qui opérait plus sûrement encore la diversion dont il avait besoin pour sa propre sécurité. C'est dans cette disposition nouvelle que le trouve le ministre dans un entretien qu'il voulut avoir encore avec cet agent. Cette fois l'appel était motivé par la nouvelle que, quoique la guerre ne fût pas encore déclarée, une rencontre avait déjà eu lieu en mer entre les escadres anglaise et française, et s'était terminée au désavantage de la France par la capture de deux de ses vais-

(1) Frédéric, *Histoire de la guerre de Sept ans*, ch. I.

seaux. — « Quel parti prendra votre cour dans cette circonstance? demanda le roi. Je ne vois que celui d'assembler un gros corps d'armée sur la frontière de Flandre. La Picardie, le Hainaut et l'Artois ont assez de chevaux pour voiturer une grosse et nombreuse artillerie, et vous aurez le temps encore cette année de faire le siège de Tournay, de Mons et de Bruxelles, auxquelles vous pourrez ajouter, si la saison le permettait, la prise de Charleroi et de la citadelle d'Anvers. — La rapidité avec laquelle ce prince faisait faire au roi la conquête d'une partie des Pays-Bas, allait envahir toute la Flandre autrichienne et peut-être la Hollande, si pour tâcher de le pénétrer, je n'avais pris le parti de lui représenter que, quoique j'ignorasse les vues et les projets de Sa Majesté il me semblait que l'extension du plan qu'il venait de tracer ne ferait point tomber sur les Anglais la vengeance que Sa Majesté voudrait tirer de leurs insultes, mais bien sur les alliés de l'Angleterre. — Que voudriez-vous donc faire? répliqua Sa Majesté prussienne, les Anglais sont supérieurs à vous sur mer, et vous ne pouvez point porter vos armes sur l'électorat de Hanovre faute d'entrepôt. — Et pourquoi non? ai-je repris, Sa Majesté n'a t-elle pas en Allemagne ving-huit mille hommes à sa solde? N'y a-t-elle pas des alliés puissans qui ont des troupes et des places d'armes comme Juliers et Dusseldorf, Munich et autres? — Non, répliqua avec vivacité Sa Majesté Prussienne, *ce parti ne saurait vous convenir*. Mais si vous portez vos armes dans les Pays-Bas, n'allez pas faire comme vous fîtes au commencement de la dernière guerre. Faites assembler et marcher une armée assez nombreuse et frappez des coups d'importance : et vous forcerez par là l'Angleterre et ses alliés à vous respecter. » — Ce langage, Monseigneur, est bien différent de celui que Sa Majesté prussienne m'a tenu dans les premiers jours de mai, lorsqu'il me dit, comme je vous l'ai mandé : Si j'étais la France, je ferais marcher, dès que les Anglais auraient commencé quelque hostilité contre mes vaisseaux, un corps de troupes en Westphalie et le porterais tout de suite dans l'électorat de Hanovre. Ce serait le moyen le plus sûr de faire chanter le roi d'Angleterre. — Le langage d'aujourd'hui de ce prince paraît donner à entendre qu'il cherche à éloigner la guerre de son voisinage et qu'il cherche à rester dans l'inaction (1). »

Pendant que cet entretien avait lieu, la nouvelle de cette capture de deux bâtimens français, faite avant toute déclaration de guerre, se trouvait confirmée avec des détails qui aggravaient la nature de l'événement et causait en France une émotion générale.

(1) La Touche à Rouillé, 28 juillet 1755 (*Correspondance de Prusse* : ministère des Affaires étrangères).

Toutes les précautions avaient été prises, en effet, du côté de la France pour éviter un conflit prématuré. Les colons anglais et français appelant les uns comme les autres les forces de leur mère patrie à leur secours, deux escadres avaient bien dû être préparées, l'une à Plymouth et l'autre à Brest, pour leur porter les renforts qu'ils attendaient. L'importance des deux convois devait être égale; mais au dernier moment, et la flotte française ayant déjà pris la mer, on craignit dans le conseil de Louis XV que cette égalité même ne parût une disposition faite dans l'attente d'un combat, et, pour éviter toute apparence de provocation, on rappela la moitié des vaisseaux qui étaient encore en vue, ainsi que l'amiral qui devait commander l'expédition : le reste du convoi seul continua à faire voile sous la direction de son lieutenant. L'escadre anglaise n'en persista pas moins à suivre à la trace la française ainsi réduite, dans des intentions évidemment hostiles, et l'aurait rejointe dans les eaux de Terre-Neuve, si, devant une menace à laquelle on ne devait pas s'attendre, le plus grand nombre de nos vaisseaux ne s'était hâté de s'échapper en remontant le fleuve Saint-Laurent, à travers des passes d'une extrême difficulté que personne n'avait encore franchies. Deux seulement, l'*Alcide* et la *Lys*, s'étant égarés dans le brouillard, furent surpris et durent se rendre après cinq heures d'une résistance vaillamment soutenue.

Cette fois le gant était jeté, et la guerre était là avant qu'on eût pris son parti sur le mode à suivre pour la soutenir. Le trouble fut extrême, mais comme c'est l'ordinaire dans les conseils où aucune fermeté de direction ne se fait sentir; la surprise et l'urgence même du péril ne firent qu'accroître l'irrésolution. La division, déjà très grande dans le ministère, passa à l'état aigu et se communiqua à tout l'entourage royal. Dans la partie vive et ardente de la cour, dans l'état-major militaire qui environnait le ministre de la guerre, il n'y eut qu'un cri : c'est que l'Angleterre ne se serait jamais portée à un tel excès d'insolence et d'audace si elle n'avait été sûre d'être appuyée par ses alliés. C'était donc un trait nouveau de l'astuce et de la perfidie si bien connues et tant de fois éprouvées de la maison d'Autriche. C'était un coup prémédité, et les grâces de Kaunitz comme les paroles flatteuses de Marie-Thérèse n'avaient eu d'autre but que d'endormir la France afin de la prendre par surprise; dès lors, rien de plus simple, c'était en Flandre qu'il fallait courir pour venger l'injure. La conquête serait là l'œuvre d'un jour, aucune des places démantelées pendant la dernière guerre n'étant encore remise en état complet de défense; et si, comme il fallait bien s'y attendre et même l'espérer, l'Angleterre prenait fait et cause pour le maintien de ce

qu'elle se plaisait à appeler la barrière élevée contre l'ambition française, on l'attendrait de pied ferme sur l'élément où on avait l'habitude de la vaincre, et on saurait où faire refleurir les lauriers de Fontenoy. Déjà, de tous les coins de la France, de jeunes officiers arrivaient pour demander à prendre leur part de cette fête. Mais un accueil très froid leur était fait par une autre fraction du conseil qui reculait devant la gravité de l'aventure et hésitait à doubler ainsi, du premier coup et d'entrée de jeu, tous les ennemis auxquels on aurait affaire. Là (était-ce sagesse ou timidité), on aimait à se rattacher à l'espérance que le ministère anglais, ému du scandale causé par une violence qu'il se défendait d'avoir commandée, consentirait à en faire réparation en restituant les saisies indûment faites. L'ambassadeur, précipitamment rappelé, rapportait à ce sujet quelques vagues promesses. On ajoutait qu'en tout cas il fallait attendre, afin de bien constater de quel côté venait la provocation et de se mettre ainsi en mesure de faire appel à l'intervention de toutes les puissances qui, par un article exprès du traité d'Aix-la-Chapelle, s'étaient mutuellement garanties contre toute agression. L'Autriche, comme les autres, avait souscrit à cet engagement réciproque. Quand elle aurait refusé de le remplir, il serait temps de la prendre à partie. Entre ces deux avis, dont l'un pouvait flatter l'orgueil du roi en lui rappelant ses meilleurs jours, l'autre répondait mieux à l'indolence qui avec l'âge devenait le trait dominant de son caractère, Louis, pour fixer son choix, ne trouva rien de mieux que de demander à ses ministres des mémoires écrits où chacun d'eux exposerait son sentiment.

Dans un moment où tout pouvait dépendre d'un coup porté à temps et à propos, c'était (comme le dit très bien Bernis dans ses *Mémoires*) prendre le parti de n'en pas prendre. Mais c'était là encore le moindre des inconvéniens. Ces mémoires, composés par chacun avec grand soin et même une certaine prétention littéraire (comme on peut s'en convaincre par celui que rédigea le maréchal de Noailles et que M. Rousset nous a conservé), leurs auteurs ne résistèrent pas à la tentation de les faire lire à leurs amis. Ces écrits circulèrent ainsi de main en main et le débat dont le sort de la France pouvait dépendre devint le sujet banal de toutes les conversations de Versailles. Les femmes elles-mêmes s'en mêlèrent, prenant parti pour l'action immédiate ou pour l'attente, suivant qu'elles craignaient le péril ou recherchaient la gloire pour les objets de leurs préférences. « Quel spectacle, dit encore Bernis, pour les ministres étrangers, rassemblés alors à la cour, de voir que les affaires les plus graves étaient ainsi traitées comme dans un café ! »

Parmi ces témoins devant qui la France étalait, sans réserve, le secret de ses faiblesses, il en était deux dont l'attitude fut particulièrement remarquée. C'était, d'une part, l'ambassadeur d'Autriche, Stahremberg, qui affectait de demeurer parfaitement calme au milieu de ces provocations dont le bruit devait bourdonner à ses oreilles. Il se bornait à avertir de temps en temps, mais sans élever la voix, que ses maîtres sauraient répondre à une agression, si elle avait lieu ; mais il proclamait d'ailleurs que jusque-là, ils n'avaient rien à voir dans un conflit qui ne les touchait pas et n'auraient garde de s'en mêler. Il laissait même échapper de loin en loin un blâme discret sur la conduite irrégulière du cabinet anglais. Son collègue de Prusse, au contraire, ardent, agité, parlant haut, faisait chorus avec les esprits les plus échauffés. Il poussait à la déclaration de guerre sans délai, *prêchant sur les toits* (c'est encore l'expression de Bernis) l'invasion de la Flandre, et paraissait même s'étonner que les troupes ne fussent pas déjà en marche et la frontière franchie. Il y mettait tant de passion, semblait même en faire si complètement son affaire, que ses auditeurs (même les moins disposés à se fier à Frédéric) s'y laissaient prendre, et finissaient par croire qu'il avait en main une offre d'alliance faite par son maître et la promesse d'une puissante diversion promptement portée au cœur même des possessions autrichiennes. Et ces assertions, plus ou moins hasardées, trouvaient d'autant plus facilement créance, qu'on sut que le roi de Prusse étant venu à ce même moment à Wesel, aux portes mêmes de la France, avait mandé cet agent pour s'entretenir avec lui (1).

(1) Mémoire adressé au roi par le maréchal de Noailles, 20 juillet 1755. — Rousset, t. II, p. 396 et suiv. — Aubeterre, ambassadeur à Vienne, à Rouillé, 26 février, 4 avril 1751 (*Correspondance de Vienne* : ministère des Affaires étrangères). — Bernis, *Mémoires*, t. II, p. 210. — Je rencontre ici le problème le plus singulier et le plus difficile à résoudre que j'aie eu à traiter dans aucune de mes recherches historiques. Je l'expose dans toute sa simplicité sans pouvoir en présenter une explication qui me satisfasse.

Le cardinal de Bernis, dans le passage que je viens de citer, affirme sans la moindre hésitation et en grand détail que le ministre de Prusse, Knyphausen, non seulement conseilla instamment à la France l'attaque immédiate des Pays-Bas (comme c'était en effet le sentiment connu de Frédéric), mais reprocha au ministère français de ne vouloir prendre *aucune mesure en commun avec son maître qui était*, dit-il, *prêt à entrer en Bohême à la tête de 140000 hommes*. Bernis ajoute qu'il rapporta fidèlement cette confidence au roi.

Cette offre d'alliance faite par Frédéric au début de la guerre de Sept ans, et repoussée, ou du moins indéfiniment ajournée par la France, était déjà rapportée dans le récit de Duclos, ce qui n'a rien d'étonnant puisque cet écrivain n'a fait que transcrire des renseignemens fournis par Bernis. Duclos va même jusqu'à raconter en détail comment les voix se partagèrent, dans le conseil de Louis XV au sujet du projet d'alliance proposé par le roi de Prusse. Noailles et d'Argenson sont représentés comme les seuls qui aient pris parti pour ce projet. Par suite, tous les historiens qui ont écrit après Duclos ont également donné le fait comme constant, et en

Le contraste entre l'attitude provocante du représentant, et la réserve dans laquelle le souverain s'enfermait, dès qu'il s'agissait de passer du conseil à l'action, était trop frappant, et le procédé qui consistait à compromettre la France, sans lui rien promettre, était trop suspect pour que, quelle que fût la timidité du ministère français dans ses relations avec son quinteux allié, on ne cherchât pas quelque moyen de sortir de cette équivoque. Il n'était pas aisé et personne ne se souciait d'aborder de front un politique redouté, qui, pour ne pas se laisser pénétrer, tenait toujours en réserve comme échappatoire quelque récrimination hautaine et sardonique. Aussi ne se décida-t-on à l'interroger directement que lorsqu'on eut épuisé toutes les voies conciliantes ou insinuantes.

Son secrétaire Darget, par exemple (celui qui avait passé à son service en quittant celui du ministre de France Valori), étant venu en France pour ses affaires, on le chargea au retour de tâcher bien prudemment de savoir quel était le fond du cœur de son maître. « Le langage du roi de Prusse, lui disait-on dans l'instruction qui lui fut remise, est bon jusqu'à présent, mais bien général, il observe depuis quelque temps le plus profond silence.

ont tiré un sujet d'accusation contre le ministère de Louis XV, lui reprochant d'avoir négligé de se prévaloir d'une alliance aussi importante à ménager, et contraint par là Frédéric à se rapprocher de l'Angleterre. Il faut également que le bruit de cette proposition et du peu de compte qui en avait été tenu, ait été répandu même avant le récit de Duclos, car Voltaire, dans le *Siècle de Louis XV*, se sert de cette expression : *la France ayant refusé de s'unir à lui.*

Or il se trouve que nous sommes en possession de toute la correspondance de Frédéric avec son ministre Knyphausen : nous en avons même une collection plus complète que celle qu'on peut trouver dans le recueil officiellement publié à Berlin. On y cherche vainement la moindre trace d'une autorisation quelconque donnée à Knyphausen d'offrir à ce moment la promesse d'une alliance active et encore moins d'une diversion portée en Bohême dans le cas où la France se déciderait à attaquer les Pays-Bas. Knyphausen était un agent subalterne que Frédéric traite souvent sans égard, et qui ne se serait certainement pas permis d'engager son maître, sans une injonction expresse, dans une aventure de ce genre.

De plus, la conversation de Frédéric lui-même avec l'envoyé de France, La Touche, que je viens de citer, éloigne absolument toute pensée de cette nature. Enfin (et ceci est capital), quand la France se décida (un peu tard) à demander au roi de Prusse, par l'intermédiaire du duc de Nivernais, le renouvellement de son traité d'alliance et trouva que la place était prise par l'Angleterre, au reproche d'abandon qui lui était fait, Frédéric aurait eu une réponse toute naturelle à opposer s'il avait pu dire : « Je vous ai offert la préférence, et sur votre refus j'ai dû m'adresser ailleurs. » Or, on ne trouve absolument rien de semblable dans les entretiens de Frédéric avec le duc de Nivernais que j'aurai plus loin à rapporter.

Je tiens donc pour certain que l'assertion et le récit de Bernis sont absolument dénués de fondement. Mais comment s'y est-il trompé, et pourquoi a-t-il voulu tromper l'histoire? Le fait était assez important et aurait joué dans la suite des événemens un rôle trop considérable pour qu'on puisse supposer que l'erreur soit due à un défaut de mémoire. Je laisse le lecteur juge de la solution qu'il croira devoir donner à la difficulté.

Peut-être (ajouait-on) en passant en revue, avec lui, toutes les résolutions à prendre soit pour le Hanovre, soit pour les Pays-Bas, le portera-t-on à laisser échapper quelques traits de lumière qui feront connaître ses vues et qui donneront l'occasion, au sieur Darget, de parler pour l'engager dans quelques explications. Si dans la multitude des idées que l'imagination échauffée de ce prince lui présentera, il interroge le sieur Darget sur ce qu'on pense de lui, il lui dira qu'il ne manque pas de gens qui tâchent d'inspirer à Sa Majesté des soupçons sur sa conduite, mais que par tout ce qui lui est revenu de bon lieu, il compte sur les engagemens du traité de 1741 que le roi a avec lui; ainsi que ceux du traité d'Aix-la-Chapelle, en vertu desquels il est stipulé des garanties réciproques... mais que, quand même il n'y aurait pas de traité, le roi croirait devoir compter sur le concours de Sa Majesté prussienne par la constance absolue qu'il a dans son amitié qui s'accorde en cela avec son intérêt personnel (1). »

Le sieur Darget n'ayant probablement trouvé aucun moyen *d'échauffer l'imagination de son maître*, pour en faire sortir des *échappées de lumière*, il fallut bien en venir à un mode d'interrogation plus précis, et ce fut le traité de 1741 (mentionné dans le document que je viens de citer) qui parut en fournir l'occasion la plus naturelle. Il était bien ancien, bien oublié, ce traité conclu dans les beaux jours d'une amitié mutuelle au lendemain de la conquête de la Silésie, à la suite du premier voyage du maréchal de Belle-Isle en Allemagne; les dispositions en étaient bien vagues, les engagemens bien peu précis, puisque, sans les rompre, l'un des signataires avait pu se détacher deux fois en pleine guerre, à Breslau et à Dresde, de toute solidarité avec son associé. La garantie réciproque qui y était stipulée, purement défensive, ne protégeait que les États des deux puissances situés en Europe; mais il résultait bien pour elles, des arrangemens pris, au moins quelque obligation morale de se concerter sur toutes les résolutions importantes à prendre. Comme la durée fixée à quinze années allait expirer le 5 juin de l'année suivante, on jugea qu'en proposant de renouveler la convention pour un nouveau bail à courir, l'accueil fait à cette demande, de nature assez inoffensive en soi, donnerait encore l'indice le plus certain qu'on pût obtenir des dispositions qu'on voulait connaître. La Touche fut donc chargé de faire à ce sujet une ouverture officielle.

L'issue n'en fut pas encourageante. Le ministre Podewils, auquel La Touche dut s'adresser, avait été évidemment mis sur ses

(1) Instruction donnée au sieur Darget retournant à Berlin, 6 juin 1755 (*Correspondance de Prusse :* ministère des Affaires étrangères).

gardes pour ne faire que la réponse la plus évasive. Il se borna à faire remarquer que le traité étant encore en vigueur pour plus d'un an, on avait du temps de reste pour songer à le prolonger. Puis il rechercha, par un examen sommaire, si les dispositions en étaient applicables à la circonstance présente. Cette réserve fut approuvée, car au bas de la note où le ministre rendit compte de cet entretien, Frédéric mit, de sa propre main, dans le détestable allemand dont il se servait, ces mots : *Es ist sehr gut gethan nicht darauf zu pressiren, wir wollen sie lieber kommen sehen.* (Vous avez très bien fait de ne rien presser. Il vaut mieux les voir venir) (1).

Et quelques jours après, La Touche ayant demandé une seconde audience, sous je ne sais quel prétexte, on évita de la lui accorder. Obligé de le recevoir ensuite dans un dîner de cérémonie, le roi le plaisanta sans pitié, en présence des assistans, sur la faiblesse des préparatifs maritimes de la France et annonça la chute prochaine et certaine de la forteresse de Louisbourg. « Et au fait, dit-il, pourquoi n'échangeriez-vous pas le cap Breton contre les Pays-Bas? Cela vous rapporterait davantage : car vous ne tirez guère que 5000 écus de vos possessions d'Amérique. — Mais peut-on croire, dit La Touche, prenant peut-être cette mauvaise plaisanterie trop au sérieux, que l'Autriche voudrait enrichir l'Angleterre à ses dépens? » Le prince, sur cette réponse, changea de discours, parla de Versailles, de la retraite de la comtesse d'Estrade, cousine de Mme de Pompadour (dont on avait voulu même, un instant, faire sa rivale) et s'engageant sur ce terrain, montra qu'il n'en avait aucune connaissance (2).

Le ministre qui se laissait ainsi berner en public, n'obtenant pas le renseignement qu'on attendait, on crut ou on voulut croire que c'était lui qui n'avait pas su s'y prendre, d'autant plus que Knyphausen, à son retour de Wesel, avait laissé entendre que le roi de Prusse, tout en rendant justice au caractère de cet agent, trouvait (c'étaient les expressions de Frédéric lui-même) « ses vues un peu bornées par rapport à la fonction de ministre qu'il exerçait (3). »

Il n'était que temps cependant, et c'est bien plus tôt qu'il aurait fallu s'y prendre pour avoir à Berlin un agent qui eût l'art ou de gagner la confiance du roi ou de pénétrer son arrière-pensée, et sous ce double rapport, la bonhomie mêlée de finesse de Valori

(1) *Pol. Corr.*, t. XI, p. 170.
(2) La Touche à Rouillé, 30 août 1755 (*Correspondance de Prusse :* ministère des Affaires étrangères).
(3) *Pol. Corr.*, t. VI, p. 211. — Frédéric à Podewils, 18 juillet 1755.

était fort à regretter. Un détail assez curieux peut donner une idée de l'insuffisance du représentant que la France laissait dans un des postes les plus importans qu'elle eût à remplir. A plusieurs reprises, La Touche, témoin de l'état d'agitation et d'inquiétude où Frédéric paraissait être depuis le commencement de la crise, au lieu d'y voir la preuve d'une vigilance prévoyante, l'attribuait à une incorrigible timidité et parlait de ce courage défaillant qu'il fallait toujours remonter. Rien n'était donc plus opportun et plus pressé que de faire choix d'un meilleur intermédiaire. Mais fut-il bien prudent de passer brusquement d'un extrême à l'autre, et à la place d'un officier d'un rang secondaire et d'une capacité si médiocre, de faire choix d'un grand personnage sur qui sa naissance comme son mérite allait tout de suite attirer tous les regards? C'est pourtant le parti qu'on prit. On proposa solennellement à Frédéric de recevoir un ambassadeur extraordinaire expressément chargé de négocier le renouvellement du traité d'alliance et on désigna pour cette mission, publiquement annoncée, le petit-neveu de Mazarin qui passait pour porter dignement ce lourd héritage, et qui joignait à une capacité politique généralement reconnue des mérites littéraires très appréciés dans un temps où l'éclat des lettres faisait une grande partie de l'ascendant et du prestige de la France. Tels étaient les titres à l'estime générale que réunissait monseigneur le duc de Nivernais, pair de France, membre de l'Académie française, ayant géré avec honneur plusieurs ambassades, proche allié du maréchal de Belle-Isle, beau-frère du ministre Maurepas dont il avait partagé le crédit, mais sans le suivre dans sa disgrâce, car il était, malgré l'exil de ce ministre, resté l'ami et même le familier de la marquise de Pompadour.

Cette désignation, par son éclat même, avait un double inconvénient : d'abord c'était donner une grande publicité à une négociation qu'il aurait mieux valu laisser sous le manteau, c'était avertir tous les spectateurs et tous les intéressés que l'alliance de la Prusse était remise en question; et il eût été préférable de laisser croire que, malgré les atteintes qu'elle avait reçues, elle subsistait encore, ce qui laissait à Frédéric l'embarras de faire le premier un acte ostensible pour s'en dégager. De plus, tous les momens étaient précieux et il importait de se hâter. Mais un haut seigneur comme le duc de Nivernais ne pouvait être expédié en diligence comme un courrier d'ambassade. Il demanda à prendre son temps pour étudier son terrain et préparer son apparition en Allemagne avec un équipage convenable. Il tint à avoir des instructions longuement élaborées, traitant toutes les questions relatives aux rapports des deux pays. On lui permit d'autant plus

facilement de ne pas se presser que ce retard s'accordait avec le système de temporisation dont une partie du ministère ne s'était pas encore détachée. On avait reçu d'Amérique de meilleures nouvelles dont on désirait voir l'effet : non que sur mer la fortune nous fût revenue (cette bonne chance ne nous était pas réservée), mais deux attaques tentées par des officiers anglais à la tête des milices coloniales contre des forteresses françaises avaient assez tristement échoué. On aimait à se persuader que ce succès, qu'on faisait sonner très haut, agirait sur l'Angleterre pour l'intimider ou sur la Prusse pour la décider à se prononcer. Bref, on laissa Nivernais faire tout à l'aise ses préparatifs, et deux mois étaient déjà écoulés depuis l'incident qui avait rendu la guerre inévitable, que le jour de son départ n'était pas encore fixé.

Quant à Frédéric, il se montra flatté d'un choix dont l'importance était une marque d'égards pour lui et qui répondait d'ailleurs au goût qu'il avait de grouper autour de lui les gens de lettres français et de les honorer en les traitant de confrères; mais il ne témoigna aucune impatience d'avoir à attendre quelque temps l'arrivée d'un envoyé qui pouvait le forcer à s'expliquer. Il fit même engager Nivernais à ne se mettre en route qu'après avoir pris toutes ses sûretés, afin de ne pas être exposé à quelque mésaventure du genre de celle dont Belle-Isle avait été victime pour s'être trop approché des dépendances de l'électorat de Hanovre. Seulement il resta entendu qu'à partir du moment où cette visite décisive était annoncée, le pauvre La Touche, moralement révoqué et tombé dans le néant, n'avait plus le droit d'élever la voix. Ainsi devaient s'écouler dans l'inaction et dans l'attente de longs mois qui, comme on va le voir, ne furent pas perdus pour tout le monde.

Un fait qui pourrait paraître singulier (s'il ne s'expliquait par la nature même de la situation politique dont la gravité pesait également sur toutes les parties intéressées), c'est que pendant que cette conversation déjà assez aigre, et pleine de réticences et d'ambages, était engagée entre la France et la Prusse, un dialogue absolument du même genre était établi entre les deux alliés (Angleterre et Autriche) qui étaient encore censés leur faire face. De ce côté aussi on se demandait avec inquiétude si on allait recommencer à faire campagne ensemble et dans quelle mesure on pouvait compter sur un appui mutuel. Seulement on procédait à cet examen de conscience avec plus de franchise ou, pour mieux parler, de rudesse.

Le doute à cet égard était d'autant plus naturel que les sujets de mésintelligence que j'ai déjà eu à signaler entre les cabinets

de Londres et de Vienne, étaient de jour en jour plus nombreux et donnaient lieu à des contestations de plus en plus vives. Ce n'était pas, comme on aurait pu le croire, par le fait du nouveau chancelier d'État, le comte de Kaunitz qui, à son retour de Paris, loin de remettre en avant ses projets d'innovation diplomatique, s'en était montré, au contraire, assez découragé. Il parlait dédaigneusement de tout ce qu'il avait vu en France et du peu de cas qu'on devait faire d'une cour et d'une nation devenues aussi incapables de tout grand dessein. Il s'appliquait à faire croire que cette épreuve lui ayant suffi, il était pleinement rentré dans l'ornière de ce qu'on appelait le vieux système. Son langage en toute circonstance était propre à calmer les inquiétudes du ministre Keith et à tromper jusqu'à la vigilance de Frédéric. En réalité, pourtant, ses sentimens n'avaient pas changé : il continuait à penser que l'Autriche, n'ayant qu'un ennemi sérieux, n'avait aussi qu'un allié possible. Mais sûr que sa conviction était partagée par l'impératrice, il savait aussi quel empire la routine d'une tradition, à ses yeux surannée, exerçait encore sur l'esprit de ses collègues du conseil impérial et de l'empereur lui-même, et n'ayant rien rapporté de son ambassade qui lui permît de les réduire au silence, il attendait avec un mélange de perspicacité et de patience qui lui fait honneur que la lumière des événemens eût dissipé les préjugés, et que la force des choses triomphât des répugnances (1).

Ce jour qu'il attendait, il le vit se préparer quand les menaces bruyantes d'une partie du ministère français et les excitations belliqueuses de Frédéric avertirent tout le monde qu'il fallait pourvoir sérieusement à la défense des Pays-Bas. Rien n'était prêt, en effet, on l'a vu, sur cette frontière pour faire face à une brusque invasion de la France; tout se ressentait au contraire de la situation vraiment bizarre que le fameux traité *de la Barrière* avait imposée à ces provinces si récemment attachées aux possessions de la monarchie autrichienne et si éloignées de leur centre. On sait qu'en vertu d'une stipulation du traité d'Utrecht véritablement sans exemple, la république de Hollande conservait le droit d'entretenir des garnisons dans une ceinture de places fortes situées en dehors de son territoire, qui étaient censées servir de rempart à sa propre sécurité contre les menaces et les vues ambitieuses

(1) Keith au duc de Newcastle, 21 avril 1753, 30 janvier 1754 (*Correspondance d'Autriche : Record office*). — *Pol. Corr.*, t. IX, p. 438. Frédéric écrit à milord Maréchal le 25 mai 1753 : « On croit que le comte de Kaunitz doit être chaudement dans les idées de l'Angleterre et fort imbu du système que la cour de Vienne fallait (*sic*) se lier avec les puissances maritimes. »

de la France. Marie-Thérèse n'avait accepté qu'en frémissant à Aix-la-Chapelle le rétablissement d'une servitude si blessante pour sa dignité royale, et elle ne mettait pas moins de mauvaise grâce et d'impatience à en exécuter les conditions. C'était, entre les États Généraux siégeant à la Haye et le gouverneur représentant l'Autriche à Bruxelles, un échange journalier de plaintes et de mauvais procédés réciproques. L'Autriche devait fournir à l'entretien et à la réparation des places occupées, et on l'accusait, non sans motif, d'y procéder avec une parcimonie et une négligence qui les laissaient dans l'état de dénuement où les avait réduites la conquête française. La République, de son côté, devait maintenir ses garnisons à un chiffre d'effectif suffisant pour qu'elles fussent en état de se défendre elles-mêmes en cas d'attaque. Mais dans l'état de détresse du trésor hollandais, cette obligation assez lourde était très imparfaitement remplie. Enfin ce qui froissait surtout l'orgueil de Marie-Thérèse, c'est que le même traité qui l'assujettissait à la présence odieuse de troupes étrangères sur son territoire assurait au commerce hollandais ou britannique des avantages dont on lui contestait le droit de faire jouir ses nationaux eux-mêmes : « Ne suis-je donc plus souveraine dans les Pays-Bas, disait-elle, puisqu'on m'empêche de faire du bien à mes sujets? » Et elle parlait si haut (dit l'envoyé anglais à qui ce propos était adressé) qu'on l'entendait crier de la chambre voisine. Évidemment elle se détachait d'une possession grevée de tant de charges et qui semblait plutôt un dépôt confié à sa garde qu'une propriété dont elle fût maîtresse. Kaunitz, qui voyait naître en elle ce sentiment, se gardait de paraître l'exciter. Il le combattait, au contraire, en lui représentant que les Pays-Bas présentaient au moins cet avantage qu'en cas d'attaque c'était là que seraient portés les premiers coups, ce qui préserverait le cœur même de la monarchie. « Il vaut mieux, se plaisait-il à dire, avoir mal au pied et au petit doigt qu'aux parties nobles et vives du corps. » La comparaison était peut-être juste, mais ne pouvait-on pas en conclure d'avance que, si quelque jour la santé générale du corps entier exigeait l'amputation, on pourrait y consentir et elle ne paraîtrait pas trop douloureuse (1)?

Mais l'Angleterre était loin de regarder les dangers que pouvait courir la sécurité des Pays-Bas avec cette liberté d'esprit voisine de l'indifférence. Pour elle l'indépendance de ces provinces,

(1) D'Arneth, t. IV, p. 372. — W. Coxe, *House of Austria*, t. V, p. 48-51. — C'est dans une correspondance datée de Compiègne, de Kaunitz avec Keith, et destinée à passer sous les yeux de l'impératrice, que j'ai trouvé la comparaison que je viens de citer.

achetée au prix de tant de combats, et étroitement liée à celle de la Hollande elle-même, était, surtout depuis l'établissement de la succession protestante, un intérêt majeur et une question vitale. Aussi le cabinet anglais n'avait-il cessé d'appuyer très chaudement les réclamations élevées par les États Généraux contre l'exécution incomplète et insuffisante des précautions prises par le traité de la Barrière, et les instructions envoyées au ministre Keith qualifiaient dans les termes les plus sévères l'*obstination*, l'*infatuation*, l'*ingratitude* de l'Autriche qui, en laissant découvert ce point sensible et vulnérable de ses domaines, mettait en jeu, avec sa propre existence, le repos de toute l'Europe. Le ton déjà très élevé de ces réprimandes devint plus vif encore et plus amer quand il parut nécessaire de mettre ces contrées si précieuses et si mal gardées à l'abri d'un coup de main qui pouvait tout emporter d'un jour à l'autre.

Keith eut donc ordre de faire savoir au chancelier d'État que l'Angleterre, n'ayant rien de plus à cœur, en fidèle alliée, que de préserver de toute atteinte le territoire autrichien, était disposée à prêter largement son concours pour aider à en défendre l'accès. Elle recruterait à ses frais le corps de six mille hommes dont le landgrave de Hesse faisait commerce et qu'il tenait toujours à la disposition du plus offrant. En même temps, elle se hâterait de mener à fin, même au prix de lourds sacrifices, un traité avec la Russie en cours de négociation depuis plusieurs années, mais tenu en suspens en raison de l'énormité des exigences pécuniaires d'Élisabeth et de son chancelier Bestuchef; un très fort contingent de troupes dont elle prenait toute la charge se trouverait ainsi préparé pour la défense commune. Mais l'Autriche, elle-même, en échange de cet ensemble de mesures généreuses prises principalement dans un intérêt qui lui était propre, devait y répondre par un effort au moins égal. Le moins qu'on pût attendre d'elle c'était l'envoi d'un corps d'armée de vingt-cinq à trente mille hommes pour remplir les vides des garnisons flamandes et les mettre en état de faire face au premier assaut de l'invasion française. Ce n'était pas trop lui demander que de se mettre en frais pour veiller à la sûreté de son propre domaine (1).

Kaunitz, avec toute l'apparence de la meilleure foi, se montra surpris de cette exigence. Était-on donc réellement si près de la guerre, dit-il, et n'y avait-il pas moyen de l'éviter? Sans contester la justice des griefs qui pouvaient forcer l'Angleterre à prendre

(1) D'Arneth, t. IV, p. 272. — Beer. *La politique autrichienne en* 1755, 1756 — *Historische Zeitschrift*, XXVII[e] vol., p. 290 et suiv. — Ranke, *Origine de la guerre de Sept ans*, Leipzig, 1871, p. 32-50.

les armes, tout en rendant même hommage à la modération de ses prétentions, on avait pourtant mieux espéré pour le maintien de la paix de la sagesse et du bon esprit du roi George. On voulait y compter encore et se flatter que toute négociation n'était pas rompue. Rien de plus sage assurément et de mieux combiné, si la guerre éclatait, que le plan proposé, mais n'était-il pas prématuré? On avait bien entendu dire que de hauts personnages de la cour de France tenaient des propos qui paraissaient menacer les Pays-Bas d'une entrée violente faite à l'improviste. Mais le ministre Rouillé, interrogé par Stahremberg, s'était défendu de toute intention pareille. Et supposé même qu'un tel dessein existât chez quelques membres du conseil de Louis XV, n'était-ce pas leur fournir le prétexte qu'ils pouvaient désirer, que de former précipitamment aux portes de France un gros rassemblement de troupes, pouvant servir de motif sérieux ou spécieux d'inquiétude et ayant l'apparence d'une provocation? D'ailleurs, si la guerre devait être aussi soudaine qu'on le disait, aucun renfort n'arriverait à temps pour la prévenir. Pourquoi ne pas prendre alors le loisir de se préparer soi-même et d'achever les transactions si utiles que l'Angleterre avait en vue : car avec la Hesse et surtout avec la Russie, rien n'était fait, tout était même en projet, ou tout au plus, disait-il, *in fieri*. Puis, par un tour diplomatique (qui n'est pas seulement à l'usage de l'habileté féminine), réservant la dernière place à sa pensée véritable, il fit remarquer que l'Autriche n'avait pas trop de toutes ses troupes pour se défendre contre l'agression certaine que le roi de Prusse, à la faveur du trouble général, ne manquerait pas de diriger contre elle, et j'espère bien, ajouta-t-il, « que le roi d'Angleterre ne considère pas l'impératrice comme son alliée seulement contre la France, mais bien aussi contre le roi de Prusse, qui, bien que n'étant pas aussi fort que son autre ennemi, n'est pas moins dangereux, et qu'il n'ignore pas que cette nouvelle puissance a changé tout le vieux système de l'Europe (1). »

C'était un refus positif, mais exprimé avec tant de ménagemens, en termes si doux, que Keith s'y laissa complètement prendre, et, quoique mortifié, disait-il, de n'avoir qu'une réponse de ce genre à communiquer, il n'en crut pas moins devoir en toute justice affirmer qu'il ne voyait là ni mauvaise intention, ni obstination

(1) Keith à Holderness, 22 mai 1755 (*Correspondance d'Allemagne : Record office*) : « M. Kaunitz said that he hoped His Majesty did not consider the Emperor as his ally only against France, but likewise against the king of Prussia who, though not so powerful as the other, was fully as dangerous. He observed that this new power had quite changed the old system of Europa. »

dans des vues opposées à celles du roi d'Angleterre : c'était seulement une manière différente d'entendre les intérêts communs. Mais le ministre qui reçut sa lettre, le comte de Holderness, secrétaire d'État, chargé principalement des affaires d'Allemagne, ne partagea nullement cette satisfaction. Il y vit tout de suite plus clair. Holderness était, comme c'est le cas de beaucoup de diplomates anglais, un personnage d'humeur hautaine et au verbe rude. « Je vois ce que c'est, dit-il, ils ne veulent nous prêter leur concours que si nous les aidons aussi à reconquérir tout ce qu'ils ont perdu dans la dernière guerre, et ce serait, dans notre situation, une vraie folie d'y songer (1). »

Aussi fut-ce sous l'empire d'une irritation visible qu'il répliqua à Keith courrier par courrier : « Je ne puis cacher, disait-il, que la dernière partie de votre lettre a paru à Sa Majesté très différente de ce qu'elle avait droit d'attendre... Je vais donc essayer de détruire tous les argumens de M. de Kaunitz contre l'envoi du renfort de troupes dans les Pays-Bas, et vous montrer la nécessité que la cour d'Autriche se conforme (*comply*) à ce qui est réclamé par le roi. » — Suivaient, en effet, dix pages consacrées non à réfuter, mais à dénigrer sur un ton de satire, la conversation de Kaunitz. Est-ce sérieusement qu'on pense à Vienne, disait Holderness, connaissant les manières de faire de la cour de France, qu'elle a besoin de prétexte pour mettre ses desseins à exécution? Ce ne peut être l'opinion d'un homme *doué de sens commun* et surtout d'un ministre qui a vécu à la cour de France. Lorsqu'on parle des assertions pacifiques données par le ministre Rouillé à Stahremberg, on a voulu grossièrement vous tromper (*he has grossly imposed upon you*), car des renseignemens certains venus d'autre part assurent que cette entrevue n'a été nullement satisfaisante. Enfin, quant à la crainte de l'agression de la Prusse, le projet de convention avec la Russie annoncé par l'Angleterre et le traité déjà existant entre cette cour et l'Autriche y répondent suffisamment. La conclusion était une instruction expresse, donnée à Keith, de réclamer une audience immédiate de l'impératrice pour lui faire connaître à elle-même les exigences absolues et *sine qua non* du roi d'Angleterre. Si elle se refuse à y satisfaire, disait le ministre anglais en terminant, le roi ne pourra plus prendre aucune mesure de concert avec la maison d'Autriche, et tout le système de l'Europe sera dissous. La réponse, quelle qu'elle fût, devait être rapportée par le messager porteur de la dépêche, toutes les mesures annoncées devant être mises en arrêt (*at*

(1) Ranke, p. 51.

stand) jusqu'à ce que la résolution fût connue et l'envoi des troupes prêt à partir (1).

« Si on nous tient ce langage quand c'est notre concours dont on a besoin, que serait-ce donc, s'écriait l'impératrice, si c'était nous qui demandions à être secourus ? » Et, la conférence immédiatement réunie, la trouve dans un état de véritable indignation. Ce qui la blessait surtout, c'est qu'après lui avoir disputé, contesté, réduit de toute manière, dans les Pays-Bas, l'exercice de ses droits de souveraineté, on voulût maintenant lui laisser porter à elle seule toutes les charges de la défense, sans que l'Angleterre offrît de faire mouvoir un de ses soldats pour lui prêter appui. Le débat, engagé dans de telles dispositions, fut très vif, et l'impératrice eut pour elle tous ceux qui, sans partager ses ressentimens, trouvaient pourtant à la fois étrange et pénible que l'Autriche, n'ayant ni marine, ni colonies, courût au-devant d'une guerre redoutable, uniquement pour une querelle engagée, au delà de l'Océan, dans des parages dont à peine connaissait-on la situation et même le nom. Mais qu'on le veuille ou non, répondaient d'autres, et quel qu'en soit le sujet, la guerre est là, elle est devenue inévitable, et l'Autriche n'ayant d'autre alliée que l'Angleterre, si elle l'abandonne ou la laisse succomber, c'est alors que, restée elle-même sans soutien et dans l'isolement, elle sera le jouet de l'ambition française ou prussienne.

Entre ces sentimens contraires, soutenus avec une chaleur égale, Kaunitz intervint à la dernière heure comme modérateur avec une proposition moyenne, qu'il eut l'art de faire accepter. Sans se refuser entièrement à l'envoi de troupes demandé, l'Autriche en réduirait le chiffre à douze mille hommes (environ la moitié de ce qui était attendu), mais sous la condition expresse qu'un contingent égal serait fourni par l'Angleterre et par les Hollandais et que la conclusion du traité préparé avec la Russie serait assurée. En compensation, et par une juste réciprocité, l'impératrice s'engageait à défendre l'électorat de Hanovre si la Prusse et ses alliés venaient à l'attaquer (2). L'offre était plus généreuse en apparence qu'en réalité, car on y reconnaissait aisément un prétexte assez bien imaginé pour garder le gros de ses troupes sous la main, afin de faire face, le cas échéant, au voisin détesté, à l'ennemi par excellence.

De telles propositions étaient trop éloignées des exigences de

(1) Holderness à Keith, 31 mai 1755, Coxe, *House of Austria*, t. V, p. 59. — Beer, p. 295.

(2) Arneth, t. IV, p. 378. — Beer, p. 303-304. — Coxe, t. V, p. 56 et suiv. — Beer, p. 317.

l'Angleterre, pour qu'il y eût un espoir sérieux de les voir agréées; mais le commentaire dont Marie-Thérèse les fit accompagner sous la forme d'un mémoire écrit et raisonné, où on reconnaît l'empreinte de sa propre main, leur préparait un accueil plus mauvais encore. Ce n'était qu'un résumé, fait sur un ton de récrimination amère, de tous les services rendus par l'Autriche à l'Angleterre, et des procédés tout opposés dont ces sacrifices avaient été payés. C'est à l'alliance de l'Autriche que l'Angleterre avait dû le développement de sa prospérité et de sa liberté : les combats soutenus en commun avaient coûté à l'Autriche le sang et la ruine de ses sujets : l'Angleterre n'y avait trouvé que des sources nouvelles de grandeur et de force. Malgré cette triste comparaison, l'impératrice était prête encore à donner une preuve manifeste de son amitié pour le roi et pour la nation britannique, puisque, n'ayant aucun intérêt dans ce qui fait l'objet de la guerre présente, elle consentait à en partager les périls. Mais au moins fallait-il qu'on lui laissât disposer à son gré le soin de sa défense et prendre les précautions nécessaires là où elle se trouvait principalement menacée. « Si faute d'être préservée par ses alliés, les Pays-Bas succombent, ce sera pour elle une grande douleur, mais il faut souvent *accepter un moindre mal pour en éviter un plus grand.* » Le mémoire se terminait par ces termes hautains qui étaient, en réalité, un ultimatum opposé à celui du cabinet anglais :

« L'impératrice sait bien que l'Angleterre, par une politique qu'elle croit bonne, ne veut jamais entrer dans le vrai de la situation. Mais Sa Majesté a aussi autant de fermeté et de résolution, pour être, comme elle le doit, en garde contre les effets de cette politique et pour ne pas s'exposer à en souffrir... Et, quoi qu'il arrive, la cour de Vienne ne donnera jamais les mains qu'à ce qui sera combinable avec sa conservation, sa gloire et le vrai bien de l'alliance (1). » Et envoyant elle-même l'écrit à son beau-frère, Charles de Lorraine (qui, en qualité de gouverneur des Pays-Bas, avait un intérêt pressant à le connaître) : « Vous trouverez, disait-elle, les termes un peu forts, mais il a fallu en venir là pour savoir une bonne fois où j'en suis avec MM. les Anglais. »

L'éminent historien de Marie-Thérèse persiste à penser qu'en laissant partir une pièce d'un si haut goût, Kaunitz pouvait se flatter encore que la rupture de l'alliance ne serait pas la suite nécessaire d'une explication si franche. Je ne puis partager à cet égard le doute de M. d'Arneth, ce serait faire peu d'honneur à la

(1) Keith à Holderness, 19 juin. — Précis de la réponse donnée à M. Keith sur les représentations qu'il a faites au chancelier d'État. — D'Arneth, t. IV, p. 380-548. — Coxe, *House of Austria*, t. V, p. 60-62.

perspicacité de l'homme d'État. En tous cas, désiré ou non, l'effet fut celui qu'il était aisé de prévoir.

Le mémoire remis au ministre anglais ne reçut aucune réponse, Keith se bornant seulement à demander sur un ton de sécheresse presque ironique de combien de troupes l'impératrice croyait donc pouvoir disposer pour la défense du Hanovre, et si, en cas qu'elle dût tenir sa promesse, elle les ferait marcher à ses frais et sans réclamer aucun subside. Puis, après quelques semaines de ce silence significatif, le ministre autrichien à Londres fut chargé de faire savoir à sa cour, sans autre explication, que le roi d'Angleterre ne pouvait se relâcher d'aucune de ses exigences, et on lui laissa en même temps entendre qu'il n'y avait probablement pas lieu de se préoccuper d'une agression possible du roi de Prusse, tout faisant croire que ce prince s'engagerait à garder une neutralité qui garantirait le repos de l'Allemagne (1).

Était-ce vrai? et d'où pouvait venir à l'Angleterre cette assurance? A quel titre avait-elle reçu les confidences et pouvait-elle se porter caution des intentions de Frédéric? Qu'était donc devenue la querelle naguère si bruyante de l'oncle et du neveu? Et la mission solennelle du duc de Nivernais, quel pouvait en être le but, si ce n'était de préparer une action militaire commune entre la Prusse et la France? Toutes ces questions furent posées à l'instant, dans l'entourage de Marie-Thérèse, avec autant de trouble que de surprise. Le seul qui ne dut éprouver aucun étonnement ce fut Kaunitz, qui avait toujours considéré le rapprochement de la Prusse et de l'Angleterre appelé par la sympathie des deux peuples, malgré l'antipathie des deux souverains, comme une chance possible, peut-être même vraisemblable, et qui, dans une note remise tout récemment à Marie-Thérèse, en avait prévu et discuté les conséquences (2).

Quoi qu'il en soit, en attendant l'explication qui ne pouvait tarder à être donnée du mystère, l'épreuve était faite. Entre la France, engagée dans une guerre maritime dont le roi de Prusse avait résolu de se tenir à l'écart, et l'Autriche ne songeant qu'à reconquérir la Silésie, que l'Angleterre ne voulait pas l'aider à reprendre, toutes les anciennes combinaisons de la politique européenne étaient détruites. Il ne restait plus qu'à savoir si de nouvelles alliances pouvaient prendre naissance et sur quelles bases elles devaient être établies.

Duc de Broglie.

(1) D'Arneth, p. 387.
(2) D'Arneth, p. 384.

PATERNITÉ

DERNIÈRE PARTIE (1)

VI

Francisque Delaberge, en annotant du mot « urgent » son rapport à l'administration, espérait recevoir une prompte réponse. Les jours qui s'écoulèrent dans l'attente de la décision ministérielle lui parurent d'autant plus longs, qu'il vivait fort solitaire à l'auberge du *Soleil d'Or*. Mme Micheline était redevenue invisible et semblait se dérober avec un redoublement d'opiniâtreté. Simon Princetot lui-même, vers lequel il se sentait attiré et avec qui il eût aimé s'entretenir, ne manifestait en aucune façon le désir de continuer les relations ébauchées à la Roselière. Lui aussi se dérobait. L'inspecteur général répugnait à penser que cette extrême réserve fût de sa part préméditée; il soupçonnait plutôt Mme Princetot d'avoir adroitement manœuvré pour éloigner son fils et enlever ainsi tout prétexte à une nouvelle rencontre. Ces précautions offensantes et mystérieuses entretenaient dans l'esprit de Delaberge l'énervante inquiétude dont il souffrait depuis sa conversation avec Micheline.

Pour se distraire de cette préoccupation, et peut-être aussi dans l'espoir de retrouver Simon Princetot à la Roselière, Francisque résolut de faire une visite à Mme Liénard. La perspective de passer une heure ou deux en compagnie de la charmante veuve souriait doucement à son cœur. Assurément il se fût menti à lui-même s'il eût prétendu éprouver pour Camille Liénard une de ces tar-

(1) Voir la *Revue* du 15 août.

dives passions qui tourmentent parfois si cruellement les hommes qui ont doublé le cap de la cinquantaine. Non; mais lorsqu'il retombait dans ses songeries matrimoniales, lorsqu'il se forgeait en imagination une vie nouvelle où, jetant aux orties le froc de célibataire, il deviendrait un père de famille, c'était toujours la franche et réveillante figure de Mme Liénard qu'il voyait apparaître aux fenêtres de son château en Espagne. Tout en s'acheminant vers la Roselière, il édifiait une fois de plus ce chimérique refuge où il rêvait d'abriter sa maturité. « Assurément, songeait-il, s'amouracher à mon âge prête un peu au ridicule, mais Mme Liénard réaliserait si bien mon idéal! Avec sa grâce, son entrain, son naturel enjouement, elle égaierait les années qui me restent à vivre; elle n'a ni la frivolité, ni la coquetterie des caillettes mondaines que je rencontre à Paris, elle serait une active femme d'intérieur, une maîtresse de maison qui me ferait honneur, et, n'ayant pas eu d'enfans, elle s'attacherait d'autant plus à ceux qui pourraient naître de notre mariage... Oui; mais, en supposant qu'elle accepte de lier son existence à la mienne, ne serait-elle pas un peu trop jeune et trop verte pour mes cinquante ans?... »

Ce fut en ruminant ces pensées légèrement égoïstes qu'il traversa l'allée des frênes et arriva sur la terrasse.

Il trouva Mme Liénard occupée à cueillir des fleurs dans son jardin.

— Vous le voyez, madame, dit-il en la saluant, j'abuse de la liberté que vous m'avez donnée et je viens sans façon passer une heure avec vous, en voisin.

Camille Liénard l'accueillit par un sourire et lui tendit sa petite main brune, que les épines des rosiers avaient rayée de minces éraflures : — elle était enchantée de le revoir et demandait seulement la permission d'achever sa cueillette.

— Je n'en aurai pas pour longtemps, ajouta-t-elle, mais c'est une besogne pressée... Je me suis aperçue que les vases du salon avaient besoin d'être regarnis... Il y a deux choses que je ne puis souffrir : les rubans défraîchis et les fleurs fanées.

— Puis-je vous aider?

— Certainement. Prenez un sécateur et ayez la bonté de couper les fleurs que je vous désignerai.

Delaberge se mit gaîment à l'ouvrage. A mesure qu'elle lui nommait une plante, il la cueillait docilement. Parfois il commettait quelque bévue et se faisait vertement rabrouer. Debout au milieu de l'allée, les cheveux au vent, les yeux luisant dans l'ombre du chapeau de paille, Mme Liénard, serrant contre sa poitrine la gerbe déjà volumineuse, lui jetait ses indications d'une voix nette et musicale :

— Surtout, coupez de longues tiges! Donnez-moi des narcisses... Non, pas ces fleurs-là, ce sont des *jeannettes*... celles-ci, toutes blanches avec le cœur orange!... Comment ne connaissez-vous pas le *narcisse des poètes?* Vous ne semblez pas très ferré sur la botanique des jardins, monsieur le forestier!

Et ils riaient. Delaberge se plaisait à cette besogne fleurie qu'il partageait avec la jeune femme. Le contact des corolles mauves, cramoisies, d'un bleu tendre ou d'un blanc de lait, le rajeunissait. Les printanières odeurs des roses thé, des jonquilles et des iris lui montaient à la tête. Chaque fois qu'il apportait une plante à la gerbe, c'était un délice pour lui d'effleurer les doigts de Camille Liénard à travers les feuilles humides.

— Là, dit-elle au bout d'un quart d'heure, nous en avons assez. Maintenant il ne s'agit plus que de garnir les vases.

Elle emmena Delaberge sous une charmille où il y avait des chaises d'osier et une table sur laquelle deux potiches pleines d'eau était posées. Alors commença le travail délicat de l'arrangement des bouquets. Francisque présentait une à une les plantes à M[me] Liénard, qui les disposait artistement dans les vases, assortissait les nuances et variait les fleurs selon leur forme et leur taille. Peu à peu, les iris violets, les chèvrefeuilles échevelés, les ancolies et les touffes de myosotis s'étalaient mollement sur une bordure de narcisses et de frissonnantes aspérules. A travers l'arceau de la charmille, on apercevait, par-dessus des massifs d'aubépines roses, la terrasse bordée de caisses d'orangers et un coin de la façade aux fenêtres ouvertes, le tout dans un sourd bruissement d'insectes ivres de soleil.

Delaberge, mollement attendri et devenant plus expansif, hasarda une timide insinuation :

— Cette Roselière est un paradis! Mais un paradis où l'on vit constamment en compagnie de soi-même peut devenir monotone à la longue... N'avez-vous jamais songé à en animer la solitude?...

M[me] Liénard arrêta ses yeux limpides sur son interlocuteur. Elle laissa tomber la tige de roses qu'elle débarrassait de ses épines et, s'accoudant sur la table, resta un moment rêveuse. Ses lèvres s'entr'ouvraient, comme prêtes à hasarder une confidence, puis se refermaient brusquement. Il y eut entre eux un silence, tandis qu'elle recommençait à plonger les plantes dans l'eau et à assortir les couleurs.

— Vous pensez, monsieur, reprit-elle, que mon isolement est trop complet, n'est-ce pas?... Mon Dieu, moi aussi, quelquefois... je me demande si je n'agirais pas plus sagement en modifiant ma vie, mais c'est une pente sur laquelle je n'aime pas à conduire mes rêves... Et pourtant...

Elle secoua brusquement la tête. Les deux potiches étaient pleines. Elle se leva, secoua les débris verts qui restaient accrochés à sa jupe, et, prenant l'un des vases, pria Delaberge de se charger de l'autre.

— Je continue à abuser de vous, remarqua-t-elle en riant, mais vous êtes si aimable que je ne crains pas d'être indiscrète...

— Vous avez raison, madame, répondit-il galamment : usez de moi comme d'un ami... Je regrette seulement que mes services se bornent à si peu de chose... Je voudrais acquitter plus sérieusement ma dette de reconnaissance envers vous, si hospitalière, si accueillante pour un pauvre esseulé comme moi. Si votre maison vous paraît parfois solitaire, c'est du moins une solitude exquise, tandis que l'auberge du *Soleil d'Or* est un ennuyeux désert.

Ils étaient entrés dans le salon,

— Eh bien! répliqua Mme Liénard en le débarrassant de sa potiche, quand vous vous sentez trop isolé là-bas, pourquoi ne venez-vous pas vous désennuyer à la Roselière?

— Vous me permettez d'y revenir bientôt?... Alors je m'en vais tout à fait heureux...

Il crut discret de ne pas prolonger sa visite et s'apprêta à prendre congé.

Elle lui tendit la main :

— A bientôt! dit-elle avec vivacité; à demain, si vous voulez. Oui, revenez demain : j'aurai peut-être... un conseil à vous demander.

Il la quitta ragaillardi, par l'espoir de cette entrevue si prochaine, et aussi par la perspective de cette mystérieuse confidence qu'elle voulait lui faire.

Le lendemain, à la même heure, il revint, ému et empressé comme un collégien qui court à un premier rendez-vous. Sa toilette était plus soignée que de coutume et son pas sonnait plus allègre sur le cailloutis du chemin. — Qu'on soit en pleine sève de jeunesse ou déjà mûr comme un fruit d'automne, dès qu'il s'agit de l'éternel féminin, on devient la proie des mêmes illusions, on est sujet aux mêmes douces folies. — Tout en se hâtant, Delaberge trouvait un lustre plus frais aux verdures des taillis, une qualité plus savoureuse à l'air qu'il respirait. L'égrènement argentin de quelques sonneries de village s'envolant par-dessus les bois le berçait gaîment, tandis qu'il dégustait les souvenirs de sa précédente visite. Il revoyait Mme Liénard sous la charmille, avec sa pétulance de gestes et d'allure, son aimable sourire, ses luisans yeux bruns et sa grâce sauvage. Il se remémorait ses moindres paroles et se les répétait complaisamment, comme on aime à reporter à ses narines une rose cueillie en chemin.

Quand elle le vit paraître dans l'encadrement des portières du salon, Camille Liénard quitta précipitamment la tapisserie à laquelle elle travaillait. Ses yeux brillèrent, et une rapide rougeur colora ses joues.

— Bonjour, monsieur Delaberge ! dit-elle : vous êtes vraiment trop bon d'avoir tenu si ponctuellement votre promesse... Je suis contente de vous voir !

Elle lui tendit sa main, que l'inspecteur général baisa avec une galanterie toute chevaleresque.

— Je n'avais garde d'oublier, répondit-il en retenant un moment les doigts de la jeune femme dans les siens. — De quoi s'agit-il, chère madame ?

Elle rougit encore, retira sa main, la posa sur le bras du visiteur, et montrant la porte-fenêtre du jardin :

— Venez, murmura-t-elle : nous serons mieux dehors pour causer...

Il la suivit et, par les allées ensoleillées, elle le conduisit jusqu'au milieu du parc. Il y avait là, dans un carrefour en étoile, un pavillon construit en branches d'arbres et en mousse. Dans chaque façade moussue s'ouvraient de larges baies vitrées dont, à l'intérieur, la claire transparence laissait voir de tous côtés la fuite verdoyante des avenues. L'unique pièce était tendue de toile grise, meublée de sièges rustiques et d'une table où l'on avait préparé des rafraîchissemens.

— Installons-nous ici, dit Mme Camille en s'approchant de la table, nous y serons tranquilles, et, comme vous devez avoir grand chaud, je vais vous confectionner d'abord un verre de sirop de framboises.

Ces apprêts hospitaliers, la discrète intimité de ce pavillon que les retombées des hêtres voilaient de verdure, la figure ouverte et rougissante de la jeune veuve assise en face de lui, tout cela enivrait subtilement Delaberge et lui faussait peu à peu le sens de la réalité.

Quand il eut vidé son verre, il tourna vers Mme Liénard un regard tendrement questionneur.

— Vous vous demandez, n'est-ce pas ? commença-t-elle, ce que j'ai de particulier à vous dire... Eh bien ! voici... C'est un peu délicat, et peut-être vous étonnerez-vous de la facilité avec laquelle je fais mes confidences à une personne que j'ai vue pour la première fois il y a dix jours... Mais d'abord vous n'êtes pas pour moi un inconnu. Votre ami M. Voinchet m'a parlé avec le plus chaleureux éloge de votre loyauté et de votre jugement. Et puis songez que je suis seule ici, sans proches parens, livrée à moimême, n'ayant de relations qu'avec de braves paysans ou avec

des agens d'affaires. Il ne m'arrive pas souvent de rencontrer un homme de votre caractère et de votre autorité, et vous m'excuserez sans doute d'avoir pris la hardiesse de le consulter... Enfin, poursuivit-elle avec une expansion plus affectueuse, je crois vous l'avoir déjà avoué, vous m'avez tout de suite inspiré confiance. Quand les gens me sont sympathiques, je sens en moi un quelque chose qui ne me trompe pas et m'attire vers eux...

Cet aveu murmuré dans la quiétude du pavillon, où le frôlement des mobiles verdures contre les vitraux révélait seul l'existence du monde extérieur, accrut encore l'émotion et les espérances de Francisque. Il serra la main de Mme Liénard et se déclara profondément touché de la confiance qu'elle daignait lui montrer.

— Je vous remercie, ajouta-t-il, de me traiter en ami; bien que notre connaissance soit de fraîche date, je vous assure, madame, que je vous suis entièrement dévoué. J'ai pour vous la plus tendre estime et l'ardent désir de vous être utile.

— En ce cas, je vais sur-le-champ mettre votre indulgence à contribution.

Elle s'arrêta, but une gorgée d'eau de framboises pour se donner une contenance, puis reprit :

— Depuis hier j'ai beaucoup rêvé à un mot qui vous est échappé au sujet de ma solitude... Votre observation venait précisément à l'appui de certaines réflexions que j'avais déjà faites par-ci par-là depuis un an... Oui, quelque activité que je mette dans ma vie, mon isolement me pèse quelquefois... Je songe que j'ai vingt-six ans et que ce n'est vraiment pas un âge où l'on puisse se vouer à la retraite. Je suis bien portante, d'humeur plutôt gaie que mélancolique, je ne me sens point de vocation pour un perpétuel veuvage, et je me demande si je n'agirais pas sagement en me remariant plus tôt que plus tard.

— Vous avez raison, affirma Delaberge en s'échauffant : la solitude ne vaut rien pour personne, mais elle est plus mauvaise encore pour une jeune femme, pour une âme expansive et charmante comme la vôtre... N'attendez pas l'âge des hésitations et des regrets.

— Sans doute, répliqua-t-elle en souriant ; mais, bien que je sois du bon côté de la trentaine, je crois que l'âge des hésitations est déjà venu!... Un premier mariage médiocrement heureux amène après lui une précoce méfiance ; c'est comme un accident de voiture, qui nous rend peureux à jamais. Feu mon mari, M. Liénard, était un fort honnête homme, mais un compagnon peu agréable : faible et entêté, cruellement taquin, maladif et prématurément vieux, il me plongeait sans le vouloir dans une atmosphère de maussaderie et d'ennui. Il m'a fallu toute la jeunesse,

tout l'enjouement que j'avais en réserve, pour garder, après cinq ans de ce régime, ma bonne humeur et ma bonne santé. Je l'ai épousé sans le bien connaître, et je ne voudrais pas retomber dans la même erreur s'il me prenait fantaisie de me remarier. Je désirerais que, cette fois, mon choix fût guidé moins par de pures convenances que par une sincère inclination... C'est pourquoi, avant de donner à mes rêves actuels une forme tangible, j'ai voulu recevoir l'avis d'un homme sérieux... Vous, monsieur, vous vivez à Paris, vous avez l'expérience du monde, et vous me donnerez de bonnes idées.

— Hélas! madame, soupira-t-il, je suis un célibataire assez casanier et j'ai vécu surtout en compagnie de mes paperasses. Néanmoins je connais un peu les hommes, et je vous aiderai de mon mieux à voir clair à travers vos hésitations... Avant tout, — et il souriait discrètement, — quel serait votre idéal? L'avez-vous déjà entrevu dans vos rêves?

— Quelquefois, répondit-elle en baissant les yeux... D'abord, je déteste les caractères légers, les gens frivoles et les oisifs, j'aimerais donc qu'il eût l'esprit cultivé et s'occupât utilement; je voudrais qu'il fût à la fois tendre et fort, réservé et digne...

Delaberge était ravi de ce début; sans trop se flatter, il avait conscience de pouvoir satisfaire au programme, et une lueur joyeuse épanouissait son visage.

— A merveille! dit-il, voilà pour le moral... Passons aux qualités physiques... Tenez-vous à ce que le mari idéal soit très jeune?

— Sans y tenir précisément, répliqua-t-elle, je conviens néanmoins que la jeunesse ne nuirait pas... C'est elle qui met en relief les qualités morales et les rend fécondes. Je me rappelle deux vers de Victor Hugo qui m'ont jadis frappée parce qu'ils n'étaient que trop en situation :

Je crois que la vieillesse arrive par les yeux
Et qu'on vieillit plus vite à voir toujours des vieux...

A mon avis, on ne peut bien s'accorder et s'aimer que lorsqu'il n'existe pas entre le mari et la femme une trop grande disproportion d'âge...

— Vous pensez? murmura-t-il. — Ses traits s'allongèrent; la lumière qui éclairait ses yeux bleus disparut, comme brusquement soufflée.

— Vous me trouvez exigeante? demanda-t-elle en remarquant ce changement de physionomie.

— Vous avez le droit de l'être! répondit-il mélancoliquement.

— Entendez-moi bien, je ne tiens pas à ce qu'on appelle des dehors brillans...

Elle leva ses beaux yeux vers les branches vertes qui effleuraient les vitres, comme si elle cherchait à y entrevoir le mari rêvé. — Je ne me soucierais, continua-t-elle, ni d'un bellâtre ni d'un mondain... Je le voudrais jeune; mais sa jeunesse serait faite surtout d'enthousiasme, de verdeur et de tendresse... Il serait fier; il ne devrait sa position ni à un titre ni à de l'argent; il l'aurait conquise par son seul mérite. Je l'aimerais d'ailleurs pour lui-même, pour son esprit, sa force de caractère, sa chaleur de cœur cachée sous des apparences de froideur et parfois de rudesse...

Son âme s'ouvrait avec une naïve spontanéité; elle semblait rêver tout haut, et, en l'écoutant, Delaberge, visiblement désappointé, devinait que ce mari décrit avec tant de précision était beaucoup moins imaginaire qu'elle ne le prétendait; à certains traits caractéristiques, il constatait que cet idéal ressemblait singulièrement à un garçon de sa connaissance, — à Simon Princetot. Évidemment elle avait une secrète inclination pour le fils de Micheline... Comment ne l'avait-il pas pressenti dès le premier soir, lui, qui se piquait d'être observateur et clairvoyant? Il est vrai que son égoïste vanité, sa sotte préoccupation de jouer lui-même un rôle d'amoureux, lui mettaient des coquilles sur les yeux. Fallait-il qu'il fût infatué pour s'imaginer qu'à son âge il pouvait faire impression sur cette jeune femme! M[me] Liénard, avec sa franchise ingénue, venait de lui donner une dure leçon de modestie...

Elle le vit soucieux et crut qu'il était choqué.

— Je suis sûre que vous me jugez fort extravagante! hasarda-t-elle.

— Non, madame : tout cela est très sensé, et votre façon de penser vous rend plus sympathique encore.

— Alors vous êtes d'avis que, si je rencontrais l'idéal que je vous ai esquissé, je pourrais l'aimer sans commettre une sottise?

— Parfaitement.

Il exhala dans un soupir sa dernière illusion et se leva :

— Il faut que je vous quitte; nous nous sommes oubliés à causer, sans nous apercevoir qu'il se fait tard.

— C'est vrai, dit-elle. Le soleil décroît déjà.

— Adieu, madame.

— Adieu? se récria-t-elle, est-ce que vous partez pour tout de bon?

— Non... je ne quitterai le Val-Clavin qu'après que j'aurai reçu la réponse définitive de l'administration... J'espérais pouvoir la communiquer demain aux usagers, avec lesquels j'ai rendez-vous à la mairie; mais cette réunion ne modifiera en rien mes

propositions, et je pense qu'avant peu je pourrai vous apprendre que tout s'est arrangé à souhait.

— Alors ne prononcez pas ce vilain mot « adieu », puisque nous nous reverrons.

— Je ne partirai certainement pas sans prendre congé de vous et vous serrer la main.

Il disait cela d'un ton contristé et se disposait à sortir. Camille Liénard remarqua l'altération de sa voix et le rembrunissement de son visage. Elle craignit de l'avoir involontairement blessé en parlant de la vieillesse avec trop de dédain, et, pour racheter son étourderie, elle redoubla de prévenances aimables.

— Si vous voulez, reprit-elle, nous ferons le grand tour par le parc; je vous accompagnerai jusqu'à une porte qui donne sur les champs et qui n'allongera pas trop votre chemin... Donnez-moi votre bras.

Il obéit et elle s'appuya sur son bras, cherchant à force de bonne grâce et d'enjouement à lui faire oublier les paroles maladroites qui avaient pu le froisser. Ils s'en revinrent par une allée déjà à demi baignée d'ombre, tandis qu'au sommet des arbres les derniers rayons du couchant empourpraient les hautes branches, et que la journée s'achevait au milieu d'un harmonieux gazouillement d'oiseaux. — Ce caressant contact d'un bras féminin, ces délicates attentions qui jouaient la tendresse et ressemblaient aux indulgentes façons avec lesquelles on s'efforce d'apaiser un chagrin d'enfant, accrurent plus grièvement la souffrance de Delaberge: « Je ne compte pas pour elle, songeait-il; elle me dorlote comme un vieillard sans conséquence... »

Ils arrivèrent à la petite porte, obstruée de lierre et que Mme Liénard ouvrit avec peine. Elle hasarda encore quelques pas au dehors, puis tendit la main à l'inspecteur général :

— Vous n'avez maintenant qu'à aller tout droit... A bientôt, n'est-ce pas? Et surtout pardonnez-moi d'avoir abusé de votre patience.

Pour toute réponse, il s'inclina vers la petite main tendue et y posa ses lèvres. La jeune femme regagna lestement le seuil de la porte, envoya un gai sourire à Delaberge, et disparut.

Très ému, Francisque se disposait à suivre le chemin qui, à cet endroit, tournait court au milieu d'un fourré de saules et d'aunelles, quand son attention fut éveillée par un bruissement de feuillages brusquement écartés. En même temps il vit confusément un garçon jeune et leste s'élancer hors du fourré et s'éloigner entre deux champs de seigle. On eût dit que, honteux d'être surpris aux aguets, il cherchait à se raser derrière les épis, afin de n'être pas reconnu.

L'inspecteur général s'arrêta un moment à regarder cette alerte forme masculine qui devenait de moins en moins distincte.

— C'est singulier! songea-t-il, le fuyard a un faux air de Simon Princetot.

VII

Préoccupé de cet incident, Delaberge suivait pensif le sentier, qui n'était séparé du parc que par une haie vive et un fossé herbeux où courait un ruisselet dérivé de l'Aubette. De l'autre côté, les champs montaient vers les bois et s'assoupissaient, bercés par le refrain des grillons. Le glouglou intermittent du ruisseau et la vespérale chanson des insectes ajoutaient encore à l'impression de solitude qui serrait le cœur de Francisque. Depuis que les confidences de Mme Liénard avaient renversé son fragile château en Espagne, il était douloureusement désenchanté. Le malaise dont il souffrait avant sa visite à la Roselière, et que, seules, ses chimériques espérances avaient momentanément dissipé, reprenait une maîtresse place dans son esprit, maintenant que Mme Camille avait innocemment soufflé sur son rêve. Cette mortifiante déception lui apparaissait comme un élément de plus dans la chaîne des événemens fâcheux qui se succédaient depuis son arrivée au Val-Clavin. — Un vent frais descendant des hauteurs inclinait mollement les seigles et remuait les cimes bruissantes des arbres. On eût dit l'âme de la forêt exhalant en soupirs inquiets la mélancolie que met en elle la tombée du crépuscule. L'infinie tristesse du soir dans ce site solitaire pénétrait jusqu'aux moelles l'inspecteur général. Une amertume lui montait aux lèvres : « Trop tard! pensait-il; il est trop tard!... On ne recommence pas sa vie! »

Tout en cheminant lentement, il avait atteint l'orée du bois, et du sommet de la route il apercevait déjà les maisons du village voilées de fumées bleuâtres. Les rumeurs rustiques s'éteignaient. De loin en loin, il était dépassé par des bûcherons regagnant leur gîte et dont le pas alourdi résonnait sourdement. A un jet de pierre de l'étang, un lavoir étalait son eau d'un bleu de turquoise dans une ceinture de joncs et d'oseraies. Agenouillée sur une pierre plate, une paysanne, brune silhouette penchée sur le réservoir clair, se hâtait de tordre son linge et de le jeter dans un seau de fer-blanc... Au bruit des pas de Delaberge, elle tourna curieusement la tête et suspendit sa besogne pour dévisager le promeneur. Il n'y prenait pas garde et continuait de marcher pensif, quand la laveuse, d'une voix criarde, l'interpella hardiment :

— Bonsoir donc, monsieur Delaberge, vous passez bien fier!

Il s'arrêta, étonné, et fixa les yeux sur cette femme qui le

connaissait par son nom et dont les traits ne réveillaient en lui aucune souvenance.

Mince, décharnée et déguenillée, elle paraissait plus que quinquagénaire. Ses cheveux mal peignés tombaient en mèches grises sur son cou ridé ; sa maigre figure de chèvre, où luisaient deux yeux perçans, avait une maligne expression d'effronterie.

— Vous ne me remettez pas? reprit-elle : ah! dame, c'est qu'il a coulé de l'eau sous le pont depuis le temps où je vous rapportais votre linge au *Soleil d'Or*... Je suis la Fleuriotte.

Alors seulement il se souvint : cette Zélie Fleuriot blanchissait jadis le linge des pensionnaires de l'auberge. Elle était en ce temps-là déjà un peu montée en graine, coquette, délurée et n'ayant pas froid aux yeux. Ses façons provocantes, ses paroles égrillardes et ses flambantes prunelles aguichaient les hommes. Elle avait la réputation d'une fille légère, et l'inspecteur général se rappelait que pendant deux ou trois mois elle avait tourné autour de lui, prise d'un caprice et disposée à lui octroyer ses bonnes grâces, mais que, déjà féru de Mme Micheline, il avait dédaigné cette trop facile conquête. — Dans l'état d'esprit où il était ce soir, cette rencontre lui agréait peu; néanmoins il ne voulut pas humilier la Fleuriotte, et lui répondit hâtivement :

— En effet, je me rappelle... Comment allez-vous, Zélie?

— Comme vous voyez, tout à la douce, trimant comme un nègre pour les autres et ayant de la misère plus qu'à ma suffisance.

— Vous êtes toujours blanchisseuse?

— Faut bien gagner son pain... Mais c'est un méchant métier; je suis nouée de rhumatismes qui me cassent les jambes... Enfin on n'a pas eu de veine, quoi!... On n'est pas née coiffée comme le Prince et sa femme... Ceux-là ont fait leur pelote et peuvent se croiser les bras.

— Avez-vous conservé, au moins, la clientèle du *Soleil d'Or?*

— Ah! ouais! Le *Soleil d'Or*, il y a longtemps qu'il ne luit plus pour moi!... On y est bien trop fier... Et puis faut croire que ma frimousse déplaisait à Mame Micheline; elle lui rappelait des choses qu'elle aime autant oublier. Maintenant qu'elle se confesse toutes les semaines et communie tous les dimanches, ça lui fait dépit de rencontrer les gens qui l'ont connue dans un temps où elle était plus pressée de courir à un rendez-vous qu'à la messe.

Delaberge, peu désireux de soutenir une conversation qui débutait de la sorte, faisait mine de poursuivre sa route, quand la Fleuriotte, se redressant sur ses genoux, ajouta avec un mauvais sourire :

— Le père Princetot, pour sûr qu'il a eu de la chance... Il a

commencé sans un sou, et *auj'd'heu* il remue l'argent à la pelle; il n'avait pas d'enfans, et il lui en est tombé un du ciel au moment où il y pensait le moins... Vous le connaissez, monsieur Delaberge, le fils à Mame Micheline?

— Oui, répondit-il brièvement : c'est un charmant garçon.

La bouche édentée de la laveuse laissa passer un ricanement, et son regard narquois se fixa sur le visage de l'inspecteur général :

— Pardine! s'écria-t-elle, il a de qui tenir!... Vous aussi, monsieur Delaberge, vous étiez un joli garçon à l'époque où cet enfant-là a été fabriqué.

Il tressaillit. A la hâte qu'il avait de s'éloigner succéda un anxieux désir d'éclaircir les soupçons qui depuis quelques jours s'agitaient dans son cerveau. Il revint vers son interlocutrice, dont la maigre silhouette se découpait sur la rougeur du soleil couchant :

— Que voulez-vous dire? murmura-t-il.

— Faites donc pas l'ignorant, vous m'entendez bien!... Quand le Simonnet est venu au monde, tout chacun a été surpris, et le Prince, le premier... Vous seul, vous connaissiez le dessous des cartes, pas vrai?

— Je ne connaissais rien, et vous devriez mieux surveiller votre mauvaise langue, Zélie... N'avez-vous pas honte de salir ainsi la réputation des gens et de répandre à la légère des accusations que vous seriez fort embarrassée de prouver?

— Embarrassée, moi? allons donc!... J'étais de journée au *Soleil d'Or* quand la Micheline s'est aperçue de sa grossesse... Justement le Prince avait été en voyage pendant les deux mois d'avant... Ah! elle n'était pas fière alors, je vous en réponds!... Seulement, c'est une fine mouche, elle a si bien su embobeliner son mari qu'il n'y avait vu que du feu... L'enfant est venu, on l'a reçu comme le Messie, et le Prince ne s'est pas même aperçu que le marmot vous ressemblait comme deux gouttes d'eau.

— A moi? Vous êtes folle!

— Oh! que nenni!... Regardez-le bien! Vous voudriez le renier que vous ne pourriez pas... Il faut avoir l'aplomb de Mame Micheline pour oser prétendre qu'il tient des Princetot. Elle a même tort de le crier si haut, car enfin, comme dit le proverbe : « C'est la poule qui chante qui fait l'œuf. » En ce temps-là, il n'y avait pas qu'une poule au *Soleil d'Or*, il y avait aussi un jeune coq qui chantait clair et souvent, et ce coq-là, monsieur Delaberge, vous le connaissez mieux que moi!...

— Taisez-vous! Le malheur vous a rendue méchante, ma pauvre femme!

— Oui, oui, je sais, les riches ont toujours raison... Quand

ils ouvrent la bouche, on les croit sur parole, mais quand une pauvre diablesse comme moi veut dire la vérité, on lui clôt le bec en criant que c'est une menteuse... La misère est la misère, quoi!

Francisque fouilla dans son gousset, en tira une pièce d'or et la glissa précipitamment dans la main de la Fleuriotte :

— Tenez, voilà pour vous, mais retenez votre langue... Bonsoir!

Il s'esquiva, tandis que la paysanne, debout au bord du lavoir, hochait la tête, tout en serrant la pièce dans sa main crevassée. Au bout de vingt pas, il se retourna furtivement. La Fleuriotte avait chargé sur son épaule le seau plein de linge et restait immobile au milieu du chemin, dans son attitude de vieille Parque. Elle songeait sans doute qu'elle avait donné son coup de ciseaux dans le vif, et en effet l'aumône libéralement jetée par l'inspecteur général prouvait qu'il était touché au bon endroit.

Oui, le coup avait porté. La voix de crécelle de Zélie Fleuriot venait de raviver cruellement les soupçons de Delaberge. Les propos de cette femme illuminaient l'obscurité où s'agitaient en lui des craintes imprécises et d'inquiets pressentimens. Maintenant, à cette soudaine clarté, il coordonnait les menus détails sur lesquels tout d'abord il n'avait pas cherché à s'appesantir...

Simon touchait à ses vingt-cinq ans, et il y en avait vingt-six que Delaberge et Mme Micheline s'étaient vus pour la dernière fois. C'était là déjà une concordance grave. D'ailleurs, cette première présomption se trouvait corroborée par la ressemblance que lui avaient signalée la Fleuriotte et Mme Liénard et dont lui-même s'était vaguement aperçu. Simon avait tout comme lui les yeux bleus, les cheveux châtains, la physionomie sérieuse et réservée. Le soir du dîner de la Roselière, Francisque, rentré au *Soleil d'Or*, n'avait-il pas eu un moment l'illusion de voir un autre lui-même accoudé à la fenêtre de son ancienne chambre?... Cette singulière ressemblance n'expliquait-elle pas précisément la sympathie spontanée de Mme Liénard, dès leur première rencontre chez le conservateur? En trouvant dans la physionomie d'un étranger un reflet de la personnalité de ce jeune Princetot qu'elle aimait, la jeune femme avait tout de suite témoigné à Delaberge cette amitié confiante qu'il s'était vaniteusement empressé d'attribuer à son propre mérite. Les moindres faits lui suggéraient maintenant de nouveaux motifs de conviction. Il notait de curieuses similitudes de goût, la parité de certaines intonations, de certains gestes; il commentait aussi la conduite étrange, les effaremens et les transes de Mme Micheline, et il s'étonnait de ne s'être pas plus vite inquiété. Pour que ces coïncidences ne l'eus-

sent pas frappé dès le début, pour qu'il n'eût pas eu un intime pressentiment de cette paternité possible, il fallait qu'il fût aveugle ou occupé ailleurs. Occupé, il l'avait été en effet par ses chimères matrimoniales, par cette égoïste infatuation qui lui avait fait croire à la possibilité d'épouser la propriétaire de la Roselière. Mais de ce côté-là c'était bien fini, et la veuve tout à l'heure avait pris soin de le désabuser. Maintenant que les écailles étaient tombées de ses yeux, maintenant que sa perspicacité ne risquait plus de s'égarer, la situation s'éclairait crûment : — Simon devait être son fils.

D'abord un mouvement de joyeuse fierté secoua Delaberge : — Quoi! ce garçon beau comme un jeune chêne, ce Simon à l'âme haute, à la volonté énergique, était vraiment son fils!... Puis toute son allégresse se dissipa à la pensée que ce fils portait le nom d'un autre et resterait toujours un étranger pour son père naturel. C'était l'aubergiste Princetot qui, l'ayant nourri, élevé, soutenu dans la vie, pouvait seul s'enorgueillir de sa paternité légale ; c'était cet homme que Simon aimait comme son vrai père... Alors, sous une nouvelle forme, le doute recommençait à travailler l'esprit de Francisque. « Après tout, songeait-il, que sait-on? Dès qu'on pénètre dans ces mystères de la filiation, peut-on jamais posséder une certitude? L'adultère a cela de fatal qu'il laisse toujours planer une ombre sur la véritable origine de l'enfant... » L'inspecteur général était las de douter; il voulait être fixé et échapper à l'incertitude qui l'angoissait. Micheline seule pouvait l'éclairer et, malgré la perspective d'une scène pénible, il résolut d'avoir avec elle une explication décisive.

Il se hâta vers le *Soleil d'Or*, et, trouvant dans la cuisine une des servantes, demanda d'abord prudemment si le Prince était à la maison.

— Non, monsieur, lui répondit-on, le patron est en route avec M. Simon, et ils ne rentreront guère avant dix heures.

— Et Mme Princetot?

— Madame est allée à l'église, mais elle ne tardera pas à en revenir...

En effet, cette fille avait à peine achevé que Mme Micheline apparaissait sur le seuil, tenant à la main son paroissien et coiffée d'un austère capote noire. A la vue de Delaberge, une faible rougeur nuança son teint mat. Comme si elle eût pressenti les intentions de Francisque, elle éloigna la servante en lui donnant une commission pour une voisine, puis ses yeux inquiets adressèrent à l'inspecteur général une muette interrogation.

— Pouvons-nous être seuls un moment? dit-il d'une voix grave : j'ai besoin de vous parler.

— Mais!... objecta-t-elle en cherchant une échappatoire.

— Il le faut! insista-t-il plus énergiquement.

Il y avait dans son accent quelque chose de si impératif qu'elle ne résista plus.

— Venez! murmura-t-elle avec une morne résignation.

Elle le précéda dans un couloir menant à l'appartement particulier du maître d'hôtel et l'introduisit dans une pièce servant de bureau et de salle à manger; d'une main tremblante elle alluma une bougie qui éclaira vaguement les murs, décorés d'images de piété, de deux médiocres portraits du Prince et de sa femme, et des brevets de Simon luxueusement encadrés. Puis elle enleva son chapeau, et, pour la première fois, il la revit nu-tête avec ses épais cheveux gris crêpelés.

— Parlez! dit-elle en s'asseyant, car l'angoisse la faisait frissonner comme une feuille, et ses jambes se dérobaient.

— Micheline, commença-t-il, pardonnez-moi de revenir sur un sujet douloureux, mais un intérêt majeur l'exige... Vos craintes n'étaient pas vaines, mon retour au Val-Clavin a réveillé la médisance, et tout à l'heure j'ai rencontré sur la route une femme que vous connaissez bien, la Fleuriotte...

Micheline tressaillit, ses traits s'altérèrent, et d'une voix alarmée :

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'y a-t-il encore?

— La Fleuriotte m'a rappelé malignement le temps passé; elle a une langue de vipère, mais elle sait beaucoup de choses, et rien ne prouve qu'elle ait voulu me tromper... Elle prétend que Simon est mon fils et non celui de...

Micheline l'interrompit avec violence :

— Taisez-vous! protesta-t-elle; ne dites pas ces choses-là, ce sont des menteries!

— Vous seule pouvez m'en donner la certitude et je vous supplie d'être franche... Quelle est la date exacte de la naissance de Simon?

— Je... je ne sais plus au juste, balbutia-t-elle troublée.

Il devina à l'expression de son visage qu'elle se livrait mentalement à un calcul destiné à l'égarer, et il reprit sévèrement :

— Répondez-moi sans hésiter... Réfléchissez que je puis toujours m'assurer de la vérité en consultant les registres de l'état civil... A quelle époque est-il né?

Elle comprit qu'un mensonge serait inutile et répondit d'un ton résigné :

— En 1859... le 25 juillet.

Delaberge resta un moment silencieux. Il avait quitté le Val-

Clavin à la fin d'octobre 1858 et, à cette époque, le Prince était absent.

— Rappelez vos souvenirs, murmura-t-il en hochant la tête, et jugez si j'ai raison de m'émouvoir...

— Qu'est-ce que ça prouve? répondit-elle avec irritation : est-ce qu'on est jamais sûr?...

— Il y a d'autres présomptions encore : Simon me ressemble, et vous le savez bien, Micheline! vous qui avez fait votre possible pour m'empêcher de le revoir... Vous craigniez que cette ressemblance ne me sautât aux yeux, car elle n'est pas imaginaire. Simon n'a rien de celui dont il porte le nom, tandis que ses traits rappellent les miens quand j'avais son âge. D'autres que moi s'en sont aperçus et me l'ont fait remarquer... Maintenant, je vous conjure de me dire toute la vérité!

La figure cachée dans ses mains, Mme Micheline secouait négativement la tête et se bornait à répéter obstinément :

— Ah! Seigneur mon Dieu, pourquoi? A quoi bon?

Elle se défendait encore, mais déjà plus faiblement.

— Pourquoi? répliqua Delaberge : parce que j'ai le droit de le savoir, parce que vos principes religieux vous obligent à ne pas me déguiser la vérité, parce qu'enfin, si vous vous entêtez, je recourrai à d'autres moyens pour éclaircir mes doutes...

Cette menace, jetée au hasard, eut raison des dernières résistances de Mme Princetot. Ses mains s'écartèrent, laissant à découvert son visage bouleversé; ses yeux épeurés se fixèrent sur son interlocuteur :

— Ne faites pas ça! interrompit-elle. Puis, d'une voix étouffée, elle avoua tout :

— Eh bien! oui, là, c'est votre fils... Quand Princetot est revenu chez nous après deux mois, j'étais déjà quasi certaine de ma grossesse, et dans les premiers momens je vivais si enfoncée dans le péché, vous m'aviez si fort troublé la tête, que je me réjouissais d'avoir un enfant et qu'il fût de vous... L'amour m'endurcissait la conscience; je ne me suis pas fait scrupule d'abuser mon mari. Je voulais même vous écrire ça, et puis, craignant une indiscrétion, j'ai préféré me taire... L'enfant est venu; il était beau et fort, il a été reçu avec joie, et je l'ai aimé follement... Princetot aussi en était fou... Mais quand il s'est mis à grandir et que sa ressemblance avec vous est devenue pour moi plus visible, la peur m'a prise. Je songeais à ce qui arriverait si mon mari s'avisait d'avoir des doutes, et je commençais à me repentir de l'avoir trompé, cet homme! Alors la grâce m'a touchée, mes yeux se sont ouverts; j'ai eu horreur de ma conduite, j'ai essayé de la racheter en m'humiliant devant le bon Dieu et en confessant mes péchés...

Les pénitences les plus dures, je les ai faites... Elles n'étaient rien à côté des transes qui me prenaient à la pensée de Princetot découvrant tout à coup mon crime... Et c'est au moment où je croyais mon supplice fini, ma faute pardonnée, ma tranquillité assurée, que vous êtes arrivé chez nous... En vous voyant, j'ai compris que ma peine commençait seulement, et je ne me suis pas trompée... Ah! mon Dieu, mon Dieu, faut-il?... Enfin, je vous ai dit toute la vérité, monsieur Delaberge, et maintenant que vous la connaissez, je vous en prie à mains jointes, soyez bon et honnête : faites comme si vous ne saviez rien, et laissez-nous!

Elle le suppliait avec une effusion où résonnait un peu de la tendresse d'autrefois. Sous le moutonnement de son abondante chevelure grise, ses traits réguliers, ses yeux mouillés prenaient une expression douloureuse qui y mettait un reflet de son ancienne beauté.

— Oui, répétait-elle, partez et oubliez-nous!... Laissez-nous vivre tranquilles tous les trois dans notre trou. A vous, qui avez une belle position, qui vivez à Paris dans les distractions et le bruit, qu'est-ce que ça peut vous faire l'existence de petites gens comme nous? En quoi vous intéressent nos affaires et celles de mon garçon?

— Mais c'est mon fils! protesta Delaberge avec un accent violemment ému et qui sortait vibrant de l'intime fond de son cœur; je l'ai vu, je suis fier de lui... Ne comprenez-vous pas que je voudrais lui prouver mon attachement, contribuer pour quelque chose à son bonheur et à son avenir?

— Vous ne pouvez rien pour lui, s'exclama-t-elle avec emportement; tout ce que vous essaieriez tournerait à son désavantage. Pensez donc que, s'il se doutait des motifs de votre intérêt, s'il avait le moindre soupçon, ce serait la fin de notre tranquillité, la honte et la misère de sa vie... Ah! c'est bien pour ça que je vous suppliais de ne plus le voir! Oui, je tremblais qu'en se trouvant près de vous, il ne s'aperçût de cette malheureuse ressemblance et que ça ne le mît sur la trace de ce qu'il ne doit jamais savoir!... Il faut, entendez-vous, qu'il reste toujours pour vous un étranger... C'est le châtiment de notre péché, et il est juste que vous en ayez votre part... Tout ce que vous pouvez faire pour lui, c'est de vous taire et de vous en aller.

Elle s'était levée et s'effaçait pour le laisser sortir.

— Bonsoir, monsieur Delaberge, murmura-t-elle très bas. Si vraiment vous avez un peu d'amitié pour lui... et pour moi... partez, oubliez-nous!

Il sentait si bien l'impeccable logique de cette injonction, qu'il baissa la tête et sortit sans ajouter un mot.

VIII

Le lendemain était le jour fixé pour la réunion du syndicat formé en vue de résister aux prétentions de l'administration forestière. Il se composait de plusieurs conseillers municipaux, de quelques propriétaires des communes voisines et de Simon Princetot, représentant plus spécialement Mme Liénard. Déjà la plupart des intéressés se trouvaient groupés devant la mairie, sur la petite place de l'Abbatiale, quand Delaberge y arriva. Il avait, comme on le pense bien, assez mal dormi, et son visage pâli gardait la trace des agitations de la nuit. Dans la lucidité d'esprit qui se produit au réveil, la situation lui apparaissait plus cruelle encore. — A l'heure où il regrettait de ne s'être pas créé une famille et où il songeait à se marier, la destinée lui ménageait cette ironique surprise! Tandis qu'il traînait avec ennui sa solitude et ses rêves nostalgiques de paternité, il y avait au fond des bois, dans un village perdu, un garçon robuste, intelligent, remarquablement doué, qui lui devait la vie. Et aujourd'hui qu'il avait pu apprécier ce garçon, aujourd'hui qu'il eût été fier de l'avouer pour son fils, il était condamné à l'ignorer, à comprimer au plus secret de son cœur les élans de sa tendresse. Le mieux qu'il pouvait faire dans l'intérêt de cet enfant, c'était de partir et de ne le revoir jamais. Il lui fallait étouffer en germe cette affection qui eût été si douce. — On a beaucoup raillé la « voix du sang », et il faut convenir que dans certaines conditions elle reste absolument muette. D'Alembert pouvait avec raison s'écrier que sa vraie mère était la femme du vitrier qui l'avait recueilli, et non Mme de Tencin, qui l'avait abandonné. Il est probable que Simon eût éprouvé le même sentiment envers le Prince si on lui avait révélé sa véritable origine. Mais, dans le cas de Delaberge, l'instinct paternel brusquement éveillé parlait un tout autre langage. A la vue de ce grand fils qui lui ressemblait et qui lui avait été sympathique dès le premier jour, il éprouvait de l'admiration, de l'amour et de la jalousie, et il se disait qu'il ne se consolerait jamais de l'avoir si vite perdu.

Il s'avançait lentement vers la place de l'Abbatiale, cherchant Simon Princetot parmi les paysans épars, et déçu de ne l'y pas trouver. Ceux-ci, qui tout à l'heure discutaient librement et à voix haute, s'étaient tus à l'approche de l'inspecteur général. Ils s'écartaient pour le laisser passer, se tenaient sur la réserve et se contentaient de l'observer du coin de l'œil. Embarrassé de cet accueil plein de méfiance, Delaberge se hâtait vers la mairie, quand l'horloge sonna dix heures. Au même moment, Simon

déboucha de la promenade. Il marchait d'un pas leste et décidé, et apparaissait soudain en plein soleil, — grave, affable, le regard brillant. — En une seconde, les groupes se resserrèrent autour de lui, toutes les mains se tendirent vers la sienne. Delaberge lui-même, ralentissant de nouveau le pas, se demandait s'il n'irait point lui serrer la main à son tour. Simon l'avait déjà aperçu, leurs regards se croisèrent, et l'élan de l'inspecteur général fut arrêté par le coup d'œil hostile que le jeune homme lui lança. Ils échangèrent un froid salut, puis se dirigèrent séparément vers la mairie : Simon, au milieu de ses cliens; et Francisque, réduit à la compagnie du maire, qui venait de se détacher du groupe pour accueillir officiellement le représentant de l'administration.

Dans la salle de la mairie, nue et blanchie à la chaux, l'inspecteur général, assis à la droite du maire, assistait à l'entrée des membres du syndicat. Ils arrivaient à la queue leu-leu, les uns vêtus de la blouse neuve qui tombait à plis empesés sur leur pantalon de gros drap, les autres endimanchés dans des redingotes démodées. Assis en demi-cercle autour de la table verte, ils frottaient machinalement leurs mains noueuses et, tendant leur cou hâlé, braquaient des yeux curieux et circonspects vers ce fonctionnaire décoré que l'administration leur envoyait de Paris. Simon parut le dernier, et alla s'asseoir au centre, presque en face de Delaberge, qui, sur l'invitation du maire, se leva pour faire connaître l'objet de sa mission.

Indépendamment de l'émoi que lui causait la présence de Simon, une déconvenue lui ôtait une partie de ses moyens. Il avait compté recevoir la réponse ministérielle assez à temps pour offrir aux opposans une solution tout à fait équitable. Le silence de l'administration l'obligeait à écouter les griefs des usagers sans pouvoir leur proposer une transaction acceptable. Il se borna donc à lire la dépêche qui lui donnait pouvoir de soumettre le litige à un nouvel examen et d'étudier les bases d'un arrangement. Cela fait, il déclara qu'il était animé de sentimens de conciliation et très désireux de trouver, de concert avec le syndicat, une solution qui, sans léser les droits de l'État, satisfît les intérêts de la commune et des particuliers.

Son allocution fut écoutée avec un silence glacial, puis tous les regards se tournèrent vers Simon Princetot, qui se préparait à répliquer.

Le jeune homme, sans se montrer le moins du monde intimidé, parla d'un ton ferme et bref :

— Notre réponse, dit-il, sera courte. Ainsi qu'il vient de nous l'expliquer, M. l'inspecteur général avait pour mission de visiter

les bois du Val-Clavin et d'examiner l'emplacement du cantonnement projeté. Si, comme c'était son devoir, il a procédé à cette visite, il a pu se rendre facilement compte de la nature et de la valeur du triage où l'on veut nous parquer. Il sait par conséquent, aussi bien que nous, que les bois de Charbonnière sont insuffisans pour l'affouage, impropres à la pâture, privés de chemins de communication, et qu'il nous est impossible de prêter les mains à une odieuse duperie. Je demande donc au mandataire de l'administration de nous faire connaître franchement s'il persiste à approuver les agissemens injustes des forestiers de Chaumont?...

Tandis que Simon parlait, l'inspecteur général le regardait avec une attention attendrie. Maintenant il se rendait plus exactement compte de cette ressemblance qui avait frappé Mme Liénard. Elle ne sautait pas aux yeux, comme l'avait malignement prétendu la Fleuriotte, et pour s'en apercevoir il fallait étudier de près et dans l'intimité les manières d'être du jeune Princetot. Elle consistait moins dans la parité des traits que dans l'analogie des inflexions de voix et des gestes sobres et énergiques, dans un identique frémissement des paupières, des narines et des lèvres, sous le coup d'une subite irritation. Elle s'accusait aussi par certains menus détails que Francisque seul pouvait saisir : ainsi, par exemple, Simon portait des vêtemens sombres; sa toilette était soignée, mais sans cette recherche qui plaît d'ordinaire aux jeunes gens, sans une couleur voyante, sans un bijou. De tout temps, Delaberge avait eu la même prédilection pour les couleurs foncées, les mêmes répugnances pour les bijoux qui tirent l'œil. Il constatait avec émotion cette similitude de goûts, ces singulières affinités, et son anxieuse étude l'absorbait tellement qu'il ne remarqua pas tout d'abord les intonations acerbes et les intentions agressives que Simon mettait dans sa réplique. Ce fut seulement après le murmure approbatif accueillant les paroles du jeune homme, qu'il s'éveilla de sa rêverie et s'aperçut qu'on l'acculait au pied du mur.

— Messieurs, objecta-t-il doucement, je comprends votre impatience, mais les formalités administratives vont moins vite que vos désirs. Mon opinion est faite, et je l'ai exprimée dans un rapport au ministre. Toutefois le devoir professionnel m'oblige à garder le silence jusqu'au moment où j'aurai reçu une réponse. Cela ne peut tarder, et dès qu'elle m'arrivera, je m'empresserai de vous en informer.

— Nous ne connaissons que trop ces moyens dilatoires, interrompit Simon : voilà deux ans qu'on nous endort avec des promesses et des atermoiemens. La patience ne vous coûte rien, à vous dont les appointemens courent toujours, monsieur l'inspec-

teur général! Elle nous est plus onéreuse, à nous qui souffrons des lenteurs administratives. Pendant que vous nous amusez par de belles paroles, nos droits sont méconnus, nos intérêts sont lésés et nos ressources diminuent. Nous ne pouvons pas attendre plus longtemps le bon plaisir des agens forestiers qu'on nous expédie de Paris, et qui nous leurrent!

Cette fois, Delaberge ne pouvait se dissimuler l'animosité de son interlocuteur. Les paroles acrimonieuses et irritantes de Simon avaient un caractère de violence que ne comportent guère les discussions purement juridiques. Par-dessus l'administration, elles s'attaquaient directement à l'inspecteur général. Ce n'était pas un adversaire que ce dernier avait en face de lui, mais un ennemi. Le motif de cette agression inattendue lui échappait; il n'en était que plus navré en se voyant en butte à une hostilité blessante de la part de ce garçon qui était son fils, et qu'il aurait (avec quelle tendresse!) si volontiers serré contre son cœur. Il se résignait encore à se séparer de lui comme d'un étranger; mais partir en lui laissant pour tout souvenir cette inexplicable haine, c'était la suprême amertume du calice, et il souffrait cruellement en la sentant passer sur ses lèvres.

— N'est-ce pas votre opinion, messieurs? continuait Simon en se tournant vers les paysans, qui écarquillaient les yeux et l'écoutaient avec admiration; n'est-il pas temps de passer des paroles aux actes?... Puisque l'administration ne veut pas être équitable, il ne nous reste plus qu'à nous adresser aux tribunaux... Que ceux qui sont de mon avis veuillent bien lever la main!

Et comme mues par la même décharge électrique, les mains noueuses et hâlées se levèrent avec une menaçante énergie.

— C'est entendu! reprit-il, triomphant; puis se retournant vers Delaberge avec un regard de défi : — Monsieur, nous n'avons plus rien à vous dire... Dans vingt-quatre heures, vous recevrez notre réponse par huissier.

Il s'était levé et se dirigeait vers la porte, suivi du groupe des usagers. Le maire lui-même battait en retraite et abandonnait l'inspecteur général. Interdit et le cœur meurtri, Francisque resta un moment seul dans la salle nue et vide, écoutant dans l'escalier les pas lourds et les voix confuses des paysans, et saisissant au milieu du brouhaha ces mots jetés par une voix goguenarde : « Ah bé! Simon lui a tout de même crânement rivé son clou, à ce Parisien! »

Alors, emporté par le dépit et aussi par un véhément désir de connaître la raison de cette inconcevable inimitié, à son tour il s'élança dehors. Du haut du perron, il aperçut Simon Princetot qui prenait congé de ses collègues et traversait lentement la place.

Delaberge descendit précipitamment les marches et le rejoignit sous les tilleuls de la promenade.

— Monsieur, murmura-t-il derrière lui, ayez l'obligeance de m'accorder un moment d'entretien.

Simon se retourna, et une flambée de colère brilla dans ses yeux; mais il savait se contenir. Silencieusement, il obliqua vers une contre-allée plus solitaire :

— Que me voulez-vous? demanda-t-il en croisant les bras.

— Monsieur, vous m'avez paru céder tout à l'heure à un mouvement plus passionné que prudent... Croyez-moi, attendez deux jours encore avant de prendre une résolution extrême... Je ne vous parle pas en ce moment en adversaire, mais en ami.

— Vous n'êtes pas mon ami, répliqua durement le jeune homme.

— Je désirais l'être, à tout le moins, et je suis surpris de votre hostilité. Je ne crois pas pourtant vous avoir donné motif de me traiter en ennemi, depuis le soir où nous sommes revenus ensemble de la Roselière...

Cette allusion à la Roselière, loin de calmer le fils de Micheline, sembla au contraire accroître son irritation :

— Je hais la duplicité! s'écria-t-il; vous m'aviez promis d'agir loyalement, équitablement envers les usagers, et vous m'avez trompé...

— Ne m'accusez pas à la légère, répondit Francisque avec une mansuétude qui ne toucha point son interlocuteur : je vous répète que j'ai écrit au ministre, et vous n'avez pas le droit de me condamner sans savoir dans quel sens j'ai écrit... Pourquoi manquez-vous de confiance et me refusez-vous le crédit de quelques jours que j'ai demandé?

— Pourquoi? riposta Simon, se laissant emporter par cette fougue juvénile qu'il avait trop longtemps contenue. Parce que je vous ai deviné, parce que je sais où vous voulez en venir avec vos perpétuels délais!... Cela vous permet de prolonger votre séjour ici et de multiplier vos visites à la Roselière!

Delaberge le regarda avec stupéfaction, et de nouveau fut navré de l'animosité qui brillait dans ses yeux.

— Je m'étonne, dit-il avec un accent de reproche, que vous mêliez M[me] Liénard à notre discussion.

— Ah! murmura sarcastiquement le jeune Princetot, cela vous surprend!... Si bien que vous sachiez dissimuler, il vous est désagréable d'apprendre que quelqu'un a lu dans votre jeu et a démêlé le motif de vos assiduités équivoques!...

L'inspecteur général haussa les épaules :

— Mes assiduités n'ont rien de mystérieux, et je n'ai aucune raison de me cacher quand je vais à la Roselière.

— Vous vous cachez du moins pour en sortir !

— Moi?... protesta-t-il.

— Oui, vous... Hier soir encore vous vous glissiez hors du parc par une porte dérobée... Osez donc le nier!

— Ah! je comprends...

Ces dernières indications remémoraient à Delaberge l'incident que d'autres événemens plus graves lui avaient fait oublier; il se rappela la fuite de cet inconnu, qui s'était élancé d'un fourré d'aunelles et qui ressemblait à Simon. — Ce fut un trait de lumière qui éclaira du coup la situation et expliqua l'étrange conduite du jeune Princetot. Le pauvre garçon aimait M[me] Liénard. Avec l'intuition des amoureux, il avait flairé les intentions matrimoniales d'un nouveau venu qui lui semblait suspect, et la jalousie l'avait mordu au cœur. Déjà mal disposé à l'égard de l'inspecteur général, il avait surveillé ses visites à la Roselière, l'avait surpris sortant de la propriété par une porte dont on ne se servait pas souvent, et cette découverte avait allumé en lui la violente inimitié qui venait d'éclater pendant la réunion des usagers. Un sentiment pénible, une pitié douloureuse emplissait l'âme de Delaberge. — Il ne lui manquait plus que d'être le rival de son fils! — Ce qu'il y avait en lui de sensibilité engourdie par une trop longue pratique de l'égoïsme, par l'habitude de tout rapporter à soi, se réveilla soudain. Il eut nettement conscience de ses responsabilités et de la situation quasi tragique où il se trouvait. Une poignante émotion le saisit à la gorge et lui mouilla les yeux.

— Ainsi, murmura-t-il d'une voix mal assurée, c'était vous qui m'espionniez!

— Oui, c'était moi! affirma Simon avec un ardent regard de colère et de défi.

Il y eut un instant de silence; puis Delaberge posa sa main sur l'épaule du jeune homme, et reprit :

— Mon enfant (et il éprouvait une amère douceur à prononcer ce mot), la passion vous aveugle... Vos soupçons ne sont fondés que sur des apparences; mais du moment que ces apparences ont pu vous tromper et vous faire souffrir, il y a assurément de ma faute... Si ma conduite irréfléchie a pu vous induire en erreur, je le regrette profondément.

Simon semblait déconcerté par l'humilité de cet aveu et regardait moins hostilement son interlocuteur; toutefois un reste de méfiance persistait dans ses yeux et sur ses lèvres.

— Je vous déclare, continua Francisque, que j'ai pour la personne dont nous parlons une très affectueuse estime, mais que je

ne songe nullement ni à lui faire la cour ni à l'épouser... Vous voyez, je m'explique franchement; ayez à votre tour un peu plus de confiance et répondez-moi : vous êtes amoureux?

Simon se troubla, et une rougeur lui monta aux joues, — pudeur de jeune garçon sérieusement épris et qui se scandalise de voir exposé au grand jour l'amour timide qu'il tenait religieusement caché.

— Moi! balbutia-t-il : pourquoi supposez-vous?...

— Parce que, interrompit Delaberge, sans cela l'espionnage auquel vous vous êtes livré serait impardonnable... La passion seule peut excuser ces emportemens... Vous aimez Mme Liénard.

Le jeune homme, confus, baissa la tête et répondit farouchement :

— De quel droit m'interrogez-vous?

— Du droit que vous m'avez donné en me traitant comme un rival qu'on déteste... Votre antipathie ne peut s'expliquer que par l'aveuglement de la jalousie, et c'est pour cette raison que je vous répète : Vous êtes amoureux de Mme Liénard.

— Et quand cela serait?... Je vous jure que la personne dont vous parlez n'en saurait rien... Jamais je n'oserais lui laisser soupçonner une pareille folie!

— Une folie?... Qu'appelez-vous une folie?

— Aimer quelqu'un qu'on ne peut pas épouser... Nous ne sommes pas du même monde...

Francisque sourit mélancoliquement.

— Ces considérations-là ne pèsent guère sur le cœur d'une femme qui aime, et pourquoi ne vous aimerait-elle pas? Vous êtes son égal pour l'esprit et l'éducation ; elle est trop intelligente pour ne pas avoir apprécié votre mérite... Soyez donc moins modeste et ne désespérez de rien... Dans tous les cas, après ce que je viens de vous dire, je suppose que je ne vous porte plus ombrage. Ne me regardez plus comme un ennemi, et, je vous en prie, attendez encore avant de prendre une résolution extrême dans l'affaire du cantonnement... Demain, après-demain au plus tard, je pourrai sans doute vous annoncer une nouvelle qui vous prouvera l'injustice de vos soupçons... Au revoir!

Et comme s'il eût craint tout à coup que son émotion ne le trahît, il se sépara brusquement du fils de Micheline.

IX

Quelques heures après, Delaberge gagnait la forêt et se dirigeait, tout songeur, vers la Roselière. Ses pensées n'avaient ni la légèreté des nuages blancs qui couraient au-dessus des feuillées,

ni la gaîté des fleurs dont les notes vives éclataient dans l'herbe, mais elles étaient résolues et fermes. — « Oui, se disait-il, Micheline se trompe : il y a une chose que je puis faire pour cet enfant qui est à moi et dont une fatalité me sépare à jamais : je puis lui donner le bonheur qu'il rêve et qu'il désespère de posséder. Il aime M[me] Liénard, et elle aussi se sent inclinée à l'aimer. Seulement, par fierté, il a peur de déclarer sa tendresse, et elle-même, trop respectueuse de certaines exigences sociales, hésite à se laisser aller au penchant qu'elle a pour lui. Eh bien! je puis servir de trait d'union entre ces deux cœurs qui se désirent et n'osent se l'avouer. Ils sont dignes l'un de l'autre et faits pour savourer cette joie rare : l'amour dans le mariage. Cette joie, ils me la devront, et j'aurai mis une bonne action dans mon existence inutile. Je me consolerai de ma solitude en songeant qu'ils sont heureux, et ce sera, de loin, un lien entre Simon et moi. »

Cette résolution lui allégeait le cœur. Tout en la méditant, son regard s'enfonçait dans les profondes coulées formées par la fuite des arbres. Une verte clarté, une obscure fraîcheur, y régnaient. Les minuscules écailles brunes, qui enveloppent les bourgeons des hêtres avant leur complet épanouissement, se détachaient des ramures et tombaient comme une fine pluie. Leur chute était accompagnée d'un bruissement à peine perceptible, et parfois une filtrée de soleil les faisait luire ainsi que d'impalpables poussières d'or. « Depuis ma jeunesse, pensait Francisque, toutes mes heures se sont éparpillées comme ces écailles sèches, sans qu'un acte généreux les ait un instant illuminées au passage. Il n'en sera plus ainsi : j'aurai un rayon de soleil dans ma vie. » — De même que la verdure rafraîchissait ses yeux, l'idée d'édifier le bonheur de Simon, de ne plus vivre uniquement pour soi-même, mais de se dévouer pour un autre, lui rafraîchissait l'âme. Cela l'enhardissait à entretenir M[me] Liénard de ces délicates questions de sentiment, si périlleuses à aborder quand on a soi-même été sur le point d'aimer la femme avec qui on les traite.

Car il avait beau s'en défendre, il éprouvait encore une secrète tendresse pour cette jeune femme, dont l'esprit enjoué et le charme savoureux avaient soudain fait battre son cœur de quinquagénaire. Dans la viridité parfumée de la forêt, sa riante image lui apparaissait plus attirante encore ; il revoyait ses yeux limpides, son front pur, la rondeur de ses joues veloutées, la grâce de ses lèvres. Une mélancolie le prenait en songeant que toutes ces délices, toutes ces suavités de l'intimité féminine n'étaient plus pour lui. Un souffle humide qui, de temps à autre, remuait les feuilles et qui montait des profondeurs des bois semblait murmurer à ses oreilles : « Jamais plus! »

Soudain l'aspect robuste d'un jeune hêtre qui d'un jet puissant élançait son tronc svelte et lisse, lui rappelait Simon et lui faisait honte de ce retour d'égoïsme. « Allons, ferme! disait-il : si cela ne te coûtait aucun sacrifice, où serait le prix de l'acte que tu médites? » Il secouait avec énergie ces amollissans regrets, il résistait à ces attendrissemens rétrospectifs. Il voulait se présenter à Mme Liénard dans la pleine possession de ses moyens, afin d'être complètement persuasif et de lui arracher l'aveu de son amour pour Simon. Il hâta le pas, comme si l'accélération de la marche eût possédé la vertu de fouetter son courage et d'éperonner sa volonté. Un quart d'heure après, il sonnait à la grille de la Roselière, et, avec un battement dans la poitrine, avec une pâle anxiété sur le visage, il entrait dans le salon de Mme Liénard.

— Ah! s'écria-t-elle, à votre mine je vois que vous venez me faire vos adieux!

En même temps, sur sa jolie figure, une subite tristesse éteignit le sourire des lèvres et des yeux.

— Je ne saurais vous dire, continua-t-elle, à quel point l'idée de votre départ m'assombrit!

Tandis qu'elle parlait, ses claires prunelles brunes se couvraient d'une fine rosée comparable à la fleur sur le fruit, et Delaberge comprit qu'elle était sincère.

— Oui, répondit-il, très ému lui-même, je viens prendre congé de vous, madame; je partirai demain très probablement.

— Quoi, si vite!... J'ai appris pourtant, ce matin, que votre conférence avec les usagers n'avait donné aucun résultat... Devons-nous donc renoncer à tout espoir d'arrangement?

— Non pas: les usagers ont manqué de patience tout simplement... La réponse du ministre ne m'est pas encore parvenue, mais, entre nous, je suis presque certain qu'elle sera satisfaisante.

— Merci de vous intéresser à nous jusqu'au bout... Mais quel dommage que vous partiez! Je m'étais si bien habituée à vos bonnes visites. Je ne peux pas me figurer que celle-ci soit la dernière... Asseyez-vous là, près de moi.

Elle parlait d'un ton affectueux, pénétré, presque filial, qui donna à Francisque plus d'aplomb pour aborder le sujet délicat dont il voulait l'entretenir. Il s'assit à côté d'elle et lui dit en s'efforçant de sourire :

— Avant de nous quitter, chère madame, voulez-vous que nous reprenions notre conversation d'hier?... Je crains de n'avoir pas suffisamment répondu à la confiance que vous me témoigniez... En me voyant si pressé de partir, vous avez dû m'accuser d'indifférence. Il n'en est rien. J'ai au contraire beaucoup pensé à ce que vous m'aviez confié et j'y ai pris un sérieux intérêt.

— Bien vrai?... Tant mieux, car j'étais honteuse de ne vous avoir parlé que de moi. Toute la soirée, je me suis reproché de vous avoir conté trop longuement les chimères qui me trottaient par la tête.

— D'abord sont-ce bien des chimères?

Elle rougit et ouvrit tout grands ses beaux yeux.

— Oui, continua-t-il, dans ce portrait que vous traciez du mari rêvé, tout est-il imaginaire? N'y a-t-il pas quelque part un être réel auquel vous pensiez... inconsciemment, lorsque vous m'énumériez les qualités de votre idéal?

— Mais... non, je vous assure; je ne vois pas...

— Eh bien! cette nuit, j'ai beaucoup réfléchi à tout cela, et j'ai lu très clairement au fond de votre cœur.

— Par exemple! murmura-t-elle en affectant de plaisanter : en ce cas vous êtes bien plus habile que moi... Et que se passe-t-il dans mon cœur?

— Je vais essayer de vous l'expliquer... Vous avez rencontré quelqu'un vers lequel vous vous sentez secrètement attirée et que vous croyez digne de vous... Si vous n'écoutiez que votre goût, vous iriez spontanément à lui... Mais ce jeune homme, — car il est jeune, ajouta-t-il avec une pointe de tristesse, — ce jeune homme, bien qu'il soit votre égal par l'intelligence et le cœur, ne sort pas de la même couche sociale que vous, et vous êtes arrêtée par des scrupules conventionnels; vous craignez que vos amis, que les gens de votre monde ne blâment votre choix et ne le considèrent comme une mésalliance...

Pendant qu'il parlait, Camille Liénard avait détourné son visage, et sa main fourrageait activement dans un vase de fleurs à sa portée. Elle en avait arraché une tige de chèvrefeuille, qu'elle déchiquetait brin à brin et qu'elle tortillait nerveusement dans ses doigts.

— Soyez franche, acheva Delaberge : ai-je bien lu?

— Je crois... que oui, murmura-t-elle sans le regarder.

— Et maintenant désirez-vous que je vous dise le nom de ce jeune homme?

— Non! supplia-t-elle en levant vers lui ses yeux humides. Puis elle ajouta étourdiment, avec une animation où il y avait de la joie et de l'anxiété tout ensemble! — Vous l'avez vu... C'est lui qui vous a parlé de moi?

— Non, *il* est bien trop fier pour se confier à un étranger.

— Mais alors, s'exclama-t-elle impétueusement, comment avez-vous pu deviner?...

Il sourit : — Ne connaissez-vous pas ce proverbe : « Les amoureux portent sur eux une plante dont l'odeur embaume

les chemins où ils passent »? Eh bien! lors de ma première visite cette odeur embaumait la Roselière, et quand je suis revenu au Val-Clavin avec M. Princetot, j'ai senti aussi qu'il portait la plante sur lui et qu'elle fleurissait pour vous.

Elle rougissait, souriait; ses yeux brillaient d'un éclat mouillé, mais elle ne pouvait articuler un mot. Pour toute réponse, elle tendit avec un gentil mouvement de gratitude ses deux mains à Delaberge, qui les garda un moment dans les siennes.

— Non, répéta-t-il, Simon Princetot ne m'a fait aucune confidence... Ma démarche n'est motivée que par le vif intérêt, par la sympathie que j'ai pour vous, chère madame... Maintenant revenons à vos scrupules. En réalité, si vous hésitez à suivre votre inclination, c'est par crainte de l'opinion du monde, n'est-ce pas?

Elle en convint franchement. — Bien qu'elle vécût fort indépendante, elle avait des parens éloignés et des amis très collet-monté, qui se scandaliseraient. En province, les barrières qui séparent les différentes classes semblent encore infranchissables à certaines gens; les préjugés, les préventions y persistent plus tenaces qu'à Paris; on se connaît trop pour ne pas être esclave du qu'en-dira-t-on. Le jour où ses relations apprendraient son mariage avec le fils d'un aubergiste, elle serait disqualifiée et mise en quarantaine...

L'éducation première et l'influence des milieux avaient rendu Delaberge lui-même trop formaliste, il avait trop le culte de la respectabilité et l'esprit de hiérarchie pour ne pas comprendre les scrupules de Mme Liénard. Autrefois il les eût exagérés au besoin. Mais quand on juge dans sa propre cause, on devient moins rigide, et nos désirs nous font changer de personnage. L'intérêt que l'inspecteur général portait maintenant à Simon le poussait à transiger avec ses principes, et il brûla sans façon ce qu'il avait adoré.

— Assurément, dit-il, dans les questions de pure convenance on doit tenir compte de l'opinion publique. Mais quand il s'agit de lier pour toute la vie sa personne à celle d'un autre, il ne faut écouter que son cœur. D'ailleurs, à tout bien examiner, les désapprobations que vous redoutez sont-elles si fort justifiées?... Simon est un homme supérieur, il est aimé et très populaire dans le pays, et si la politique le tente, il peut se frayer un chemin jusqu'au Parlement. S'il veut utiliser ses belles qualités dans l'administration, je vous promets de l'y aider de toute mon influence. Dans tous les cas, il me paraît avoir la volonté et les dons nécessaires pour arriver très haut. Ajoutez à cela que ses parens sont riches et qu'ils adorent leur fils. S'ils pensent que leur pro-

fession actuelle est un obstacle à son mariage, ils n'hésiteront pas, croyez-le bien, à vendre auberge et distillerie et à vivre bourgeoisement de leurs rentes... Et alors que restera-t-il des susceptibilités et des effarouchemens de vos amis? Les gens du monde sourient bien vite à ceux qui réussissent, et je vous affirme que Simon réussira. Ne vous préoccupez donc pas de leur opinion; mettez de côté toute fausse honte, suivez votre penchant, et aimez qui vous aime.

— Merci, monsieur, répondit-elle en le récompensant de ses conseils par un regard attendri : vous avez raison, et je n'écouterai que mon cœur.

— A la bonne heure... Il est probable que Simon viendra bientôt vous apprendre que l'affaire du cantonnement est terminée. Souvenez-vous qu'il est fier et très renfermé. Aidez-le à devenir plus expansif... Vous êtes femme, et je suis persuadé que vous saurez l'encourager à vous dire son secret... Et maintenant, chère madame, ajouta-t-il en se levant, je vais prendre congé de vous... pour longtemps.

— Pas encore! s'écria-t-elle : avant que vous partiez, je veux que vous visitiez une dernière fois les jardins de la Roselière.

Elle l'entraîna vers la terrasse, et ils gagnèrent les allées, où les fleurs vivaces foisonnaient, où les chèvrefeuilles en boule répandaient leur parfum de vanille. Comme au premier jour, elle s'appuya doucement sur son bras et lui fit admirer ses parterres. Ils visitèrent la charmille où ils avaient ensemble arrangé leurs bouquets et d'où on avait une si merveilleuse vue sur les terrasses bordées d'orangers; ils longèrent l'Aubette, où les viornes obiers penchaient leurs blanches ombelles. Ils ne s'arrêtèrent qu'au pavillon où Delaberge avait eu la révélation de l'amour de Camille pour Simon Princetot. Ce pèlerinage rappelait à Francisque ses trop courts rêves de tendresse et ses soudaines désillusions. Il avait pour lui la mélancolie des crépuscules d'automne et aussi le tiède parfum d'un bouquet de violettes à demi fané.

Quand ils revinrent par l'allée principale, aboutissant aux massifs de rosiers, Mme Liénard cueillit une rose pourpre, et, l'offrant à Delaberge avec un long regard reconnaissant :

— Laissez-moi vous fleurir... Vous respirerez cette rose en route, et en la sentant vous penserez mieux à votre petite amie de la Roselière... Merci encore, monsieur : vous avez été bon pour moi... bon comme un père.

— Oui, comme un père! murmura-t-il en songeant, navré, à ce que ces mots renfermaient de cruelles ironies.

Il attira Mme Liénard plus près de lui, mit un baiser sur son front d'enfant, et partit.

Lentement il reparcourut le chemin où il était revenu un soir en compagnie de Simon. Il revit le hêtre élancé et robuste que le jeune homme avait si passionnément serré dans ses bras, et à son tour, pris d'une enfantine superstition, il l'entoura d'une amicale étreinte. En repassant près du lavoir où la Fleuriotte lui avait brutalement révélé sa triste paternité, il pressa le pas et détourna la tête. Maintenant il dévalait le long du raidillon d'où l'on aperçoit l'entrée du village. Il s'arrêta près de l'étang immobile que le soleil couchant glaçait de couleurs irisées. L'eau dormait taciturne au milieu de sa ceinture de roseaux, que le vent effleurait et qui secouaient leurs aigrettes flexibles d'un air de compassion. Un chœur de grenouilles s'élevait par instans du milieu des tiges verdoyantes et drues, puis se taisait subitement sur son passage.

— Trouverai-je en rentrant la réponse du ministre? songeait Delaberge... Si elle m'arrive ce soir, tout sera dit, et je partirai demain.

X

La cuisine du *Soleil d'Or* avait son aspect de tous les jours. Paresseusement accoté à l'un des jambages de la porte, le Prince musait et sifflotait en attendant l'heure du dîner. Les fourneaux flambaient; Mme Princetot, affairée autour de ses casseroles, ne releva même pas la tête lorsque Delaberge entra. La maigre servante, assise devant le dressoir de hêtre, épluchait nonchalamment des laitues.

— Le facteur n'a-t-il rien apporté? demanda l'inspecteur général.

— Si fait, monsieur Delaberge, répondit le Prince, qui s'était décidé à quitter l'embrasure de sa porte, il y a une dépêche pour vous.

D'un pas lourd et traînant, il se dirigeait vers une étroite vitrine fixée au mur, derrière laquelle on rangeait les lettres destinées aux voyageurs. Il fit jouer la serrure et remit à son pensionnaire un pli fermé.

Malgré l'apparente indifférence du maître d'hôtel et de sa femme, ce télégramme, inclus dans l'enveloppe jaune réservée aux dépêches officielles, les intriguait vivement tous deux. Ils soupçonnaient que ce pli contenait la réponse ministérielle, et, depuis une heure déjà, ils guettaient impatiemment le retour de Delaberge. Tandis que ce dernier, après avoir déchiré l'enveloppe, se rapprochait de la porte pour déchiffrer le télégramme, le

Prince, clignant ses petits yeux rusés, examinait sournoisement la figure du liseur et cherchait à y deviner si la nouvelle apportée allait exercer une influence bonne ou mauvaise sur la grosse affaire qui intéressait la commune. De son côté, Micheline Princetot, oubliant de surveiller ses fourneaux, coulait un oblique regard dans la direction de son ancien amoureux et songeait anxieusement : « Va-t-il enfin s'en aller? »

Le télégramme officiel était ainsi conçu :

« Directeur général des Forêts à inspecteur général, au Val-Clavin. — Propositions adoptées par le ministre. De nouvelles instructions dans ce sens sont transmises au conservateur de Chaumont. »

Delaberge plia tranquillement la dépêche et la mit en poche. Sa figure exprimait une visible satisfaction.

— Madame Princetot, dit-il, je partirai demain matin, et je vous serai obligé ainsi qu'à M. Princetot de préparer ce soir ma petite note...

Il s'arrêta un moment, comme pour reprendre sa respiration, puis continua en s'adressant à ses deux hôtes, mais plus particulièrement à Micheline :

— Ma mission est terminée, et je n'aurai probablement plus l'occasion de revenir au Val-Clavin. Ce sont donc des adieux définitifs que je vous fais ce soir... Je vous remercie de votre bon accueil et je vais vous demander un dernier service... Au lieu de retourner à Langres, je désirerais rentrer à Paris par Is-sur-Tille et Dijon. M. Simon voudrait-il avoir l'obligeance de me conduire en voiture, demain matin, jusqu'à la station de Vivey?

— Rien de plus facile, répliqua avec empressement le Prince, la station n'est qu'à une demi-heure du bourg, et Simon sera heureux de vous accompagner.

Le visage de Mme Princetot se rembrunit. Malgré sa puissance de dissimulation, elle laissa voir un mécontentement inquiet :

— Ne pourrais-tu y aller, toi, Princetot?... Simon est si occupé! objecta-t-elle.

— Merci, c'est un peu trop tôt pour moi! répondit le Prince, qui aimait à s'offrir de grasses matinées... Simon est toujours levé dès l'aube, et d'ailleurs cette course lui prendra une heure au plus.

— Cela m'arrangera d'autant mieux, insista Delaberge, que j'ai à causer avec lui de l'affaire du cantonnement.

Il se tourna vers Micheline, et d'une voix où vibrait une instante prière, il ajouta : — D'ailleurs, tranquillisez-vous, madame Princetot, je ne retiendrai pas longtemps votre fils... Ne me

refusez pas le plaisir de faire route avec lui pendant la dernière demi-heure que je passerai au Val-Clavin!

Le regard de Micheline Princetot rencontra celui de Francisque. Y lut-elle une solennelle promesse de discrétion? Comprit-elle que ce mot : « Tranquillisez-vous! » contenait l'engagement tacite de rester jusqu'au bout un étranger pour Simon? ou bien se laissa-t-elle simplement toucher par l'humble supplication voilée de l'homme à qui elle avait jadis prodigué ses caresses?... Elle ne formula plus d'objections, et, avec un geste d'acquiescement, retourna à ses fourneaux.

Le lendemain matin, à neuf heures, Brunet, le petit cheval bai, piaffait devant le perron du *Soleil d'Or*. On avait attaché les bagages à l'arrière de la charrette anglaise, où Delaberge prenait place à côté de Simon. Après quelques mots de banal adieu, et un significatif coup d'œil où M[me] Micheline mettait toute une anxieuse adjuration de silence, le cheval prenait le trot le long de la chaussée de l'étang. — Le ciel était couvert et une légère bruine tombait. Delaberge se retourna : à travers le voile de brume, il enveloppa d'un dernier regard les maisons grises, l'étang où les roseaux frissonnaient, le pli de vallée où se cachait la Roselière, et poussa un profond soupir. On atteignait déjà le bas de la rampe de Vivey et, comme la montée était rude, Simon descendit pour alléger Brunet, juste au moment où l'inspecteur général méditait sur la façon dont il aborderait de nouveau la délicate question traitée la veille à la Roselière.

Francisque demeura seul sur le siège, en proie à ses pensées moroses, car il bruinait aussi dans son cœur. Il regardait vaguement la forêt, où flottaient des flocons de brouillard et où les pinsons jetaient ce petit cri plaintif qui annonce les journées pluvieuses. Entre chaque arbre de bordure, il lui semblait voir défiler une à une les vingt-six dernières années de sa vie. Il reconnaissait au passage les tranchées herbeuses, les pâtis semés de genévriers et les combes verdoyantes où il avait promené ses agitations de jeune ambitieux, édifié ses rêves de fortune et d'avancement. En ce temps-là il était plein de confiance en lui-même, il s'élançait sur les routes de l'avenir avec l'intrépide audace d'un aventurier partant pour la conquête de la Toison d'or. Le destin s'était montré jaloux de le servir. Le succès était venu plus vite qu'il ne l'avait espéré. Jamais, alors qu'il errait, humble garde général, à travers les futaies du Val-Clavin, il n'avait osé entrevoir qu'il atteindrait le sommet de l'échelle administrative. Et pourtant, malgré ces victoires inespérées, ces ambitions rapidement satisfaites, qu'avaient produit en réalité ces vingt-six années dévorées une à une, brûlées dans la fièvre d'un labeur quotidien?... Un

peu de fumée et une pincée de cendres froides; rien de fécond, rien de réchauffant pour le cœur, rien de solide en somme. La seule œuvre viable et utile qu'il eût à porter à son actif, c'était ce beau et robuste garçon qui marchait là-bas, devant lui, fier de ses vingt-cinq ans et bâtissant dans sa tête d'amoureux châteaux en Espagne. O dérision de la vie!... Ses travaux administratifs, ses veilles studieuses, ses doctes élucubrations juridiques, toute cette activité paperassière qui constituait sa gloire de bureaucrate, avait été, en fin de compte, aussi stérile que l'ivraie. La seule création dont il pût tirer vanité était due au hasard d'une amourette de village, à l'inconscient oubli d'une heure de plaisir!... Et cet enfant, son ouvrage, la chair de sa chair, le prolongement de sa personnalité, il ne pouvait même pas le reconnaître publiquement; il voyageait à ses côtés sans oser lui crier : « Tu es mon fils! » sans échanger avec lui autre chose que des paroles banales...

On était arrivé au sommet de la côte. D'un bond léger, le jeune Princetot reprit sa place dans la charrette et chatouilla de son fouet le cheval, qui se mit à trotter allégrement. Delaberge songeait avec une poignante tristesse qu'il n'avait plus que quelques instans à passer auprès de Simon, et que chaque tour de roue hâtait le moment de la séparation. Il aurait voulu lui parler intimement, ne le quitter qu'après une discrète et tendre effusion.

— Arriverons-nous avec un peu d'avance sur le train? demanda-t-il au jeune homme.

— Je ne saurais vous le dire exactement, car je n'ai point de montre, répondit Simon, mais soyez sans crainte, nous ne pouvons le manquer... D'ici à dix minutes, nous apercevrons la station.

— En ce cas, soupira Delaberge, il me reste à peine le temps de vous parler des choses qui vous intéressent... J'ai reçu enfin hier soir la réponse de l'administration. Le ministre adopte les conclusions de mon rapport, et voici en résumé ce que j'ai proposé : — Le projet de cantonner les usagers dans les bois de Charbonnière est abandonné. Nous vous accordons à titre de cantonnement une superficie égale à prendre dans un triage excellent, dans cette partie de la forêt de Montgérand qui est traversée par la route du Val-Clavin. Des instructions ont été données dans ce sens au conservateur de Chaumont... Cela vous va-t-il?

— Nous ne pouvions désirer mieux! s'écria Simon, c'est très équitable, et tous les usagers accepteront votre proposition avec joie.

— Voici la dépêche officielle, poursuivit Francisque en tirant le télégramme de sa poche : personne ne la connaît encore, et j'ai

voulu que vous fussiez le premier informé... Je vous prie d'en porter vous-même la nouvelle à M[me] Liénard... J'espère que vous ne serez pas fâché de vous charger de cette commission, ajouta-t-il avec un pâle sourire, et j'ai quelque raison de croire qu'elle sera heureuse aussi de la tenir de vous.

— J'irai à la Roselière cette après-midi! s'exclama le jeune homme, dont la figure s'empourpra.

Delaberge se rapprochait doucement du fils de Micheline. Il voulait sentir son épaule contre la sienne et réchauffer son cœur à ce contact; puis il lui dit avec je ne sais quoi de paternel dans la voix :

— Quand vous serez à la Roselière, souvenez-vous que les timides ont toujours tort, et, puisque vous aimez M[me] Liénard, ne craignez plus de lui ouvrir votre cœur... Allez de l'avant, morbleu!... D'ailleurs, qui pourrait vous faire hésiter?... Vous êtes digne d'elle par l'éducation, l'esprit et le caractère... Et dans le cas où, avant de l'épouser, vous désireriez une situation qui satisfasse votre amour-propre en vous mettant plus en relief, écrivez-moi... Je puis vous faire obtenir un poste honorable dans l'un des services qui dépendent du ministère de l'Agriculture... Vous le voyez, vous aviez grand tort de me considérer comme un obstacle à vos plus chers désirs: je ne demande, au contraire, qu'à en activer la réalisation.

A mesure qu'il parlait, Simon regardait avec un mélange d'étonnement et de confusion cet étranger qui tout d'un coup, comme un génie de féerie, exerçait une bienfaisante influence sur la direction de sa vie. Il était touché de la cordiale simplicité avec laquelle ce fonctionnaire lui offrait ses encouragemens et son aide. Secoué à la fois par un sentiment de honte et de gratitude, il rougissait et balbutiait :

— Monsieur, je... je voudrais vous remercier comme il faut... et je ne trouve pas de mots... Je suis désolé et honteux de mes stupides méfiances. Comment pourrai-je jamais vous montrer ma reconnaissance et vous faire oublier mes torts?

— En me gardant un petit coin dans votre cœur, murmura Delaberge. — En même temps ses doigts tortillaient nerveusement la chaîne de sa montre. Puis, affectant un air dégagé et enjoué, qui contrastait amèrement avec la navrante tristesse qu'il cachait au dedans de lui, il continua :

— Tenez, pour que vous pensiez à moi de temps en temps, il me vient une idée... Vous m'avez dit tout à l'heure que vous ne portiez pas de montre, laissez-moi vous offrir la mienne... Elle n'a rien de précieux, mais elle est très bonne... Quand vous la regarderez, vous vous souviendrez d'un vieux garçon que vous

preniez naïvement pour un rival et qui se sentait au contraire tout plein d'amitié pour vous...

Il avait détaché sa montre et la glissait dans la poche du veston de son conducteur. Simon, un peu embarrassé et confus de cette libéralité inattendue, demeurait ébaubi. Dans ses yeux bleus grands ouverts, il y avait à la fois de l'inquiétude, de l'attendrissement, et aussi la crainte de blesser par un refus cet étranger qui venait de lui donner de si réelles preuves d'attachement : « C'est un original, pensait-il, mais il a l'air d'un brave homme... A quoi bon lui faire de la peine?... » Tandis qu'il formulait un confus remerciement, la voiture débouchait devant la petite station perdue en plein bois. Tous deux mirent pied à terre, et au même instant la cloche sonna l'arrivée du train. Ce tintement retentissait douloureusement dans la poitrine de l'inspecteur général. Quand il eut pris son billet et fait enregistrer son bagage, on entendit au fond de la forêt le sifflet du convoi qui accourait.

Le jeune Princetot avait accompagné Delaberge sur le trottoir de la voie. Ce dernier l'enveloppa d'un affectueux regard, pendant que le train stoppait devant la station. — Jamais encore il n'avait trouvé si saisissante sa ressemblance avec le fils de Micheline...

— Courage et bonne chance! lui dit-il d'une voix qu'il essayait d'affermir. Quand vous serez à la Roselière, n'oubliez pas mes recommandations... Et maintenant, mon enfant, comme nous ne savons quand nous nous reverrons, embrassons-nous!

Il prit Simon dans ses bras, le serra contre sa poitrine, et cette étreinte eut une chaleur si communicative, que le jeune homme se sentit ému à son tour et rendit à Francisque les baisers que celui-ci lui donnait.

Tandis que Simon demeurait surpris lui-même de l'émotion qui le secouait, Delaberge s'était élancé dans le wagon. On n'attendait plus que lui pour fermer la portière.

— Adieu! cria-t-il encore, penché à l'ouverture de la glace.

Le train partait dans un nuage de vapeur dont les flocons s'échevelaient à travers les futaies frissonnantes. Le cœur déchiré, les yeux mouillés, Delaberge regardait toujours du côté de la station qui fuyait. A la fin, il se rejeta au fond du compartiment, où il voyageait seul, et un sanglot se noua dans sa gorge à la pensée que désormais il voyagerait seul aussi dans la vie.

André Theuriet.

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

EN 1848

I

Les journées de février 1848 ne surprirent pas les élèves de l'École normale supérieure. La révolution était dans l'air. La lecture toute récente des *Girondins* familiarisait les esprits avec les scènes révolutionnaires. Le journal d'Émile de Girardin, *la Presse*, que beaucoup d'entre nous lisaient chaque jour, semait dans la bourgeoisie, qui avait été jusque-là le principal appui de la dynastie, des germes de défiance et de désaffection. L'impopularité croissante de M. Guizot entraînait celle du roi, que ne défendait plus le prestige du duc d'Orléans. Les deux princes populaires, le prince de Joinville et le duc d'Aumale, servaient très noblement la France au loin, mais leur éloignement même affaiblissait la dynastie.

Dans la population parisienne, dans la garde nationale particulièrement, si longtemps dévouée au roi, presque personne ne prenait plus sa défense. Les partisans de la république y étaient à coup sûr en minorité; seulement ils avaient la foi et l'audace qui manquaient de plus en plus aux partisans de la monarchie. Celle-ci s'écroula parce qu'elle ne trouva d'appui nulle part. La grande majorité des Parisiens ne souhaitait pas la révolution et n'y travailla pas. On laissa faire par indifférence et par détachement. Une fois de plus quelques hommes énergiques décidèrent

du sort d'une masse inerte sans cohésion et sans force de résistance. La jeunesse des écoles fut naturellement entraînée par le mouvement. Elle défit la monarchie avec autant d'entrain qu'elle en avait mis à la faire en 1830. L'École polytechnique, encore très populaire, donna le branle. Quelques élèves de l'École normale descendirent par une échelle qu'on leur avait apportée du dehors, pour se joindre aux insurgés.

Tout va très vite en temps de révolution. Du jour au lendemain, ces révolutionnaires de la veille se trouvèrent transformés en défenseurs de l'ordre. On avait eu besoin d'eux pour démolir : leur concours fut encore plus nécessaire pour raccommoder l'édifice social compromis. Nulle force publique n'existait plus. Les gardes municipaux, traqués par les émeutiers, réduits à couper leurs moustaches pour n'être pas reconnus, avaient disparu. Les soldats s'étaient débandés en levant la crosse en l'air. Il ne restait pas dans Paris un seul régiment pour rétablir l'ordre.

La popularité des écoles sauva tout. On put confier à une poignée de jeunes gens la garde de la capitale ; on en expédia même quelques-uns au dehors avec des missions de circonstance. Deux de nos camarades, Beulé et Moreau-Duviquet, fort inégaux en mérite et en distinction, remplirent dans le Nord les fonctions de sous-préfets. Par une singulière ironie du sort, Beulé, qui devait finir sa vie au service de l'ordre moral, prit ses premières leçons de politique à l'école de Delescluze.

Une autre fonction me fut dévolue. Un ordre du gouvernement m'adjoignit comme secrétaire à deux ingénieurs envoyés en mission pour rétablir la circulation sur la ligne du chemin de fer de Paris à Rouen. La création de cette ligne toute récente avait beaucoup ému la batellerie de la Seine, dont elle ruinait le commerce. Le premier effet de la révolution ayant été de suspendre un peu partout l'action de la force armée, les bateliers avaient profité de l'interrègne pour satisfaire leurs rancunes. Sur plusieurs points on avait mis le feu aux gares et déplacé les rails : il s'agissait de réparer ces dégâts et d'en prévenir le retour en arrêtant les incendiaires.

Nous partîmes des Tuileries dans l'attirail le plus étrange. Les deux ingénieurs et moi, nous prîmes place dans une des voitures de la cour que le gouvernement mettait à notre disposition. Derrière nous venaient quelques officiers et un médecin militaire en uniforme ; puis, dans de grands omnibus, quelques centaines de Parisiens, les futurs gardes mobiles, en costume de travail, presque tous en blouse. Tous portaient des fusils abandonnés par les régimens de ligne qui avaient fraternisé avec l'émeute. Un

noyau de soldats et de sous-officiers donnait à cette troupe bigarrée l'apparence d'une force régulière organisée.

Voilà les seules ressources dont le ministre des Travaux publics put disposer pour rétablir les communications par la voie ferrée entre Paris et Rouen. Nous n'étions pas sans inquiétude sur la solidité de ces défenseurs de l'ordre improvisés. Pour la plupart émeutiers de la veille, comment se comporteraient-ils en face d'autres émeutiers? C'était mal les connaître. Ils avaient bien pu prendre les armes dans un élan d'enthousiasme pour conquérir une liberté plus grande et fonder la république, mais leurs mains restaient pures : ils ne voulaient s'associer à aucun attentat contre les personnes et contre la propriété. On retrouvait en eux ce généreux instinct de la population parisienne qui, au moment même où elle s'emparait des Tuileries, écrivait sur tous les murs : *Mort aux voleurs!*

A leurs yeux, les gens qui avaient incendié les gares et enlevé des rails, au risque de causer de terribles accidens, étaient non des insurgés politiques, mais des criminels vulgaires. Quand il s'agit d'arrêter les coupables, nous ne surprîmes chez nos hommes ni un mouvement de pitié ni une minute d'hésitation. Nous arrivions à temps. Quelques jours plus tard la plus grande partie du chemin de fer aurait été détruite.

La révolution laissait les autorités désarmées. On se représente difficilement à distance le désarroi général. Entre le moment où l'ancien pouvoir succombe et celui où le pouvoir nouveau s'établit, personne ne sait plus ni commander ni obéir. Les magistrats suspects d'attachement au régime tombé se gardent par-dessus tout d'agir, pour ne pas se rendre plus suspects encore. Le gendarme, qui est resté par devoir jusqu'à la dernière minute le représentant de l'ordre, disparaît, quand il ne peut plus le défendre, en attendant des jours meilleurs.

Nous ne trouvions sur notre route ni une autorité debout ni une porte qui s'ouvrît facilement pour nous. Les populations livrées à elles-mêmes nous regardaient passer avec plus d'inquiétude que de confiance. Cependant la fermeté de nos chefs et l'attitude résolue de nos soldats finirent par inspirer le respect. Le premier jour, nous ne pouvions obtenir ni un renseignement ni un concours. Quels étaient les coupables, qui avait mis le feu aux gares, personne ne voulait nous le dire; chacun se dérobait. Le second jour nous savions les noms des incendiaires et nous apprenions même où ils s'étaient réfugiés.

Il ne s'agissait plus que de les arrêter. C'est là que se montra l'admirable bonne volonté des Parisiens. Pendant que les magis-

trats et les gendarmes disparaissaient, ils s'offrirent pour les remplacer. Nous les conduisîmes dans les maisons qui nous étaient désignées, et, au risque d'être accueillis à coups de fusil, ils mirent la main au collet des malfaiteurs. Un de nos exploits fut d'arrêter un petit bâtiment à vapeur chargé de coupables. La batellerie de la Seine n'avait pas participé tout entière aux dégâts commis; mais le personnel des incendiaires se recrutait dans ses rangs. Elle essaya d'en sauver quelques-uns. Nous arrivions au port au moment où le bâtiment suspect levait l'ancre. Nous fîmes aussitôt charger les armes, et nous déclarâmes au capitaine que, s'il continuait sa route, nous tirerions sur lui. Devant cette énergique sommation, il revint à son point de départ et nous livra ses passagers, que nous allâmes chercher à bord pour les conduire en prison.

Nous étions alors à Vernon. Là un de nos chefs, — je ne sais plus lequel, — eut une idée de génie. En visitant les magasins du train des équipages, qui sont fort considérables, il y trouva une énorme quantité de vêtemens. Il y prit ce qu'il lui fallait pour habiller notre troupe. Dans l'espace d'une après-midi, les Parisiens en blouse furent transformés en soldats du train. On n'imagine pas l'effet de cette transformation. La confiance des hommes en eux-mêmes en fut accrue et leur autorité morale doublée. Ils se comportèrent dès lors en véritables soldats avec un instinct commençant de la discipline. La population, que leurs costumes délabrés ne rassuraient guère, se mit à les considérer d'un tout autre œil quand elle les vit pimpans et propres sous des uniformes tout neufs.

Cela ne nous fut pas inutile quand nous arrivâmes à Rouen. Les habitans de la ville, en apprenant que des bandes de Parisiens s'avançaient vers eux, en conçurent un véritable effroi. Ils se croyaient déjà menacés de pillage, de violences, et se tenaient sur la défensive. Quand, au lieu des émeutiers déguenillés qu'ils se représentaient en imagination, ils virent arriver des gens en uniforme qui marchaient presque en bon ordre et ressemblaient à des conscrits plus qu'à des malfaiteurs, les visages s'éclairèrent. Les démonstrations hostiles qu'on nous préparait se changèrent en un accueil aimable. Ce fut bien autre chose encore lorsqu'on apprit le réel service que nous avions rendu et le courage de bon aloi qu'avaient montré nos hommes. On nous offrit alors l'hospitalité dans les meilleures maisons de la ville, d'où on ne voulait plus nous laisser partir. Je me vois encore entrant avec une écharpe tricolore et un grand sabre de cavalerie à la ceinture chez le censeur du lycée, M. Genouille, qui avait été l'un de nos

maîtres à Louis-le-Grand, et auquel cet appareil guerrier fort inattendu inspirait une certaine déférence pour son ancien élève.

II

Ce métier de soldat dont je faisais l'apprentissage sur la route de Rouen, dans les premiers jours du mois de mars 1848, allait devenir celui de toute l'École. Il ne s'agissait plus de cours ni d'études. Le gouvernement avait besoin de nous pour un autre devoir, il nous transformait d'office en défenseurs de l'ordre; — défenseurs sans prestige avec nos habits et nos redingotes de gros drap simplement décorés aux collets des palmes universitaires, Aussi n'eut-on rien de plus pressé que de nous mettre sur le même pied que l'École polytechnique, en nous donnant comme à elle un costume militaire.

L'histoire de notre costume est restée dans ma mémoire comme un des épisodes les plus gais de cette époque extraordinaire. Pour le composer, on avait nommé une commission où figuraient notre directeur, M. Dubois (de la Loire-Inférieure), un intendant militaire, un tailleur, et que présidait M. Letronne, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, directeur des Archives nationales. Pourquoi M. Letronne? Sans doute parce qu'il avait beaucoup étudié la peinture dans sa jeunesse et qu'on espérait trouver chez lui, soit dans sa collection personnelle, soit aux Archives, quelques dessins suggestifs. C'était un petit homme au visage rasé, aux traits fins, aux cheveux naturellement bouclés. Il se tira fort spirituellement de cette présidence improvisée. Si je m'en souviens bien, il n'y eut du reste qu'une seule séance, à laquelle je fus conduit officiellement par notre directeur.

D'où me venait cet honneur? D'un vote tout récent de mes camarades. La difficulté de maintenir l'ordre sans forces régulières organisées augmentait chaque jour. Le gouvernement était fort inquiet, il cherchait des soldats et des officiers. En même temps qu'avec une rare prévoyance il créait les bataillons de la garde mobile, il invitait les grandes écoles de l'État — l'École normale supérieure, l'École centrale, l'École des beaux-arts, l'École d'Alfort — à choisir chacune par voie d'élection deux capitaines d'état-major qui, avec un certain nombre d'élèves de l'École polytechnique et de Saint-Cyr, renforceraient l'état-major de la garde nationale devenu insuffisant. La section des lettres de l'École normale voulut bien m'élire, pendant que la section des sciences élisait l'excellent M. Debray, mort il y a quelques

années membre de l'Institut. Il fallait monter à cheval. Nous étions en général de pauvres cavaliers. Je crois me rappeler que M. Debray et moi nous fûmes surtout élus parce qu'ayant pris au collège des leçons d'équitation, nous savions nous tenir à peu près en selle.

Voici donc le nouveau capitaine d'état-major introduit devant la commission présidée par M. Letronne. Comment l'habillerait-on? Lui donnerait-on un habit ou une tunique? Un sabre ou une épée? J'entendis une savante dissertation sur les avantages de la tunique, qui protège mieux le corps, surtout les entrailles, et je dois dire que, des orateurs qui prirent la parole, ce fut le tailleur qui me parut le plus éloquent. Soutenu par notre directeur, qui n'était pas fâché de voir ses élèves bien habillés, il insistait pour qu'on relevât notre uniforme par une écharpe, comme cela se fait dans beaucoup d'armées étrangères. Mais l'écharpe parut ambitieuse. A mon grand regret, on nous la refusa. On finit par adopter un uniforme qui n'était pas dépourvu d'élégance : une tunique foncée à un seul rang de boutons, avec un col de velours vert décoré de palmes universitaires en or, avec des paremens également en velours vert, un pantalon de même couleur que la tunique, relevé par une double bande de drap vert, un chapeau orné d'une grosse torsade en or et une épée attachée par un ceinturon de cuir noir.

Une fois l'école habillée, on lui donna des fusils et des instructeurs militaires. La philosophie, les lettres, l'histoire, les mathématiques, la chimie, la physique furent reléguées au second plan. Le maniement d'armes et l'école de peloton les remplacèrent. Lorsque des hommes d'une intelligence et d'une instruction à peu près égales manœuvrent ensemble, ils se forment plus facilement et mieux que des natures incultes et ignorantes mêlées à des gens cultivés. C'est le secret de la supériorité incontestable du bataillon de Saint-Cyr sur les bataillons ordinaires : d'ailleurs l'amour-propre s'en mêle; l'esprit de corps, le point d'honneur, stimulent la bonne volonté de chacun. Je ne sais si nos instructeurs voulaient nous flatter, mais au bout de deux mois ils nous assuraient que nous manœuvrions aussi bien que des Saint-Cyriens qui auraient commencé en même temps que nous.

Dans la matinée, M. Debray et moi, nous prenions part aux exercices de nos camarades; mais le reste du temps nous le passions à l'état-major de la garde nationale, au rez-de-chaussée du palais des Tuileries, en compagnie des capitaines élus par les différentes écoles, de quelques Saint-Cyriens et de quelques élèves de l'École polytechnique. A chaque instant l'un de nous recevait

l'ordre de monter à cheval, de porter les instructions du général aux extrémités de Paris, jusque dans la banlieue, de prévenir des violences, de dissiper des rassemblemens populaires, de faire entendre raison aux esprits exaltés : missions délicates, quelquefois dangereuses, mais dont nous nous tirions en général à notre honneur, grâce au prestige que conservait encore la jeunesse des écoles!

On me permettra de ne raconter que ce que j'ai vu. Dans cet immense Paris nous étions comme sur un champ de bataille où chacun ne voit qu'un coin de la mêlée. Jusqu'au 15 mai nous parvînmes sans trop de peine à faire respecter partout où nous paraissions l'autorité du gouvernement. Mais la journée du 15 mai nous fit entrevoir un avenir gros de menaces. Il suffit d'une fausse manœuvre ou d'une défaillance du général de la garde nationale pour laisser envahir l'Assemblée constituante. Le peuple de Paris, que nous avions contenu jusque-là, commençait à nous échapper pour porter la main sur la représentation nationale, sur les élus du suffrage universel.

Au moment où le général de Courtais faiblissait ou trahissait, son chef d'état-major, le colonel Guinard, sauva la situation par une promptitude de résolution dont j'eus la bonne fortune d'être l'exécuteur. J'étais seul avec lui dans son cabinet lorsque nous arriva la nouvelle de l'envahissement de l'Assemblée et de la dispersion des représentans. On nous annonçait en même temps qu'un gouvernement révolutionnaire s'organisait à l'Hôtel de Ville et qu'on appelait aux armes la population des faubourgs. L'heure était décisive. Si les émeutiers qui venaient de dissoudre l'Assemblée s'emparaient par surcroît de l'Hôtel de Ville, ils devenaient les maîtres de Paris et de la France. Le gouvernement provisoire disparaissait devant les sectaires des clubs et les agens de Blanqui.

Pendant que nous délibérions sur ce qu'il était possible de faire dans une conjoncture aussi critique, nous aperçûmes une légion de la garde nationale que nous connaissions bien, la sixième, une des plus dévouées et des plus sûres, qui suivait la rue de Rivoli en longeant la grille des Tuileries pour aller au secours de l'Assemblée. La résolution du colonel Guinard fut aussitôt prise : « Ces hommes se trompent de chemin, me dit-il. Il n'y a plus rien à faire à l'Assemblée, qui est maintenant dispersée. Le danger est à l'Hôtel de Ville. Capitaine, sautez par la fenêtre, — heureusement nous étions au rez-de-chaussée, — rattrapez la 6e légion et conduisez-la à l'Hôtel de Ville. Vous y entrerez coûte que coûte. »

Je passais à cette époque pour un des meilleurs coureurs de l'école, où nous jouions aux barres avec passion. Je sautai dans le jardin et je rattrapai la tête de colonne à la hauteur de la rue de Castiglione. Le colonel de la 6[e] légion n'était pas à sa tête. Heureusement le lieutenant-colonel, qui le remplaçait, M. Watrin, de Metz, mon compatriote, me connaissait personnellement. Je lui expliquai en quelques mots ce qui se passait, ce qu'on attendait de lui, et j'eus la bonne fortune de le convaincre. Il fallait qu'il me crût sur parole, puisque je ne lui apportais qu'un ordre verbal. Aussitôt, pour gagner du temps, nous traversâmes les Tuileries en diagonale, en prenant le chemin des quais. C'était un léger raccourci, surtout c'était une voie moins encombrée. Comme nous l'avions prévu, nous ne rencontrâmes sur notre route aucune difficulté.

Un quart d'heure après, nous débouchions au pas de course sur la place de l'Hôtel de Ville. Là nous attendait un spectacle tout à fait singulier. Les fenêtres de l'établissement municipal étaient garnies de personnes qui n'appartenaient ni au gouvernement ni à l'administration, qui s'installaient là comme en pays conquis et lançaient sur la place des appels aux armes. On reconnaissait parmi elles quelques-uns des habitués et des orateurs des clubs les plus violens. C'étaient ceux-là mêmes qui répétaient chaque soir qu'on allait se débarrasser de Lamartine, comme d'un endormeur du peuple. L'attentat était flagrant, l'usurpation sur la volonté nationale manifeste.

Chose extraordinaire, indice particulier du désordre des temps, un général de division, et deux régimens d'infanterie, les armes en faisceaux, assistaient impassibles à cette prise de possession du pouvoir. Je m'approchai du général en lui demandant pourquoi il n'agissait pas. Il me répondit philosophiquement : « Je n'ai pas d'ordres. » C'était cependant un brave soldat, le général Fouché, ancien commandant de la division de Metz. Auprès de lui, son aide de camp, M. Husson de Prailly, qui devait être tué dans les journées de Juin, se mordait les lèvres pour ne pas éclater. La révolution de Février avait émoussé chez beaucoup de chefs la trempe des caractères. Ils demeuraient inquiets et irrésolus, ils ne discernaient pas le devoir. Une première émeute ayant eu raison contre eux, ils se demandaient si les émeutiers du jour ne seraient pas une seconde fois les vainqueurs du lendemain.

Nous, nous n'étions pas comme le général. Nous avions reçu des ordres formels, et nous comprenions la nécessité d'y obéir. Après nous être retournés vers nos hommes, après avoir reconnu avec joie qu'ils étaient pleins d'ardeur, nous marchâmes résolu-

ment vers la porte centrale de l'Hôtel de Ville. Le lieutenant-colonel Watrin et le chef de bataillon Lecourbe, commandant du 1er bataillon de la 6e légion, neveu du général de ce nom, ne me quittaient pas. La grille qui entoure le monument était fermée ainsi que la porte. Ce fut un jeu pour nous d'escalader la grille. La porte résistait sous nos coups ; mais, en voyant qu'on allait l'enfoncer, ceux qui se tenaient derrière finirent par l'entre-bâiller. Plus mince que mes voisins, j'entrai par l'ouverture et me trouvai un instant prisonnier. Heureusement nos adversaires n'avaient pas d'armes : je fus dégagé tout de suite par le premier rang des gardes nationaux.

Que se passa-t-il alors dans mon esprit? Fut-ce le résultat de mes conversations avec le colonel Guinard? fut-ce au contraire une inspiration personnelle, le sentiment d'un danger imminent? Je ne saurais le dire. Mais je vis nos gardes nationaux si animés et les envahisseurs de l'Hôtel de Ville si peu en état de se défendre qu'il me parut nécessaire d'empêcher à tout prix l'effusion du sang. Si quelque violence était exercée contre des hommes désarmés et en désarroi, quel parti n'allait pas en tirer l'élément révolutionnaire? Ne dirait-on pas le soir dans les faubourgs que les frères et amis, les véritables défenseurs du peuple, venaient d'être égorgés par la garde nationale?

Tout plein de cette idée, je me plaçai sur la dernière marche du grand escalier de l'Hôtel de Ville, et, arrêtant au passage chaque rang de gardes nationaux qui montaient, je faisais remettre au fourreau les baïonnettes, désormais inutiles. Le défilé dura près d'une heure. Je ne quittai pas mon poste un instant, et lorsque Lamartine arriva, les vêtemens en désordre, le visage pâle, les traits fatigués, nous demandant avec anxiété ce qui s'était passé, nous pûmes lui remettre l'Hôtel de Ville et les prisonniers que nous y avions faits, sans que cette victoire fût troublée pour lui et pour nous par aucun remords.

Quelques jours plus tard, les officiers de la 6e légion, en m'offrant un banquet, voulaient bien dire que, le 15 mai 1848, l'École normale les avait aidés à sauver la patrie. Je déclinai les félicitations personnelles qui m'étaient adressées pour les reporter sur notre chère maison et sur le chef d'état-major dont je n'avais été que l'instrument.

III

Les journées qui suivirent furent remplies pour nous d'inquiétudes. Nous avions réussi à arrêter un mouvement pacifique:

n'allions-nous pas nous trouver en face d'une insurrection armée? La propagande révolutionnaire continuait enflammée, implacable. Les membres du gouvernement provisoire, des républicains authentiques, qui avaient cent fois donné des gages à leur parti, étaient représentés comme inféodés à la réaction. Nous sentions autour de nous le mécontentement gronder et grandir.

Le gouvernement prenait déjà ses mesures en prévision d'une lutte qui paraissait inévitable. Un homme d'une grande droiture et d'une grande énergie, très républicain, mais très ferme, Clément Thomas, remplaçait à la tête de la garde nationale l'incapable général de Courtais. Des régimens intacts, qui n'avaient pas traversé les scènes énervantes des journées de Février, entraient dans Paris. Les généraux d'Afrique, Cavaignac, Lamoricière, Duvivier, arrivaient l'un après l'autre.

Malgré tant de bonnes volontés et tant de courages, tout cela ne nous eût pas sauvés si le gouvernement n'avait pris dès l'origine la précaution d'organiser et d'armer les bataillons de la garde mobile. Ces vingt mille hommes qu'il avait revêtus d'un costume militaire, disciplinés, exercés, eussent presque tous passé à l'émeute s'il ne les avait heureusement transformés en soldats de l'ordre. C'étaient en général de très jeunes gens, enfans ou plutôt gamins de Paris, arrachés par la solde, par l'uniforme et par la discipline aux tentations de la rue. Peu à peu les officiers qu'ils s'étaient donnés, qu'ils avaient choisis eux-mêmes dans la bourgeoisie libérale ou parmi les anciens militaires, leurs sous-officiers, qui sortaient en général de l'armée, avaient exercé sur eux une action bienfaisante. Quand arrivèrent les journées de Juin, ils étaient déjà détachés de leur ancien milieu, mûrs pour la défense de l'ordre. Ils le défendirent avec un courage héroïque, quelquefois aussi, il faut bien le dire, avec férocité.

Au premier moment, on se demanda ce qu'ils feraient entre leurs amis de la veille et ceux du lendemain. Les insurgés ne leur laissèrent pas la liberté du choix. Attaqués des premiers, attirés peut-être dans quelque guet-apens, ils répondirent à cette provocation par un long cri de vengeance. Tous ceux que nous vîmes au feu, superbes d'audace et d'élan, croyaient venger quelques-uns de leurs camarades assassinés, martyrisés par les émeutiers. Ils s'excitaient entre eux en se racontant des scènes horribles. L'histoire ou la légende du mobile scié entre deux planches fit en un clin d'œil le tour des bataillons.

Dès le début de l'insurrection, l'Assemblée nationale menacée s'entoura de toutes les forces dont elle était sûre. L'École normale tout entière fut invitée à se rendre en armes auprès des repré-

sentans du pays. Nous sortîmes en bon ordre, ayant à notre tête le directeur, qui s'était coiffé d'une casquette et portait sur sa redingote une épée prise à l'un de nous. Arrivés à la rue Soufflot, alors en construction, nous nous trouvâmes en face d'une barricade que venaient d'improviser avec des moellons quelques habitans du quartier. Notre situation pouvait devenir critique. En même temps que nous voyions devant nous se dresser des insurgés, derrière nous se massait sur la place du Panthéon un bataillon de gardes nationaux singulièrement suspects. La plupart d'entre eux chargeaient leurs armes avec affectation et nous regardaient déjà d'un air menaçant. Le temps du prestige de la jeunesse des écoles était passé pour ne plus reparaître, la haine des classes commençait. En juillet 1830 et en février 1848, les fils de bourgeois conduisaient les ouvriers : cette fois les ouvriers se retournaient contre les fils de bourgeois.

Nous fûmes tirés de ce pas difficile par l'intervention de M. Pinel-Grandchamp, maire du Ve arrondissement. Il monta sur la barricade et nous adressa une harangue équivoque. Il nous sembla qu'il ménageait tout le monde, peut-être un peu plus les insurgés, à côté desquels il était, que l'Assemblée nationale, dont il était loin. Plus tard on lui fit payer cher son rôle dans l'insurrection. Il fut jugé et condamné. J'ignore ce qu'il avait fait pour cela. Mais nous fûmes convaincus, au moment même où il nous parlait, qu'il avait surtout voulu nous sauver en nous empêchant d'être pris entre deux feux.

Grâce à lui, la barricade s'ouvrit devant nous, et nous pûmes arriver sans encombre au siège de l'Assemblée. Là notre arrivée fut égayée par un incident comique qui contrastait avec la gravité des événemens. On prenait des précautions pour ne laisser entrer dans l'intérieur du palais aucune personne suspecte ; une police rigoureuse s'exerçait aux portes. Le costume à demi guerrier de notre directeur et surtout sa casquette inspiraient des inquiétudes ; on lui refusait l'entrée : nous fûmes obligés d'intervenir pour lui épargner cette humiliation.

L'Assemblée, qui dans un premier moment de surprise croyait avoir besoin de nous pour se garder, se rassura bientôt. Bien loin d'être menacée de subir la guerre, elle se portait résolument sur tous les points de Paris où éclatait l'insurrection. On n'admirera jamais assez l'énergie que déployèrent dans cette circonstance les représentans du peuple. Revêtus de leurs insignes, en tête des gardes mobiles, ils marchaient sur les barricades pour défendre au péril de leur vie la loi, l'intégrité de la représentation nationale, les volontés du suffrage universel violées par l'insurrection

d'une minorité contre les élus de la nation. C'est là que Dornès tomba mortellement frappé et que Bixio eut la poitrine traversée par une balle.

Dans ce rôle actif, les représentans n'avaient plus besoin d'une garde immobilisée au siège de leurs délibérations. Ils demandaient surtout des officiers d'ordonnance, des jeunes gens résolus à les accompagner au feu. Un certain nombre de mes camarades remplirent cet office avec un grand courage. Debray, calme et intrépide, se multiplia dans les postes périlleux; Dansin accompagna Boulay de la Meurthe à l'attaque du Panthéon, y fut légèrement blessé d'une balle au pied, et reçut la croix pour sa belle conduite.

Une fois l'École normale installée à l'Assemblée, j'étais naturellement retourné à l'État-Major, où m'appelait le devoir. Clément Thomas, notre nouveau général, m'avait pris en affection depuis le jour où l'on avait tiré sur nous un coup de pistolet pendant que nous traversions le pont de la Concorde pour nous rendre à la Chambre. Il ne me ménagea pas, et je lui en sus gré. Après m'avoir lui-même conduit au feu, pour s'assurer que je n'y ferais pas trop mauvaise figure, il me détacha auprès du général de Bréa, auquel le gouvernement confiait une mission périlleuse. Il s'agissait d'enlever les barricades derrière lesquelles se retranchaient les insurgés au sud de Paris, le long des boulevards extérieurs, de la barrière Saint-Jacques à la barrière d'Italie. On voulait les débusquer en même temps au sud et au nord, pour concentrer ensuite toutes les forces de l'attaque sur le faubourg Saint-Antoine, leur dernière forteresse. Pendant qu'un corps de troupes manœuvrait au nord, le général de Bréa opérait au midi.

Mon nouveau général appartenait au cadre de réserve et traversait Paris un peu par hasard. Le gouvernement, qui manquait d'hommes, l'avait saisi au passage pour lui confier de nouveau un commandement actif. Dans sa tenue, dans ses allures, dans ses gestes, dans sa manière de parler vive et colorée, jusque dans ses cheveux, qu'il portait flottans sur les épaules, on reconnaissait le Méridional. Il était né, en effet, à Menton, où sa maison conserve encore une inscription commémorative. A côté du soldat, il y avait en lui du poète et de l'acteur.

Disposant d'un bataillon de garde nationale, d'une batterie d'artillerie, et d'un peloton de cuirassiers, il marchait devant lui avec une confiance absolue dans le succès. Il était convaincu qu'il ne serait même pas nécessaire de tirer un coup de fusil, que sa seule présence, sa seule éloquence, amèneraient les insurgés à mettre bas les armes. Il parlait bien, avec une pantomime un peu

théâtrale, mais avec un feu et une émotion qui saisissaient les foules. C'est ce qui le perdit.

Nous marchions en tête de notre colonne, le général, le lieutenant-colonel d'infanterie Thomas, le commandant Gobert, de la garde nationale, le capitaine de Mangin, de l'état-major de l'armée, et moi. Les barricades que nous avions reçu mission d'enlever étaient tout à fait primitives. De ce côté de Paris, les insurgés s'étaient bornés à fermer les grilles des barrières qui donnaient accès dans la ville et à amonceler derrière ces barrières des omnibus, des voitures de maraîchers, des monceaux de pavés. Des hommes armés montaient la garde pour ne laisser entrer ni sortir personne. Lorsque nous arrivâmes à la barrière Saint-Jacques, la première qui se trouvait sur notre chemin, le général entra aussitôt en pourparlers avec quelques délégués des insurgés qui paraissaient comme lui animés d'intentions pacifiques. On nous ouvrit la grille, on fit cercle autour de nous, et notre chef prit la parole en termes très concilians; il annonça que le gouvernement, touché de la misère des ouvriers, venait d'abaisser le prix du pain, et il termina en demandant nettement que le terrain fût déblayé de tous les obstacles qu'on y avait accumulés.

L'effet de cette harangue vibrante fut immédiat. Les pauvres diables, qui s'attendaient en nous voyant venir à recevoir et à rendre des coups de fusil, furent enchantés d'en être quittes pour la peur. Il y avait parmi eux quelques anciens soldats. L'uniforme du général, sa crânerie, son langage paternel, les touchèrent jusqu'aux larmes, larmes de misère et de faim autant que d'émotion. En quittant la barrière, nous pûmes annoncer au gouvernement que la barricade n'existait plus, qu'à cette entrée de Paris la circulation était rétablie.

Cette victoire si prompte et si facile porta au comble la confiance que le général avait naturellement en lui-même : il se crut plus que jamais en mesure d'obtenir toutes les capitulations. Cependant nous avions reçu, chemin faisant, un avis qui était de nature à nous faire réfléchir. Pendant que nous longions les boulevards extérieurs dans la direction de la barrière d'Italie, j'occupais l'extrême droite de la tête de colonne. Tout à coup un ouvrier, qui nous avait suivis, s'approcha de moi et me dit à voix basse : « Prenez garde. Vous venez d'être bien accueillis tout à l'heure. Vous aviez à faire à de braves gens. Il n'en sera pas de même à la barrière d'Italie. Il y a là des repris de justice qui vous feront certainement un mauvais parti. Surtout n'entrez pas dans la barricade : il vous en coûterait cher. »

Je regardai bien en face mon interlocuteur. Il avait une figure ouverte et honnête, une figure d'ancien soldat. Sa voix tremblait en me parlant. Il était évidemment sincère et il voulait nous sauver! Que n'a-t-il été écouté! Je fis ce que je pus pour cela, et je répétai immédiatement au général, en la soulignant encore, la confidence si grave que je venais de recevoir. Il m'écouta avec la sérénité aimable qui lui était habituelle, et il me promit d'être prudent. — Je croyais fermement qu'il le serait. J'avais compté sans l'optimisme naturel et la mobilité d'impression d'un tempérament méridional. Peut-être après notre entretien eut-il un instant de défiance et d'inquiétude. Quand il arriva devant la barricade, sa nature confiante avait déjà repris le dessus. Sans hésitation, sans réflexion, par une sorte d'entraînement irrésistible, il alla se livrer lui-même à ses assassins. Ce qui se passa alors fut un des plus odieux épisodes de l'odieuse guerre civile. Nous n'étions pas des combattans, nous n'avions pas échangé un coup de fusil. Nos quinze cents hommes et nos bouches à feu prenaient position en face de la barricade. Aucun signal d'attaque n'avait été donné de part ni d'autre. Il semblait même que la démonstration de notre force écrasante dût suffire pour amener la soumission des insurgés. Leur amoncellement d'omnibus, de voitures et de pavés n'aurait pas résisté un quart d'heure à nos canons.

C'est ainsi que nous le comprîmes tous, lorsque nous vîmes trois parlementaires sortir de la barricade et demander un entretien au général. Celui-ci s'avança aussitôt dans le grand espace vide qui nous séparait, emmenant avec lui le commandant Gobert et le capitaine de Mangin. Le lieutenant-colonel Thomas et moi nous restâmes par ordre un peu en arrière à la tête de nos hommes. Nous n'étions pas assez éloignés cependant pour ne pas entendre ce qui se disait. L'entretien se faisait à voix haute, les parlementaires insistaient pour que le général et ses deux compagnons les suivissent. Ils parlaient de l'effet que produirait la présence d'un chef de l'armée au milieu des insurgés. En le voyant, on reprendrait confiance et on mettrait bas les armes. Je m'attendais à un refus, tout au moins à une demande d'otages. Nous ne pouvions supposer que le commandant d'un corps de troupes se mît sans condition à la merci de l'ennemi.

Ce fut cependant ce qui arriva avec une telle rapidité que ni M. le lieutenant-colonel Thomas ni moi nous n'eûmes le temps de nous reconnaître. A peine les insurgés avaient-ils terminé leur harangue que le général, presque sans répondre, prit le chemin de la barricade. Je me précipitai pour entrer avec lui et j'arrivai au moment où la grille allait se refermer. J'entrais déjà, lorsqu'il m'arrêta

d'un geste en me disant simplement, d'une voix tranquille, sans l'ombre d'une émotion : « J'ai assez de mes deux compagnons. Restez avec le colonel, nous allons revenir. » On eût dit qu'il s'agissait d'une simple promenade. Nous pensâmes depuis qu'avec son esprit chevaleresque, il n'avait pas voulu se montrer plus méfiant que les insurgés. Ils étaient venus à lui au nombre de trois, il allait à eux avec le même nombre de personnes.

Les heures qui suivirent peuvent compter parmi les plus douloureuses qu'il ait été donné à des hommes de cœur de traverser. Nous restions immobiles, paralysés, sans instructions, sans ordres. Nous entendions sur la rive droite de la Seine le canon gronder et s'avancer par les grands boulevards vers la place de la Bastille. C'est là qu'était notre rendez-vous, c'est là que nous aurions dû arriver les premiers par la rive gauche; mais les heures succédaient aux heures, et le général ne revenait pas! En face de nous la barricade paraissait presque déserte. On n'y entendait aucun bruit. Il nous semblait facile de l'enlever. Mais donner le signal de l'attaque, c'était condamner notre chef à mort. Nous attendions le cœur serré d'une inexprimable angoisse. Nous soupçonnions qu'un drame devait se passer de l'autre côté de la barrière, mais le bruit n'en arrivait pas jusqu'à nous, et nous cherchions en vain le moyen d'y intervenir. Trois heures au moins se passèrent ainsi, peut-être davantage.

Tout à coup nous vîmes sortir de la barrière deux des parlementaires qui avaient invité le général à y entrer. Ils étaient tête nue, ils avaient des larmes dans la voix, ils paraissaient désespérés. Sans le savoir, sans le vouloir, ils avaient attiré notre chef dans un piège. Après une longue discussion, les violens de leur parti avaient pris le dessus sur les modérés. Le général était en danger de mort, peut-être même était-ce déjà fini. Ils se remettaient entre nos mains comme des coupables involontaires, mais comme des coupables. Ils s'attendaient évidemment à être fusillés, nous n'y pensâmes pas une minute. Qu'aurions-nous fait de leurs vies? Nous leur répondîmes que leur place n'était pas auprès de nous, qu'il ne leur restait qu'un moyen d'expier leur faute, se faire tuer pour sauver le général. Ils repartirent en courant, et tout rentra dans le silence.

Silence lugubre, rempli des plus funèbres pressentimens! La situation ne pouvait cependant se prolonger. Où était le devoir? Quel ordre nous donnait-on? Qu'attendait de nous le gouvernement? Au comble de l'embarras et de l'anxiété, le colonel Thomas, notre commandant provisoire, finit par envoyer un lieutenant de cuirassiers demander des instructions au général Cavai-

gnac. L'officier partit à franc étrier et revint de même, son cheval blanc d'écume. Les ordres étaient formels : enlever la barricade sur l'heure sans aucun souci des conséquences, sans s'occuper de la vie du général, qui devait être mort. Il fallait que cette dernière forteresse des insurgés du côté du sud tombât avant la nuit.

Au signal donné, nos soldats s'élancèrent avec un élan irrésistible. En un clin d'œil la barrière fut escaladée. Il ne se trouva d'ailleurs personne pour la défendre, pas un coup de fusil ne fut tiré contre nous. Après l'attentat commis par quelques misérables qui furent heureusement retrouvés et punis, les insurgés s'étaient dispersés dans toutes les directions, justement effrayés des représailles dont ils se sentaient menacés. Ils firent bien de prendre la fuite. Il serait difficile de décrire l'exaspération de nos hommes quand nous découvrîmes le corps du général et celui du capitaine de Mangin affreusement défiguré par les coups de pistolet qu'on lui avait tirés dans l'oreille. Ce fut tout le long de la colonne un cri d'indignation et de vengeance. Ceux qui avaient assassiné et mutilé des parlementaires, des officiers français dont toutes les nations étrangères auraient respecté le caractère sacré, ne méritaient aucune pitié! Pas de quartier pour eux! La baïonnette en avant, sans qu'on pût les retenir, les soldats se précipitèrent dans les maisons et y massacrèrent tous les hommes valides, heureusement en petit nombre, qui y furent trouvés. Nous eûmes beaucoup de peine à arracher de leurs mains quelques malheureux qui demandaient grâce en protestant de leur innocence.

La veille déjà, sur la place du Panthéon où la lutte avait été si sanglante, j'avais vu les maisons fouillées avec fureur, tous les hommes chez lesquels on trouvait des armes ou de la poudre, dont les mains étaient noircies par la fumée du combat, — entraînés sur la place et fusillés sur l'heure. Des monceaux de cadavres avaient vengé la mort des camarades assassinés du haut des fenêtres ou par les soupiraux des caves. C'est là l'horreur de la guerre civile. Les crimes contre l'humanité qu'elle commence par commettre rendent les représailles inévitables et effroyables. Le barbare qui dort au fond de chacun de nous se réveille au contact des barbaries révolutionnaires.

Quand les gardes nationaux qui formaient l'arrière-garde de notre colonne apprirent qu'un aide de camp du général avait été tué avec lui, on crut que c'était moi. Il y avait là des gens de notre quartier qui me connaissaient, qui s'intéressaient à l'école. Un de nos professeurs les plus aimés, M. Wallon, maître de conférences d'histoire, portait le fusil dans le rang avec un courage simple et

tranquille. Il pressa le pas pour aller reconnaître les cadavres et souleva avec anxiété le manteau militaire que nous avions jeté sur le visage défiguré du capitaine de Mangin. La fausse nouvelle n'en courut pas moins jusqu'à l'École normale, où l'on me crut perdu. Si la presse avait eu alors le retentissement qu'elle a aujourd'hui, les crieurs de journaux auraient annoncé ma mort en l'accompagnant d'horribles détails pour faire monter la vente.

Lorsque je rentrai vers le soir, harassé de fatigue et d'émotion, pouvant à peine me tenir debout, mais vivant, quel accueil chez mes camarades, chez nos excellens directeurs! M. Dubois, camarade d'école et ami de mon père, nature généreuse et sensible avec des dehors un peu âpres, me serrait dans ses bras, les yeux pleins de larmes, et ne cessait de me dire : « Mon enfant, mon cher enfant, que j'ai eu peur! » M. Vacherot, notre directeur des études, si paternel pour nous, n'était pas moins ému.

Après trois jours de combats sans trêve, c'eût été bon de se reposer, de respirer un peu auprès de ces cœurs amis, mais je ne le pouvais pas. J'avais promis au colonel Thomas de ne pas l'abandonner dans cette soirée funèbre. Tout en faisant garder et en gardant nous-mêmes les corps des victimes, nous voulions fouiller tout le quartier, pousser nos reconnaissances jusqu'à la Seine, et arriver dès le matin au rendez-vous de la place de la Bastille après avoir nettoyé et balayé sur la rive gauche les derniers vestiges de l'insurrection.

L'opération fut si bien et si vigoureusement conduite qu'au point du jour, à pied, uniquement escorté de mon ordonnance, je pus suivre dans toute son étendue la rue Mouffetard, gagner les ponts et atteindre la rue Saint-Antoine. J'y arrivai pour le suprême effort. Des pièces d'artillerie faisant face au faubourg le couvraient de projectiles tandis que toutes les maisons qui avaient accès sur la place de la Bastille du côté de la rue Saint-Antoine étaient garnies de tirailleurs. La dernière de ces maisons, à gauche de la place, touchait aux grands boulevards. Un bataillon de mobiles s'y maintenait depuis la veille au prix des plus grands sacrifices. Son commandant, tous ses capitaines, étaient hors de combat. On me donna l'ordre d'en prendre le commandement.

C'était le point le plus rapproché du faubourg, par conséquent le plus exposé. Heureusement nos hommes, déjà familiarisés avec la guerre de rues, avaient pris à tous les étages leurs dispositions de combat. Au rez-de-chaussée et à l'entresol, occupés par un café, les billards, dressés devant les fenêtres, servaient d'écrans pour arrêter les projectiles; aux étages supérieurs, les fauteuils, les canapés, les matelas remplissaient le même office. Abrités

derrière ce rempart, les tireurs se ménageaient des embrasures d'où ils surveillaient les fenêtres du faubourg pour y envoyer leurs balles aussitôt qu'une forme humaine apparaissait.

Peu à peu du reste le feu de l'adversaire se ralentit. A si petite distance, n'étant séparées du but que par la largeur de la place de la Bastille, nos pièces d'artillerie rendaient intenables les positions des insurgés. De notre observatoire nous apercevions distinctement l'effet de chaque coup. Il y avait surtout une maison d'angle à façade étroite, entre deux rues, dont les murs s'éventraient avec une rapidité effrayante. La canonnade, dirigée contre le second et le troisième étage, y avait creusé un immense trou béant. Ce trou s'élargissait à chaque détonation. On voyait venir le moment où la partie supérieure de l'immeuble s'écroulerait sur le premier et le rez-de-chaussée. La maison était en quelque sorte coupée en deux par un tir régulier et incessant. Il devenait évident que ni là ni dans aucune des maisons que nous avions en face de nous personne ne pouvait tenir.

Peut-être pouvait-on résister un peu mieux à l'abri d'une immense barricade élevée devant la grande rue du faubourg Saint-Antoine. Il semblait que ce fût une construction habilement faite suivant les règles de l'art militaire. On disait qu'elle contenait des tranchées intérieures par lesquelles les combattans pouvaient se défiler. On disait même que le plan en avait été fait par d'anciens officiers du génie passés aux insurgés. Qu'il fût ou non possible d'y résister encore, nous ne le savions pas. En tout cas, depuis environ une demi-heure le feu des insurgés avait cessé sur toute la ligne pendant que le nôtre redoublait de fureur.

Que se préparait-il? Méditait-on contre nous une attaque souterraine? Voulait-on nous laisser croire que la barricade était abandonnée et, au moment où nous y entrerions, faire sauter quelque mine? Cette grande forteresse menaçante et muette ne nous disait rien de bon. Les projets de nos adversaires étaient beaucoup moins sombres que nous ne le supposions. Après avoir épuisé toutes les chances de la lutte, ils ne songeaient plus qu'à mettre bas les armes. Seulement, comme nous le sûmes plus tard, il fallait laisser le temps à chaque combattant de regagner son logement, de laver les mains et les visages noircis par la poudre, de faire disparaître avec les fusils toutes les traces de la bataille. Quand nous entrerions dans le faubourg, nous devions y trouver non plus des insurgés, mais des bourgeois et des ouvriers paisibles prenant le frais sur le pas de leurs portes! Lorsqu'on supposa que le temps nécessaire à cette transformation était écoulé, le drapeau blanc fut hissé au sommet de la barricade, au bout d'une perche.

Aussitôt le feu cessa de notre côté. Quelques minutes après nous vîmes plusieurs officiers s'avancer au milieu de la place de la Bastille, pour conférer avec les délégués des insurgés. La conférence fut rapide et définitive. La paix était signée. Nous en accueillîmes la nouvelle avec une joie profonde, par humanité, par lassitude et par horreur du sang versé.

Avions-nous le droit d'occuper déjà la grande barricade dont on racontait tant de merveilles, dont le mystère nous attirait depuis le matin? Je ne sais si nous étions en règle. Mais, comme nous en étions les plus rapprochés, nous y entrâmes résolument sans en demander la permission à personne. On trouva sans doute que nous étions trop pressés, et on nous tira encore quelques coups de fusil du haut des fenêtres du faubourg. Nous pûmes heureusement nous défiler dans les tranchées profondes qui avaient été creusées entre les pavés et dont la combinaison nous parut à ce moment-là singulièrement ingénieuse. Ce fut le dernier soupir de l'insurrection. Tout le quartier rentra dans le silence.

Tout n'était pas fini cependant. Il restait à délivrer deux représentans du peuple faits prisonniers par les insurgés et à rétablir la circulation dans le faubourg, en démolissant les barricades. Je fus chargé de cette double mission. Je pris avec moi deux sous-officiers et vingt-cinq gardes mobiles, que je choisis avec soin parmi ceux qui avaient montré depuis le matin le plus de résolution et de courage. Je recommandai la plus grande prudence. Nous allions entrer en contact avec une population qui deux heures auparavant portait presque tout entière les armes contre nous. Notre attitude ne devait avoir rien de provocant : nous remplissions un devoir pacifique, notre petit nombre l'indiquait; mais il ne fallait pas qu'on surprît chez nous le moindre signe d'hésitation ou de faiblesse. Aucun de nous ne devait oublier que nous étions l'avant-garde d'une armée victorieuse.

Les merveilleux enfans de Paris qui me suivaient comprirent à demi-mot, avec l'intelligence aiguisée de leur âge et de leur race. Ils montrèrent ce qui convenait le mieux aux circonstances, une parfaite bonne humeur, la joie sincère d'en avoir fini avec les angoisses et les souffrances de la bataille. La population nous accueillit de son côté avec une satisfaction visible. Les commerçans du quartier, qui avaient souffert beaucoup de privations, ne demandaient pas mieux que de rentrer en communication avec le grand Paris dont ils étaient séparés depuis plusieurs jours. Si quelques-uns d'entre eux avaient été des volontaires de l'insurrection, la plupart l'avaient plutôt subie que désirée. Nous leur apportions la paix, le retour à leurs occupations, à leurs transac-

tions habituelles. Ils nous recevaient en amis, presque en bienfaiteurs. Personne parmi eux ne voulait avoir fait partie de l'émeute; c'était à qui nous prêterait son concours pour remettre les pavés en place. Une seule fois, une fille du peuple à laquelle nous demandions de nous aider nous répondit gaîment : « Ma foi non, messieurs, je ne toucherai pas à cette barricade : j'ai eu trop de mal à la faire. » La boutade nous parut plaisante, et nous en rîmes de bon cœur.

Singulière ironie des choses ! quelques heures auparavant, cette faubourienne aurait tranquillement assassiné nos soldats par une embrasure de barricade ou par un soupirail de cave. Nos soldats, de leur côté, l'auraient passée par les armes si elle était tombée entre leurs mains. Le vent avait tourné. Les ennemis de tout à l'heure ne demandaient qu'à fraterniser. Ils se rappelaient enfin qu'ils étaient de la même patrie, d'une race aimable et généreuse entre toutes. C'était le vrai Paris qui reparaissait dans sa grâce un instant voilée. Jusqu'à la barrière du Trône nous ne trouvâmes que des mains tendues et des visages sourians.

Au fond du faubourg nous eûmes la bonne fortune de retrouver vivans les deux représentans du peuple que nous cherchions. Faits prisonniers par les insurgés, M. Galy-Cazalat et son collègue, dont le nom m'échappe, avaient passé des heures cruelles. On leur avait annoncé plusieurs fois qu'ils seraient exécutés ; on les avait même conduits devant le peloton d'exécution. Ils vivaient cependant, sauvés au dernier moment par un vague sentiment de pitié, par la crainte des responsabilités et des représailles. Ils se louaient des habitans du quartier. Ceux-ci avaient été en général humains pour eux. Ils n'avaient eu à se plaindre que des professionnels de l'émeute, venus on ne sait d'où, écume des grandes villes, sectaires des clubs ou des sociétés secrètes, empoisonnés par une prédication homicide.

Quand j'eus reconduit à son domicile l'excellent M. Galy-Cazalat, celui-ci me pria de remercier l'École normale tout entière au nom des représentans de la nation : « Dites à vos camarades, me dit-il, que leur uniforme est le premier et le dernier qui ait été vu au feu. Nous ne l'oublierons pas. »

Ainsi finit notre rôle militaire. Nous gardions l'uniforme, mais dans la vie habituelle nous avions repris la plume au lieu de l'épée. Il fallut tout le tact de nos maîtres pour nous replacer peu à peu dans le courant des études littéraires ou scientifiques si longtemps abandonnées. Il y avait surtout deux années pour lesquelles la reprise du travail était indispensable, la première à cause de la licence, la troisième à cause de l'agrégation. Dans ces deux

examens où nous avions à lutter contre des concurrens venus de toutes parts, ferions-nous bonne contenance? soutiendrions-nous, comme l'avaient fait nos prédécesseurs, l'honneur de l'école par la qualité de nos épreuves? Nos maîtres se le demandaient, et nous n'étions pas nous-mêmes sans inquiétude.

Je ne puis répondre que nos épreuves écrites et orales ne se soient pas ressenties des distractions forcées qui les avaient interrompues pendant quatre mois. Mais nos concurrens aussi avaient été distraits. Aucun d'eux n'avait travaillé avec la régularité habituelle. Le résultat général des examens ne nous fut pas défavorable. Nous ne fîmes recevoir ni moins de licenciés ni moins d'agrégés que d'habitude.

On ne dira pas non plus que notre excursion un peu longue dans la vie active ait abaissé le niveau intellectuel de nos trois promotions. Ces trois promotions ont donné à l'Académie française Caro, Perraud, Challemel-Lacour; à l'Académie des inscriptions et à celle des beaux-arts, Beulé; à l'Académie des sciences, Debray; à la Sorbonne, Lenient; à l'enseignement de l'École, de la Coulonche; à l'inspection générale, Glachant et Chassang; à l'administration, Molliard et Ohmer; aux lettres, J.-J. Weiss, Assolant, Eugène Yung. Ces noms suffisent à prouver que la vie militaire qui nous avait été imposée par les circonstances, pour la défense de la loi et de la représentation nationale, n'avait suspendu chez nous ni les vocations littéraires ni les vocations scientifiques. Peut-être au contraire avait-elle donné à la pensée une excitation nouvelle, aux esprits plus de fermeté, aux âmes plus d'élévation.

A. Mézières.

CONDITION

DE LA

FEMME AUX ÉTATS-UNIS

II [1]

BOSTON

J'ai passé à Boston plus de temps que dans aucune autre ville des États-Unis, et plus j'y ai vécu, plus je m'y suis attachée. Mais je n'ai pas eu pour cela de violence à me faire; la première impression avait suffi; et aujourd'hui encore, quand j'essaie de rassembler mes souvenirs, c'est elle qui les domine et qui les éclaire : avant de m'apparaître comme la ville la plus polie de l'Amérique, Boston m'éblouit comme un rêve de beauté. La cause en est peut-être aux circonstances de mon arrivée. Il faisait nuit; et le lendemain, quand je m'éveillai, ce fut pour voir, de ma fenêtre, aux stores relevés, un inoubliable panorama. Sous un ciel sans nuage, tout empourpré de rose, — un de ces ciels américains qui paraissent plus élevés que les nôtres, — se déroulait, toute semée de diamans, cette merveilleuse rivière Charles, large comme un bras de mer. Le passage des bateaux à vapeur ne troublait pas encore sa solitude de si grand matin; ce n'était pas la saison où elle se couvre de barques de plaisance; ni sloop, ni goélette à l'horizon : seul un dragueur plaquait sa tache noire sur cette nappe ensoleillée. Le flot, qui subit encore ici l'in-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

fluence de la marée, ne s'arrêtait qu'à la terrasse du jardin au-dessous de moi, battant d'un côté le quai en demi-cercle que bordent des pignons rouges, étroits, élancés, et de l'autre, un des ponts de Cambridge. En face, par delà le grand pont jeté hardiment entre les deux villes sœurs qui sont en incessante communication, des collines boisées se découpaient dans l'air d'une pureté cristalline. Les usines, les magasins bâtis à ma droite sur pilotis, faisaient figure de monumens avec leurs tours carrées, leurs massives silhouettes. Les poteaux télégraphiques dont les ombres tremblantes se reflétaient dans l'eau, — mer, fleuve, grand canal ou lagune, — semblaient attendre qu'on y attachât des gondoles. J'aurais pu me croire à Venise, et le calme même des lieux achevait l'illusion. Mais les levers du soleil sur la rivière Charles ne sont rien encore, comparés aux couchans. Je me rappelle, l'hiver, certains dégels opalins, le ciel devenu vers quatre heures d'un rouge vif, puis s'éclaircissant peu à peu et passant par toutes les teintes de l'orange et du jaune verdâtre, jusqu'au bleu le plus franc : eau alourdie et comme somnolente servait de miroir à cette magie. Encore gelée près du bord, elle berçait ses bancs de glace à la clarté des premiers réverbères. Je me rappelle aussi, par des froids implacables, les tons d'aurore boréale du ciel et de l'eau, maisons, bateaux, arbres dépouillés, ressortant sur cet incarnat en un relief noir dont les moindres détails s'accusaient si fermement; puis l'incendie, devenu fumeux, s'éteignait peu à peu, ne laissant que des cendres, après la disparition d'un gros globe rouge sans rayons, étrange soleil du nord. Dans ce gris mourant s'effaçait la ligne onduleuse des collines. Et le crépuscule une fois tombé, la Charles River ressemblait à un lac d'acier frémissant, où se prolongeaient les lignes de feu allumées sur les quais et sur l'immense pont; à chaque passage d'un car, invisible dans la nuit, les étincelles jaillissantes embrasaient à la fois toutes les fenêtres des grands bâtimens de la rive de Cambridge qui, par l'effet de cette intermittente illumination prenaient plus que jamais, tout vulgaires qu'ils pussent être en réalité, figure de palais féeriques.

Le climat si variable, avec ses sautes brusques d'un excès à l'autre, explique l'infinie variété du ciel, si différent de celui de France, et encore plus du ciel anglais. J'ai fait le guet, jour et nuit, à cette fenêtre ouverte sur un spectacle changeant et toujours magnifique, sauf quand soufflait quelqu'une de ces interminables tempêtes de neige, dont nous ne pouvons pas nous faire une idée en Europe. Que dire des clairs de lune qui tout à coup les suivaient, moirant par places la rivière à demi gelée où trem-

paient des piliers de feu? Je n'étais séparée d'elle que par l'étroit jardin recouvert d'un linceul blanc. Toute idée de terre s'effaçait; j'avais l'impression de planer au-dessus de ces flots argentés, aussi librement que le faisaient au matin les mouettes dont le tourbillon apparaissait avec le premier rayon de l'aube.

Ces effets de l'atmosphère et des saisons restent inséparables dans ma mémoire d'une délicieuse hospitalité qui leur emprunte un caractère de fête, et quand on me dit que Boston n'est après tout qu'une ville de 500000 âmes, simple capitale du Massachusetts, j'ai quelque peine à le croire, vu les royales fantasmagories de la Charles River. Ceux qui aiment les contrastes ne peuvent mieux faire que d'aborder Boston après Chicago, sans transition. Ils respireront soudain l'atmosphère du passé.

En parcourant la partie ancienne de la ville, tortueuse, irrégulière, on se croirait dans une vieille cité anglaise : l'enchevêtrement des fils de fer, télégraphe et téléphone, visibles tout le long des rues, lui donne seul un aspect particulier. Les quartiers tels que Commonwealth avenue ou Beacon Street, sont de larges voies bordées de résidences dont aucun ornement tapageur ne dépare l'imposante régularité architecturale. On y accède par un porche précédé d'un perron; sur presque toutes les façades de granit ou de grès, s'étend la délicate tapisserie d'une plante grimpante japonaise, connue sous le nom de lierre de Boston; son feuillage rougissant, qui devient en automne couleur de corail, est une fête pour les yeux. Derrière les vitres se manifeste un luxe de fleurs qui révèle l'élégance de ces salons où certainement on cause mieux et moins haut que partout ailleurs en Amérique. Après avoir été jadis la ville la plus importante des États-Unis, — et avec Philadelphie celle qui prit la part la plus éclatante à la Révolution, — Boston affecte aujourd'hui un caractère quelque peu provincial, mais ce provincialisme, qui lui est reproché par ceux qui vivent en dehors de ses coteries mondaines et littéraires, est lui-même un charme. Les Bostoniens ont fait de leur ville comme le reliquaire des grands souvenirs d'un pays dont l'histoire est encore assez courte. Ils vivent les yeux fixés sur le dôme doré du vieux State house (hôtel des États), qui renferme tant de trophées d'honneur; sur l'ancien cimetière où dorment des citoyens tels que Samuel Adams, John Hancock, etc.; sur le monument de Bunker-hill qui marque l'endroit où les régimens anglais furent tenus en échec par des novices, qui de l'art de la guerre ignoraient tout, sauf qu'il fallait attendre de pied ferme et ajuster à bout portant. Ils s'enorgueillissent de Faneuil Hall, ce berceau de la liberté américaine. Le mot de

vieux en parlant de ce qu'ils possèdent revient sans cesse sur leurs lèvres. Bien entendu, le vieux temps ne remonte pas pour eux plus loin que les XVIIe et XVIIIe siècles, et a laissé fort peu de monumens dignes de ce nom ; mais, à leur défaut, Boston met en œuvre des procédés ingénieux pour entretenir et renouveler chez ses enfans l'orgueil du patriotisme. Cette année même encore, dans la nuit du 18 au 19 avril, avait lieu une fête émouvante, commémorative de la glorieuse chevauchée de Paul Revere, l'événement qui précéda la journée de Lexington, où les miliciens et les fermiers du Massachusetts eurent raison de l'armée anglaise. Des signaux s'allumèrent un soir de printemps au nord de la ville, dans le petit clocher de Christ Church, les mêmes qui en 1775 avertirent le pays de la marche des troupes anglaises sur Concord ; et un cavalier, portant le costume de l'époque, fit au galop les six milles que parcourut Paul Revere, en appelant aux armes les fermiers endormis qui répondaient comme jadis. L'unique différence fut que cette fois leurs hourras s'entremêlèrent de fusées d'artifice. Et lorsque les cloches longtemps muettes de la petite église du nord se mirent à sonner, toutes les cloches des alentours leur répondirent en chœur.

De pareilles scènes sont de nature à impressionner les plus ignorans, les plus insensibles, et développent chez les autres une exaltation généreuse. On comprend, en habitant Boston, en se pénétrant de son esprit, l'espèce de rancune que l'Angleterre garde toujours à la colonie qui lui échappa, rancune qui se traduit par un dénigrement systématique de tout ce qui est américain. Voilà une ville par exemple où les Anglais retrouvent précieusement conservées les traces de leurs défaites, et où subsistent en même temps les traces non moins sensibles de leur influence morale, intellectuelle et littéraire, une ville proche parente et ennemie à la fois dont chaque pierre rappelle une de ces brouilles de famille qui de toutes sont les plus vivaces. Évidemment il est beaucoup moins facile de lui rendre justice que de louer avec une dédaigneuse indulgence Chicago et ses progrès de nouveau-né géant ; sans compter que la Grande-Bretagne ne serait pas fâchée de pouvoir revendiquer un penseur comme Emerson, un romancier comme Hawthorne, qui sont purement bostoniens, tout en ayant ajouté des chefs-d'œuvre à la littérature anglaise.

Lorqu'on songe à la longue liste d'esprits distingués que produisit Boston, il est impossible de ne pas l'excuser d'être devenu, par l'excès même de ses belles qualités d'enthousiasme et de vénération, quelque chose comme une grande société d'admiration mutuelle. Quant à moi, je ne pourrais pas plus m'étonner des

anecdotes enregistrées sur les Longfellow, les Lowell, les Whittier, les Bancroft, les Prescott, les Channing, les Théodore Parker, etc., que du soin pieux qui marque d'un buste ou d'une inscription les points de la ville où sont nés Franklin, Daniel Webster, Charles Sumner. La présence des morts illustres auxquels est dédié un culte intime et constant contribue au caractère quelque peu solennel de Boston. Ils semblent, ces grands défunts, être plus vivans encore, pour ainsi dire, que les vivans eux-mêmes; ceux-ci les évoquent, les citent, les commentent à tout propos; de même parmi les ormes séculaires du beau parc communal, la position occupée jusqu'en 1876 par le plus vieux de tous, *the Old elm*, antérieur à la fondation de la ville, vous est religieusement indiquée; son ombre reste debout.

Si le Massachusetts et Boston en particulier sont justement fiers des hommes qu'ils ont produits, ils ne s'honorent pas moins d'avoir vu naître un groupe de femmes dont il serait difficile de trouver ailleurs l'équivalent. Dès l'époque coloniale on relève des noms qui restent entourés d'une auréole de courage, de vertu, de dévouement à la nouvelle patrie. Anne Hutchinson rompit une des premières avec les autorités établies, bien que ce ne fût que sur le terrain de la discussion religieuse. Les femmes des Adams, des Knox, des Hancock, aidèrent par leur énergie, leurs sacrifices personnels, à l'établissement de l'indépendance; et je ne sais si l'une des plus héroïques n'est pas cette Mrs Cushing qui, au temps de la déclaration des droits, se serait, elle et toutes ses amies, vêtue de peaux de bêtes plutôt que d'acheter des marchandises anglaises. Deborah Samson, qui servit dans les rangs de l'armée révolutionnaire, était encore native du Massachusetts. La protestation publique contre l'esclavage ne fut nulle part aussi éloquente que dans la bouche des femmes de Boston : Lydia Maria Child lutta côte à côte avec ces champions de la liberté, Garrison et Wendell Phillips; Maria W. Chapman prêta au bon combat le prestige de sa force d'âme et de sa beauté. Pendant la guerre entre le Nord et le Sud, les femmes rivalisèrent partout de dévouement, mais l'Association des Dames auxiliaires de la Nouvelle-Angleterre fournit plus de 314 000 dollars, argent et provisions, aux soldats du Nord. Mrs Livermore, — dont le nom est bien connu comme présidente du premier congrès que tint l'Association pour l'avancement des femmes, — organisa dès lors la première de ces ventes (*sanitary fairs*) qui produisirent de si fructueux résultats. Son double don de parler et d'écrire, sa prodigieuse activité, furent tout le temps de la guerre au service de l'Union. Clara Barton, chef du mouvement de la Croix-Rouge; Susan B. Anthony

et Lucy Stone, chefs du suffrage féminin; la généreuse abolitionniste Lucretia Coffin Mott, naquirent dans le Massachusetts, quoique leur influence se soit étendue bien au delà de ses limites.

Quant aux femmes de Boston qui ont travaillé au progrès de la science de l'éducation, comment les nommer toutes? Je tâcherai de faire sentir, en visitant les collèges, l'impulsion que Mrs Agassiz, la veuve du grand naturaliste, a su donner et donne encore à l'annexe féminine de l'Université de Harvard. Une des filles d'Agassiz, Mrs Shaw, s'est occupée, elle aussi, de pédagogie avec une autorité égale à sa munificence. Vers 1860, miss Elizabeth Peabody avait importé la méthode Frœbel : Mrs Shaw a fondé et soutenu pendant quinze ans seize *kindergartens* libres qui appartiennent maintenant à la ville. Sous sa direction, et grâce à son inépuisable libéralité, des expériences de toute nature ont été faites : travail manuel dans les écoles publiques, écoles industrielles, écoles de vacances, crèches. Son école préparatoire de garçons et de filles a tenu longtemps un rang unique ; — ici se révèle un esprit d'indépendance et d'entreprise vraiment national : le désir d'élever ses propres enfans à sa guise, en dehors des méthodes existantes, décida Mrs Shaw à créer cette institution. Mrs Mary Hemenway mérite d'être louée entre toutes pour avoir compris que les arts de la femme avaient grand besoin d'être encouragés en Amérique, où pour l'amour du grec, la cuisine et la couture sont généralement négligées : elle a fondé dans les écoles des cours pratiques qui ont pour but de former des ménagères; elle s'est occupée à remettre en bon état la guenille du corps, trop dédaignée par les jeunes savantes, en annexant des gymnases aux autres classes; elle a soufflé le feu du patriotisme en faisant les frais de conférences libres sur l'histoire d'Amérique, conférences données dans l'ancienne église du Sud au milieu des reliques expressives de cette histoire; elle a posé les bases d'un premier musée d'archéologie américaine.

Dans la science, le Massachusetts a produit une astronome fort estimée de Herschel, de Humboldt et de Le Verrier, Maria Mitchell; dans les arts, un sculpteur, Anne Whitney qui a deux de ses statues sur les places de Boston; plusieurs peintres : j'ai visité les ateliers de miss Greene et de miss Bartol, de Mrs Sears et de Mrs Whitman; une actrice célèbre, Charlotte Cushman. Le premier volume de poésie américaine fut d'une femme, Anne Bradsheet, en 1650. Margaret Fuller, — qui écrivait des vers latins à huit ans, qui fit des conférences en allemand, en français, en italien, et fut mêlée aux beaux jours du transcendantalisme, aux expériences fouriéristes de Brook Farm, — ouvrit cette fameuse

classe de conversation dont Boston se ressent encore. Son but était de passer en revue tous les départemens du savoir, en s'efforçant de marquer les relations qui existent entre eux, de systématiser la pensée, de répandre ces qualités de précision et de clarté trop rares chez notre sexe.

III. — MRS WARD HOWE. — LE CLUB DES FEMMES DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

Commençons par placer, à son rang de doyenne et dans son cadre, Mrs Julia Ward Howe. Je connaissais d'elle bon nombre de travaux sur des questions sociales et autres; je savais que depuis quarante ans le nom de Mrs Howe avait été mêlé à tous les mouvemens de la cause des femmes en Amérique, mais je ne me doutais pas cependant de l'importance de son rôle avant un incident très simple que je rapporterai ici.

Une course matinale en traîneau m'avait conduite dans une belle maison de campagne près de Milton. Je causais, après déjeuner, avec des Américains de la meilleure société, fort au courant de toutes les choses européennes, bien qu'ils ne passent pas, comme tant d'autres, la plus grande partie de leur vie à l'étranger, sentant trop pour cela que chez eux beaucoup de choses essentielles sont encore à faire et que leur devoir est d'y prêter la main. Un très aimable vieillard nous contait ses souvenirs de jeunesse à Paris et l'impression, encore vive à l'heure présente, qu'avait produite sur lui Rachel chantant ou plutôt déclamant la *Marseillaise*. Tout à coup s'éleva dans un coin du salon une musique en sourdine, sorte de marche militaire jouée par une jeune femme qui s'était mise au piano. Je demandai ce qu'était cet air, et on me nomma le *Battle Hymn*, l'hymne de bataille des soldats du Nord, pendant la guerre civile. D'abord, me dit-on, il avait été accompagné de paroles sauvages et sanguinaires, de cris de vengeance inspirés par la mort de John Brown, le vieux colon abolitionniste qui entreprit de soulever les noirs avant la déclaration de la guerre, s'empara d'une ville avec l'aide de vingt-deux hommes, défendit l'arsenal tant que sa petite troupe fut debout et, couvert de blessures, fut condamné finalement à être pendu, donnant par son supplice un suprême élan à la question qui s'imposait. « *Old John Brown* » était dans toutes les bouches: ce fut Mrs Ward Howe qui, changeant les paroles, en fit l'*hymne de bataille*. Et, comme je demandais qu'on le chantât tout haut, deux voix l'entonnèrent, accompagnées bientôt d'autres voix, tous ceux qui étaient présens, jeunes et vieux, se joignant au chœur

avec émotion, car il y avait là des gens qui se souvenaient d'avoir fait la guerre, d'autres qui se rappelaient des deuils remontant aux quatre années qu'a remplies cet hymne belliqueux mêlé à la sonnerie des charges et au bruit du canon. Avant que ne s'éteignît la dernière strophe qui adjure les hommes de mourir pour la liberté, comme pour eux mourut le Christ, j'avais compris que l'Amérique possédait une *Marseillaise* conforme à son tempérament et dont l'auteur était une femme, émule de Mrs Beecher Stowe. Mrs Stowe, du fond d'un presbytère de campagne, avait frappé mortellement l'esclavage en écrivant le livre fameux dont le retentissement devait être universel; Mrs Howe, à son tour, jeta au milieu des combats qui suivirent un chant grave et religieux qui depuis est resté pour le Nord vainqueur le chant national.

Ma surprise fut grande lorsque je rencontrai par la suite l'auteur du *Battle Hymn*. Je m'attendais à voir une vieille femme, — la date de sa naissance, 1819, étant dans toutes ses biographies, — et je ne sais pourquoi je lui prêtais aussi l'air d'autorité un peu masculine qu'ont beaucoup de femmes fortes. Je vis une fraîcheur de teint, de regard, de sourire tout à fait extraordinaire. Elle s'habille sans la moindre excentricité, elle a des manières simples et parfaites, sa voix très douce est l'une des mieux timbrées que j'aie entendues jamais. Si d'aventure Mrs Howe se fût avisée de prêcher des doctrines subversives, elle eût été bien dangereuse, tant sont puissans chez elle le tact et le charme qui permettent de tout oser. Je la saluai dans son empire, le club des femmes de la Nouvelle-Angleterre dont elle est présidente. Il y a vingt-cinq ans que ce club fut fondé pour donner un lieu de réunion aux nombreuses dames qui habitent les environs de Boston et qu'une affaire quelconque appelle en ville; ceci conduisit à l'institution d'une séance hebdomadaire où se discutent des sujets divers : art, littérature, éducation, etc. Ces exercices prirent une importance croissante à mesure qu'augmentait le nombre des membres; souvent des orateurs, venus du dehors se mêlaient aux débats.

Le lundi de novembre où je pénétrai dans le local vaste et commode de Park Street, il n'offrait rien qui suggérât une idée de pédantisme ou d'apprêt. On se serait cru à un jour de réception dans une maison particulière; point de plate-forme, une table à thé bien servie. Les 230 membres n'étaient pas présens, à beaucoup près, mais il y avait là cependant une réunion nombreuse dans laquelle figurait un homme, l'unique survivant du groupe de grands esprits masculins qui dès le commencement se rattachèrent au club comme membres honoraires. Les femmes les plus distinguées de la ville entraient les unes après les autres, et Mrs Howe

les présentait aux visiteuses étrangères, miss Spence et moi. Miss Spence est une célébrité australienne; elle arrivait de son pays, très vive, très causante, avec un air intelligent et campagnard tout à la fois, et conférenciait avec verve sur le droit des minorités. Nous l'écoutâmes parler de la façon dont le vote se pratique en Australie. Mais Mrs Howe surtout fixait mon attention; dès que la séance fut ouverte, la femme du monde se révéla présidente; rien ne peut rendre l'assurance tranquille ni l'autorité polie des trois petits coups de marteau frappés sur la table pour réclamer le silence. Son attitude eût fait envie à un président de Chambre. Elle répondit par la plus brillante improvisation, puis, les affaires expédiées, revint aux tasses de thé et aux présentations avec une grâce exquise de maîtresse de maison.

Au fait il n'existe pas de ville où l'élément féminin soit mieux représenté qu'à Boston; je pus m'en assurer dans tous les agréables luncheons qui se succédèrent ensuite, tantôt chez Mrs Howe, tantôt chez d'autres membres du club français. Jamais en France une réunion de femmes n'aurait le même entrain, ne se mettrait aussi joliment en frais d'amabilité; l'absence des hommes nous ferait éprouver le sentiment que m'exprima une demoiselle de Washington : l'impression de manger un sandwich sans beurre. A Boston, au contraire, une élite se complaît dans ce que ces dames appellent, en se traitant de *sœurs*, leur « cercle magique ». C'est un grand honneur et un très grand plaisir que d'y être admise en passant; mais, je le répète, rien n'est plus étranger à nos habitudes. Se figure-t-on une douzaine de femmes s'imposant, à jour fixe, l'effort de parler tout le temps du déjeuner une autre langue que la leur, afin de ne pas oublier cette langue, et de s'y perfectionner par la conversation? Quelques hérésies se glissent bien dans leurs jugemens des choses françaises; l'une d'elles, par exemple, me dit que la plus belle statue que nous ayons à Paris est la Jeanne d'Arc de Frémiet; une autre considère comme un génie naïf Maeterlinck, dont elle a tout lu. La grande Margaret Fuller ne plaçait-elle pas Eugène Sue très près de Balzac? Admiratrice passionnée pourtant de George Sand, elle trouvait les *Lettres d'un voyageur* passablement vides; elle mettait bien audessus les *Sept cordes de la lyre;* et une de ses illustres amies a nommé Alfred de Vigny un auteur de boudoir, le jugeant sans doute tout entier sur les premières pages de l'*Histoire d'une puce enragée?* Certes nous commettons souvent de lourdes bévues dans nos appréciations des littératures étrangères, mais il est toujours consolant de s'assurer que les étrangers ne commettent sur la nôtre ni moins ni de moindres méprises.

A la vérité, Mrs Ward Howe ne diffère pas de nous par le point de vue autant que le font nombre de ses compatriotes; elle se ressent d'un séjour prolongé en France, de ses relations avec des Français éminens; et elle rappelle tout cela dans notre langue, qu'elle possède à merveille. L'étude et la réflexion lui ont laissé une spontanéité toute juvénile, assaisonnée d'un grain de malice. Il serait difficile d'avoir plus d'esprit. J'aurais voulu l'amener à parler d'elle-même, mais je n'y réussis que fort peu. C'est par d'autres que j'ai su combien ses débuts littéraires avaient été contrariés. Son père, un père de l'ancienne école, ne permettait pas aux filles de se singulariser; elle ne commença de fait que plusieurs années après son mariage l'œuvre écrite et parlée qu'elle poursuit encore. Julia Ward avait épousé le docteur Howe, l'homme qui fit faire le plus de progrès à l'éducation des sourds-muets, qui développa des dons si extraordinaires chez la fameuse Laura Bridgeman, sourde, muette et aveugle. Laura Bridgeman a maintenant une rivale, Helen Keller, instruite par les mêmes méthodes. Le docteur Howe s'attacha avec un zèle égal à tirer parti de la plus faible lueur de compréhension chez les idiots. On m'a raconté que, faute de temps dans la journée, il leur faisait une classe nocturne, sous prétexte que pour leurs pauvres cervelles l'heure n'existait pas : de sa propre fatigue il ne tenait aucun compte. Jusqu'au bout il accomplit, à force de zèle scientifique et humanitaire, de véritables miracles. Mrs Howe, pendant ce temps, dirigeait après Margaret Fuller, avec la même ardeur et la même discrétion, le mouvement des femmes. On pourrait dire d'elle ce qui a été dit de sa devancière et amie, qu'elle n'a jamais donné dans aucun excès, qu'elle n'a jamais considéré la femme comme l'antagoniste ou la rivale de l'homme, mais comme son complément, persuadée que les progrès de l'un sont inséparables du développement de l'autre.

Je l'entendis un matin parler, en chrétienne convaincue quoique indépendante, à l'église unitaire. En Amérique il n'est pas rare que les femmes prêchent; on compte des centaines de pasteurs féminins; c'est surtout dans l'Ouest qu'elles exercent leur ministère et les paroisses de ces dames ne sont pas, paraît-il, les moins bien administrées. A Boston même, où le soin officiel des âmes est tout entier entre les mains des hommes, les femmes sont admises à une certaine collaboration dans quelques églises ou du moins dans leur crypte. La crypte où Mrs Howe, de sa voix argentine et pénétrante, nous entretint éloquemment de choses divines et pratiques à la fois, était celle de l'église des Disciples. Elle parla sur la religion personnelle, démontrant

l'utilité de la prière en famille, les bons côtés de certaines observances dont la nécessité lui avait longtemps paru douteuse et auxquelles maintenant elle rend pleine justice. Jamais l'absolue loyauté ne s'exprima d'une façon plus touchante. Mrs Howe s'attache à prouver que ceux-là mêmes d'entre nous qui croient être déshérités des biens de ce monde ont à remercier Dieu de mille choses, ne fût-ce que de son soleil, du don gratuit de quelques affections, et d'abord de celui de l'intelligence.

Après Mrs Howe, la femme du révérend C. G. Ames, pasteur de l'église où nous nous trouvions, prit la parole avec une facilité, une force singulières. Elle revint dans le détail sur ce sujet de la reconnaissance que l'on doit non seulement à Dieu, mais au prochain. Pensons-nous assez à ce que nous serions si ceux que nous appelons les petits, les humbles, les ignorans ne nous aidaient pas à soulever le fardeau de la tâche matérielle qui quotidiennement nous incombe? Et l'*oratrice* énuméra nos obligations à l'égard des domestiques, des fournisseurs, rouages vivans de l'existence envers lesquels, bien à tort, nous nous croyons quittes avec un salaire. — Je connaissais déjà Mrs Ames par d'excellentes statistiques qui permettent de mesurer, en se reportant aux sources authentiques, les résultats dans tous les genres de l'activité des femmes du Massachusetts. Elle est présidente d'un comité exclusivement occupé de ces questions.

De jeunes mères se levèrent ensuite et s'entre-répondirent au sujet de l'éducation religieuse de leurs enfans, des habitudes de dévotion en famille, des livres de morale familière rangés sous la rubrique de *little helps*, petits secours : ce fut un échange d'expériences profitables. Il me semble que dans les assemblées des premiers chrétiens les choses devaient se passer ainsi, d'autant plus qu'après les discours et les hymnes il y eut les agapes : des agapes à l'américaine. Le thé fut servi dans un des bas-côtés de la crypte, et Mrs Ames me demanda en riant si je n'étais pas scandalisée de voir que cette église communiquait avec une cuisine. Je me hâtai de dire que j'avais vu mieux que cela dans l'Ouest, où très souvent l'église, qui est encore le *meeting house*, est choisie comme lieu de réunions sans aucun caractère religieux. J'ajoutai que là-bas une dame, témoin de ma surprise, m'avait répondu en digne puritaine : « Il ne peut y avoir de déplacé à l'église que la dissipation, et la dissipation est déplacée partout. »

La dernière fois que je rencontrai Mrs Ward Howe, ce fut peu de temps après le succès du projet de loi relatif au suffrage municipal des femmes devant la Chambre des représentans du Massachusetts. Il avait passé à 122 voix contre 106; elle y

voyait le présage d'une adoption définitive par le Congrès et, ce jour-là même, allait réclamer dans quelque assemblée publique le droit de vote sans restrictions pour les femmes de son pays, en s'appuyant sur l'excellente raison qu'elles y sont préparées depuis longtemps.

Mrs Howe apporte dans les revendications de ce genre la même sérénité que lorsqu'elle expose à l'église ses théories sur le christianisme pratique et individuel. Quel que soit le thème qu'elle aborde, c'est toujours avec mesure, sans emportement d'aucune sorte, quoiqu'une flamme brille au fond de ses yeux bleus restés si jeunes. Depuis que Lucy Stone est morte, son importance de *leader* semble grandir encore. On sait que Lucy Stone était présidente du comité exécutif de « l'Association pour le suffrage de la femme américaine, » association fondée par elle en 1869, avec l'aide de W. Garrison, de G.-W. Curtis, du colonel Higginson, de Mrs Livermore et de Mrs Ward Howe elle-même. La curieuse histoire de ce pionnier féminin mériterait d'être écrite. Tout enfant, elle avait résolu d'aller à l'Université apprendre le grec et l'hébreu afin d'étudier la Bible dans l'original et de découvrir si les mots qui la révoltaient : « Ton désir sera pour ton mari, et il régnera sur toi », étaient vraiment dans le texte. Elle subvint à son entretien en travaillant de ses mains, faisant elle-même sa cuisine et payant son pauvre logement cinquante sous par semaine. Au sortir de l'université d'Oberlin, elle se voua à l'instruction des esclaves échappés de chez leurs maîtres et commença dès 1847 ses fameuses conférences sur les droits de la femme, collant elle-même ses affiches, bravant la raillerie, les dangers de toute sorte, remuant les foules par son éloquence et le singulier magnétisme qui semblait se dégager d'elle. Mariée à Henry Blackwell, partisan lui aussi des droits de la femme et de l'abolition de l'esclavage, elle ne porta jamais le nom de son mari. Blackwell l'approuvait ; il joignit une protestation à la sienne contre l'iniquité de la loi qui accorde au mari autorité entière sur la personne, les biens et les enfans de la femme. Ce fut, du reste, pendant quarante ans le modèle des bons ménages.

Le buste de Lucy Stone par Anne Whitney, à l'exposition de Chicago, donnait l'idée d'une parfaite et sympathique bonhomie. Lorsqu'elle mourut à Boston, au mois d'octobre dernier, ses obsèques célébrées à l'église unitaire des Disciples ressemblèrent à un triomphe : elles attirèrent plus de 1 100 personnes et furent accompagnées de manifestations imposantes. Les couleurs du suffrage, — le jaune et le blanc, — étaient représentées par des monceaux de roses et de chrysanthèmes. Une autre femme

qui joua un rôle actif dans la croisade contre l'esclavage, Mrs Edna Cheney, que j'eus l'honneur de connaître chez Mrs Howe, a mieux que personne parlé de Lucy Stone en l'opposant à deux ou trois viragos dont les noms reviennent toujours en Europe lorsqu'on fait mention des *suffragistes* américaines. Mrs Cheney, elle aussi, a été un apôtre ardent de l'émancipation des femmes, mais tout son zèle semble se concentrer aujourd'hui sur l'admirable hôpital de femmes et d'enfans, — *New England hospital for women and children*, — desservi par des femmes médecins. Mrs Cheney est présidente du conseil d'administration et figure parmi les directrices.

On sait que la première école de médecine dédiée aux femmes s'ouvrit à Boston en 1848. Il n'en existait alors aucune autre dans le monde; maintenant elle est incorporée dans la Faculté de médecine de l'Université. La ville de Boston compte jusqu'ici 39 doctoresses allopathes, 41 homéopathes, plus 89 pratiquant sans diplôme, car le Massachusetts n'a pas de loi touchant la pratique de la médecine. Nous retrouverons ailleurs ces irrégulières.

IV. — MISS ANNA TICKNOR. — SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT A L'ÉTUDE CHEZ SOI. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Miss Ticknor personnifie une œuvre très originale dont elle eut l'initiative et qui, sans fracas, a des résultats presque incalculables : je veux parler de la société d'encouragement à l'étude chez soi. La première idée de cette association lui est venue d'Angleterre où de bons esprits avaient découvert une grande vérité, à savoir que le travail est plus que toute autre chose nécessaire au bonheur, et qu'il faut plaindre, comme s'ils étaient des pauvres, ceux qui n'ayant pas à gagner leur vie, sont incapables de la remplir par une occupation absorbante. D'abord elle se proposa seulement de diriger par correspondance des jeunes filles à leur sortie de l'école, et de les aider ainsi à poursuivre leur vie intellectuelle trop vite abandonnée le plus souvent. Puis son idée s'élargit : « Il me sembla, dit-elle, que nous pouvions arriver à augmenter pour toutes les femmes, même pour les plus humbles, la valeur fondamentale du foyer, en leur procurant l'occasion de penser, en leur rendant familières les conceptions de grands esprits qui iraient leur tenir compagnie tandis que leurs mains seraient occupées à la besogne quotidienne; il me sembla que ces femmes-là se trouveraient bien d'ouvrir les yeux aux merveilles de la nature dans le coin de campagne le plus déshérité et d'apprécier l'art quand, par hasard, il passerait sur leur chemin. »

En 1873, six dames se consacrèrent à correspondre avec les quarante-cinq personnes qui s'étaient d'abord inscrites comme étudiantes. Aujourd'hui 190 dames professeurs sont en rapport avec 423 étudiantes, sans compter quarante-six clubs, représentés par un seul nom derrière lequel se tient un groupe nombreux réuni pour des raisons d'économie, auxquelles s'ajoute le plaisir du travail en commun. L'élève est traitée selon ses besoins spéciaux, quoiqu'une règle uniforme soit maintenue, sa correspondante appartenant à telle ou telle section d'un des six départemens qui composent le cercle des études et dont chacun a son chef. Le travail consiste en lectures, en notes prises de mémoire; les résultats s'affirment dans une correspondance mensuelle comportant de fréquens examens à distance. Une minime cotisation annuelle, pour frais de poste et de bureau, assure la circulation de près de 2000 volumes. On n'aborde à la fois qu'un sujet, deux tout au plus; les intelligentes directrices redouteraient par-dessus tout cette culture superficielle et trop étendue qui est un défaut général en Amérique. Chaque étudiante choisit un des six départemens :

L'histoire, divisée en cinq sections. La section d'histoire ancienne comprend la littérature classique et même les auteurs grecs et latins, l'aide nécessaire étant donnée, si on le désire, pour l'étude de ces deux langues. L'économie politique ne va pas sans la théorie et l'histoire de la charité;

La science dans toutes ses branches, embrassant aussi l'hygiène, ce qui explique que la plupart des Américaines soient aussi savantes sur les questions de drainage, de chauffage, d'éclairage et de ventilation. Pour les sciences naturelles, on suit la méthode du professeur Agassiz : étudier sûr des échantillons, non sur des livres. Les herbiers, les collections de toute sorte circulent, comme font les portefeuilles de photographies et de gravures pour les étudiantes qui choisissent le troisième cours, celui des beaux-arts.

Au cours des beaux-arts se rattache une section de voyages imaginaires en Europe qui, dans ce pays de l'activité par excellence, fait les délices de toutes les femmes trop pauvres ou trop souffrantes pour voyager réellement.

Le quatrième cours est consacré à l'allemand; le cinquième à l'étude en français de l'histoire et de la littérature française; le sixième enfin à la littérature anglaise, la section de rhétorique comptant de très nombreuses étudiantes dont les compositions sont lues et corrigées avec soin.

Qu'il me soit permis, tout en admirant le reste, de souhaiter que

la bibliothèque française devienne plus considérable. Nos grands écrivains n'y sont guère représentés que par des fragmens et à travers les appréciations de la critique anglaise. Il n'y a de complet que Sainte-Beuve; cependant, je trouve à ma grande joie quelques volumes de Bossuet, de Racine et de La Bruyère. En Amérique notre XVIIe siècle est tenu en dédain. Ce serait œuvre patriotique, il me semble, que d'envoyer une bonne collection des classiques français non expurgés à la bibliothèque des *Studies at home*. Une fraternité intellectuelle dont profiterait notre gloire s'ajouterait ainsi au bien qu'accomplit déjà cette association qui a des résultats multiples. Le développement du goût s'étend à tous les détails de la vie, les mères sont préparées au métier d'institutrice et, pour les nombreuses filles qui ne se marient point, quelle ressource précieuse ! Je me rappelle la joyeuse physionomie de certaine vieille demoiselle rencontrée dans un froid village de cette Nouvelle-Angleterre où les longs hivers doivent amener un indicible ennui à qui n'a pas d'occupations absorbantes. Elle vivait par cette correspondance qui la rattachait au monde, à ce qu'il peut offrir de meilleur ; sans quitter son foyer, elle voyageait, elle était au courant de tout; elle satisfaisait cette faim de l'intelligence qui est aussi pressante pour quelques-uns que celle du corps. Et je ne pus m'empêcher de souhaiter que tant de femmes de province oisives et mécontentes eussent chez nous cette ressource. Toutes les conditions sociales sont représentées parmi les étudiantes; l'une d'elles écrivait de très loin ces lignes touchantes : « Avec ma leçon copiée le soir et attachée au mur de ma cuisine je ne trouve plus d'ennui à laver la vaisselle... »

Beaucoup de correspondances se prolongent pendant dix, douze, dix-huit ans. Entre les femmes qu'elles rapprochent l'amitié s'ensuit très souvent ; quelques écolières passent au rang de professeurs ; on se rend de mutuels services. C'est ainsi qu'une pauvre sourde, à peu près dénuée de tout, s'est révélée botaniste habile et a obtenu un emploi lucratif en rapport avec sa vocation. D'autres sociétés se sont formées dans diverses parties de l'Amérique auprès de celle dont miss Anna Ticknor est la patronne active. La manifestation la plus extraordinaire en ce genre est le mouvement populaire de Chautauqua, mais il se rattache aux choses de l'Ouest, grandes et rudement ébauchées, et ce n'est pas le moment d'en parler dans le salon éminemment bostonien de Marlborough Street. Le principal ornement de ce salon est un portrait de Walter Scott par Leslie qui le peignit tout exprès pour le père de miss Ticknor, l'auteur bien connu d'une excellente *Histoire de la littérature espagnole*. Ayant visité l'Europe, il avait plu infiniment à Walter

Scott qui, à sa prière, posa pour cette œuvre admirable, dont l'Angleterre ne possède qu'une copie en miniature.

J'ai avec miss Anna Ticknor des conversations instructives. On n'est pas impunément l'héritière d'une race de lettrés, la fille de ce professeur Ticknor qui, possesseur d'une belle collection de livres, pratiqua, en les prêtant à tous, le genre de charité le plus rare chez un bibliophile. Elle me procure donc force détails sur un sujet intéressant, celui des bibliothèques publiques libres. Il y a 352 villes dans l'État de Massachusetts et 300 ont une bibliothèque libre, c'est-à-dire permettant la circulation des livres qu'elle renferme parmi les habitans de la localité (on compte bien près de 200 bibliothécaires femmes et beaucoup d'assistantes en plus). Presque tous ces établissemens ont été créés par un effort individuel, quoique maintenant le gouvernement accorde une allocation aux petites villes retardataires. Les dons des particuliers en argent, sans parler des livres, dépassent cinq millions de dollars. Et les bibliothèques libres ne contribuent pas seulement à répandre une instruction générale, elles rassemblent d'année en année tous les documens relatifs à la ville : généalogies, annales de famille, publications quelconques concernant le développement social, politique, économique ou moral de la population.

Il va sans dire que la grande bibliothèque de Boston est le couronnement du système et un exemple pour les États-Unis tout entiers. Détail curieux, elle s'est groupée autour des livres envoyés de Paris en 1840 et offerts par un Français, M. Vattemare. Une impulsion décisive lui fut donnée par George Ticknor; c'est aujourd'hui la plus importante bibliothèque libre qui existe au monde; elle a près de deux millions de volumes en circulation et va être transférée très prochainement dans le monument digne d'elle qui s'achève sur la place principale de Boston, Copley Square, à côté du Musée des Beaux-Arts et en face de l'église de la Trinité, ce chef-d'œuvre de Richardson, décoré de superbes vitraux par La Farge, Burne Jones, et William Morris.

V. — MRS J.-T. FIELDS. — SALONS ET INTÉRIEURS.

Après ce que j'ai dit des ressources de la société bostonienne, augmentées par le puissant renfort universitaire de Cambridge, on aura conclu avec raison que les salons devaient être intéressans dans cette ville aux vieilles traditions européennes. Je voudrais essayer de peindre celui qui se rapproche le plus, par beaucoup

de côtés, des salons de France de la meilleure époque, le salon de Mrs J.-T. Fields. Parler de Mrs Ward Howe, de Mrs Agassiz, de miss Ticknor, de Mrs Fields, c'est parler du mouvement social, de la culture, de la pédagogie, de la poésie, de la charité à Boston; elles en sont les représentantes, et comme telles doivent accepter la notoriété publique qui s'attache à leur personne. J'espère donc n'être point taxée d'indiscrétion en faisant pénétrer le public étranger dans un bureau d'esprit de l'originalité la plus délicate, maison unique en son genre. Tout y paraît dédié aux lettres : on ne peut s'en étonner, Mrs Annie Fields étant la veuve du grand éditeur James Fields, qui fut l'ami des plus célèbres écrivains de son temps en France et en Angleterre, et qui a laissé des témoignages précieux de son intimité avec eux tous, notes biographiques, esquisses, conversations, correspondances : *Biographical notes and personal sketches*, *Yesterdays with authors*. Leurs portraits couvrent les murs de ce petit temple du souvenir, où une femme infiniment distinguée conserve avec soin tout ce qui pour elle représente un passé de pur bonheur intellectuel. Les richesses de la bibliothèque, qui envahit deux étages de son étroite et délicieuse demeure, comptent, avec une collection d'autographes presque innombrables, parmi les trésors dont elle se montre le plus justement fière. Quant à ses propres travaux, elle met souvent un excès de pudeur à les cacher. Ces travaux intermittens, qui sont comme une broderie rare sur la trame des œuvres philanthropiques dont elle est par-dessus tout occupée, emportent de préférence Mrs Fields vers l'antiquité grecque. Il y aurait même de curieux rapports à noter entre les tendances de son talent et le caractère de sa beauté que les années n'ont fait que spiritualiser sans la détruire. Cette Athénienne de Boston vit en compagnie d'Eschyle et de Sophocle, traduit la *Pandore* de Gœthe, cet autre Grec des pays septentrionaux; le *Centaure* de Maurice de Guérin, qui, chez nous, avait goûté aussi au miel de l'Attique; et elle figurera pour son propre compte dans les anthologies de l'avenir, ne fût-ce qu'avec le poème de *Théocrite* (1), sans parler des documens qu'elle rassemble sur ses amis disparus. Ce fut ainsi que l'an dernier vit le jour une biographie vivante et charmante de Whittier, le poète quaker. Prose et vers semblent jetés négligemment par Annie Fields, quand l'inspiration la presse, sur les feuilles volantes qui couvrent le bureau du tout petit cabinet de travail, sans prétention, communiquant par une baie ouverte avec le salon où tant d'illustres visiteurs se sont

(1) *Under the Olive*, 1 vol.; Boston.

assis, où l'on a si bien causé entre amis, qui se nommaient : Hawthorne, Emerson, Longfellow, Wendell Holmes.

Ce dernier, vieux d'années, mais non d'esprit, survit au groupe d'élite dont il fit partie ; sa visite est toujours considérée comme un véritable régal. Il apporte avec lui les vives saillies, les amusantes digressions dont fourmillent ses essais si ingénieusement enchaînés dans l'*Autocrate* (1), le *Professeur* et le *Poète à déjeuner*. Paris lui est resté présent à travers le charme de ses années de jeunesse ; il en parle avec autant de gaîté que s'il était encore étudiant en médecine au quartier Latin. On a le plaisir de rencontrer réunis dans la petite personne vive et brillante de cet étonnant vieillard le parfait *gentleman* de la vieille Angleterre, avec des qualités de verve, de sympathie, une compréhension toute cosmopolite des choses, un luxe d'amabilité qui appartiennent davantage, il faut le reconnaître, à la nouvelle. L'existence du docteur Holmes doit être tout ensemble fatigante et enviable. Il est à la fois vénéré comme un ancêtre, et traité en enfant gâté. Les maîtresses de maison s'arrachent sa présence. Les étrangers de passage lui demandent des rendez-vous, les propriétaires d'albums à autographes, dont le nom est légion, sollicitent une maxime ou un sonnet de sa belle et ferme écriture ; il n'y a pas de cérémonie publique où l'on n'attende de lui un discours, pas de banquet où il n'ait à porter un toast, et les dames s'associent pour lui envoyer des présens symboliques exquis, auxquels il ne peut répondre qu'en évoquant à tout prix sa muse des meilleurs jours pour répondre d'une façon non moins exquise. C'est mettre à rude épreuve les forces d'un octogénaire, mais il n'en paraît pas souffrir et boit galamment le nectar d'adulation qu'on lui verse dans la coupe d'amour (*loving cup*), au fond de laquelle sont gravés les noms de ses belles et doctes amies.

Presque toujours présente aux samedis de Mrs Fields est Sarah Jewett dont la vie se partage entre le village du Maine qu'elle a immortalisé par des récits émanés du sol même, et Boston qui la revendique.

J'ai aussi retrouvé là T.-B. Aldrich, connu comme romancier plus qu'aucun autre en France, à travers les adaptations qui ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* (2), mais dont l'œuvre poétique, — celle qui lui vaut une place à part dans les régions les plus subtiles du Parnasse américain, — est inaccessible à la tra-

(1) *Autocrat of the Breakfast table*, 1 vol. — *The Professor at the Breakfast table*, 1 vol. — *The Poet at the Breakfast table*, 1 vol. ; Boston.

(2) *Marjorie Daw*, *Revue* du 1er juin 1873. — *Prudence Palfrey*, *Revue* des 15 juin et 1er juillet 1874. — *La Reine de Saba*, *Revue* des 1er et 15 avril 1878.

duction autant que pourraient l'être les *Émaux et Camées*. Et il n'excelle pas seulement à graver sur pierre dure, avec une curieuse habileté technique, quelque petit poème, achevé dans toutes ses parties, comme son *Intaille d'une tête de Minerve*, que lui envieraient les artistes les plus expérimentés du vieux monde; personne encore n'a autant que lui le sentiment de la nature, de cette nature américaine qui ne ressemble à aucune autre. Le docteur Holmes a bien raison de le dire : « On chercherait vainement ailleurs un coucher de soleil bostonien. » Les ciels d'Amérique n'ont rien de commun avec ce qu'on voit en Europe; les oiseaux, les rochers, le sol, les arbres, l'herbe, tout est différent. Eh bien! quoiqu'il ait tant voyagé, c'est encore au printemps de la Nouvelle-Angleterre, aux rivières parées de noms indiens, aux neiges, aux pluies, aux crépuscules de Boston, que Thomas Bailey Aldrich doit ses inspirations les plus franches et les meilleures. Peut-être a-t-il le souffle un peu court; ne nous en plaignons pas; la brièveté de ses pièces est un gage de perfection. Ne regrettons pas non plus que l'élégance et la facilité de la vie aient borné pour Aldrich la possibilité de l'effort; si la féconde pauvreté lui eût tenu compagnie, il n'eût peut être pas écrit cette ravissante pièce, humoristiquement douloureuse : *la Fuite de la Déesse*.

Cambridge envoie dans le salon de Mrs Fields, avec de jeunes et brillans professeurs, une des notabilités de la cité académique, dont le nom a traversé les mers, celui qui fut d'abord le Révérend, puis le colonel Wentworth Higginson. M[me] de Gasparin traduisit jadis sa *Vie militaire dans un régiment noir;* et son *Histoire des États-Unis racontée à la jeunesse* est ici populaire. Peut-être comprendrait-on moins bien dans la vieille Europe routinière quelques-unes des idées qu'il a exprimées sous ce titre : *Le Sens commun sur les femmes;* et le colonel Higginson n'en serait pas surpris, pénétré comme il l'est de la situation lamentable faite aux femmes dans les pays où sévit la loi salique, où le sexe masculin est encore qualifié de *sexe noble*. Son avis, lorsqu'il s'agit de progrès dans la condition des femmes, est celui-ci : — Écartons d'abord toutes les restrictions artificielles; ensuite il sera aisé, tant pour l'homme que pour la femme, d'acquiescer aux limites naturelles qui s'imposent. — La vertu lui paraît également prescrite à tous les deux; et ici je tiens à souligner la naïve conviction qui me fut exprimée par nombre d'Américaines, spécialement à Boston, que la conduite de la plupart des hommes avant leur mariage était, dans les classes éclairées, irréprochable, autant que celle des jeunes filles. Mon incré-

dulité polie ne servit qu'à confirmer solidement ces dames dans l'opinion qu'elles se font de la « légèreté française ». Mais sont-elles après tout bien persuadées de ce qu'elles affirment? Je n'en suis pas sûre, mais en Amérique plus qu'ailleurs, on admet des vérités de convention, quand elles peuvent contribuer à l'hygiène morale; et il est possible qu'en ne croyant pas au mal, on l'empêche jusqu'à un certain point. Les hommes, dans un pays où le mauvais sujet n'a point de prestige, tiennent à passer pour austères. Beaucoup, je crois, le sont réellement, grâce à différentes raisons : fermeté de principes, froideur de tempérament, activité de la vie, obsession des affaires, habitude prise de respecter dans la femme l'individu, avant même de s'apercevoir que l'individu est une femme, comme le disait joliment devant moi M. Paul Bourget. L'hypocrisie est le refuge des autres.

Écartons ce sujet scabreux, qui ne serait pas supporté dans le salon où je vous ai conduit, un salon vert, long comme une galerie, avec des fenêtres aux deux bouts et une vue incomparable sur la rivière Charles. Dans la cheminée ouverte flambe un grand feu de bois à la française, ce qui n'empêche pas la douce chaleur d'un calorifère qui permet l'absence de portes remplacées par des rideaux relevés, de sorte que, de l'escalier apparent, les visiteurs arrivent sans bruit et sans cérémonie, prenant place dans la conversation qui se poursuit. Les bustes et les portraits d'amis célèbres semblent faire partie du cercle : Wordsworth, les Browning, miss Mitford avec son clair et frais visage de vieille fille anglaise, Charles Dickens, peint par Maclise dans sa jeunesse avec de longs cheveux et une féminine redingote qui le font ressembler à George Sand. Plus d'une fois Mr Fields, ainsi que sa femme, visita l'Europe; Thackeray comme Dickens fut leur hôte à Boston; voilà sa bonne figure aux traits ramassés, et ses larges épaules. Souvent une lettre autographe est encadrée sous le portrait; c'est le cas pour la merveilleuse photographie de Carlyle par Mrs Cameron, d'une expression si intense, si pathétique. Emerson réalise bien, au physique, l'idée d'immatérialité que je me faisais de lui. Mrs Fields, me conte une jolie anecdote : vers la fin de sa vie, il fut pris d'un singulier accès de curiosité; il voulut savoir une fois ce que c'était que le whisky et entra dans un bar pour s'en faire servir : — Vous voulez un verre d'eau, Mr Emerson? dit le garçon, sans lui donner le temps d'exprimer sa criminelle envie. Et le philosophe but son verre d'eau,... et il mourut sans connaître le goût du whisky...

Hawthorne, au contraire, est admirablement beau, d'une beauté solide, moustachue, chevelue, qui déroute un peu sur le

compte de cet analyste pénétrant de choses spirituellement morbides et presque insaisissables. Longfellow a une tête adoucie de Jupiter, Lowell a la physionomie d'un Anglais de haut parage. Les portraits de Dickens, aux différens âges de sa vie et se ressemblant entre eux aussi peu que possible, sont accrochés partout. Mrs Fields donne les plus curieux détails sur ses lectures en Amérique où il eut un immense succès. La description d'une grosse chaîne d'or qu'il attachait à sa montre, pour hypnotiser l'attention du public, me fait deviner mieux que tout le reste un certain côté de cabotinage qui s'alliait à l'indiscutable génie du romancier; mais je réserve mon opinion, car on serait mal venu de toucher aux idoles dans le sanctuaire qui leur est consacré.

Après avoir parlé du salon de Mrs Fields, il devient difficile d'en citer aucun autre, quoique les maisons où l'on cause soient nombreuses à Boston et que nulle part l'hospitalité, cette vertu générale en Amérique, ne soit pratiquée avec plus de grâce. Je noterai seulement l'effet de la culture intellectuelle, poussée très loin, sur les intérieurs, leur ameublement et leur décoration. Une sobre élégance est le signe distinctif de cette société qui tient à faire preuve de raffinement en toutes choses. Les splendeurs du luxe ne lui sont certes pas étrangères, mais l'éclat en est tempéré, fondu pour ainsi dire par le bon goût, comme il ne l'est pas toujours ailleurs. Je pourrais nommer par exemple une demeure particulièrement opulente qui eût ressemblé facilement à quelque fastueux magasin de bric-à-brac ou à un musée prétentieux des arts décoratifs. Le comble du tact a été de tourner cet écueil, de faire en sorte qu'il n'y ait rien de trop. Depuis les retables d'autel dérobés aux églises d'Italie, jusqu'aux bibelots de notre XVIIIe siècle, depuis les chefs-d'œuvre de la peinture allemande et française jusqu'au portrait de la dame du logis, — le plus beau qu'ait jamais peint Sargent, — tout est à sa place, tout, jusqu'à un drapeau des grenadiers de la garde de Napoléon qui a l'air de conter au coin d'une cheminée Renaissance les gloires de l'armée française. Il n'y a ni encombrement, ni profusion, ni étalage; une savante harmonie enveloppe tout; c'est simplement le cadre exquis d'une femme charmante. D'autres hôtels, — celui par exemple qui renferme une belle collection des tableaux du grand coloriste William Hunt, — feraient bonne figure dans le faubourg Saint-Germain et logent d'imposantes douairières qui n'y seraient nullement déplacées. Ce goût irréprochable semble s'étendre à la nourriture d'une façon qui justifie les théories de Brillat-Savarin. En Amérique on mange mal, même dans beaucoup de

maisons très riches où la principale préoccupation paraît être d'assortir la couleur des glaces et des sauces à la couleur des services de porcelaine et des fleurs enrubannées qui couvrent la table; mais à Boston la recherche de l'élégance extérieure ne retranche rien à l'excellence du fond. Il y a, bien entendu, dans les habitudes certaines choses qui nous étonnent : le premier déjeuner de viandes solides, le *grape-fruit*, cette grosse orange juteuse de la Floride, servie comme entrée en matière, l'abus de l'eau glacée, les hérésies en matière de vins. On peut dire cependant que sur les tables bostoniennes le menu atteste que les maîtresses de maisons ont beaucoup voyagé et rapporté de chaque pays d'Europe les plus excellentes recettes, greffées sur des plats de terroir qui ont bien leur mérite, comme les *baked beans*, pour ne parler que de ce plat de haricots très simple et pourtant aussi difficile à imiter que l'est ailleurs le non moins simple riz à la créole.

VI. — LES ILES. — MAISONS DES PAUVRES. — MAISONS D'OUVRIERS. — BRIGADES DE GARÇONS. — ASSOCIATION DES CHARITÉS DE BOSTON.

Les organisations de charité sont presque innombrables à Boston et durant les premières semaines de mon séjour dans cette ville j'attribuais à leur merveilleuse activité la suppression apparente du paupérisme. « Mais cependant, dis-je à l'une des femmes qui se consacrent avec le plus d'ardeur aux œuvres de bienfaisance, vous ne soulagez que ceux qui le méritent en s'aidant eux-mêmes; que deviennent les autres, ceux qui ne se laissent pas enrôler dans le travail, les bohèmes qui du haut en bas de l'échelle sociale se dérobent à toute régularité? Il n'y a pas de grande ville où des mendians ne tendent la main. Comment faites-vous disparaître cette catégorie d'individus? » Elle me répondit : « Nous avons les îles. » Et elle me cita les paroles d'un professeur éminent qui a formulé des préceptes d'éthique relatifs au progrès social : « Une partie de la population ne pourra jamais se dire libre, en ce sens que l'éducation des enfans pauvres doit être, malgré les parens s'il le faut, dirigée par la société d'une façon progressive, et que cette même société a le droit de rendre esclaves (*to enslave*) tous ceux qui volontairement choisissent une vie de vagabondage. Le temps est passé où de bonnes âmes donnaient au vagabond du pain et un abri. Tout vagabond dans un pays civilisé doit être arrêté et forcé au travail sous une direction publique. »

Voilà donc comment s'achète, au détriment de l'indépendance

et de la fantaisie personnelles, ce que les meilleurs et les plus intelligens parmi les citoyens d'une république appellent la liberté de tous. Il est instructif d'y songer. Puissions-nous cependant, malgré le progrès social, n'arriver jamais à la même rigueur, puissions-nous laisser toujours des mendians sous le porche de nos églises en souvenir des belles légendes chrétiennes de la pauvreté. Une église qui n'a point dans ses bas-côtés quelques déguenillés admis sans conteste à prier avec les riches ne saurait être tout à fait à nos yeux la maison du Seigneur. En Amérique, protestans et catholiques m'ont dit qu'il était facile aux pauvres décens et respectables d'obtenir des vêtemens propres pour assister aux offices ; mais à qui n'est pas « respectable » défense est-elle donc faite de prier ou seulement de se réchauffer tout en écoutant le chant de l'orgue, tout en recueillant presque sans le savoir ce qui tombe de la bonne parole ? Le vieux moyen âge concevait une sorte de liberté que n'ont point les pays purement modernes, et nous devons souhaiter d'en garder toujours les vestiges au milieu de nos acquisitions démocratiques.

Les établissemens correctionnels ne sont pas les seuls qu'on ait installés dans les îles voisines de Boston ; les *poor-houses*, les dépôts de mendicité sont relégués aussi à Long Island. Jamais je n'oublierai l'impression produite sur moi un matin du printemps dernier par l'aspect tout ensoleillé du port. Au delà des nombreux navires à l'ancre, les îles apparaissaient semées pittoresquement très près les unes des autres ; cet archipel semblait n'avoir d'autre but que d'ajouter à la beauté du panorama qui, des côtes découpées, déchiquetées, en promontoires, en péninsules, s'étend jusqu'à la baie du Massachusetts et s'y perd dans le bleu. Je savais cependant que chacune de ces taches était le réceptacle des immondices morales dont la ville est rigoureusement purgée, qu'on refoulait là-bas le vice et la mendicité ; je savais aussi qu'un scandale venait d'éclater à Boston révélant des abus fâcheux dans l'administration de ces tristes asiles. Et si justice a été faite c'est grâce, cette fois encore, au cri d'alarme poussé par une femme. A Mrs Lincoln appartient l'honneur d'avoir dénoncé ce qui se passait dans l'hôpital des pauvres de Long Island, et l'enquête a révélé force détails odieux.

Mr et Mrs Lincoln, des gens de bien sans cesse mêlés aux grandes charités bostoniennes, osent à l'occasion soulever le voile épais jeté en Amérique sur les vilaines choses dont on ne parle pas. L'œuvre à laquelle ce couple de philanthropes s'est particulièrement attaché est celle des logemens d'ouvriers ; un gros problème ! Le *tenement house*, où grouillent côte à côte de nombreux loca-

taires, est un enfer pour l'Anglo-Saxon : il lui faut, — et nous avons grand'peine à comprendre cette exigence, étant d'un tempérament plus sociable, — une demeure à lui, si petite qu'elle puisse être, où il n'ait pas à craindre le contact des voisins ; il lui faut ce qui ne peut se traduire en français : la *privacy* du *home*, la vie privée entourée de murailles dont il soit le maître. Mr et Mrs Lincoln ont pensé que, faute de mieux cependant, le *tenement house* lui-même pouvait être amélioré, devenir compatible avec la vie de famille. Pour cela ils se sont courageusement voués à l'administration de quelques maisons à étages bien nettoyées, où, se mettant au lieu et place du propriétaire, ils exercent comme gérans une surveillance dont profitent les locataires honnêtes délivrés ainsi de tout mauvais voisinage.

J'ai été invitée chez eux à une très intéressante soirée. Un M. Riis, d'origine hollandaise, écrivain et conférencier, nous lit une courte nouvelle de sa façon, intitulée *Skippy*, l'angoissante histoire d'un gamin des rues qui finit par la potence, quoiqu'il soit né avec toutes les qualités qui font un bon Américain. Le secret de son naufrage, c'est que le *home* lui a manqué, avec la cour où des enfans avides de jeu peuvent en liberté lancer une balle. Ce que revoit *Skippy* sous le sinistre bonnet, à la minute suprême, ce ne sont pas les méfaits dont il est à peine responsable ; non, il revoit le *tenement house* ignoble, cause première de tous ses maux. Les commentaires qui accompagnent ce récit ont d'autant plus de poids que M. Riis, si je ne me trompe, a longtemps occupé une importante situation dans la police. Après lui, plusieurs personnes encore parlent de l'enfance misérable et abandonnée, entre autres une demoiselle de Buffalo qui s'est attachée à moraliser les faubourgs de cette ville industrielle fort corrompue, paraît-il, d'après les détails qu'elle nous donne avec intrépidité sur la prostitution d'enfans de six ans. C'est encore pis qu'à Chicago, où le club des femmes eut quelque peine à faire porter de dix ans à seize l'âge du consentement pour les filles.

Le rouge monte aux joues des dames présentes, ce qui ne les empêche pas ensuite de faire honneur à une excellente soupe aux huîtres et à des rafraîchissemens variés. « Je vous mènerai voir mes *Skippys*, me dit l'une d'elles. Vous jugerez de ce que nous en faisons. »

Et, en effet, elle me conduit, le samedi suivant, entre sept et huit heures du soir dans le vaste local, salle de danse ou autre, qu'elle a loué au centre d'un quartier populeux, pour les exercices de sa brigade. Cette brigade est composée de gamins des rues dont elle prétend faire des hommes en s'aidant de la recette du professeur

Drummond qui a couvert l'Angleterre, et par suite l'Amérique, de compagnies très bien disciplinées. On attire de petits garnemens qui n'ont jamais été à l'école du dimanche, qui n'ont pas la moindre notion d'obéissance ni de respect, on les séduit par l'appât d'un semblant d'uniforme, qu'ils n'auront du reste le droit de porter que lorsqu'ils sauront faire l'exercice. Tous les garçons, d'un bout du monde à l'autre, ont des aptitudes naturelles pour jouer au soldat; peu à peu, tout en apprenant à manœuvrer selon l'ordonnance, ils apprennent aussi qu'un soldat ne doit avoir ni les mains sales, ni des cheveux incultes, ni des habits déchirés; ils apprennent l'exactitude, la soumission à une règle. Mais de la part des officiers, combien ne faut-il pas de patience! Deux étudians de Harvard, rompus aux exercices militaires, se dévouent à former la brigade récalcitrante, avec laquelle ce soir-là je fais connaissance. Il y a devant nous une troupe de petits bandits, chaussés pour la plupart de bottes éculées sans proportion avec leur taille et à l'aide desquelles ils s'administrent de formidables coups de pied. Ils en sont à l'ABC du métier et font de l'exercice un prétexte à mille gamineries; leur imposer silence serait impossible. Une émeute finit par éclater, forçant les chefs à faire évacuer la salle afin de séparer les agitateurs de ceux qui témoignent quelque bonne volonté. En vain la généreuse organisatrice de la brigade essaye-t-elle de les haranguer; en vain leur montre-t-elle les gravures très intéressantes qui accompagnent un article sur le procédé Drummond publié dans le *Mac Clure's Magazine*. Ils s'écrient en regardant les modèles qu'on leur propose : « Des soldats de plomb ! » Et les rires d'éclater, tous les projectiles qui leur tombent sous la main, crachoirs compris, de voler d'une tête à l'autre. C'est toujours ainsi au commencement. Gavroche en Amérique est tout de bon terrible, et il ne s'en cache pas; la sournoiserie paraît lui être inconnue comme la déférence. Il se moque effrontément des savans messieurs et des belles dames qui s'exténuent à lui faire du bien, mais au moins n'a-t-il jamais l'idée de les tromper par des grimaces hypocrites et intéressées. Pendant quelques semaines, il faudra lutter contre les diableries de ces indomptables; puis la peur d'être expulsés une fois pour toutes les assouplira; ils deviendront dignes de porter les glorieux insignes. Dès lors il est facile de les conduire comme un seul homme. On voit des brigades aller au bain en marquant le pas militaire; on en voit partir pour un de ces campemens rustiques qui sont entrés dans les mœurs américaines, les plus pauvres habitans des villes pouvant ainsi se donner quelques jours de repos au grand air, prendre d'utiles vacances

qui ne leur coûtent presque rien. J'ai lu que nulle part le développement des brigades n'était aussi remarquable qu'à San Francisco, que quatre cents garçons étaient allés sans surveillance former un camp d'été à 128 milles de là, sur la plage de Pacific Grove. Ceux-ci étaient arrivés au degré de *christian manliness*, de virilité chrétienne, qui leur est proposé comme objectif et qui implique avant tout le respect de soi-même ; ils étaient reconnus capables de se diriger tout seuls. L'autorité paternelle d'un bon officier peut beaucoup pour atteindre ce but, mais on compte aussi sur l'influence des femmes.

C'est un plaisir pour toute jeune Américaine active et déterminée de contribuer à la formation de cette armée du devoir. Je me rappelle mon étonnement la première fois qu'une mère de famille me dit de la façon la plus naturelle : — Une de mes filles a la vocation du *kindergarten;* elle donne aux petits enfans toutes ses matinées; l'autre dirige une brigade de garçons. — J'eus d'ailleurs l'occasion de voir ensuite combien était fréquent ce genre de charité. L'aimable fille d'un riche éditeur me fit visiter le club où les enrôlés sous ses ordres trouvent des livres, des jeux, une gymnastique, un petit théâtre. M'accompagnant ensuite à travers l'une des plus belles imprimeries qui soient au monde — la *Riverside press* de Cambridge — elle appelait pour me le présenter avec orgueil un de ses *boys* qu'elle avait placé chez son père, collaborateur empressé de la bonne œuvre qui l'absorbe tout entière. C'est peut-être aux femmes en effet qu'il appartient de former des hommes; l'instinct de la maternité qu'elles ont presque en naissant les prépare à cette tâche.

J'admire de plus en plus l'esprit public montré en toute circonstance par les dames de Boston; aucune des affaires de la ville ni de l'État ne leur est étrangère, elles poussent incessamment à la roue du progrès; l'une d'elles, en m'expliquant combien peu elle souhaitait pour sa part que le sexe dont elle fait partie fût admis à voter, me donnait cette raison : « Je ne serais plus libre de m'adresser à tous nos hommes politiques pour obtenir ce que je veux. » Et ce qu'elle veut, ce qu'elles veulent toutes, c'est le bien général, s'interdisent, même en matière de charité, l'élan aveugle d'un bon cœur, ayant sans cesse présens à l'esprit les grands problèmes sociaux, spécialement deux périls qu'en tous pays il y a lieu de combattre : l'agglomération des incapables dans les grandes villes et la confusion trop souvent faite entre les malheureux qu'il s'agit d'aider et les misérables par leur faute qu'il s'agit de réformer. On serait fort étonné dans les vieux pays de voir avec quelle facilité cette réforme

tentée par la philanthropie américaine s'applique au caractère des gens pour arriver ensuite à leur situation. L'ivrognerie est la plaie sociale; eh bien, un ivrogne peut être enfermé à l'*Inebriate hospital* et traité médicalement jusqu'à ce qu'il ait pris son parti de travailler pour sa famille. J'ai rencontré à un jour fort élégant, auprès de la table à thé de cinq heures, une délicate jeune femme qui donnait tous ses soins à l'hôpital des ivrognes. J'ai vu plusieurs fois une des dames les mieux posées dans la société bostonienne qui s'est fait une spécialité de visiter la prison des hommes; elle entre par permission spéciale dans les cellules, cause avec les condamnés, prend sur eux un empire extraordinaire. Elle est restée intrépidement enfermée seule avec un meurtrier dont on ne pouvait rien faire et qui, pas plus que les autres, n'a résisté à sa parole, à son énergique pitié. Il suffit de la voir pour comprendre l'ascendant qu'elle exerce : encore belle sous ses cheveux blancs, avec des yeux d'aigle pleins de flamme, une sorte de brusquerie bienveillante, une expression de force, de passion, d'enthousiasme dans tout son être, c'est la *fearlessness* en personne; elle ne craint rien et ne peut rien craindre. Le ton qu'elle prend n'est pas celui de l'exhortation douce et banale; elle parle à ces réprouvés des tentations et des fatalités qui ne sont point épargnées à ceux qu'ils considèrent comme les privilégiés de ce monde; elle leur fait sentir que tous les hommes sont semblables en somme, que tous doivent lutter, que pour tous la victoire est difficile. Je l'ai entendue, et je crois pouvoir me rendre compte de l'efficacité des moyens qu'elle emploie pour secouer les endurcis qui l'écoutent. L'un d'eux, sorti de prison après dix années et réhabilité à l'étranger, est venu lui dire, sous sa nouvelle apparence d'honnête homme, qu'elle seule l'avait préservé du désespoir, du suicide, que ce qu'il était devenu, il le lui devait. « Ceci, ajoute-t-elle en racontant le fait, est une de ces récompenses qui vous payent de tout. »

J'assiste à une séance de « l'Association des charités de Boston » laquelle a pour but d'assurer l'action harmonieuse des différentes œuvres de bienfaisance, d'empêcher la mendicité, d'étudier d'une façon toute scientifique les méthodes les mieux entendues pour le soulagement de la misère. Pas d'aumônes, mais des amis, telle est la devise de cette société. Elle procure des places, du travail, elle arrache de pauvres endettés aux griffes des prêteurs à gros intérêts, l'usurier étant, avec le whisky, le grand ennemi du peuple américain.

Cette année qui, par suite des paniques financières, de l'arrêt de la production et de la fermeture d'un grand nombre de fabriques, fut une année de souffrance exceptionnelle pour les pau-

vres, l'association fonctionna avec une ardeur exceptionnelle aussi. Dans la discussion des cas d'indigence examinés devant moi, le rôle joué par une des dames présentes, miss A... m'a surtout impressionnée. Le genre de charité qu'elle exerce prouve combien l'étude des langues contribue à élargir le cœur et l'esprit, multipliant chez chacun de nous pour ainsi dire des âmes diverses. Si elle ne comprenait pas toutes les langues de l'Europe, miss A... serait une puritaine de Boston pesant le bien et le mal dans les balances d'une justice rigoureuse; mais elle est devenue le truchement attitré des étrangers misérables. Elle s'est faite l'avocat de leurs besoins, de leurs sentimens, qui ne peuvent se transformer d'un jour à l'autre par l'effet de l'atmosphère nouvelle qu'ils respirent. Les Italiens en particulier sont ses enfans; elle leur donne ce qu'elle peut de la patrie absente; elle les écoute, elle se livre personnellement au blâme en excusant ce qu'il y a de plus répréhensible chez ces pauvres épaves qui, dans les faubourgs de Boston, se rappellent trop Naples ou Palerme. J'ai dit que tout le monde s'occupait des bons pauvres. Miss A... est peut-être seule à s'intéresser aux mauvais, à les aimer pour leurs péchés et pour leurs faiblesses. Appartenant moi-même au vieux monde corrompu d'où viennent les émigrans, je lui en reste reconnaissante comme si j'étais l'un d'entre eux.

VII. — LES « COLLEGE SETTLEMENTS ». — LEÇONS DE REPOS. — LA SCIENCE CHRÉTIENNE. — LES FADS BOSTONIENS.

Il va sans dire que cet esprit public si généralement américain se manifeste surtout chez les personnes mûres, affranchies plus ou moins par le célibat ou le veuvage des devoirs de la ménagère, et chez les mères de famille à qui l'école, où tous les enfans sont envoyés sans exception, laisse de longues heures de liberté; cependant il n'est point absent chez les jeunes filles. Je voudrais que les nôtres pussent voir tout ce qui remplit la vie de leurs sœurs d'Amérique, en plus du fameux *flirt*, et très souvent à son exclusion. D'abord, bien entendu, elles appartiennent presque toutes à plusieurs clubs, — on ne serait rien sans cela; — et les travaux d'un club ne laissent pas que d'être absorbans. Ils sont à la fois d'un ordre intellectuel et charitable; les membres d'un de ces clubs de jeunes filles n'ont-ils pas joué naguère une tragédie de Sophocle? L'exemple vient de Harvard, où les étudians, vers la fin du séjour que je fis à Boston, jouaient Térence en latin avec toutes les recherches d'un savant archaïsme : ces demoiselles se sont tenues modestement, et je m'en étonne, aux traductions du grec.

La plus belle des actrices sans contredit, — celle dont le pinceau de Mrs Whitman a fixé l'attitude de statue, les bras et les yeux levés au ciel, — une jeune Diane qui pourrait se contenter du rôle de déesse, passe de son plein gré, par unique désir de se rendre utile, la meilleure partie de ses journées comme professeur libre dans une école, et cela sans bruit, sans même en parler. Une autre, qui aurait le droit aussi d'être fière de sa beauté, puisque le fameux sculpteur Saint-Gaudens lui a demandé de poser pour une figure d'ange, est toute aux hôpitaux d'enfans et a écrit des conseils d'hygiène dont profite le premier âge. D'autres encore, et en grand nombre, s'intéressent aux *college settlements*. Elles ont goûté ces paroles d'un philanthrope anglais : « Nos chagrins délicats, impalpables, nos chères émotions si aiguës, si douloureuses, combien tout cela semble-t-il étrange, presque irréel, auprès de la grande masse de misère ignoble qui embourbe la vie des grandes villes ! »

Par la bouche de M. Robert Woods, une éloquente protestation est partie d'Andover House, ce foyer de la charité à Boston, contre la science égoïste et sans cœur. On souhaiterait de la faire arriver aux oreilles de tous les orgueilleux qui croient que le travail intellectuel les dispense d'aimer l'humanité, de se dévouer à elle. En voici le résumé : la société moderne a de grandes ressources jusqu'ici mal appliquées à des besoins multiples, il faut équilibrer les ressources et les besoins, mobiliser les forces de la civilisation, c'est la meilleure de toutes les politiques. Mais la société ne sera pas sauvée par des *moyens*, elle le sera par des *personnes;* il faut l'influence individuelle, l'intimité continue, l'intérêt pris aux affaires humaines par ceux qui ont bu aux sources de la science, qui ont acquis la largeur philosophique et historique nécessaire pour bien aimer son prochain. La science acquise, loin de détourner de l'exercice de la philanthropie, n'ajoutera qu'un stimulant de plus à la pitié naturelle. Chacun de nous, sans exception, doit être apôtre.

Je voudrais pouvoir citer tout ce que M. Woods a écrit d'excellent sur l'idée du *settlement* universitaire ; on y trouverait beaucoup de ressemblance avec le *settlement* social tel que l'a compris miss Addams (1). Le but est toujours de rendre le travail des pauvres attrayant, la vie des pauvres agréable. Il importe que l'homme commence à visiter partout d'autres hommes ses frères, que chaque visiteur soit un ange de force montrant à son frère

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1894 : *La condition de la femme aux États-Unis. Hull House.*

plus faible l'ignominie d'une vie basse, et lui donnant par son propre exemple la vision d'une vie meilleure. M. Woods voudrait deux établissemens de ce genre dans chaque quartier populeux, un d'hommes et un de femmes. Il en existe plusieurs à Boston. Le premier que j'ai visité était tout petit par la dimension de la maison, mais aussi grand qu'aucun autre, si l'on considère le zèle qu'apportaient dans leur tâche les résidentes, car, bien entendu, des visiteuses ne suffiraient pas; la maison doit être habitée par des personnes qui lui donnent tout leur temps, prêtes à communiquer du matin au soir avec les voisins de conditions diverses. Certains résidens, certaines résidentes qui ont des ressources personnelles, se passent de salaire, d'autres sont soutenus par les membres des Universités et par les gens charitables de la ville. J'arrive, à l'heure qu'on appelle entre chien et loup, dans le *settlement* qui sera toujours pour moi celui de la petite aveugle. Cette fillette de six ou sept ans était blottie sur les genoux d'une jeune femme qui lui racontait des histoires, tout en se berçant avec elle dans son *rocking chair*. A notre approche elle se leva d'un bond, avec la liberté d'un enfant heureux, courut vers nous, ses pauvres mains étendues comme les antennes d'un insecte pour tâter les obstacles. En une minute, elle nous eut comptées, elle eut placé ses sympathies, nous demandant de nous déganter pour sentir nos mains, et babillant sur une foule de choses qu'elle semblait avoir vues. « C'est la joie de la maison, nous dit une des résidentes. Ses parens nous la donnent, ayant beaucoup de garçons qui faisaient de leur sœur une petite martyre. »

D'autres enfans vont et viennent, du dehors où il neige dans le petit salon bien chaud. Quelques-uns apportent un sou d'épargne pour la caisse où fructifient leurs économies. Ce sera peut-être là le commencement d'une vertu dont on n'a eu longtemps aucune idée en Amérique, ce pays par excellence du gaspillage insouciant. Les visiteuses aussi se succèdent, jeunes femmes de condition moyenne, qui, pâles, fatiguées, cherchent encore à rendre service, après une journée laborieuse : celle-ci donne des leçons, celle-là est employée dans une administration, mais, étant du quartier, elle veut en passant, avant de rentrer chez elle, prendre des nouvelles de la grande famille. Une graduée d'université prouvera de même que quatre années d'études supérieures ne l'ont pas séparée du commun des mortelles.

Le second *settlement* où j'ai été reçue renfermait plusieurs jolies chambres, dont chacune avait été meublée aux frais d'un

des collèges de femmes du Massachusetts. La directrice de l'établissement nous dit qu'elle laisse à ses aides toute l'initiative possible, qu'il ne faut pas de règle étroite, mais simplement opposer les forces organisées du bien aux forces organisées du mal, sans avoir peur de se salir les mains en s'attaquant aux misères morales, qui ne sont souvent que les résultats presque inévitables de l'extrême pauvreté. Elle et ses compagnes se sont livrées pour commencer à une étude approfondie des conditions sociales du quartier, puis, une fois au courant des habitudes, des travaux de leurs voisins, tout a été facile ; elles n'ont eu qu'à entrer en communication avec les œuvres de charité déjà existantes aux alentours, avec les *trade unions*, les clubs d'ouvriers, les sociétés de tempérance, à visiter les malades, à causer, à prêter des livres, à suggérer des amusemens sains. Dans la pièce voisine, nous entendons un babillage confus ; eh bien, cette chambre est pleine de petits enfans ; ils occupent leur après-midi d'une façon puérile en apparence, mais qui a cependant son côté sérieux. Une de ces dames leur apprend à faire un drapeau, à tailler le bois, à coudre l'étoffe en disposant les couleurs comme il faut ; celui qui aura réussi dans ses efforts emportera le drapeau, et, tout en le fabriquant, il en aura entendu l'histoire, c'est-à-dire les principaux faits de l'histoire d'Amérique.

A chaque instant la porte claque ; les mères de famille viennent demander des recettes de ménage, des renseignemens, des conseils de toute sorte On fait de la musique certains soirs. Ce sont des réceptions très simples sans doute, mais que l'on rend aussi agréables que possible. Les fleurs, les recherches décoratives abondent, et rien de tout cela ne rend les invités envieux, puisqu'ils en jouissent. Dans les *settlements* d'hommes, le capitaliste, le savant et l'ouvrier se rencontrent d'aventure sur un terrain neutre, d'égal à égal, et les résultats de ce rapprochement peuvent être considérables pour l'avenir.

Il ne faut pas croire que les jeunes filles américaines s'en tiennent à la philanthropie scientifique et raisonnée. Elles pratiquent, tout comme les nôtres, la charité mondaine. J'ai fréquenté des ventes au profit des pauvres, aussi brillantes que celles qui ont lieu à Paris, l'une d'elles en particulier, dont tous les produits étaient japonais et vendus par les plus charmantes bostoniennes déguisées en Japonaises ; la décoration des boutiques et la disposition générale du marché étaient d'une scrupuleuse rigueur ethnographique et d'un effet très pittoresque. Ni les bonnes œuvres, ni le goût passionné de l'étude ne détournent des occasions de plaisirs ; il faut voir comme la société se précipite pour entendre

pendant ses tournées le grand comique américain Jefferson, pour applaudir les acteurs célèbres que la France envoie! Le vaste hall, où chaque semaine est donnée de la musique d'orchestre excellente, est toujours comble. Le recueillement général ne laisse aucun doute sur la sincérité de l'intérêt pris par l'auditoire à ces concerts qui ne durent qu'une heure et demie environ, — mesure qu'il serait fort sage d'adopter partout.

Beaucoup de jeunes filles sont bonnes musiciennes; elles s'empressent, aussitôt qu'elles le peuvent, de partir pour Munich et Bayreuth. Celles qui dessinent vont étudier la peinture en France, en Italie, prétexte à voyager. Au retour elles travaillent d'arrache-pied, rivalisant d'ardeur et de persévérance avec les artistes de profession. *Rien à demi* semble être la devise de toutes ces intelligentes, tenaces et ambitieuses personnes.

Une question que je devine sur les lèvres de mes lectrices est celle-ci : — Comment la faiblesse des femmes, si herculéenne qu'elle puisse être, résiste-t-elle à une pareille dépense d'activité, à ces existences doubles, triples, quadruples, menées de front et à la vapeur? — Tenons compte de l'influence excitante, exhilarante d'un climat sec qui vous met du vif-argent dans les veines. Quelquefois cependant, très souvent même, la force nerveuse qu'on y puise cède tout à coup, les ailes qui vous portaient se brisent, et on tombe épuisée. Combien sont communs les signes de l'étisie, la rougeur hectique plaquée aux pommettes, les figures hâves, les joues creuses, les lèvres pâles, les yeux cernés! La maladie nerveuse est partout, et voilà pourquoi les « leçons de repos » données par miss Payson Call ont tant de vogue. L'Amérique est probablement le seul pays du monde où l'on ait soumis à des principes d'hygiène l'art de se laisser aller.

J'ai sous les yeux le livre curieux de miss Call : *Power through repose*. Elle y raconte, — ce que je n'ai pas de peine à croire, — qu'un médecin allemand, s'étant établi en Amérique, fut absolument déconcerté par le nombre et la variété des désordres nerveux qu'on venait lui soumettre. A la fin il annonça la découverte d'un nouveau mal qu'il décora du nom d'*americanitis*. — Contre l'*americanitis* la Faculté s'évertue en vain, des maisons de santé spéciales se multiplient, on ordonne des cures de repos comme ailleurs des cures d'eau froide. Très judicieusement miss Call fait observer que les infirmités produites par un long oubli des lois de la nature ne peuvent être guéries que par un retour à ces lois dédaignées. Il faut donc apprendre, — et son enseignement roule là-dessus, — à s'abandonner dans le sommeil, à éviter toute contraction nerveuse en voiture ou à cheval, à penser tranquillement sans collaboration

de forces superflues, à écouter et à regarder sans tension inutile, à causer sans caqueter à outrance, à diriger sa voix d'après les principes d'une saine physiologie, à ne pas coudre avec sa nuque, à ne point provoquer la crampe en écrivant, etc. Le chapitre le plus instructif, pour nous autres Françaises, du degré de surexcitation où peut arriver une Américaine est celui qui traite des fausses émotions : passion des élèves pour leur institutrice; attachemens morbides des jeunes filles entre elles; amours artificielles qui ne sont que l'amour de l'émotion, non pas celui de la personne; bref, pour tout traduire en un mot expressif qui résume le summum de la surexcitation nerveuse et la perte de tout empire sur soi-même : *l'ivresse sèche*. — En lisant ces pages on sent avec plaisir que la France est le pays du naturel et on se met à apprécier cette créature de bon sens, *Henriette*, qui nous avait toujours paru terre à terre à l'excès avant la traversée de l'Atlantique. Exagérer le devoir jusqu'au pédantisme et le sentiment de soi-même jusqu'à l'obsession, voilà des défauts auxquels Molière n'avait jamais pensé! Nous ne possédons pas d'expression équivalente à *self-consciousness*, qui peint un état d'âme sorti du puritanisme. L'incessant examen de conscience nous est étranger, la religion catholique habitue celles qui la pratiquent à se laisser conduire; il en résulte, morale à part, une certaine grâce timide et une aimable méfiance de soi.

Miss Call soigne l'âme et le corps, car elle nous dit qu'une dame vint la consulter pour guérir un excès de susceptibilité; elle lui recommanda, toutes les fois qu'un mot la blesserait, de se figurer que ses jambes étaient lourdes, ce qui devait produire un relâchement des muscles, un dégagement des nerfs, et soulager la tension causée par sa trop grande impressionnabilité. Il paraît que l'ordonnance fit merveille, ce procédé tout extérieur aidant l'esprit de la malade à s'élever vers une plus haute philosophie. Nous comprenons mieux les conseils suivans : « — Ne résistez jamais à un ennui; il est grossi par l'effort que vous faites pour le surmonter. — Le corps doit être dressé à obéir à l'esprit, l'esprit doit être dressé à donner au corps des ordres qui méritent d'être suivis. — Évitez la trop grande préoccupation de vous-même, la folie n'étant peut-être que de l'égoïsme monté en graine. — Plus vous employez le mot *je*, plus augmente en vous la maladie nerveuse. — Prenons tranquillement tout ce que la nature est constamment prête à nous donner et usons-en pour l'objet qu'elle nous propose qui est toujours le plus vrai et le meilleur; nous vivrons ainsi comme vit un petit enfant, avec la sagesse en plus. »

La « sérénité du petit enfant » est l'idéal offert par miss Call à ses élèves. L'une d'elles me raconta qu'en lui enseignant le repos, le parfait abandon de ses membres, son professeur l'avait mise en état de rouler du haut en bas d'un escalier sans se faire aucun mal; elle m'offrit d'assister aux exercices et j'y consentis volontiers. J'allai avec elle chez miss Call. Je vis une jeune femme d'apparence calme et distinguée qui, en deux mots et sans aucun charlatanisme, m'exposa ce qu'elle ne veut pas appeler sa méthode, n'y voyant aucune idée nouvelle, rien que le retour à la nature. — Le rétablissement de l'équilibre physique et moral amené par l'art de ne rien faire pourra sauver la vie à beaucoup d'Américaines surmenées; il doit être importé aussi en France assez prochainement. Peut-être les plus coquettes d'entre les Parisiennes se laisseront-elles tenter par le costume que miss Call endossa ce jour-là : un simple maillot recouvert d'une tunique de soie légère qui laisse libres les jambes et les bras. Cet accoutrement à la grecque n'est pas de rigueur : la blouse et le pantalon de gymnastique suffisent; mais nous étions priées de suivre attentivement le jeu des muscles qui eût disparu sous l'étoffe. Miss Call étendue sur le plancher, ou debout dans des attitudes d'une grâce parfaite, nous donna vraiment l'impression reposante de l'abandon de tout effort et de toute volonté. Les yeux fermés, elle s'imagine être lourde comme du plomb, puis exécute avec lenteur des mouvemens dont chacun de ses membres s'acquitte comme s'il faisait partie, dit-elle, d'un sac d'os rattachés entre eux par des liens très lâches. Il en résulte beaucoup de souplesse. Elle s'est approprié, en l'élargissant, le système Delsarte très répandu en Amérique, mais Delsarte ne pratiquait que la lettre, elle se pique d'avoir découvert l'esprit. Certainement l'art peut profiter de ses expériences; elle croit qu'au théâtre une école de sincérité, opposée à l'hystérie dramatique trop répandue, en résultera. Liberté, rythme, équilibre, voilà les qualités qu'elle se propose de faire acquérir par un exercice normal qui, en même temps qu'il fortifie le corps, stimule le cerveau. Je n'ai pu juger que de la partie plastique et je dois convenir qu'elle était sans reproche. Il y a peut-être plus de rapports que l'on n'en distingue au premier aspect entre les cures par le repos de miss Call et les préceptes de cette nouvelle Science chrétienne qui implique également une espèce de quiétisme, réaction nécessaire contre l'infatigable *vouloir* puritain.

La Science chrétienne, que Mrs Coolidge (1), une de ses

(1) *The modern expression of the oldest philosophy*, by Katharine Coolidge. Boston.

adeptes, nous présente comme l'expression moderne de la plus ancienne philosophie, la Science chrétienne, si critiquée qu'elle soit par quelques-uns, est en train de faire concurrence à la médecine dans certains cercles de New-York et de Boston. Elle est surtout en faveur à Boston, si fortement imbu de *Transcendantalisme* et qui se souvient toujours de l'enseignement d'Emerson : « Attelez votre charrette à une étoile. » C'est à Boston aussi que le grand prédicateur, l'évêque vénéré, Phillips Brooks, a prononcé ces belles paroles : « Il n'y a qu'une vie, la vie éternelle. » Tout ceci est parfaitement d'accord avec la science nouvelle ou renouvelée : il n'y a pas un principe pour les choses spirituelles et un autre pour les choses naturelles; le même principe agit à travers le monde; la matière est animée de vie divine comme l'esprit lui-même; produits de la pensée créatrice, nous partageons sa vitalité sans bornes; notre santé, tant morale que physique, dépend de ce courant établi. La guérison des maux physiques est secondaire; la santé du corps s'ensuivra quand nous aurons l'âme saine. Salomon ne croyait pas non plus que Dieu eût fait la mort, entrée en ce monde par l'envie du diable et menaçante seulement pour qui se tient avec lui.

Je vais trouver une des dispensatrices de la science chrétienne dans son cabinet :

— Est-il vrai, madame, qu'à Boston et ailleurs plus d'une jeune femme se passe des secours du médecin dans la crise de la maternité, sous prétexte que nous devons vivre comme les lis des champs?

— C'est un fait. Les femmes qui se dirigent d'après les préceptes de la science chrétienne oublient en cette circonstance, comme dans toutes les autres, qu'elles ont un corps. Elles se dispensent des précautions d'usage: on est étonné de les voir se lever, sortir, faire ce que le vulgaire appelle des imprudences et ne pas s'en porter plus mal.

— Mais enfin une jambe cassée demande à être remise. Que dois-je faire si je me casse la jambe?

— Vous devez vous dire qu'elle n'est pas cassée, que le mal est illusion, et votre jambe guérira. Un accident brutal est beaucoup moins difficile à guérir que ces maux chroniques qui sont une mauvaise habitude de l'esprit. Je me suis blessée au bras dernièrement. J'ai continué d'agir en refusant de croire à mon mal et en me disant que tout était bien avec l'aide de Dieu. Deux jours après il n'y paraissait plus. Il y a des années que j'ai reconquis ainsi ma santé perdue au dire des médecins. Je l'ai reconquise pour mon enfant, pour beaucoup d'autres...

— Pourrais-je être de ces privilégiés?

— Tout dépend de l'état de votre âme. Je vais commencer une série de leçons ces jours-ci: veuillez y assister.

— Ainsi vous conseillez d'abord à ceux qui souffrent de se persuader que cette souffrance n'existe pas, et vous les pénétrez de ce qui est votre conviction jusqu'à ce que le soulagement s'ensuive? Vous les magnétisez...

— Il n'y a pas de magnétisme là dedans, ou bien c'est un magnétisme involontaire, celui que chacun de nous exerce sur ses frères et qui représente le pouvoir croissant de recevoir et de rendre la vie. Nous n'employons ni l'hypnotisme ni la suggestion. Nous traitons le corps par l'âme.

— La religion ordonne de se résigner aux épreuves; c'est le moyen de souffrir moins, je vous l'accorde, en s'épargnant les angoisses de l'impatience et de la révolte. Il me semble que la religion suffit, mais je crois que j'ajouterais à la force qu'elle donne une opération chirurgicale si par malheur j'en avais besoin.

Cette doctoresse d'un nouveau genre sourit avec une indulgente pitié pour mon aveuglement:

— Nous ne pouvons discuter avant que vous ayez suivi mon cours et que vous ne vous soyez prêtée à un petit examen...

— De conscience? Vous ausculterez mon âme?

— D'une façon sommaire et avec discrétion, uniquement afin de savoir si vous êtes dans les dispositions nécessaires pour guérir et afin de vous aider à y atteindre.

Elle a un air d'honnêteté profonde, des yeux de médium, vagues et bistrés, le teint maladif, quoiqu'elle prétende être parfaitement bien portante depuis qu'elle a trouvé la vérité.

Je dépose sur sa cheminée le prix de la consultation, et je me retire, en pensant à une amie qui, convertie à ce genre de cure spirituelle, a laissé grandir en elle une maladie intérieure dont elle serait morte sans des secours terrestres tardivement réclamés.

— C'est que sa foi était faible! diront quelques-uns.

D'autres se borneront à sourire, d'un sourire obstiné, comme cette belle jeune femme qui, peu de jours après la naissance de son enfant, me reconduisait, la tête découverte, le cou nu, sur le perron de sa demeure, et se tenait là par une glaciale journée de mars, en défiant les refroidissemens.

Ces exemples aideront à découvrir ce qui est à Boston le revers de la médaille, une médaille si intéressante d'ailleurs, frappée de tant d'énergies et de délicatesses à la fois. L'engouement y règne, c'est chose proverbiale : toute l'Amérique vous parlera des *fads* bostoniens. J'en ai constaté deux ou trois pendant

mon séjour et, si je n'en ai pas relevé davantage, c'est probablement faute d'attention. Le plus curieux m'a paru être celui dont Mozoomdar, le réformateur hindou, était l'objet. Certes le Congrès des religions à Chicago fut une grande chose ; il y eut dans cette rencontre volontaire des ministres de tous les cultes existans et dans l'échange amical d'idées qui se produisit entre eux un témoignage superbe de la tolérance des temps et de l'esprit de sincérité qui prévaut de plus en plus; peut-être marquera-t-il l'ère d'une sorte d'unité spirituelle ; mais que cette unité de si fraîche date autorise des sermons bouddhistes prononcés dans une chaire chrétienne, voilà qui semble plus difficile à admettre. Cependant, je suis moins choquée des rapprochemens faits à Unity Church, (Chicago), par Dharmapala, de Ceylan, entre le Christ et le Bouddha, j'en suis moins choquée, dis-je, que de la pieuse attention accordée par les dames de Boston à la révélation d'un nouveau christianisme, christianisme oriental opposant sa gloire ensoleillée aux formes vieillies du nôtre.

L'engouement pour Mozoomdar est un exemple de *fad* pour les personnes; l'engouement pour l'*Intruse* et les *Aveugles*, un exemple de *fad* pour les livres. L'abus des clubs aussi est un *fad* à Boston. J'ai montré, je crois, leurs bons côtés; mais, en se multipliant, ils multiplient aussi les coteries. N'y a-t-il pas, d'après les statistiques, deux clubs de femmes légistes : le *Portia* et le *Pentagon?* C'est assurément sans proportion avec le très petit nombre d'avocates ou d'étudiantes en droit. Les personnes d'une même profession risquent, en formant ainsi à l'écart une catégorie spéciale, de tomber dans la *pose*. Il est bon d'oublier quelquefois ce qu'on sait et ce qu'on est. La spontanéité, le parfait naturel sont des dons trop précieux pour qu'une femme risque de les perdre par excès de méthode et d'exclusivisme. Quand nous voulons goûter un livre, nous autres Françaises, nous le lisons au coin du feu, sans autre but que notre propre plaisir, sans éprouver le besoin de répéter à tout venant le fameux : « Avez-vous lu Baruch ? » en manière de propagande. A Boston les lectrices s'associeront pour commenter et discuter ce livre: voilà un nouveau club formé au nom de tel ou tel auteur. Il s'ensuit que, malgré tout le bien que j'ai dit de la conversation, celle-ci emprunte à l'habitude des clubs presque autant de défauts que de qualités ; le laisser aller, la légèreté lui manquent un peu ; on évite plutôt qu'on ne provoque ce passage rapide d'un sujet à un autre d'où jaillit le trait imprévu. La parole est un art porté très haut par quelques-uns, hommes et femmes, mais plutôt sous forme de monologue. D'ailleurs l'extrême politesse qui a cours défend

dans la causerie, même intime, tout ce qui de près ou de loin ressemble à une interruption; pour ne pas couper la parole au voisin, on laisse parfois refroidir la riposte, et les formules *Pardon! Excusez-moi!* reviennent plus souvent que nous ne le jugerions nécessaire. Il s'ensuit un peu de formalisme et d'apprêt. De même les mots heureux prononcés à la ronde sont recueillis, répétés, « mis sous verre, » surtout lorsqu'ils émanent de beaux esprits officiellement reconnus. Ceux-ci ne pouvaient être plus choyés à l'hôtel de Rambouillet qu'ils ne le sont par les précieuses de Boston. Nous supplions les dames américaines qui n'ont connaissance de ce mot qu'avec l'accompagnement d'une épithète injurieuse de vouloir bien oublier leur grand favori Coquelin en Mascarille, de se souvenir qu'avant d'être rendues *ridicules* par Molière, les précieuses furent *illustres* au gré de Corneille. La pruderie, l'affectation, le pédantisme qu'on a reprochés aux imitatrices dégénérées du premier *rond* dont Voiture était *l'âme* ne fut que l'exagération bourgeoise des raffinemens et des délicatesses fort louables opposés par de grandes dames, qui étaient aussi des femmes de bien, aux dérèglemens communs des mœurs et du langage. Comme Boston, l'hôtel de Rambouillet représenta un foyer de culture intellectuelle, et, en s'y reportant, on retrouverait dans l'un presque tout ce qui a cours aujourd'hui dans l'autre : le respect d'une vertueuse contrainte; le culte de l'amitié; le mépris des choses grossières ou même trop sensibles; l'oubli volontaire des nécessités du corps et des conditions de la vieillesse ; les subtilités d'une langue de convention décernant de jolis surnoms aux initiés, etc. De même que la cour et la ville jalousaient l'hôtel de Rambouillet, de même les grandes villes rivales lancent à l'Athènes de l'Amérique les flèches de l'envie; ce qui n'empêche pas que ce soit de Boston en particulier, et de la Nouvelle-Angleterre en général, que part la généreuse et noble impulsion qui chez nous autrefois, vers le commencement du XVIIe siècle, se communiquant du palais d'Arthénice à la France entière, y produisit le savoir-vivre, la politesse et l'esprit du monde, — dont les noms même étaient presque inconnus jusque-là.

TH. BENTZON.

DIEGO VELAZQUEZ

DERNIÈRE PARTIE [1]

VIII

Après avoir réuni et envoyé à Naples pour y être dirigées sur l'Espagne les acquisitions faites pour son maître, Velazquez put enfin songer à regagner sa patrie. Il avait pris ses passeports de manière à suivre la route de terre, mais la guerre avec la France l'obligea de renoncer à ce projet. S'étant donc embarqué à Gênes, il débarquait à Barcelone après une pénible traversée, au mois de juin 1651. Son absence avait duré plus de deux ans et demi. On comprend avec quelle joie il fut accueilli par sa famille et par le roi lui-même, impatient de revoir ce fidèle serviteur. Dès son arrivée, ses appointemens de peintre de la chambre et d'inspecteur des bâtimens lui étaient payés pour tout le temps qu'il avait été éloigné. Mais les occupations toujours plus nombreuses que ces charges imposaient à Velazquez allaient désormais remplir presque tous les momens de sa vie et ne lui laisser qu'une part très restreinte de son temps pour se livrer à la peinture. Cette tendance à élargir leur style qui se manifeste avec l'âge graduellement chez les grands artistes devait chez lui s'accuser davantage encore, à raison de la nécessité où il était d'adopter une manière de plus en plus expéditive, car Philippe IV lui confiait une foule de soins et de commandes dont il attendait la prompte exécution. En dépit de son caractère hautain et renfermé, il montrait un

(1) Voir la *Revue* du 1er et du 15 août.

attachement toujours plus grand pour son peintre. Velazquez revenait d'ailleurs entouré d'une renommée éclatante, honoré de la faveur du pape et des grands personnages avec lesquels il avait frayé. Cavalier accompli, il était en même temps plein d'amabilité et de réserve, et ses contemporains s'accordent à le représenter comme un des hommes les plus distingués de la cour à cette époque. Il était prêt et désigné pour les grands emplois. Entre tous, celui de gentilhomme de la Chambre était alors le plus recherché, parce qu'il donnait le droit d'approcher de plus près la personne du roi. Au moment où dans la pleine maturité de l'âge, possédant à fond toutes les ressources de son art, Velazquez aurait pu beaucoup produire, il brigua la charge de maréchal du palais. Plus d'une fois déjà, dans les travaux de décoration pour lesquels sa supériorité était pourtant incontestable, il avait rencontré bien des ennuis, des jalousies, des compétitions de courtisans ou de rivaux qui voulaient l'évincer. La dignité qu'il sollicitait devait lui assurer une situation hiérarchiquement mieux définie et plus indépendante. Un an après son retour d'Italie, elle était devenue vacante, et, encouragé par le roi, le peintre s'était mis sur les rangs. Les candidats étaient nombreux et d'après l'ordre des présentations faites par les six membres de la commission sous la présidence du majordome en chef, il n'avait que peu de chances d'être nommé. Un des membres ne l'avait même pas porté sur sa liste, et sur aucune des cinq autres il ne figurait en première ligne. Mais Philippe IV, avec sa concision habituelle, écrivit en marge du rapport qui lui était adressé à cet égard ces simples mots : « Je nomme Velazquez. »

Les appointemens de maréchal du palais s'élevaient à 3 000 ducats avec un logement dans la trésorerie. Il est vrai que les attributions attachées à ce poste étaient aussi nombreuses que délicates. Le titulaire avait pour mission spéciale la surveillance et la décoration du palais ainsi que l'organisation des voyages royaux. Tête nue, en manteau de cour, il doit se tenir à la disposition du roi, veiller à l'entretien, à la propreté des appartemens. Les clefs qu'il porte à la ceinture ouvrent les diverses portes du palais ; il assigne aux dames de service leur quartier, et dans les repas officiels, quand le roi se met à table, il lui présente sa chaise. Il organise les fêtes, les mascarades, les représentations théâtrales, les tournois et les bals ; il en arrête le programme avec le roi et répartit entre les ayans droit les places des spectateurs. En voyage, il pourvoit au logement des souverains et des personnes de leur suite ; il s'arrange avec les propriétaires des maisons où ils doivent habiter et fait poser un drapeau sur le logis réservé au roi.

M. Justi, à qui j'emprunte ces détails, trace un tableau lamentable des, soins minutieux et parfois répugnans qu'entraînaient ces diverses fonctions. La propreté n'était guère en honneur à cette époque, et par ce que nous savons de la mauvaise tenue de nos résidences royales sous Louis XIV et même sous Louis XV, nous pouvons juger de ce qu'étaient les choses en Espagne. Dans le palais de Madrid, la vue n'était pas plus ménagée que l'odorat, même aux abords de la chapelle; et il serait difficile de rapporter ici ce que les chroniques du temps nous apprennent à ce sujet. Velazquez eut grand'peine à obtenir sur ce point une amélioration d'ailleurs toute relative. En hiver, le sol des corridors était garni d'une véritable litière, et quand Philippe IV allait faire ses dévotions dans quelque église de la ville ou des environs, on devait également y faire porter des paillassons. Puis c'étaient les garnitures des lits royaux ou des sacs remplis de paille sur lesquels couchaient les gardes qu'il fallait renouveler. La domesticité était innombrable, et l'on possède les notes de toutes les fournitures de linges, de torchons et de brosses pour le nettoyage des chambres ou de la chapelle du palais. En voyage, un charpentier et ses aides suivaient la troupe des serviteurs pour confectionner aux étapes désignées les meubles les plus indispensables. Ces voyages périodiques de la cour pour se rendre aux résidences d'été, aux réunions des Cortès dans les provinces, ou aux camps, occasionnaient des dépenses et des pertes de temps considérables. Quant à l'incommodité de ces voyages, on ne saurait s'en faire une idée. « Tout au plus, dit un contemporain, trouve-t-on un toit au-dessus de la terre nue (1). » Ustensiles de cuisine et de table, literie, tapisseries, chaises, vaisselle et mobilier, il fallait tout emporter avec soi, à dos de mules, car pour ces transports on n'avait ni cours d'eau, ni canaux, mais des routes à peine tracées, au milieu de contrées qui ressemblaient au désert. Les ambassadeurs ne tarissaient pas en plaintes à ce sujet, et les plus fortes constitutions ne résistaient pas toujours à de telles fatigues. Les Espagnols eux-mêmes avaient besoin de quelques jours de repos après de pareils voyages, avant de reprendre leur vie accoutumée. Giustiniani mettait cinquante jours pour aller en novembre et décembre de Toulouse à Madrid, où il mourait à peine arrivé. « Il n'est pas de fortune privée, dit un Vénitien, qui permette de suivre le roi en campagne: tout coûte trois ou quatre fois autant qu'en Italie. Un de ces voyages absorbe à lui seul les revenus de toute une année, et en hiver les voitures doivent par-

(1) Dépêche de Niccolo Sagredo du 16 avril 1641.

fois être abandonnées en plein champ, ensevelies sous la neige... Celui qui veut se mortifier n'a qu'à venir ici ; il trouvera l'occasion de le faire bien mieux qu'en entrant dans l'ordre de Saint-François (1). »

Mais les plus grosses difficultés provenaient de la pénurie du trésor. Rien qu'en Castille, dans un espace de deux ans, de 1654 à 1656, les dépenses des voyages de la cour s'élevaient à plus de 400000 pesetas, et par momens il n'y avait pas un maravedi en caisse. Les ouvriers ne voulaient plus travailler, ni les marchands livrer leurs fournitures, et, pour ne pas jeûner, les dames de la cour se faisaient apporter leur nourriture du dehors. Elles reprisaient et rapiéçaient elles-mêmes leurs vêtemens. Tout le monde d'ailleurs était endetté. En 1653, Velazquez était à découvert de 30000 réaux, et une autre année on ne lui avait pas remboursé 60000 réaux qu'il avait avancés. A sa mort, malgré sa probité et sa vigilance, il avait dépassé de 3264 ducats le budget qui lui était alloué, et son bien fut alors mis sous séquestre. Si, au prix où on l'estimait alors, l'honneur de la charge était grand, le profit, on le voit, était mince, et dans cette vie consumée par de misérables soucis, au milieu de ce mélange de luxe et de saleté, d'ostentation et de misère, il devait être dur pour un homme de sa valeur de ne trouver ni à exercer librement son art, ni à procurer aux siens quelque aisance.

En dépit des embarras financiers, le train des dépenses continuait de plus belle. On l'avait bien vu au moment du mariage du roi avec sa nièce Marianne d'Autriche. Sans parler des parures de diamans et des cadeaux de toute sorte offerts à la princesse, partout sur son passage ce n'avaient été que fêtes et illuminations. A Madrid, architectes, sculpteurs et peintres avaient à l'envi travaillé à la décoration des cinq arcs de triomphe élevés en son honneur et dont chacun ne coûtait pas moins de 2500 écus. Le cortège, très nombreux, magnifiquement vêtu, s'était déployé à travers les rues de la ville, tendues de tapisseries et jonchées de fleurs. Çà et là le vin jaillissait des fontaines, et sur vingt théâtres dressés pour la circonstance on jouait des pièces allégoriques composées par les écrivains les plus renommés. La petite reine, objet de toutes ces réjouissances, n'était encore qu'une enfant, sans grande beauté ni distinction, et, si l'on en juge par les amusemens auxquels elle se prêtait, ses goûts semblaient assez vulgaires. M. Justi raconte, en effet, que, pendant le carnaval de 1651, une personne de la cour ayant trouvé plaisant de lâcher sous les jupes

(1) Justi, II, p. 222.

des dames une nombreuse bande de souris, cette invention l'avait fort divertie. Son visage était d'ailleurs parfaitement insignifiant, et les costumes dont elle était affublée par la camarera major chargée de la façonner à la mode espagnole rendaient plus étrange encore l'aspect de cette figure pâlotte de poupée, au nez petit, un peu gros du bout, à la bouche minuscule, aux lèvres épaisses avec la moue caractéristique de la famille. Elle n'avait d'autre charme que la blancheur lactée de son teint et la finesse de ses blonds cheveux, étalés d'ailleurs de la manière la plus ridicule, suivant la coiffure compliquée qui était alors en usage.

C'est là le type disgracieux que Velazquez eut à peindre dans de nombreux portraits destinés le plus souvent à servir de pendans à ceux du roi, et dont il s'ingéniait à varier autant que possible la disposition et l'harmonie. Tantôt les deux époux sont en prières (Musée du Prado, n[os] 1081 et 1082), agenouillés devant leurs prie-Dieu garnis d'un brocart à ramages un peu trop apparens, et qui par son bariolage attire un peu plus qu'il ne convient l'attention : la reine, vue presque de face, tenant son livre de messe, avec sa mine ennuyée, et le laborieux édifice de sa coiffure étalée en largeur; le roi toujours compassé et impassible. Plus loin, deux autres pendans (n[os] 1077 et 1079) : Philippe IV, debout, en général d'armée, avec une cuirasse et des jambières d'acier bruni à clous dorés, une collerette blanche et une ceinture rouge et or; à ses pieds, un lion au repos, à peine esquissé. Il a encore grand air, avec son regard terne et froid, son teint vermeil, ses lèvres rouges. Doña Mariana, en robe brune festonnée de passementerie grise, emprisonnée dans une jupe raide en forme de cloche, tient en main son mouchoir; guindée dans son attitude, serrée dans sa gaine, les joues barbouillées de fard, la chevelure en éventail surchargée de coques rouges et d'une plume rouge et blanche, elle a conservé sa figure d'enfant grognon et dédaigneux. Mais voici du roi un portrait en buste (n° 1080) plus soigné, plus significatif, le dernier qu'ait peint Velazquez et dont il existe de nombreuses copies ou répétitions. Les traits sont un peu tirés, le nez s'est aminci, la moue des lèvres s'est accusée. Cependant les carnations ont gardé leur fraîcheur, et les cheveux sont restés blonds. Avec un air de lassitude, la physionomie est toujours impénétrable. Le parti est d'une simplicité extrême : la tête claire, en pleine lumière, un col blanc, le vêtement noir, le fond uni d'un gris brun. Mais le peintre cette fois a tenu plus longtemps sous son regard son royal modèle; il a pu s'appliquer, pousser plus à fond son étude et, en la menant, sans trace de fatigue, jus-

qu'à la perfection, nous laisser une image vraiment typique et intime de cette mystérieuse figure.

Bien qu'on ne sente jamais l'effort dans ces divers ouvrages, on peut penser cependant à tout ce qu'ils exigeaient de contention de la part d'un artiste si spontané, si indépendant; et l'on comprend qu'il eût à cœur de se dédommager en consacrant ses rares momens de loisir à des tâches moins ingrates. C'est avec bonheur qu'il se retrempait dans le commerce de la nature; mais comme il ne pouvait beaucoup s'éloigner à cause des obligations de sa charge, force lui était de chercher à portée des résidences royales les motifs de ses études. Là encore, dans le décor artificiel imposé au paysage, il retrouvait quelque chose des contraintes de la cour. Au lieu des rusticités pittoresques de la campagne abandonnée à elle-même, ce n'étaient partout, en effet, qu'arbres impitoyablement alignés et taillés, que bosquets réguliers et symétriques, parterres à compartimens, eaux emprisonnées se répandant en cascades dans des vasques de marbre, ou jaillissant en jets d'eau parmi des statues de personnages mythologiques. Du moins se plaisait-il à égayer la solitude des grandes allées des parcs en y plaçant çà et là, comme dans la *Calle de la Reina* d'Aranjuez, des carrosses de la cour attelés de mules, avec leur escorte de cavaliers; ou aux abords de la *Fontaine des Tritons*, des promeneurs, des marchands, un jeune galant qui offre des fleurs à sa belle et des dames coquettement attifées, dont les tournures dégagées et pimpantes font déjà penser à notre Watteau. Tout cela, arbres, ciel, bêtes et personnages, prestement enlevé, du bout d'un pinceau sûr et agile, avec la sincérité charmante et le goût d'un grand artiste qui met en tout sa marque et donne en quelques traits l'idée de la vie. Malheureusement ces études magistrales, exposées sans doute dans des conditions mauvaises aux brusques alternatives d'un climat excessif, ont assez souffert et beaucoup noirci : elles sont bien loin d'égaler pour la fraîcheur et la vivacité du ton les deux paysages de la villa Médicis dont nous avons parlé plus haut.

Nous retrouvons mieux Velazquez, avec son éclat habituel et un sens plus élevé de la nature, dans le grand tableau des *Ermites* (n° 1057) peint probablement une année avant sa mort pour la chapelle de l'Ermitage de Saint-Antoine à Buen-Retiro (1). L'épisode choisi par l'artiste est celui de la visite de saint Antoine à saint Paul dans le désert, où le corbeau qui depuis soixante ans

(1) La conservation de ce bel ouvrage serait excellente, n'étaient les innombrables éclaboussures d'un liquide coloré dont il est constellé et qu'on pourrait, croyons-nous, enlever très facilement.

apporte à ce dernier sa nourriture quotidienne tient cette fois dans son bec la double ration qui doit servir au repas des deux solitaires. A la façon des maîtres primitifs, Velazquez a placé dans le lointain deux autres épisodes également tirés de la légende de saint Paul : les deux lions, ses compagnons, creusant de leurs griffes la fosse où il doit être enseveli, et, plus loin, le démon, sous la forme d'un satyre, s'approchant du saint pour le tenter. Mais ces deux épisodes, relégués aux derniers plans, s'effacent tout à fait devant la scène principale. Du reste, les personnages sont eux-mêmes de dimensions assez restreintes, afin de laisser au paysage toute son importance. Malgré tout, le vêtement noir de saint Antoine, la couverture jaunâtre dans laquelle est drapé saint Paul, l'expression vénérable de ce dernier avec sa longue barbe blanche et ses yeux perçans dont l'âge n'a fait qu'aviver la flamme, attirent aussitôt l'attention sur les deux anachorètes, que d'ailleurs Velazquez a peints de sa touche la plus ferme et la plus habile. Le paysage complète heureusement le sens de la scène. On ne saurait, en effet, imaginer nature plus grandiose et plus sauvage que cette gorge abrupte, dont les défilés de la Sierra avaient probablement fourni le motif à l'artiste. Un grand orme qui élève au premier plan son tronc lisse enveloppé de lierre, des ronces, des violettes et des touffes de plantain qui en garnissent le pied, ainsi qu'un cours d'eau limpide qui serpente à travers cette vallée étroite en égaient un peu l'aspect, et ce mélange des grâces et des austérités de la nature est en accord intime avec le sujet. Velazquez, avec sa vive intelligence, a su composer de tous ces élémens si harmonieusement réunis un ensemble expressif, bien fait pour nous montrer ce qu'était l'existence de ces pieux ermites, l'aide que prêtaient à leurs prières tant de beautés qui parlaient à leur âme innocente, et dont la contemplation les rapprochait de plus en plus de ce Dieu qu'ils étaient venus chercher au fond des déserts.

Quoique très différent, par les moyens comme par la composition, un autre tableau de la même époque, la *Fabrique de tapis de Sainte-Isabelle,* plus connu sous le nom des *Fileuses* (*las Hilanderas*) atteste la prédilection de Velazquez pour ces motifs familiers auxquels, libre de son choix, il aimait à revenir et qui le délassaient un peu des contraintes de la cour. On sait que les tapisseries sont un des luxes de l'Espagne, et la dernière exposition rétrospective organisée l'an dernier à Madrid a permis de se rendre compte des richesses merveilleuses qu'elle possède en ce genre. La surveillance des tapisseries destinées à la décoration des résidences royales pour les fêtes et les cérémonies religieuses faisait

probablement partie des attributions du maréchal du palais; peut-être même avait-il été témoin de la scène qu'il a reproduite dans le tableau des *Fileuses*. La disposition ingénieuse qu'il adopta lui permit de réunir à la fois sur la toile la plupart des opérations nécessitées par la préparation de la laine ainsi que l'œuvre finale à laquelle elles aboutissent. En même temps qu'il plaçait au premier plan, dans une ombre transparente, les ouvrières occupées à filer, à dévider la laine et à trier ses diverses nuances, il mettait au centre, en plein soleil, un peu exhaussées au-dessus du sol, des dames élégantes qui admirent l'ouvrage exposé sous leurs yeux, une tapisserie d'un goût exquis représentant un sujet mythologique (1). Tel est, en gros, l'arrangement de cette grande toile que de nombreuses reproductions ont assez fait connaître, mais dont elles ne sauraient donner qu'une idée fort imparfaite. Sans doute on y peut voir avec quel art les groupes sont disposés et reliés entre eux, admirer les contrastes discrets qu'ils offrent les uns avec les autres, le rythme de ces lignes si habilement combinées pour mettre en évidence ce qui est caractéristique, ces accens de lumière et d'ombre si fortement opposées vers le centre, et les grands espaces tranquilles ménagés autour d'eux, enfin cette ordonnance à la fois très savante et très libre d'un tableau où tout concourt à l'impression. Mais ce qu'aucune photographie, ce qu'aucune copie jusqu'à présent n'ont pu rendre, c'est le charme suprême de l'œuvre, de son exécution, de son harmonie, de l'effet qu'elle produit sur vous. Sans se lasser, l'œil peut s'y reposer, ne trouvant qu'à y admirer, aussi bien la forte unité de l'ensemble que la convenance et l'accord intime de tous les détails. Voyez plutôt cette belle fille placée à gauche et vers laquelle votre attention est si naturellement attirée par la convergence des lignes principales et par la direction de la lumière elle-même, pour en faire le point le plus expressif et en quelque sorte le nœud vital du tableau. N'est-ce point là comme une poétique incarnation de la beauté méridionale? Les bras et les pieds nus, elle s'est mise à l'aise pour travailler et son opulente chevelure au chignon coquettement retroussé découvre son oreille rose et mignonne et son cou blanc. Sa chemise à demi flottante sur ses épaules est serrée à la taille par une ceinture d'un blanc

(1) Un des plus fins connaisseurs de l'Espagne, M. le comte de Valencia, me dit avoir vainement cherché la trace de cette tapisserie dans les magasins ou les palais de la Couronne ; et le directeur actuel de la fabrique royale des tapisseries de Madrid, que j'interrogeais également à cet égard, m'assurait qu'il n'avait trouvé dans les inventaires aucune indication relative à cet ouvrage qui, à son avis, n'aurait pas été exécuté à la fabrique de Sainte-Isabelle, mais lui aurait été simplement confié pour des réparations.

jaunâtre qui tranche sur le vert épais de la jupe. D'un geste élégant et plein de naturel, elle dévide la laine, et sa silhouette gracieuse se détache nettement sur la muraille d'un gris sombre. Autour d'elle, dans la tonalité sobre et vigoureuse du premier plan, on sent comme la tiède atmosphère des heures chaudes d'une journée d'été, dont le bruit monotone du rouet et le ronronnement d'un chat béatement pelotonné parmi les déchets de la laine troublent seuls le silence. Vers le centre, au contraire, s'opposant à ces colorations pleines et savoureuses du premier plan, dans la baie ouverte en arcade et envahie par la lumière, éclate le joyeux concert de nuances délicates et légères, les bleus, les gris tendres, les roses frais des écharpes et des robes des deux élégantes visiteuses très vivement éclairées. Les rayons du soleil se jouent sur la tapisserie, où l'on entrevoit vaguement deux personnages allégoriques et comme une figure d'Europe sur un taureau blanc, escortée par un vol de petits Amours dans un ciel pâle. On s'oublie à suivre ces accords argentins et doux répandus dans l'air et, plongé dans une délicieuse contemplation, on songe à peine à la date et à la nouveauté d'un ouvrage qui dépasse de si loin nos prétendues inventions, ces vulgaires glorifications du travail dans lesquelles trop souvent nos artistes n'en étalent que les grossièretés matérielles ou les laideurs. En présence de ce simple sujet transfiguré par un maître, il semble, au contraire, que l'on ait sous les yeux un de ces tableaux qu'à certains momens privilégiés la nature elle-même s'ingénie à composer comme des œuvres exquises, en joignant à la vie et aux grâces de la réalité toutes les séductions de l'art le plus accompli.

IX

C'était pour Velazquez une trop rare fortune d'avoir à traiter pareils sujets et de profiter des diversions heureuses qu'il y trouvait pour se reposer des ennuis de sa charge. Cependant sa chère peinture elle-même ne lui faisait pas oublier les devoirs que cette charge lui imposait, et pour la sûreté, la discrétion et le zèle qu'il mettait à les remplir, Philippe IV ne pouvait trouver un serviteur plus loyal. Depuis trente-cinq ans déjà il était attaché à la personne du roi, quand celui-ci songea à récompenser un dévouement dont il avait reçu tant de preuves. Au dire de Palomino, c'est à l'Escurial, pendant la semaine sainte de 1658, qu'il proposa à Velazquez le choix entre les différens ordres dont il était le dispensateur, ceux d'Alcantara, de Calatrava et de Saint-Jacques. Le peintre se décida pour ce dernier, qui peut-être lui semblait le plus enviable parce qu'il n'avait été que très rarement

conféré à des artistes. Le roi lui en accorda la dignité le 12 juin suivant ; mais, avant d'en porter le titre et le costume, le nouveau chevalier avait à s'acquitter de deux formalités préalables : fournir les preuves de sa noblesse, et obtenir du pape les dispenses nécessaires à cause de son mariage, le célibat étant une des conditions imposées par les statuts de l'ordre. Les preuves de noblesse devaient être soumises à l'appréciation d'un comité formé des principaux dignitaires de cet ordre (1) et le candidat avait à justifier de la pureté du sang de ses ancêtres jusqu'à la quatrième génération, c'est-à-dire d'une extraction chrétienne, sans aucun mélange de races avec les Juifs, les Maures ou les convertis. Il lui fallait prouver que depuis lors sa famille n'avait exercé aucun trafic ni aucune profession manuelle; il devait également posséder un cheval, être bon cavalier et n'avoir jamais, en quoi que ce fût, forfait à l'honneur. De plus, les frais, sans être l'objet d'un tarif régulier, étaient considérables : 200 ducats à verser pour la caisse du chapitre; 200 écus pour le trésor royal, et plus de 50 pour le secrétariat, sans parler des dépenses relatives à l'instruction de l'affaire (2).

Une des premières difficultés avait trait à la situation particulière de Velazquez et à sa profession de peintre. Il semble que sur ce point le Conseil de l'ordre n'eut pas, au début de l'enquête, une conviction bien nette. Les témoignages recueillis attestaient, il est vrai, que l'artiste n'avait tiré aucun profit pécuniaire de ses œuvres. « C'était chez lui une grâce de plus, un talent et non un métier, dit une des dépositions; il n'a jamais exercé les fonctions d'expert, ni tenu un atelier, ni fait aucun commerce, pas plus à Séville qu'à Madrid. » D'autre part, Alonso Cano et Zurbaran affirment, en bons confrères, qu'il n'a jamais vendu ses tableaux et qu'il n'a jamais peint que pour le plaisir de Sa Majesté. Sans doute, en pressant un peu la réalité des choses, on aurait pu découvrir que ce n'était point là l'expression absolue de la vérité; mais le fait que le roi avait jugé Velazquez digne de l'honneur auquel il aspirait parut une présomption suffisante au Conseil, et il se tint pour satisfait sur ce point. Il devait montrer plus d'hésitation au sujet des titres que le candidat avait à produire sur sa noblesse. Deux commissions avaient été nommées à cet effet pour fonctionner, l'une près des frontières du Portugal, d'où la famille paternelle de l'artiste était originaire; l'autre à Séville, où était née sa mère. Les membres de cette dernière commission,

(1) Justi, II, p. 230 et suiv.

(2) Les pièces de la procédure, conservées aux archives de Madrid, ont été publiées par M. Cruzada Villaamil dans la *Revista Europœa;* Madrid, 1874, II, *passim.*

sans vouloir prendre eux-mêmes aucune décision, avaient envoyé à Madrid les pièces qu'ils avaient recueillies, laissant au Conseil le soin de trancher lui-même la question. Soit qu'il y eût sous roche quelque jalousie, soit qu'en prolongeant l'information on voulût en augmenter les frais, l'issue semblait un peu douteuse. On commençait même à parler de la nécessité d'une seconde enquête, quand le roi, perdant patience, fit savoir « qu'on devait s'en tenir là et que pour lui les preuves de la noblesse étaient faites. » Dans sa séance du 2 avril 1659, le Conseil admit la parfaite dignité du candidat, et, les dispenses du pape étant arrivées le 29 juillet suivant, le peintre reçut enfin les insignes de l'ordre, avec le cérémonial accoutumé.

En sa qualité de maréchal du palais, Velazquez avait eu déjà souvent à s'occuper de l'arrangement des œuvres d'art qui entraient dans la décoration des résidences royales. Le roi ayant ses idées à cet égard et les constructions nouvelles qu'il ne se lassait pas d'élever obligeant à des remaniemens réitérés, la tâche était parfois assez difficile. L'achèvement de l'Escurial, devenu pour Philippe IV, vers la fin de son règne, l'objet d'une préoccupation passionnée, allait bientôt fournir à l'artiste l'occasion d'exercer son activité et son goût. Son maître avait mis à sa disposition de nombreuses toiles destinées à la décoration des vastes salles de la sacristie réservée au chapitre de l'Escurial. Ces tableaux, pour la plupart très remarquables, provenaient d'acquisitions faites en Italie, en Allemagne, dans les Flandres et surtout en Angleterre, à la vente de la galerie de Charles Ier. Ce malheureux souverain avait été autrefois l'hôte de Philippe IV, et sa fin tragique semblait elle-même donner quelque convenance au projet de réunir les épaves de ses collections dans ce triste palais de l'Escurial, destiné à servir de sépulture aux princes de la maison d'Espagne. L'ensemble des 41 tableaux donnés par le roi comprenait des chefs-d'œuvre de premier ordre, de Raphaël, Corrège, Tintoret, Paul Véronèse, Van der Weyden, Ribera, Caravage, et qui font aujourd'hui la principale richesse du Prado (1).

C'est à ce propos que Velazquez, à qui était confié le soin de disposer ces tableaux dans la sacristie, en fit, sous forme de mémoire, une sorte de catalogue descriptif avec les indications de leur provenance, de leurs auteurs, de la place qui leur était réservée, et quelques appréciations sommaires sur leur mérite res-

(1) Un certain nombre cependant, et parmi eux des tableaux d'un grand prix, comme le grand *Crucifiement* de Van der Weyden et le *Lavement des pieds* de Tintoret, sont demeurés à l'Escurial où, après les injures du temps, ils ont récemment souffert d'indignes restaurations et de repeints, ouvrage d'un conservateur assez naïf pour avoir tiré gloire de ce vandalisme dans des inscriptions placées au bas des œuvres ainsi maltraitées par ses soins.

pectif. On comprend quel intérêt s'attacherait pour nous à ces jugemens portés sur ses confrères par un maître tel que Velazquez, si nous devions y trouver la trace de ses préférences et de ses propres idées sur son art. Aussi l'émotion produite parmi ses admirateurs fut-elle grande à la nouvelle que cet écrit, déjà mentionné par Palomino en 1724, avait été retrouvé en 1871 à Cadix par M. Adolfo de Castro, dans un exemplaire unique, publié l'année suivante dans les Mémoires de l'Académie Espagnole (août 1872) et traduit deux ans après par M. le baron Ch. Davillier. Mais M. Justi, à raison de certaines contradictions qu'il relève dans les jugemens et de plusieurs particularités relatives au texte même d'une brochure qui aurait disparu pendant deux cents ans, bien que le talent et la situation de son auteur dussent forcément attirer sur elle l'attention, a cru devoir mettre en doute son authenticité. Fût-elle prouvée, pas plus que lui nous ne pensons qu'il faille y attacher grande importance. Ce n'est pas, en tout cas, une confession esthétique qu'il conviendrait d'y chercher, l'uniformité des éloges étant ici de règle, puisqu'il s'agissait avant tout dans cet écrit de proclamer bien haut la valeur du cadeau fait par Philippe IV à l'Escorial. Sauf quelques passages, — comme celui qui concerne le *Lavement des pieds* de Tintoret, « à côté duquel tout autre ouvrage ne semble que peinture, tandis que celui-là seul est vérité, » — on ne rencontre guère dans ce panégyrique de commande la marque de l'homme de métier, pas plus que le sens personnel d'un artiste qui, s'il avait parlé avec sa franchise habituelle, aurait certainement mis plus de lui-même dans la libre expression de ses sentimens.

De plus en plus, sa bonne grâce et son intelligence avaient fait de Velazquez un homme nécessaire. Mais les dérangemens continuels auxquels l'exposaient les obligations de sa charge et les caprices du roi ne lui permettaient plus qu'un travail intermittent, consacré le plus souvent à l'exécution des nombreux portraits que Philippe IV ne cessait de lui demander. Outre ceux du roi et de la reine, que nous avons déjà mentionnés comme faits à cette époque, plusieurs des portraits de leurs enfans méritent aussi d'être signalés. Citons d'abord ceux de l'infante Marie-Thérèse. Née en 1638, à peine de trois ans plus jeune que la nouvelle reine, elle montrait en elle quelque chose de la grâce de sa mère, Isabelle de Bourbon. Vive et ardente, elle n'avait pas attendu que la politique s'occupât d'elle pour manifester les sentimens que lui inspirait son cousin Louis XIV. Elle n'était encore qu'une enfant lorsque, en dépit des contraintes d'une cour très guindée, elle exprimait naïvement son désir d'accompagner le portrait qu'on envoyait d'elle en France, et bientôt après, quand les projets de mariage concertés entre les deux mai-

sons eurent pris quelque consistance, elle ne se gênait pas pour faire la révérence à l'image de son royal fiancé, en disant à ses dames d'honneur : « Je salue mon futur époux. » Sans parler des répliques, différentes par le costume, que possèdent le musée de Vienne et la galerie Lacaze, le portrait en pied qui, après avoir fait partie de la collection de Morny, appartient aujourd'hui à Mme Lyne Stephens (1), nous paraît un des plus charmans ouvrages de Velazquez. Vêtue d'une robe noire garnie de passementeries en damiers, sur laquelle est rabattue une large collerette en guipure, la jeune princesse se tient debout près d'une chaise et caresse de la main droite les longues oreilles d'un petit chien à la mine effrontée, blotti contre le dossier du siège. Le visage, très finement modelé, est d'une fraîcheur extrême, et l'expression du regard profond et velouté paraît fort au dessus de son âge. Les portraits de l'infante Marguerite, — le premier enfant du nouveau mariage de Philippe IV avec sa nièce, — sont encore plus nombreux : on n'en compte pas moins de sept, exécutés d'année en année, pour satisfaire à la fois le couple royal et les grands parens de la cour de Vienne. Celui que possède le Louvre, peint probablement pour Anne d'Autriche et qui fait aujourd'hui l'ornement du Salon carré, est bien connu de tous; et nous ne comprenons pas comment M. Justi, mieux informé d'ordinaire, en conteste l'authenticité et croit y reconnaître la main de Mazo. La possession déjà ancienne, la distinction de cet ouvrage, et plus encore son mérite propre nous paraissent, au contraire, confirmer de tout point l'attribution à Velazquez. Sans doute l'exécution est poussée plus loin que d'habitude; mais le travail, pour être plus serré, n'en est que plus accompli. On y sent toute la franchise et la science d'un maître et non la timidité d'un copiste. La finesse extrême du modelé, surtout aux joues, au front et aux tempes, la nature même des carnations, fraîches mais un peu molles, l'expression très personnelle de ce visage menu, souffreteux, un peu soufflé; cette mine de petit animal inquiet, la largeur et le goût délicat du costume blanc agrémenté de rubans rose pâle, le brouillard léger de cette chevelure d'un blond soyeux, ce mélange heureux de largeur et de précision, de conscience et de liberté, tout ici révèle la main de Velazquez et nous paraît, comme à beaucoup d'excellens juges, consacrer un de ses meilleurs ouvrages.

Enfin, le musée de Vienne nous offre le portrait d'un fils dont la naissance suivit, un peu plus de six ans après, celle de l'infante Marguerite, le jeune prince Philippe-Prosper, le futur héritier

(1) Il figurait à l'Exposition du Palais-Bourbon en 1874.

du trône. Il fallait se hâter de le peindre, car le pauvre enfant n'était pas destiné à vivre. Velazquez l'a représenté à l'âge de deux ans, en jupe rouge et tablier blanc, avec ses jouets pendus à sa ceinture : une sonnette d'argent, une petite boîte et un hochet, et près de lui, accroupi dans un fauteuil, un petit épagneul dont la tête espiègle et l'expression mutine contrastent avec celles de l'enfant. Mais le marmot ne songe guère à s'amuser : sa figure est exsangue, ses chairs sont flasques et inertes, et le tapis qui garnit sa table ainsi que le rideau d'un rouge laqueux sur lequel se détache son visage malingre ne font que mieux ressortir encore la pâleur de son teint. C'est à peine si ses jambes fluettes peuvent soutenir le corps débile de ce triste rejeton d'une race qui va s'éteindre. Trois ans plus tard il était mort, et un autre enfant, Ferdinand-Thomas, né un an après, mourait lui-même au bout de dix mois à peine.

Nous retrouvons la princesse Marguerite au centre d'une des œuvres les plus importantes de Velazquez, dans ce tableau des *Meninas* qui nous paraît la plus haute expression de son talent. La scène familière qu'il y a retracée s'est probablement offerte à ses regards alors qu'il peignait quelque portrait du roi et de la reine et que, pour charmer l'ennui des deux époux pendant la pose, on faisait venir auprès d'eux la petite infante et les personnes attachées à son service. Frappés par un pareil spectacle, ils auront sans doute demandé à l'artiste de leur en conserver le souvenir. Il s'est donc représenté lui-même, la palette à la main, debout devant une grande toile sur laquelle il est en train de peindre le couple royal (1) placé en dehors du tableau, mais dont on voit la double image reflétée dans un miroir pendu à la paroi du fond. Devant eux, l'infante Marguerite est entourée de ses deux demoiselles d'honneur, les *Meninas*, qui ont donné son nom au tableau ; l'une d'elles, une charmante jeune fille, de physionomie douce et ingénue, agenouillée près de la princesse, tend vers elle un petit vase de faïence rouge vernissée dans lequel celle-ci va boire ; à droite, le nain Pertusato caresse du bout du pied un gros chien étendu à terre qui sommeille d'un air placide ; près de lui, la naine Maria Barbola, avec son disgracieux visage, son tronçon de nez et son air impudent, regarde en face, du côté des deux souverains ; derrière, un peu dans l'ombre, une dame du palais, en costume monastique, cause avec le chevalier d'honneur de l'Infante ; enfin, au fond, par l'ouverture d'une porte, la silhouette du maréchal du palais de la reine, vêtu de noir, se détache vigou-

(1) C'est même le seul portrait authentique qui nous ait été laissé de l'artiste, et le grand tableau du musée de Vienne qui passe pour le représenter lui et sa famille n'est certainement pas son ouvrage. Il ne nous offrirait, en tout cas, de lui, qu'une image insignifiante et assez confuse.

reusement sur les murailles blanches d'un corridor exhaussé de quelques marches au-dessus de la salle dans laquelle sont réunis tous ces personnages. Avec ces élémens ingrats, très habilement groupés, le peintre a su composer un ensemble admirable. Ce n'est pas qu'il ait mis en œuvre toutes les ressources de contrastes qu'aurait pu lui fournir un effet de lumière. Ainsi qu'il avait fait pour les *Fileuses*, la scène ici n'est éclairée que par un jour égal et diffus. Les colorations n'ont rien, non plus, de la richesse de ce tableau des *Fileuses*, ni surtout de celui des *Lances*. Elles sont, au contraire, sobres, amorties, discrètes, avec de grands repos d'un ton neutre, des gris écrus, à peine rehaussés par le rouge de la veste de Pertusato et le costume verdâtre de la naine, auquel fait écho la jupe vert sombre d'une des demoiselles d'honneur. Çà et là, quelques liserés, plus clairs ou plus foncés, quelques rubans rouges ou roses pour réveiller un peu ces nuances effacées qui laissent dominer tout l'éclat des carnations. La touche elle-même est peu apparente ; très large et très libre, contenue cependant et subordonnée à l'aspect général. Mais quel art dans la construction du tableau, dans l'arabesque des lignes, dans le groupement des personnages, dans ces grands espaces tranquilles ménagés autour d'eux, et surtout dans cette observation si exacte des plans où ils se trouvent et des distances qui les séparent entre eux. Vérifiez à ce point de vue le tableau, dans son ensemble comme dans ses moindres détails; partout l'air circule, enveloppe les objets, assigne à chacun sa vraie place et son relief véritable. Pas de saillies excessives; pas de vides non motivés. La touche appropriée à la substance des choses, et atténuée avec leur éloignement graduel, concourt à l'illusion. Partout une satisfaction complète pour l'esprit comme pour le regard. Faites porter un pareil examen sur les toiles avoisinantes, sur les meilleures des plus grands maîtres, dans cette galerie toute remplie de chefs-d'œuvre, vous n'en trouverez pas une qui résiste ainsi à cette analyse : chez les autres, des heurts, des conflits, des à-peu-près, des indécisions; chez Velazquez, au contraire, des solutions d'une justesse absolue, obtenues avec une aisance et une simplicité qui confondent, sans même laisser soupçonner les difficultés du problème. Et dire que, tel qu'il est, ce tableau, après avoir souffert de l'incendie de l'Alcazar en 1734, a encore subi l'épreuve d'une restauration et que, éclairé par une lumière trop verticale, il gagnerait certainement à être un peu incliné (1) !

Par un artifice ingénieux dont la réalité lui avait probable-

(1) M. Madrazo, le peintre bien connu, dont nous déplorons la perte récente, nous disait qu'ayant pu voir ce tableau des *Meninas* placé dans les ateliers du musée, il y produisait une impression bien supérieure encore.

ment suggéré l'idée, l'artiste a placé à la fois vers le centre sa plus vive clarté et son intensité la plus forte, et, opposant ainsi au blanc lumineux du fond le costume franchement noir du chambellan de la reine, il a donné comme le diapason des deux notes extrêmes de son œuvre, afin de mieux montrer la voie moyenne où, sans dévier, il entendait se maintenir. Au premier plan, en pleine lumière, isolée entre les gracieuses figures des demoiselles d'honneur, la petite infante reste bien l'objet principal du tableau, désignée à notre attention par les colorations plus claires et plus vives. Elle paraît un peu plus âgée que dans le portrait du Louvre ; elle a cependant à peu près la même expression. De part et d'autre de cette petite figure, les valeurs comme les nuances vont en se rapprochant et s'atténuant ; elles gardent pourtant leur franchise, le ton local étant toujours respecté. On ne saurait imaginer le charme de ces gris variés, jaunes ou verdâtres, l'harmonie franche et délicate qu'ils composent, la finesse qu'ils tirent de leur rapprochement ou d'oppositions qui les font valoir. Que de sujets d'admiration aussi dans la répartition de la lumière, dans la façon dont elle se comporte suivant la nature des divers objets qui la reçoivent ou la reflètent! Que dire encore de ce travail de la pâte, maniée si habilement et à si peu de frais? De près, on reste confondu de la simplicité, de la franchise, de la liberté de ce travail ; éloignez-vous un peu : tout s'accorde, s'équilibre et s'anime! Quelle fête pour les yeux, que d'émerveillemens pour un peintre et quelle judicieuse entente de toutes les ressources de son art mises ainsi par Velazquez au service de l'expression! Avec un sujet si insignifiant, on reste étonné de tout ce qu'il suggère, de tant d'acceptions de la vie si diverses, qu'il réunit et caractérise avec une prodigieuse pénétration. Que de types amusans ou significatifs, depuis ce gros chien impassible, dormant à moitié, sachant bien, le brave animal, qu'il faut sans impatience subir les caprices de ce petit monde auquel il sert de jouet ; jusqu'à ces belles jeunes filles auxquelles les deux avortons qui les avoisinent servent de repoussoirs ; jusqu'à cette petite infante, vraie poupée royale, raide et sanglée dans sa gaine ; jusqu'à l'artiste lui-même, ce beau et noble cavalier, qui modestement se tient à l'écart et seul travaille parmi ces désœuvrés. Tout cela, n'est-ce pas, en même temps qu'un excellent morceau de peinture, la plus fidèle image et comme un résumé de l'Espagne à ce moment curieux de son histoire, avec ses types variés, les plus beaux comme les plus étranges, avec ce mélange de luxe et de grossièreté, de familiarité et de raideur, dont, en un pays qui semble avoir si peu changé, on croit encore retrouver à chaque pas la trace persistante?

Malheureusement les jours de Velazquez étaient comptés, et, en lui imposant des fatigues excessives, sa charge, après l'avoir si souvent détourné de son art, allait encore abréger sa vie. On sait que le traité destiné à mettre fin à la guerre de la France et de l'Espagne devait être scellé par la conclusion du mariage arrêté entre Louis XIV et sa cousine l'infante Marie-Thérèse. Au lieu d'avoir à reproduire par ses pinceaux les divers épisodes de ce mémorable événement, l'artiste, en sa qualité de maréchal du palais, avait été forcé de présider à tous les arrangemens du voyage de la cour et aux préparatifs de l'entrevue, pour laquelle on avait choisi comme un terrain neutre l'île des Faisans, située près de Fontarabie et appartenant par moitié à chacun des deux pays. Une construction destinée à la conférence avait donc été élevée au centre de cet îlot, et, les deux rois pouvant ainsi se tenir sur la lisière des tapis qui figuraient les limites respectives de leurs États, les convenances du cérémonial rigoureux concerté à cet effet se trouvaient pleinement respectées.

Il faut lire dans le livre de M. Justi (1) le récit de ce terrible voyage des Pyrénées dans lequel Velazquez avait eu, comme fourrier, à pourvoir aux logemens de Philippe IV et de sa suite. Ce n'était pas là une petite affaire, cette suite étant innombrable. La maison seule du ministre, don Luis de Haro, ne comprenait pas moins de deux cents personnes, et quand le cortège se mit en branle, l'avant-garde était déjà aux portes d'Alcala que la queue de la troupe était encore à Madrid. On peut penser ce qu'était une pareille caravane, avec les tapisseries, les livrées de rechange, le linge et la vaisselle qu'il fallait emporter. Par ces chemins difficiles, les étapes journalières n'étaient guère que de six lieues, de moins encore au passage des montagnes. Vingt et une stations avaient été désignées entre la capitale et Saint-Sébastien, et sur la route, dans les villes, les châteaux et les couvens où l'on s'arrêtait, ce n'étaient partout que réceptions, banquets, cérémonies religieuses, combats de taureaux, mascarades et illuminations. Parti le 15 avril 1660, ce long convoi n'arrivait que le 11 mai à destination, et, après les préparatifs et les ennuis d'un tel voyage, Velazquez avait encore à s'occuper des soins qu'entraînait l'organisation des fêtes qui devaient marquer, avec tout l'éclat possible, la réunion de ces deux cours, désireuses de faire en cette occasion assaut de faste et de magnificence.

On sait, par le récit de Mme de Motteville, les incidens qui marquèrent cette réunion et comment, la reine Anne d'Autriche,

(1) *Velasquez*, t. II, p. 381 et suiv.

heureuse de revoir, après quarante-cinq ans, son frère Philippe IV et ouvrant à la française ses bras pour l'embrasser, celui-ci, avec une gravité tout espagnole, avait retiré sa tête hors de sa portée, « tellement immobile, dit un autre chroniqueur, qu'on l'eût plutôt pris pour une statue que pour un homme vivant. » Les fatigues, les soucis de toute sorte que Velazquez eut à subir pour s'acquitter des fonctions qui lui étaient dévolues dépassaient les forces humaines; mais, en dépit de ces ennuis, sa courtoisie et sa bonne grâce ne se démentirent pas un instant. Sa belle tournure et la correction de sa tenue faisaient l'admiration de tous.

Ce n'est qu'après soixante-douze jours d'absence qu'il rentra, le 26 juin, à Madrid. Les siens l'y attendaient avec anxiété, fort émus par le bruit qui avait couru de sa mort. Épuisé, déjà souffrant, il portait en lui le germe de la fièvre pernicieuse qu'il avait sans doute contractée sur les bords de la Bidassoa et qui devait l'enlever peu après. Très frappé par l'annonce de sa maladie, le roi lui avait aussitôt envoyé deux de ses médecins pour le soigner; mais ceux-ci ne purent que constater l'état désespéré de l'artiste, qui, après avoir traîné quelque temps, expirait le vendredi 6 août 1660, à l'âge de 61 ans. Les funérailles se firent avec éclat, au milieu d'un grand concours de ses confrères et des plus hauts personnages de la cour. Les membres de l'ordre de Saint-Jacques avaient voulu porter eux-mêmes le cercueil sur leurs épaules, et la musique ainsi que les chœurs de la chapelle royale accompagnaient l'office. Philippe IV s'était montré fort affecté de cette perte, et à quelque temps de là, en regard d'une délibération de la Junte relative au règlement du traitement de Velazquez, ne pouvant encore se résoudre à trancher la question, il écrivait d'une main tremblante ces deux mots : « *Quedo abatido;* Je reste accablé! »

X

Pas plus qu'il n'avait eu de prédécesseurs, Velazquez ne devait laisser d'héritiers de son talent, et, si dociles qu'aient été ses élèves, ils ne font que mieux ressortir encore toute sa supériorité. Le plus remarquable d'entre eux, Juan-Bautista del Mazo, qui dès 1634 était devenu son gendre, possédait une très réelle habileté à copier les œuvres de Titien, de Véronèse, de Tintoret et même de Rubens. Ses portraits, qui offrent certaines analogies de facture avec ceux de Velazquez, prêtent parfois à des confusions; mais les seuls qui puissent mériter cet honneur sont ceux que ce dernier lui-même a remaniés et réveillés par quelques touches

décisives. L'élève a bien pu emprunter les procédés de son maître, le fondu, la légèreté de son exécution; livré à lui-même, il laisse découvrir la mollesse et l'incertitude de son dessein. Ses paysages pourtant manifestent un sens plus personnel, notamment cette *Vue de Saragosse* (musée du Prado) dont les nombreux personnages que Velazquez a peints sur le premier plan ne suffisent pas à égayer la morne tristesse et l'aspect désolé.

A côté de Mazo, à peine pourrait-on citer l'esclave Juan de Pareja dont Palomino nous a conté la touchante histoire. Attaché à la personne de Velazquez, il s'était peu à peu pris de goût pour la peinture; mais, afin de ne pas éveiller les susceptibilités de son maître, il avait pendant de longues années dérobé ses essais à tous les regards, jusqu'à ce que l'un de ses tableaux ayant été vu et apprécié par Philippe IV, son affranchissement lui fut accordé sur la demande du roi lui-même. Il n'en était pas moins resté au service de Velazquez et, même après la mort de celui-ci, il passait à celui de la femme de Mazo, ne pouvant se décider à quitter une famille à laquelle il avait voué une si constante affection. Sa grande toile du musée du Prado, *la Vocation de saint Mathieu*, son meilleur ouvrage, ne manifeste cependant en rien les influences qu'il avait dû subir. C'est une peinture froide et habile, mais sans grand caractère et qui semble plutôt inspirée par les Italiens de la décadence. En dehors de ces deux noms, d'autres disciples de Velazquez, tels que Juan de Alfaro y Gamez, Nicolas de Villacis, Thomas de Aguiar, ne sont, à vrai dire, que des amateurs, des jeunes gens de famille qui ont dû à la noblesse de leur naissance la faveur de l'approcher en vivant eux-mêmes à la cour. Quant aux peintres de cette époque, comme Mateo Cerezo, Escalante, Juan de Careño et Claudio Coello, ils s'effacent absolument devant leur grand rival. Seuls Murillo et Zurbaran, bien que lui étant fort inférieurs, ont conservé en face de lui quelque originalité. En bon camarade, étranger comme il le fut à tout sentiment de jalousie, le maréchal du palais de Philippe IV ne profita de son ascendant sur le roi que pour chercher à leur être utile, en les attirant à la cour, et, s'il ne pouvait les y retenir, pour leur procurer du moins des commandes et des encouragemens.

Entre toutes, la manière de Velazquez est personnelle. On a beaucoup parlé à ce propos de ses procédés, « de ces mystérieuses conjurations » dont, suivant Burger, il aurait gardé le secret. Sauf celui de son génie, nous ne croyons pas, au contraire, qu'il y ait aucun secret chez ce maître que recommandent surtout le naturel, la simplicité, l'absence totale de conventions. Sa façon

même d'aborder l'exécution de son œuvre n'appartient qu'à lui. Quel autre oserait, comme il le fait, jeter sa composition sur la toile, le plus souvent sans études, sans esquisses préalables? Évidemment il y a bien réfléchi; il sait, il voit clairement ce qu'il veut. Mais quelle concentration d'efforts, quelle sûreté exige un travail mené ainsi d'ensemble, avec toutes les difficultés réunies du dessin, de l'effet, de la couleur! quelle force de volonté en face de la nature, à laquelle il ne cesse jamais de recourir, pour l'interpréter suivant son idée, pour subordonner cette interprétation aux convenances du sujet qu'il traite et au résultat final qu'il s'est assigné! Ce n'est pas, nous l'avons vu, qu'il se refuse jamais à améliorer cette œuvre au cours de l'exécution : les nombreux repentirs que nous avons déjà signalés dans ses tableaux le prouvent suffisamment. Mais la nécessité où il est de se presser l'oblige à employer de son mieux les courts instans qui lui sont accordés par ses modèles. Il s'applique donc de toutes les forces de son être à son travail, et par l'énergie de cet effort initial il se place, comme d'emblée, au cœur même de son œuvre. Jusqu'à son entier achèvement, il lui communique cette chaleur, ce souffle de vie qu'imprime aux grandes créations humaines l'impression toujours agissante d'un esprit supérieur.

Pour ne point s'égarer, pour ne rien livrer au hasard et faire aboutir dans le plus bref délai ce travail hâtif, l'artiste a compris de bonne heure la nécessité de procéder avec méthode. La mise en place de l'ensemble est donc tout d'abord pour lui l'objet d'un soin particulier; c'est là le fondement même sur lequel tout doit reposer. Il a acquis à cet égard une justesse de coup d'œil vraiment merveilleuse pour apprécier les formes, les proportions et les mouvemens. Dès ses premiers traits, à l'exactitude absolue des distances et des directions, on sent déjà quelle est la sûreté du dessinateur. Mais il a sa façon à lui de dessiner : il lui faut le pinceau en main, et c'est avec des couleurs qu'il modèle. On ne connaît pas, en effet, de dessins qui puissent lui être attribués avec quelque certitude, et, bien qu'on possède, au cabinet des estampes de Berlin et à la bibliothèque de Madrid, deux épreuves d'un portrait gravé d'Olivarès, qui, à raison de la liberté et de la largeur de l'exécution, nous paraissent dignes du maître, le fait que ce sont là des épreuves uniques prouve assez qu'il n'attachait pas grande importance à ces essais, si tant est qu'ils soient véritablement de lui. Velazquez ne fut et n'a jamais voulu être que peintre, et, même comme peintre, sa technique et les matériaux qu'il emploie sont d'une simplicité extrême. Habituellement, il se sert d'une toile d'un canevas assez gros, dont le grain est en rap-

port avec les dimensions du tableau projeté. La préparation très mince de cette toile en laisse voir la trame et, soit qu'il insiste en la recouvrant de pâte, soit qu'il procède par légers frottis, il obtient à son gré les aspects les plus variés. La blancheur de cette préparation permet aussi de donner plus de clarté, plus d'éclat à la couleur et, même dans les morceaux les plus finis, la franchise de l'exécution assure à la fois à l'œuvre une fraîcheur plus grande et une meilleure conservation.

Quant à sa façon de peindre, c'est l'artiste lui-même qui nous a renseignés à ce sujet, en se montrant à nous avec sa palette et ses pinceaux dans le tableau des *Meninas*. Cette palette est petite, ovale, peu chargée de couleurs en petit nombre, huit ou neuf au plus : un blanc, un ocre jaune, deux rouges, l'un de ton moyen, l'autre plus brillant, plus subtil que le vermillon, — un certain rouge de Séville, qu'on prépare très bien en Espagne, — puis une série de couleurs sombres, peu distinctes, probablement une laque, un noir, de l'indigo et un ou deux bruns. Avec ces couleurs modestes et d'éclat plus que médiocre, Velazquez compose des harmonies fortes ou délicates, austères ou joyeuses, infiniment variées. Jamais de recettes ni de formules : il sait tirer parti de tout, marier tous les tons, se contenter au besoin de noir et de blanc, avec un peu de brun et de vermillon, pour obtenir les modulations les plus exquises.

Il ne se sert point de brosses; du moins, ce sont des pinceaux qu'il tient à la main dans ce même tableau des *Meninas*, ce qui semble un peu étrange, étant donnés ces grands espaces qu'on y remarque, — comme le plancher, les parois, le plafond et la toile appuyée contre le chevalet, — dans lesquels la teinte est unie, promenée à plat, sans trace de reprise. Mais peut-être n'avait-il pas besoin de brosses pour la tâche qu'il se proposait ce jour-là. En tout cas, les pinceaux qu'il a en main sont semblables à ceux des aquarellistes, montés sur les longs manches, qu'il employait de préférence et dont usaient aussi, du reste, bien d'autres vaillans opérateurs, Rubens notamment. La touche est ainsi, quand il le faut, plus nette, plus précise et plus souple; la longueur des hampes permettant d'ailleurs de donner de plus loin cette touche et de mieux apprécier, par conséquent, l'effet qu'elle produira à la distance voulue. Pour la matière colorante, elle n'est ni trop délayée, ni trop épaisse; assez consistante pour pouvoir être maniée légèrement sans couler, ni poisser, dans tous les sens. Posée franchement par grands tons locaux de valeur moyenne, le peintre la modifie à peu de frais, à l'aide de quelques accens, plus vigoureux et transparens dans les ombres, plus clairs et empâtés dans les lumières. De même, c'est en frôlant qu'il indique les re-

flets et par des rehauts qu'il accroche les luisans, avec une précision singulière, toujours au bon endroit. Presque tous ses tons sont rabattus de blanc, et c'est le blanc qui, en servant le plus souvent de base à ses mélanges, lui donne ces gris fins, argentés, si nuancés, si savoureux. Il conserve, au contraire, à ses noirs toute leur plénitude, sans jamais les rendre lourds ni opaques.

Tout ce travail est chez lui très facile, mené avec un entrain et une liberté qui marquent son constant plaisir de peindre, sans que sa verve aille jamais jusqu'à la virtuosité. Rien donc de mystérieux dans cette touche qui reste inimitable, mais pour chaque coup de pinceau, l'intelligence toujours présente et le charme d'une science impeccable unie à une sincérité absolue. Partout cet air de spontanéité qui ajoute encore au prix des œuvres parfaites. Si jamais la formule du moindre effort apparent pour le plus grand effet a été de mise, c'est avec lui. Mais tout cela, à vrai dire, ne peut guère se raconter, et quiconque a tenu le pinceau reste, en sa présence, aussi pénétré d'admiration qu'impuissant à donner de cette admiration des raisons qui le satisfassent, tant ces œuvres prêtent peu à la littérature, tant les moyens employés y sont exclusivement ceux d'un peintre. Et avec cette habileté consommée qui vous tient sous le charme, la modestie de l'exécutant est telle qu'il ne semble pas se douter lui-même de son excellence et qu'il n'en fait jamais parade. Copié ou plutôt interprété par lui, l'objet le plus vulgaire et le plus prosaïque prend un aspect imprévu, comme si en dégageant l'esprit même des choses, il les créait à nouveau. Bien qu'il possède à fond son métier, son talent, tout séduisant qu'il soit, ne laisse que mieux paraître sa vive intelligence qui transforme, anime et ennoblit ce peu de matière sur laquelle elle s'exerce.

Velazquez a de bonne heure aimé la nature, et jusqu'à la fin il a conservé et développé en lui le sentiment toujours plus vif de ses beautés. Il ne s'est jamais lassé de la consulter, de progresser par son étude. Aussi ne rencontrez-vous pas chez lui ces procédés de pratique, ces formes habituelles, ces harmonies apprises dans lesquelles les autres retombent si souvent. Chacune de ses productions est pour lui une occasion de se renouveler, de montrer des faces inédites de son génie. Les obstacles incessans apportés à l'exercice de son art par les obligations de sa charge ne lui ont pas permis de se blaser. C'était comme un assaisonnement de plus à son plaisir de peindre, et il semble que sa passion pour son art soit restée d'autant plus vivace qu'elle a été plus contrariée.

Fixé de bonne heure sur sa voie, il y a toujours persévéré. Il serait sans doute téméraire d'affirmer qu'il n'a subi jamais aucune influence; du moins la trace d'aucune n'est visible chez lui.

Ni les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres de l'Italie, que par deux fois il avait pu admirer dans leur patrie, ni ceux que contenaient les collections royales au milieu desquelles devait s'écouler sa vie, ni Rubens lui-même au comble de sa gloire, alors qu'il arrivait à Madrid avec les séductions réunies de sa personne et de son talent, n'avaient pu entamer la forte originalité de Velazquez. Dès le début, il avait eu sa façon à lui de voir la réalité et de la rendre. Nous savons qu'il professait une prédilection marquée pour Titien, pour Tintoret et Véronèse; pourtant il ne les a jamais imités, et il ne ressemble qu'à lui-même. On a voulu, non sans quelque subtilité, distinguer des manières successives dans le développement de sa carrière artistique : à aucun moment on n'y trouverait de la manière, et même, à le bien prendre, tout se tient, tout se suit, et s'enchaîne dans son œuvre. Aussi, à raison même de ce naturel parfait, il n'est pas de maître dont le commerce nous paraisse plus sain et dont les enseignemens soient plus profitables.

On reste sans défense contre une sincérité si constante et si absolue; on risquerait même, à force de l'admirer, de devenir injuste pour les autres. Il semble que, par ce qu'ils ont gardé, par ce qu'ils nous montrent de respect pour les traditions, ils aient perdu quelque chose de cette franchise de vision que Velazquez a toujours en face de la nature. C'est elle qui lui communique directement la fraîcheur et la vie de ses impressions. Aussi est-ce en Espagne surtout qu'il convient de le voir, non seulement parce que c'est au musée du Prado qu'on trouve une réunion aussi complète de ses œuvres, mais parce que le pays et la race qu'il a si fidèlement représentés, permettent de l'y mieux comprendre et font mieux paraître tout son mérite. La population avec ses types variés, ses usages, ses plaisirs et ses fêtes, les échappées sur la campagne, la sombre tristesse de l'Escurial et des montagnes austères auxquelles il s'appuie, la lumière vive et franche de ces plateaux élevés, partout aujourd'hui encore nous rencontrons des témoignages irrécusables de sa véracité. Hommes et choses, mœurs et paysages, scènes familières ou grandioses, tout chez lui est bien espagnol, et c'est comme un résumé de l'époque et du milieu où il a vécu, observé par un esprit très pénétrant, exprimé par un artiste de génie, que nous découvrons dans son œuvre.

Avant tout, Velazquez est un portraitiste; c'est dans sa façon de comprendre et d'interpréter la nature humaine que s'accuse le mieux son originalité. Certes bien d'autres avant lui ont excellé dans le portrait, et il y aurait pour la critique autant d'injustice que d'ingratitude à ne pas reconnaître et goûter tant de chefs-

d'œuvre que ses prédécesseurs nous ont légués en ce genre. Que de manifestations diverses ils nous offrent, en effet, de toutes les ressources de cet art et des merveilles qu'il a produites! Que d'acceptions de la vie, variées, intéressantes par ce que ces artistes nous révèlent d'eux-mêmes, autant que par ce qu'ils nous apprennent de leurs modèles! En voici, comme Raphaël ou Titien, qui, avec des moyens bien différens, l'un par l'ampleur et la force expressive de son dessin, l'autre par la magnificence ou l'éloquente sobriété de sa couleur, font également paraître le grand style et la noble simplicité de leur art, en même temps qu'ils nous renseignent sur tant de souverains et de grands seigneurs qui ont été leurs patrons ou leurs amis. Quelle n'est pas la perspicacité incisive et la franchise courageuse, parfois même brutale, d'un Antonio Moro pour faire revivre ainsi sous nos yeux les temps troublés où il a vécu, en évoquant dans des œuvres inoubliables les cruelles images d'un duc d'Albe ou d'une Marie Tudor! Que dire de la virtuosité clairvoyante d'un Frans Hals, de cette généreuse et puissante compréhension de la vie qui déborde chez Rubens, de la rapidité et de la sûreté de son coup d'œil, de cette mâle facilité d'une prodigieuse exécution où l'on retrouve comme un reflet de toutes les énergies, de toutes les ardeurs qui sont en lui? Quel charme encore dans ces nombreux portraits où Van Dyck, ainsi que l'a si justement remarqué Fromentin, mêle à son insu « quelque chose des grâces de sa personne; un air plus habituellement noble, un déshabillé plus galant, un chiffonnage et des allures plus fines dans les habits, des mains plus également belles, pures et blanches (1), » toutes les séductions, tous les raffinemens de ce cosmopolitisme élégant qui après avoir, de son temps, conquis la faveur de toutes les cours, nous ravit encore aujourd'hui! Et en dépit de l'individualité si franchement accusée de ses portraits, Rembrandt, le grand magicien, n'ajoute-t-il, lui aussi, à leur exacte ressemblance quelque chose qui la dépasse et nous fait retrouver en eux, avec les aspirations ou les tristesses du maître, toutes les passions, tous les troubles qui nous agitent nous-mêmes, toutes les mystérieuses résonances de ses sentimens dans nos propres âmes!

Mais jusque chez celui-là même qui paraît s'être le plus effacé pour ne laisser paraître que ses modèles, chez Holbein, dont la sincérité, il faut le reconnaître, égale celle de Velazquez, quelles différences profondes entre leur manière de pratiquer cet art difficile, et, avec des qualités communes, combien de traits distinctifs! Tandis que le premier, avec son esprit d'analyse méticuleuse, mul-

(1) *Les Maîtres d'autrefois*, p. 149.

tiplie les particularités, accumule les détails physionomiques, les relie entre eux sans perdre jamais de vue l'ensemble, mais sans insister sur aucun, comme si, indifférent à force d'impartialité, il n'avait d'autre souci que de vous mettre en présence de son modèle, en vous laissant le soin de dégager vous-même l'idée qu'il en faut avoir, Velazquez, au contraire, plus expansif et plus ouvert, procède par grandes masses, avec des allures plus directes. Ne se montrant pas lui-même plus que ne fait Holbein, il a pour la réalité des regards plus émus, je ne sais quelle sympathie plus cordiale qui se communique à vous comme par un besoin de sa nature affectueuse. Lui en accorde-t-on le loisir, il pourra, sans dévier, sans faiblir, pousser son œuvre jusqu'à l'extrême fini, et les détails, toujours significatifs, viendront spontanément, en quelque sorte, ajouter à la réalité et définir plus complètement l'unité morale du personnage. Mais, sans prétendre établir des préséances entre des talens également originaux et parfaits, peut-être convient-il de faire observer que si, à l'exemple d'Holbein, Velazquez a su mettre dans leur vrai milieu ses figures, préciser à peu de frais leur condition, leurs habitudes, il s'est, comme peintre, posé des problèmes plus compliqués et qu'aucun de ses devanciers n'avait abordés jusque-là. Non content de placer, ainsi qu'ils l'avaient fait, ses modèles dans des intérieurs clos, il nous les montre aussi en plein air, dans la contrée où ils ont vécu. Avant lui, reprenant sur ce point les traditions des primitifs, Titien, Rubens et Van Dyck avaient introduit, comme eux, dans leurs portraits, des fonds de paysage, mais avec un parti pris évident de tonalités foncées et de colorations arbitraires, repoussoirs commodes destinés à faire valoir les figures et à leur laisser toute leur importance. C'était là une convention à laquelle, avec sa sincérité entière, Velazquez ne pouvait se prêter. Ses fonds sont vrais ; les valeurs comme les nuances y sont exactement reproduites, et non seulement ils ne nuisent pas, mais ils servent à ses portraits en leur donnant quelque chose à la fois de plus franc et de plus délicat dans la tonalité des carnations, dans les contrastes qu'elles offrent avec les gris bleuâtres et les verts légers sur lesquels elles se détachent. La silhouette de ces portraits est ainsi plus arrêtée et plus pittoresque, leur dessin plus animé, moins rigide, moins strictement suivi, et cependant plus exact, « ondoyant et divers » comme la nature elle-même, qui ne se présente jamais à nous limitée et enfermée dans des contours abstraits, mais enveloppée par l'air qui circule librement autour des objets. En buste, en pied ou à cheval, dans leurs costumes d'apparat ou leurs vêtemens familiers, souverains et princes du sang, généraux et hommes d'État, ecclésiastiques, lettrés, gens du peuple ou bohèmes, tous

les cliens du peintre nous apparaissent ainsi dans le décor même où ils se meuvent, au milieu de leurs occupations ou de leurs divertissemens, à la cour, à l'atelier, dans la campagne.

Chacun de ces portraits est ainsi devenu un tableau. De même, chacun des tableaux de Velazquez est fait d'une réunion de portraits, non pas assemblés au hasard et avec des modèles de rencontre, mais avec les types les plus caractéristiques, les mieux choisis pour mettre en pleine lumière les épisodes qu'il s'est proposé de retracer et pour leur donner toute leur signification. De ces portraits en action il a composé ses œuvres les plus expressives, usant avec une mesure parfaite de ce procédé de la répétition qui, bien compris et discrètement pratiqué, mérite de tenir une si grande place dans la littérature et dans tous les arts. N'est-ce pas lui, en effet, qui permet de donner à l'expression d'une idée toute sa plénitude, en nous présentant à la fois les acceptions diverses qu'elle peut offrir, avec les contrastes ou les analogies qui en accusent plus nettement le relief, avec les accens qui en font le mieux ressortir l'intention? Dans cette façon de relier ou d'opposer entre eux les divers élémens mis en œuvre, il y a comme une force secrète de persuasion, puisque la réalité s'ajoute ici à l'intelligence pour rendre l'impression plus saisissante.

C'est dans la valeur de chacun de ces élémens aussi bien que dans la signification qu'ils tirent d'un ensemble ainsi conçu que Velazquez a manifesté la singulière puissance et la nouveauté de son art. On n'a pas assez remarqué, en effet, que le premier il a inauguré bien des genres et les a d'emblée portés à leur perfection. En nous montrant, ainsi qu'il l'a fait dans les *Lances*, les soldats et les grands capitaines de l'Espagne, en choisissant pour les rapprocher un des actes mémorables de leur vie militaire, comme pour faire mieux ressortir la courtoisie chevaleresque du plus illustre d'entre eux envers son ennemi vaincu, en renonçant à l'appareil rebattu des allégories et des figures mythologiques, pour tirer de la seule réalité toutes les ressources que contenait son sujet, n'a-t-il pas donné du tableau purement historique un modèle qui depuis lors n'a jamais été égalé? Quel document plus exact, plus irrécusable, plus condensé et, comme on dit, plus *suggestif*, trouverions-nous dans les mémoires du temps que le tableau des *Meninas*, pour nous faire pénétrer dans cette cour d'Espagne si fermée, si pointilleuse et si vaine, pour nous dévoiler la vie familière de ce souverain désœuvré et la honteuse promiscuité des avortons et des fous dont il s'entoure pour tromper le long ennui de ses journées! C'est aussi de l'histoire, et pas seulement celle de la cour, que nous rappellent ces *Chasses royales* où, dans le cadre d'un paysage franchement espagnol, nous voyons

rassemblées toutes les classes de la population, avec le riche bariolage des costumes, le caractère franchement local des physionomies, tout le pêle-mêle si habilement ordonné de cette foule accourue pour une de ces tueries sauvages qui de tout temps ont été et qui restent encore aujourd'hui le fond des divertissemens de cet étrange pays. Et dans les *Fileuses* encore, n'est-ce pas une autre face également caractéristique de la vie espagnole qui s'offre à nous dans cet intérieur pittoresque, avec ces belles filles du peuple et ces grandes dames élégantes, avec ces opérations diverses d'une industrie nationale, égayées et comme transfigurées par la lumière radieuse qui se joue parmi ces riches étoffes ou parmi ces loques superbes dont sont vêtues les travailleuses? Que de sujets d'observation, que de renseignemens instructifs sur les mœurs, les allures et les types d'une époque et d'une contrée! quelles images charmantes, aussi vraies que poétiques! A le bien prendre enfin, même en dehors de l'intérêt que nous y trouvons, la valeur d'exécution de pareils ouvrages ne suffirait-elle pas à leur gloire?

Toutes ces nouveautés, Velazquez les a créées sans se poser en révolutionnaire, sans même croire qu'il fût un inventeur, se bornant à peindre de son mieux les choses qu'il avait sous les yeux, rajeunissant à force d'intelligence et de talent un art qu'on pouvait croire épuisé. S'il a pu ainsi étendre ses ressources, ce n'est pas en franchissant les limites de son domaine, mais en s'y enfermant plus scrupuleusement, en aimant mieux la nature et en nous révélant, par des ouvrages excellens, ce qu'elle possède encore de trésors pour ceux qui savent la bien voir et en exprimer la beauté. Jamais la perfection n'a été si aimable ni si ingénue; jamais son langage n'a été si accessible à tous, attrayant pour les ignorans, plus admirable encore pour ceux qui savent. Voilà un grand esprit sans morgue et un grand talent qui semble s'effacer. Comme sans y penser, il reste noble en étant vrai, et c'est quand il est le plus simple qu'il fait le mieux paraître sa grandeur. En tout, il se révèle à nous avec cette distinction native qu'avaient encore accrue chez lui la loyauté et la bonne conduite de la vie. A celui qui, ayant déjà goûté les plus hautes délectations de l'art, n'a pas encore pu connaître l'ensemble de son œuvre, il réserve à Madrid la rare surprise des admirations les plus vives, et l'étude de sa vie comme celle de son art s'accordent pour fixer en nous l'impression qu'il convient de garder de lui, celle d'un gentilhomme et d'un peintre accomplis.

ÉMILE MICHEL.

LE

BIMÉTALLISME PEUT-IL ÊTRE SAUVÉ?

« Votre article sur le bimétallisme, une perle, un bijou! la fin surtout, une pure ivresse! » s'écriait la comtesse de Morlaine en s'adressant à l'un des invités de l'élégant salon du *Lys rouge* (1). Est-il plus ingénieuse et plus mondaine façon d'avouer à un auteur qu'on ne l'a pas lu? Tout ce que peut demander le bimétallisme, c'est la bienveillante résignation d'un lecteur qui ne recule pas effrayé devant le sujet.

Nos grandes sociétés agricoles se sont vivement émues de la crise monétaire, dont le contre-coup atteint l'agriculture française, déjà cruellement éprouvée. Les discussions soutenues sur cette question compliquée, dans les intéressantes réunions des agriculteurs de France, comme à la dernière conférence de Londres, et au récent congrès de Lyon, montrent que chez nos honorables et savans amis l'habileté de la parole ne le cède en rien à la profondeur des connaissances. Quant au patriotisme des intentions, chacun s'empresse d'y rendre hommage. D'excellentes choses ont été dites, notamment sur les inconvéniens onéreux du change et sur la nécessité de réhabiliter la monnaie d'argent.

Au milieu de ce débat si complet, y a-t-il encore place pour les libres propos d'un rural, très perplexe de ne pas se trouver toujours d'accord avec d'éminens collègues, dont il apprécie fort le talent et la compétence?

I

La plupart des agriculteurs sont nettement bimétallistes. Ce qui me sépare d'eux, c'est moins le bimétallisme même que la

(1) *Le Lys rouge*, par Anatole France, 1894.

manière de l'entendre et de le pratiquer. Je ne saurais les suivre, dès qu'ils prétendent maintenir un rapport légal fixe entre la monnaie d'argent et la monnaie d'or. Ce principe me paraît faux et périlleux à tous les points de vue, pour le bon ordre de nos finances et pour notre sécurité nationale.

Si le bimétallisme peut encore rendre des services, c'est à la condition d'être dirigé dans une voie nouvelle. Le rapport légal fixe du métal blanc au métal jaune a toujours été l'écueil des diverses tentatives de bimétallisme international qui se sont produites depuis une trentaine d'années. Ce sera, je le crains, l'éternelle pierre d'achoppement contre laquelle viendront échouer tour à tour toutes les propositions visant au même but.

Qui ne se révolterait à l'idée de décréter l'équivalence obligatoire entre deux quantités constantes de froment et d'avoine, de coton et de laine, de plomb et de fer? Dans de pareilles conditions, aucune transaction loyale ne resterait possible, chacun de ces divers produits étant respectivement affecté par des hausses et des baisses dissemblables et variables. La solidarité forcée des produits entraînerait l'iniquité inévitable des échanges. Pourquoi l'équivalence obligatoire entre deux poids déterminés d'or et d'argent serait-elle plus pratique et plus légitime?

On dit : La monnaie est un étalon. Mais le propre des étalons scientifiques de mesure consiste à ne jamais changer, et nul n'ignore à quelles fluctuations de valeur sont sujets les différens étalons monétaires, tout comme de simples marchandises. Sans remonter jusqu'à la crise des cuivres, sous l'empire romain, nous connaissons exactement les troubles survenus dans la valeur des monnaies, dans le prix des choses et des services à la fin du XVe siècle et au XVIe, lorsque de grosses quantités d'or furent apportées d'Amérique en Europe. Plus tard, la découverte des mines d'or de Californie causa de telles préoccupations que Cobden, Michel Chevalier et d'autres grands économistes proposèrent de démonétiser l'or et de reprendre l'argent pour étalon unique. Les mines d'or d'Australie amenèrent des résultats analogues. Et que ne nous promettent pas, pour un temps plus ou moins prochain, celles de l'Afrique méridionale, dont on dit merveilles? Hier encore, une nouvelle réserve aurifère était signalée, l'île de Bornéo, où le précieux métal abonde à la fois « au fond des cours d'eau et dans les flancs des montagnes ».

Même instabilité pour l'argent, dont la production excessive, aux États-Unis, au Mexique et ailleurs, a provoqué en sens inverse une crise si grave que, dans presque toutes les contrées d'Europe et jusqu'aux Indes anglaises, il a fallu suspendre la frappe libre de la monnaie blanche.

Notons que ces mouvemens alternatifs de baisse n'ont rien d'anormal. Loin d'être des accidens extraordinaires, ce sont des phénomènes naturels, qui affectent séparément, ou pour ainsi dire individuellement et dans des proportions différentes, tantôt l'un tantôt l'autre des deux métaux monnayés, soumis eux aussi aux lois générales de la production, de l'offre et de la demande; les relations de valeur entre eux sont donc modifiées sans cesse.

Naguère, devant la dépréciation possible de l'or, résultant de la surproduction dans les centres aurifères, c'était le métal jaune dont les plus éminens économistes jugeaient la démonétisation indispensable. Aujourd'hui, c'est l'argent, avili pour des raisons analogues, que les gouvernemens ont dû démonétiser de fait par la suppression de la frappe. Et malgré de telles fluctuations, constatées avec évidence dans le passé, douloureusement subies dans le présent et inévitables dans l'avenir, on voudrait maintenir l'équivalence obligatoire entre les deux monnaies, d'après une proportionnalité fixe : tant de grammes d'argent vaudront toujours tant de grammes d'or. Aurait-on tout à coup découvert le secret d'établir un rapport constant entre deux quantités inégalement variables?

Pourquoi ce fétichisme pour un système condamné à la fois par la logique et l'expérience? Est-ce un hommage posthume rendu au comte de Calonne? Car le régime monétaire actuel, adopté sous Bonaparte par la loi de germinal an XI (mars 1803), fut calqué sur le projet du célèbre ministre de Louis XVI; de même, tant d'autres mesures, décrétées depuis la Révolution, avaient été proposées et préparées pendant les dernières années de l'ancienne monarchie. Certes, puisqu'il s'agissait d'établir un rapport entre les monnaies, celui de 15,5 d'argent en poids pour 1 d'or était judicieusement choisi, et les deux métaux n'ont pas fait trop mauvais ménage, jusqu'à ce que la découverte et l'exploitation de mines nouvelles, amenant des crises successives, fussent venues prouver qu'au fond l'union était mal assortie.

Actuellement, l'argent monnayé a perdu la moitié de sa valeur réelle, tout en conservant la totalité de sa valeur nominale. Cinq francs d'argent, qui ne valent en réalité que 2 fr. 50 d'or, s'échangent néanmoins contre 5 francs de métal jaune en vertu de la loi du *conjungo* monétaire. A ce compte, les espèces d'argent constituent de la fausse monnaie légale.

Quoi qu'on fasse pour atténuer l'écart existant aujourd'hui entre les deux métaux, à supposer même qu'on se décide à établir le rapport d'après le cours actuel, soit environ 30 d'argent en poids pour 1 d'or, l'écart reparaîtra bientôt par la force des choses. Tant que le lien légal subsistera, les crises du passé, dans

un sens ou dans l'autre, se renouvelleront, d'autant plus rapides et plus intenses que les mines sont plus nombreuses, mieux exploitées, et les affaires commerciales plus étendues. Quel qu'il soit, tout rapport fixe, consacré par la loi, fera toujours une monnaie fausse sur deux. La loi ne saurait en effet, sans produire ce résultat déplorable, intervenir dans la dépréciation et la surpréciation naturelles des espèces métalliques, dont la valeur comparative dépend de circonstances très diverses et très obscures, qu'aucun acte législatif ne peut ni prévoir ni déterminer.

II

Cette solidarité monétaire fâcheuse nous est devenue si familière par l'effet de la longue habitude, que beaucoup d'esprits y voient une nécessité absolue. Pourtant, les monnaies de métaux différens n'ont pas été spécialement inventées et mises en usage pour s'échanger mutuellement les unes contre les autres. Elles sont faites avant tout pour s'échanger contre des produits, et pour servir de commune mesure dans l'achat et la vente des marchandises ou des propriétés, ainsi que dans le paiement des services et des salaires. Si elles s'échangent entre elles et contre le papier fiduciaire, ce n'est que subsidiairement, non pas du tout par destination, et cette opération supplémentaire devrait se faire librement, comme la principale, à des conditions débattues.

Dans les transactions commerciales, deux facteurs seulement sont à considérer : l'objet qu'il s'agit d'acheter ou de solder, et la monnaie qui le mesure et le paie. Leur rapport, toujours changeant, se trouve donné, en chaque occasion, par le cours spontané du marché. Pourquoi introduire un troisième facteur sous la forme d'une seconde monnaie, de valeur changeante aussi, mais rattachée indissolublement à la première par une règle de proportion immuable? C'est entremêler et confondre en une seule opération deux choses très distinctes : un échange naturel et libre, et un échange artificiel et forcé. Le quintal de blé qui, tel jour, dans un pays à double étalon, se vend 20 francs, y vaut indifféremment 20 francs d'argent ou 20 francs d'or en vertu de la fiction bimétalliste. Pourtant la différence réelle est de 50 pour 100 entre les deux valeurs. Laquelle des deux est la vraie? Cruelle énigme. Parce que le quintal aura été payé 20 francs d'argent, ce qui équivaut à 20 francs d'or sous le régime de la solidarité monétaire, se trouvera-t-il soudain valoir en réalité 40 francs d'argent? Ou bien, parce qu'on l'aura payé 20 francs d'or, somme équivalente à 20 francs d'argent, d'après le rapport légal, ne

vaudra-t-il plus que 10 francs d'or en valeur vraie? L'argument tourne aisément à l'absurde.

Toutes les notions et relations de prix sont ainsi troublées ou faussées, et la monnaie ne peut plus remplir intégralement son rôle de commune mesure entre les produits, les services et les paiemens. Qui dit en effet commune mesure dit mesure unique, et il y a ici deux mesures, lesquelles restent économiquement distinctes et indépendantes l'une de l'autre, et ne sont liées ensemble artificiellement que par un accord nominal.

La valeur du numéraire métallique, ou plutôt son pouvoir d'achat varie non seulement d'après la quantité du numéraire même, mais encore d'après la quantité plus ou moins grande des produits échangeables contre espèces. Le quintal de blé coûte telle somme aujourd'hui; il coûtera demain une somme supérieure. Sera-ce le numéraire qui aura baissé ou le blé qui aura haussé de valeur, peu importe après tout, au point de vue pratique du paiement à effectuer, s'il n'existe qu'un seul étalon monétaire. Mais s'il y en a deux, liés ensemble comme des frères siamois, les hausses et les baisses respectives pouvant être différentes pour chacun séparément, la question devient singulièrement délicate et compliquée. L'abondance ou la rareté d'un produit pourra correspondre, par exemple, à la rareté de l'or et à l'abondance de l'argent, ou inversement, de façon à provoquer un écart de prix très marqué avec un métal et à peine sensible avec l'autre. Pourtant le même prix devra être payé avec tous les deux.

Qui songe aujourd'hui à garantir aux monnaies diverses un certain pouvoir d'achat relativement aux produits qu'elles paient? On l'a essayé jadis par la loi du maximum. Mais cette loi néfaste, édictée en un moment de terrible crise révolutionnaire, a soulevé d'unanimes protestations et n'a jamais été complètement observée, même sous la menace des peines les plus rigoureuses. La solidarité légale, ou l'équivalence proportionnelle obligatoire, admise entre les deux monnaies métalliques, est-elle pourtant autre chose qu'une sorte de loi du maximum, journellement appliquée en faveur de la moins bonne des deux? Nul système monétaire solide ne peut avoir pour base un rapport fixe de valeurs différemment variables, c'est-à-dire une pure chimère. Selon le mot connu, on ne s'appuie que sur ce qui résiste. Comment étayer un édifice durable sur ce qui n'existe même pas? Les seules réalités permanentes en pareille matière sont le titre et le poids. Tout le reste n'est que fragilité, fiction et mensonge.

Au contraire, si la rupture du lien factice qui unit les deux

monnaies rendait à chacune d'elles son indépendance respective, les échanges de produits contre numéraire retrouveraient aussitôt leurs conditions normales. Aucune opération accessoire, se greffant indûment sur l'opération essentielle, ne viendrait troubler le cours naturel du marché et fausser les prix. L'achat et la vente des denrées se régleraient soit en argent, soit en or, au gré des contractans, sans qu'ils eussent à se préoccuper du rapport de valeur d'un métal à l'autre. La conversion des monnaies d'argent en monnaies d'or, ou *vice versa*, constituerait une transaction ultérieure, absolument distincte, et librement débattue, comme toute affaire commerciale.

Mais, se récrieront les partisans du rapport fixe, ce que vous proposez là, c'est de soumettre en France même nos deux monnaies métalliques aux variations incessantes du change international. Quand les grosses difficultés de la crise actuelle proviennent du change à l'étranger, le beau remède, en vérité, de l'établir par surcroît chez nous sur nos propres monnaies françaises!

Il ne saurait être question d'introduire en France le change au détriment de notre numéraire, puisque ce change y fleurit déjà et s'exerce communément sous nos yeux. Seulement il opère au rebours; voilà le danger pour nos finances nationales. A l'extérieur, on paie une différence plus ou moins forte afin d'obtenir de la bonne monnaie contre de la monnaie avilie, ce qui est fâcheux assurément, mais naturel et logique. Quiconque veut avoir 5 francs d'or doit donner 10 francs d'argent environ au cours actuel. A l'intérieur, on est payé pour recevoir la monnaie supérieure; on se procure 5 francs d'or avec une pièce d'argent ne valant en réalité que 2 fr. 50. C'est le monde monétaire renversé.

Les particuliers ne s'en aperçoivent pas dans les transactions conclues chez nous, parce que le rapport conventionnel y garantit l'échange de nos deux monnaies au pair de leur valeur nominale. Mais ce rapport fictif ne sert qu'à masquer les dangers redoutables qu'il a lui-même créés, et notre fortune publique en serait mortellement atteinte, si la certitude du péril n'avait pas obligé le législateur de suspendre la frappe libre du métal blanc, ce qui nous remet à peu près dans la situation des pays où l'étalon d'or est seul reconnu.

Malheureusement cette mesure préservatoire fut tardive, et dans l'espace de deux années seulement plusieurs centaines de millions en or nous furent ainsi enlevés par l'Allemagne, en échange de ses vieux thalers dépréciés, que notre hôtel des Monnaies se chargeait benoîtement de refondre et de frapper à notre effigie. C'était comme un bureau de vente à guichets ouverts, où

l'étranger venait acheter notre or à moitié prix. Aussitôt que la liberté de la frappe serait rétablie chez nous, le même fait se reproduirait infailliblement; les espèces d'or quitteraient de nouveau notre territoire et seraient remplacées par l'argent avili de moitié.

On semble ainsi réduit à l'alternative suivante : ou bien, pour maintenir le rapport fixe, sans en subir les conséquences désastreuses, il faut abolir la liberté de la frappe, autrement dit effacer définitivement de notre système le caractère essentiel du bimétallisme régulier, et s'en tenir au régime mixte, qualifié d'étalon boiteux; ou bien, pour recouvrer la frappe libre, c'est-à-dire la condition primordiale du bimétallisme sincère, on doit renoncer à tout rapport fixe entre les deux monnaies métalliques.

III

Certains bimétallistes retournent complètement la question. Loin de songer à supprimer chez nous la fiction monétaire actuelle, ils proposent de l'étendre au monde entier. D'après eux, dès que les peuples civilisés du globe s'engageraient, par une entente unanime, à tenir pour bonne la monnaie inférieure, il n'y aurait plus de mauvaise monnaie nulle part, et ainsi plus de change ruineux, plus de crise funeste. La loi suffit, en France et dans les pays de l'Union latine, à garantir aux espèces d'argent dépréciées leur pleine valeur nominale. Cette garantie deviendrait universelle, si nous faisions adopter une loi semblable partout.

Eh! sans doute, comme dans la comédie : « Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi de l'épouser, si elle voulait. » Le oui sacramentel, en l'occurrence, devrait être prononcé par une trentaine de nations souveraines, dont les traditions, les penchans, les usages et les intérêts sont très différens, sinon contraires. Voilà qui rend fort problématique la conclusion du contrat.

On allègue que l'exemple des États principaux entraînerait probablement les autres, et l'on croit découvrir, en Angleterre même, quelques symptômes de bienveillance envers les bimétallistes. Certes les Anglais ne demandent pas mieux que de voir accepter par autrui un système qui ferait refluer sur le sol britannique l'or chassé de l'étranger. Le bimétallisme peut donc avoir toutes leurs sympathies, comme article d'exportation. Quant à l'appliquer chez eux, ils n'ont garde d'y penser. Leurs préférences, d'accord avec des habitudes héréditaires, restent invinciblement acquises à l'étalon jaune.

Pour donner le signal du ralliement au bimétallisme international, compterait-on sur l'Allemagne, qui vient de démonétiser l'argent? Ou bien les difficultés graves éprouvées par l'Union latine, que plusieurs économistes parlent de dénoncer, seraient-elles destinées à vaincre les hésitations des gouvernemens peu soucieux d'aliéner leur indépendance financière?

Supposons, par impossible, que cette entente chimérique s'établisse concernant le rapport légal des deux monnaies, l'argent se relèverait-il en vertu du consentement universel? La frappe libre, forcément admise aussi dans le monde entier, l'inonderait de monnaies blanches, qui tomberaient bientôt au rang « d'assignats métalliques ». Passerait-on également une convention générale, interdisant au public d'y voir clair sur la valeur relative des deux métaux monnayés? Chacun voudrait naturellement se ménager une réserve du plus précieux, qui disparaîtrait rapidement de la circulation, comme cela se produit pour les monnaies quelconques dans les pays de cours forcé, où le papier fait fonction de numéraire. Empêcherait-on les particuliers, sous peine capitale, de stipuler leurs paiemens, soit en argent, soit en or, d'après des proportions variables, ce qui se pratique couramment dans diverses contrées bimétallistes, malgré la parité légale des deux métaux monnayés? Et si l'une des nations contractantes prétendait reprendre son indépendance, faudrait-il la contraindre *manu militari* à rentrer dans le devoir monétaire?

On a parfois assimilé l'argent à une monnaie fiduciaire, comparable au billet de banque : l'un et l'autre sont une promesse de paiement en or; pourvu que cette promesse soit loyalement tenue, peu importe le reste. Encore l'argent, même déprécié de moitié, conserve-t-il une certaine valeur intrinsèque; le billet n'en a aucune, et ne vaut que par le crédit de son signataire. L'échange au pair contre l'or est donc plus naturel et légitime pour l'argent que pour le papier.

Cette façon d'entendre le rôle de l'argent prêterait à des controverses qui nous entraîneraient beaucoup trop loin. Répondons à l'objection telle qu'elle est posée. Le billet de banque est une promesse de paiement en or, émise et signée par celui qui paiera, tandis que la monnaie d'argent, à frappe libre, est une promesse de paiement en or, émise par celui qui sera payé, et à son profit. La différence me paraît sensible.

L'émetteur de billets proportionnera naturellement ses émissions à ses facultés de remboursement en numéraire. Son intérêt manifeste le lui commande, sous peine de voir sa signature avilie, son crédit ruiné, son papier réduit à zéro. Tout au contraire,

l'émetteur de monnaies d'argent, sollicité par les gros avantages de la conversion en or, lancera dans la circulation une quantité toujours croissante de pièces blanches, sans être retenu par la crainte d'en déprécier la valeur; car l'importance de ses bénéfices est proportionnelle à cette dépréciation même.

Dans tout système où, concurremment avec la frappe libre, subsistera le rapport forcé des deux monnaies, la baisse progressive de la moins bonne et le soutirage constant de la meilleure semblent devoir être logiquement des conséquences inséparables.

Seule, l'abolition du rapport conventionnel remettrait chaque chose à sa place. L'or ne risquerait plus de succomber sous les assauts répétés du change au pair nominal. Et l'argent, dont il faudrait bien désormais que les producteurs soutinssent eux-mêmes le cours par la limitation volontaire de la frappe, retrouverait peut-être une plus-value réelle quand la loi cesserait de lui en attribuer une fictive.

IV

La querelle monétaire, qui trouble les États-Unis depuis de longues années déjà, montre assez les difficultés inextricables et les dangers du bimétallisme solidaire, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Mais naturellement, dans les pays argentifères, comme l'Amérique, la question d'intérêt général se complique, plus que partout ailleurs, de puissans intérêts particuliers, qui sont directement mis en cause. Pour les défendre, un véritable parti politique s'est constitué, où démocrates et républicains fraternisent sous la bannière de l'argent.

Le groupe principal comprend les *silvermen* proprement dits, les hommes du métal blanc. En tête, les possesseurs et les actionnaires des mines, ainsi que les gros capitalistes et spéculateurs qui détiennent d'importantes parts ou des monopoles de premier ordre dans les diverses exploitations minières non seulement des États-Unis mêmes, mais encore du Mexique, de la Bolivie, du Chili, et autres contrées du nouveau monde. Le jeu est mené, suivant la coutume américaine, par une troupe bien stylée de politiciens électoraux et parlementaires, dont l'habile entregent et le jovial entrain excellent à jeter de la poudre aux yeux. Ici la poudre est d'argent, et l'on prêche des convertis. Faut-il beaucoup d'efforts pour séduire les fermiers de l'Ouest, grands emprunteurs devant l'Éternel, et en conséquence partisans fanatiques d'un système offrant le précieux avantage de rembourser en argent au pair nominal les sommes reçues en or à pleine valeur,

c'est-à-dire de se libérer à moitié prix? Qui paie ses dettes s'enrichit, affirme le proverbe. Les producteurs de toutes catégories, encore abusés par un vieux préjugé économique, se persuadent aisément que la multiplication du numéraire inférieur relèverait le cours des produits et grossirait d'autant leurs bénéfices.

Quant à la masse du public, qui confond volontiers l'augmentation du stock métallique avec l'accroissement de la richesse générale, le terme prestigieux d'*inflation* exerce sur son imagination éblouie une fascination irrésistible. Comme si l'insufflation monétaire et fiduciaire figurait aux yeux de la foule, dans une apothéose féerique, le gonflement de quelque ballon gigantesque, destiné à porter aux nues la fortune des deux Amériques.

Ce syndicat des ignorances, des erreurs, et des intérêts s'efforce d'assurer le triomphe définitif du *silverism*, autrement dit le règne de la monnaie blanche, la douce monnaie, *soft money*, dont la vraie douceur, goûtée surtout par les propriétaires de mines, consiste dans son infériorité même, qui permet de la convertir en or avec un profit de 50 pour 100.

Nous n'entrerons pas dans le détail des combinaisons diverses que les meneurs du parti ont réussi à faire adopter. L'une des plus ingénieuses, le *Sherman bill*, qui fonctionna pendant trois ans, imposait au gouvernement fédéral l'obligation d'acheter périodiquement un gros stock d'argent, inutile d'ailleurs à ce point que les caves existantes ne suffisaient plus à l'emmagasiner, et d'émettre, comme contre-partie, pour une somme équivalente au prix d'achat, des bons du Trésor, convertibles en numéraire or ou argent, au gré du porteur. Il s'agissait ensuite d'obtenir que tous les lingots ainsi achetés fussent frappés en dollars d'argent d'une valeur nominale supérieure environ de moitié à leur valeur réelle, et toujours échangeables au pair contre espèces d'or. N'oublions pas d'autre part les certificats d'argent, payables seulement en monnaie blanche. Ce mécanisme compliqué, cet enchevêtrement de métaux, de papiers, de monnaies bonnes et avilies, avait pour objet d'assurer aux produits des silveristes un débouché permanent, de préparer les voies à une circulation d'argent presque unique, sans compter les profits immédiats et palpables de l'opération, soit l'échange d'une valeur réelle de 2 fr. 50 d'argent, représentée par le dollar blanc, contre une valeur réelle de 5 francs d'or, représentée par le dollar jaune.

Du coup, la transmutation des métaux, vainement essayée par les alchimistes du moyen âge, était dépassée. Le grand œuvre des temps modernes s'accomplissait sans frais ni risques, ouver-

tement, à l'aide d'une sorte d'alchimie officielle, où le papier fiduciaire tenait le rôle d'intermédiaire complaisant, sinon de complice.

Les conséquences fâcheuses de cette politique financière ne se sont pas fait attendre : l'or américain émigre de plus en plus vers l'Europe. Si le trésor fédéral n'avait pas la ressource de le recouvrer en partie par l'acquittement des droits de douane payables en or, et de réparer ainsi le déficit toujours croissant de son encaisse, le précieux métal disparaîtrait bientôt de la circulation dans le pays même d'où il provient.

Heureusement pour les États-Unis, « un homme s'est rencontré », le président Grover Cleveland, qui a déjoué ces manœuvres. Non content d'avoir obtenu des Chambres, par ses pressans appels, l'abrogation de la loi Sherman, il a opposé un courageux veto au dernier bill monétaire (sur le *seigniorage*), dont la mise en vigueur eût compromis les finances américaines. Grâce à la prudence et à la fermeté du président, la situation actuelle est sauve. Doit-on croire le péril définitivement écarté? M. Cleveland a pour lui les gens éclairés qui demandent à juste titre une *sound currency*, une saine et honnête circulation de monnaies, sans spécifier toutefois comment ils l'entendent. Mais de toutes parts s'élèvent les protestations des silveristes et de leurs alliés, dont le retour offensif n'est que trop facile à prévoir. La crise, provisoirement enrayée, éclatera de nouveau à la première occasion. M. Bland n'a-t-il pas riposté au veto présidentiel en réclamant déjà le rétablissement de la frappe libre?

Tant que subsistera la tentation permanente d'un bénéfice énorme à réaliser sous le couvert d'une loi populaire et d'apparence inoffensive, il se trouvera toujours des politiciens pour la proposer, ainsi que des compères et des naïfs pour l'accueillir. Sans doute les Américains auront encore le veto. Auront-ils l'homme?

Dans cette question irritante du bimétallisme, nous ne sommes pas engagés, comme les États-Unis, par de gros intérêts directs, qui nous sollicitent à courir pareilles aventures, et nous ne possédons pas non plus les mêmes ressources constitutionnelles pour y échapper. Quelle étrange forme de l'atavisme, ou quelle superstition mystérieuse nous attache donc à un système dont l'effet fatal, constaté par l'expérience, est de sacrifier la bonne monnaie à la mauvaise? Un petit nombre d'intermédiaires en profitent. Serait-ce leurs profits qu'il importerait de sauvegarder? Quelques États, dont les monnaies sont avilies et les finances avariées, bénéficient du change à l'exportation, et certaine école se plaît à montrer qu'ils conservent ainsi l'avantage dans les

transactions internationales. A supposer même que cet avantage puisse être durable, est-ce sérieusement qu'on nous le donne en exemple?

Malgré toutes les facilités de viremens offertes au commerce, pour régler ses différences, les banques et les grandes entreprises éprouvent la nécessité impérieuse d'avoir de fortes réserves métalliques, afin d'appuyer leur crédit sur un fond solide. La précaution devient illusoire en partie, dès que le numéraire encaissé a perdu sa pleine valeur. Notre vieille Europe, notablement déchue par la concurrence universelle, est encore aujourd'hui la banque du monde entier. Son crédit repose sur la masse imposante de ses capitaux, accumulés au prix de prodigieux efforts depuis soixante-dix ou quatre-vingts ans. L'excellence inattaquable de ses monnaies peut seule lui garantir l'unique supériorité matérielle incontestée qui lui reste.

Nous sommes exposés aussi à des périls que les États-Unis ne connaissent pas, et nous paierions peut-être beaucoup plus cher les erreurs d'un bimétallisme imprudent. Si la guerre, éclatant soudain avec son formidable appareil moderne, obligeait l'Europe à jeter sur les marchés de l'univers toutes ses ressources disponibles, les peuples surpris dans une fausse situation monétaire s'apercevraient trop tard que l'habitude d'échanger en famille des pièces blanches contre des pièces jaunes, d'après un rapport nécessairement inexact, est un trompe-l'œil et constitue à la longue le jeu le plus périlleux. Au moment même où la bonne monnaie deviendrait aussi indispensable pour eux que la bonne poudre, leur stock métallique d'argent perdrait la moitié de sa valeur.

Méditons à temps ces paroles d'un éminent économiste : « C'est par l'estimation faite au dehors, et non par l'estimation faite au dedans de ses propres frontières, qu'un peuple doit juger la valeur vraie de ses monnaies nationales. »

V

Sous sa forme actuelle, le bimétallisme paraît bien malade. Faut-il s'empresser de conclure que tout emploi simultané des deux métaux est désormais condamné?

Notre agriculture, dont les intérêts nous touchent spécialement, invoque d'excellens motifs pour conserver l'usage des espèces blanches adoptées par tant de pays, soit seules, soit concurremment avec l'or. Mais, en fait de moyen, elle persiste à réclamer le maintien du rapport conventionnel, plus ou moins modifié, ce qui nous ramène au point de départ.

Le raisonnement contraire semblerait plus logique. La fiction légale, par laquelle on veut essayer de sauver la moins bonne de nos deux monnaies métalliques, n'a contribué jusqu'ici qu'à les compromettre l'une et l'autre. Que ne s'efforce-t-on plutôt de supprimer cet expédient malencontreux? Le bimétallisme solidaire et forcé n'a pas réussi. Reste à tenter une dernière épreuve : le bimétallisme parallèle et indépendant.

Dès l'abord, le nouveau système offre l'incontestable avantage de nous faire rentrer dans la correction et la vérité monétaires. Chacune de nos monnaies n'aura plus à rendre compte que d'elle-même, et redeviendra ce qu'elle doit être uniquement en réalité, selon la juste remarque de M. Raphaël-Georges Lévy (1), un poids déterminé d'or, ou un poids déterminé d'argent, sans aucune corrélation nécessaire entre les deux. L'idée confuse de valeur comparative, qui obscurcit et fausse tout, se trouve écartée, pour laisser apparaître la seule idée nette, le poids du métal considéré.

Qu'est-ce que le franc comme valeur? Nul ne saurait le dire, par l'excellente raison que cette valeur change sans cesse. Qu'est-ce que le franc comme poids? Le premier écolier venu répondra : cinq grammes d'argent. Mais aujourd'hui, avec le système du rapport fixe, cette réponse, qui paraît très claire, manque pourtant de précision, puisqu'elle signifie en même temps trois cent vingt-deux milligrammes et demi d'or.

L'existence parallèle des deux métaux monnayés indépendans permettrait au commerce de choisir l'un ou l'autre, suivant les besoins variés des affaires internationales. Les différences se régleraient en or avec l'Angleterre ou l'Allemagne, en argent avec le Mexique ou la Chine. Chaque nation, sans que rien fût changé à ses coutumes, pourrait facilement donner en échange sa monnaie usuelle et recevoir la monnaie correspondante d'un pays quelconque. Le poids du métal échangé deviendrait ainsi la véritable unité monétaire universelle, ce qui simplifierait singulièrement les transactions de peuple à peuple. Est-il téméraire en effet de prévoir le moment où les puissances civilisées s'entendront sur l'unité de poids, comme elles viennent d'adopter de concert les mêmes unités électriques, lors du Congrès des électriciens à l'Exposition de Chicago?

On dira que la suppression du rapport actuel réduirait aussitôt de moitié la valeur du stock métallique d'argent, d'où résulterait une perte énorme pour les nations qui s'en trouvent aujour-

(1) *Mélanges financiers*, par M. Raphaël-Georges Lévy, Paris, 1894.

d'hui encombrées. Certes l'argent n'aurait plus le privilège d'une plus-value artificielle qui lui est attribuée par la convention légale. Que la fiction s'efface, et la vérité reparaîtra. Mais ne nous préoccupons pas de la perte à faire; elle est faite. On ne la grossirait pas en la constatant, pas plus d'ailleurs qu'on ne l'atténue en affectant de l'ignorer. Les milliards de monnaie blanche qui existent chez les diverses nations du globe peuvent être cotés à leur valeur nominale dans les inventaires du Trésor ou des banques; ils ne valent pourtant que cinq cents millions chacun sur le marché du monde. Une simple régularisation d'écritures n'augmenterait pas le malaise du commerce international, et ne diminuerait nullement la somme présente des richesses. Rien ne serait changé à l'état réel des choses; il n'y aurait qu'un inventaire fictif de moins.

C'est pour le règlement des transactions intérieures que surgiraient les difficultés pratiques d'exécution pendant la période transitoire. L'argent, maintenu au pair en vertu de la loi dans les pays à double étalon, y possède effectivement sa pleine valeur nominale; il la perdrait forcément si la loi était abolie.

Observons toutefois que chez les peuples bimétallistes où les finances ne sont pas avariées, la monnaie libératoire de métal blanc, la pièce de cinq francs, ne joue plus guère aujourd'hui que le rôle des pièces divisionnaires ou d'appoint, dont la valeur réelle importe peu.

D'autre part, les divers projets de refonte des monnaies blanches, discutés depuis quelque vingt ans déjà par les congrès et la presse, sont l'indice d'une situation anormale et du sentiment public qu'il en faut sortir. Même les partisans du bimétallisme solidaire semblent se résigner à des sacrifices indispensables et consentiraient, dit-on, à modifier le rapport légal pour le conserver, ne fût-ce qu'un temps. La perte, plus ou moins notable, subie par l'argent, ne manquerait pas de provoquer certaine perturbation financière. En coûterait-il bien davantage de supprimer une bonne fois tout rapport quelconque pour revenir définitivement à la vérité?

VI

Le nœud de la question est en Amérique, d'où provient, croyons-nous, la moitié environ du métal blanc produit sur la terre. Et encore les principaux intéressés dans les deux continens américains nord et sud se réduisent-ils à une quarantaine peut-être de personnalités ou de groupes distincts, sous la prépondé-

rance des États-Unis, qui sont le siège et l'instrument de leur puissance. Ces grands chefs silveristes ou argentistes, ces *Silver Kings*, très peu nombreux, se trouvent donc les maîtres du marché. Tout dépend d'eux en l'espèce, sauf de rayer les faits accomplis, et de rendre à l'argent sa valeur perdue. Mais le sort de la monnaie blanche reste entre leurs mains.

Veulent-ils lui assurer un avenir, l'unique moyen est de changer leur fusil d'épaule et d'arborer franchement la cocarde de la loyauté financière. Désormais, plus de manœuvres subreptices pour profiter de l'écart énorme entre la valeur nominale de l'argent et sa valeur vraie ; plus de campagnes savamment conduites en vue de tourner la loi qui interdit la frappe au compte des particuliers ; plus de combinaisons fallacieuses ou hardies destinées à rétablir une circulation de monnaies dépréciées, au risque de chasser l'or du pays et de ruiner le crédit national. La campagne nouvelle, aussi vigoureusement menée que les précédentes, mais dans un sens opposé, devrait s'ouvrir avec cette plate-forme : « l'argent loyal et libre dans le bimétallisme libre et loyal », autrement dit : estimation de la monnaie blanche à sa valeur vraie, suppression du rapport légal entre les deux métaux.

Dès que les pouvoirs publics auraient ratifié ces vœux supposés du silverisme converti, rien ne s'opposerait à la liberté de la frappe, dont les abus ne seraient plus à craindre. Au lieu d'être reçu avec méfiance comme un intrigant suspect, ou de dormir inutile au fond des caves du Trésor et des banques, le dollar blanc, redevenu soudain l'honnête dollar, « le dollar de nos pères », reprendrait bravement sa place au soleil et sa légitime fonction monétaire dans le monde.

Les silveristes américains trouveront peut-être que tout cela ressemble fort à quelque amusant paradoxe, et on les voit d'ici esquisser un gai sourire à l'idée naïve de s'immoler spontanément, en victimes expiatoires, sur l'autel à peine instauré du néo-bimétallisme indépendant. Ce sacrifice volontaire serait-il pourtant aussi naïf que la première apparence le laisserait croire ? Les coups de loyauté sont parfois des coups de maître.

Le syndicat des *silvermen* se repose sur sa force. Il peut en effet entraîner l'opinion des masses et défier les résistances de la classe éclairée du pays. Il peut prendre une revanche prochaine de l'échec partiel que la ferme attitude du président Cleveland lui a infligé. Il peut obtenir du Congrès certaines mesures législatives de telle sorte que, pour un temps encore, l'argent soit comme la pieuvre de l'or national. Mais rien au monde ne l'empêchera de périr par sa victoire même, lorsqu'une crise décisive aura démon-

tré aux plus aveugles la nuisance et le mensonge du présent système.

C'est une noble maxime de la liberté américaine que « nul ne doit aller jusqu'au bout de son droit. » L'intérêt bien entendu de leur situation conseille aux bimétallistes intransigeans des États-Unis de ne pas aller jusqu'au bout de leurs fautes. Aucune puissance humaine ne saurait faire que l'argent n'ait pas baissé de 50 pour 100. L'habileté consisterait à subir de bonne grâce une nécessité qui s'impose, afin d'en tirer le meilleur parti possible. Les fortunes acquises dans les *bonanzas* minières, grâce à des circonstances heureuses et à des légalités diverses, n'en souffriraient pas, et l'indépendance respective des deux numéraires métalliques deviendrait le nouveau départ, *new departure*, qui ouvrirait à l'un comme à l'autre une carrière honorable, et ramènerait les choses à l'ordre normal.

Mais, en pareilles conditions, l'argent monnayé ne serait plus qu'une simple marchandise. — Pourquoi pas? de même que l'or après tout, qui doit être considéré comme telle à certains égards. La monnaie blanche ne fût-elle qu'une marchandise, les propriétaires de mines réaliseraient encore d'assez fructueux bénéfices en se faisant marchands de monnaie au cours du jour.

Les cours remonteraient d'ailleurs naturellement. Car l'appât lucratif de l'échange contre espèces jaunes n'attirerait plus sur le marché une surabondance de métal blanc qui le déprécie. L'intérêt du producteur, d'accord avec la loi de l'offre et de la demande, réglerait la production d'après les besoins.

S'il faut réellement aujourd'hui dans la circulation une quantité de monnaies blanches équivalente à la somme que représente leur valeur nominale, il faudrait deux fois autant de métal blanc pour parfaire une somme identique à l'aide des monnaies nouvelles, estimées à leur valeur vraie. Les propriétaires de mines vendraient donc le double de métal : l'augmentation du chiffre des affaires compenserait partiellement la baisse des prix.

Si au contraire cette quantité de monnaies blanches est inutile, et ne sert qu'à encombrer les caisses publiques en faveur de quelques intérêts privés, les propriétaires des mines d'argent seraient encore mal venus à se plaindre. En vertu de quel principe, parmi tous les producteurs nationaux, auraient-ils seuls le droit à la vente, comme on disait le droit au travail, en d'autres termes le droit de vendre ce que personne ne demande à acheter?

Mettons les choses au pire; il faut savoir sacrifier la moitié pour sauver le reste : c'est encore un adage de la sagesse américaine. Le tout-puissant syndicat ferait bien d'y réfléchir. Un der-

nier krach du métal blanc amènerait peut-être sa démonétisation irrévocable et rallierait le monde à l'étalon d'or unique. Les silveristes des États-Unis peuvent être les syndics de la faillite ou de la réhabilitation de l'argent; à eux de choisir.

L'occasion semble propice pour relever le crédit du métal blanc dans le monde. On pense maintenant plus que jamais à simplifier les transactions internationales au moyen de l'uniformité monétaire. Nous ne touchons pas encore au moment de voir l'idée se réaliser. Mais la popularité légitime qui s'attache à la création d'un instrument universel d'échange, rejaillirait sur l'argent, s'il contribuait à préparer cette solution de l'avenir.

Pour commencer l'entreprise, avant même de supprimer chez eux le rapport légal entre les deux métaux, et sans rien changer à leur présent système monétaire, pourquoi les Américains ne frapperaient-ils pas une monnaie blanche nouvelle, dont le poids fixerait seul la valeur? C'est là le point principal, comme M. Raphaël-Georges Lévy l'observe fort bien, et la condition essentielle d'une comparaison facile entre les monnaies des divers pays.

Le nouveau disque d'argent, d'un type unique, conserverait naturellement la dénomination de dollar en l'honneur des États-Unis, auxquels appartiendrait le mérite de l'innovation. Pour éviter d'être confondu avec le dollar actuel, il prendrait le qualificatif important de sterling, par politesse envers l'Angleterre et ses colonies indiennes qui pourraient offrir un débouché. Le poids serait évalué en grammes, par courtoisie pour la France, dont le système métrique et décimal est le plus scientifique et le plus pratique de tous, croyons-nous. La face de la pièce porterait comme effigie la poignée de main universelle avec l'inscription *universal sterling dollar* et le poids gravé très lisiblement. On réserverait le revers pour y inscrire les dénominations et les effigies particulières aux différentes contrées, qui se verraient bien obligées, un jour ou l'autre, d'imiter l'exemple de l'Amérique et d'adopter son système.

En effet, c'est au commerce extérieur avec les Indes, le Japon, la Chine, sans compter l'Afrique et l'Amérique du Sud, que serait spécialement destiné le dollar universel, comparable aux barres d'argent usitées dans l'extrême Orient aujourd'hui. Et, sur le marché global, la valeur du numéraire n'a pour facteur que le poids.

Bientôt peut-être cette nouvelle monnaie, honnête et franche, chasserait de la circulation internationale les pièces à moitié valeur du demi-monde monétaire où, selon le langage pittoresque

de certains milieux, surabondent les piastres équivoques, les rastadouros, les jobdollars, les écus et francs menteurs, et autres roublardises estampillées, dont le grand commerce se plaint.

Autant que nos souvenirs sont fidèles, une brochure allemande, publiée par M. Eggers, sous le titre de *Trade dollar*, fournirait les détails complémentaires de ce programme, qui nous avait frappé dès 1881. Mais il faut respecter discrètement le domaine du législateur, et nous n'en sommes pas encore au projet de loi.

A quoi bon d'ailleurs s'efforcer de rédiger une formule exacte? Les silveristes américains sont d'habiles gens; ils sauraient vite découvrir des combinaisons efficaces et les faire accepter par les pouvoirs compétens, s'ils voulaient résolument se constituer en syndicat de rectification monétaire. Le voudront-ils?

Pour l'instant, on se heurte donc aux difficultés d'une situation presque inextricable :

L'essai du bimétallisme indépendant ne paraît guère pouvoir se passer du concours des États-Unis, dont l'adhésion est difficile, sinon impossible à obtenir.

L'extension du bimétallisme solidaire, plus ou moins amendé, semble irréalisable sans la participation de l'Angleterre, qui se refuse énergiquement à l'accorder; l'Allemagne montre les mêmes dispositions.

Et, d'autre part, le *statu quo* est plein de périls.

Nul ne s'étonnera que les gouvernemens reculent devant l'idée de susciter une grosse crise immédiate pour éviter des crises futures. Mais, vienne la nécessité d'agir, il ne faudrait pourtant pas recommencer à bâtir un système défectueux sur une loi mensongère. Resterait donc le choix entre deux partis : ou bien réaliser, si faire se peut, une forme quelconque de bimétallisme indépendant et parallèle, qui mît en parfait accord l'honneur et l'argent dans le système monétaire, ou bien se rallier franchement au monométallisme or.

Soyons loyaux métallistes avant tout, et en dernier ressort monométallistes, s'il n'y a pas moyen d'être corrects autrement. On demande des monnaies honnêtes.

Duc de Noailles.

LA COLOMBE

DE LEÏLAH LA SULTANE

(LÉGENDE ARABE)

Un soir, Abou-Saïd, le jeune lettré musulman dont j'avais fait la connaissance au Caire, me conduisit à l'île de Raoudah, où l'on a la plus belle vue du Nil. Tout en discourant sur l'Égypte des Khalifes et sur les temps héroïques de la civilisation arabe, nous nous assîmes à l'ombre d'un acacia, sur une petite terrasse qui domine le fleuve. La rive opposée était si lointaine que les stipes des palmiers n'y paraissaient pas plus hauts que des touffes d'herbes. Elle se perdait comme une gaze légère dans la pourpre du couchant, tandis qu'une flottille de dahabièhs aux longues voiles pointues glissait sur le fleuve embrasé et prenait son vol vers la haute Égypte. Je questionnai Abou-Saïd sur l'écho laissé dans les traditions populaires par la longue et sanglante histoire des sultans mamelouks qui résidèrent dans cette île. Alors, de sa voix lente, avec ses yeux voilés où perçait quelquefois une flamme fugitive, il me dit l'histoire de Leïlah la Sultane. Je suppose qu'il la tenait d'un conteur arabe. Peut-être aussi s'était-elle teintée en lui d'un peu de mélancolie syrienne. Je la rapporte telle qu'elle est demeurée dans mon souvenir. On y trouvera ce mélange d'érotisme passionné et de fatalisme tragique qui caractérisent la race arabe.

I

Ahmed, fils de Mélek-el-Nasser, dix-huitième prince de la dynastie des Mamelouks baharites, monta sur le trône d'Égypte en l'an 743 de l'hégire (1342 de notre ère). Lui et son frère Noureddin avaient été élevés par une mère syrienne, à Ghaza, loin des intrigues et des meurtres par lesquels les enfans de Nasser, fils de diverses odalisques, se disputaient âprement le trône de leur père. Les deux frères ne se ressemblaient pas. L'aîné, Noureddin, de couleur basanée, avait les traits énergiques du père. Fier et belliqueux, il n'aimait que les exercices équestres, la chasse et la guerre. Son cheval volait sur le sable du désert comme une autruche. Lui-même semblait flotter sur le dos du fougueux berbère, plus léger qu'un faucon sur la main du chasseur. Personne n'égalait l'impétuosité de son choc dans la mêlée des combats. Personne ne savait comme lui, dans les joutes brillantes, jeter le javelot en l'air et le rattraper au galop, ou de la pointe de sa lance enlever le panache au casque de l'adversaire. Aucun Mamelouk n'aurait su faire partir son cheval d'un si superbe essor, comme une flèche échappée à l'arc, l'arrêter brusquement et l'agenouiller devant le trône du Khalife, sous l'estrade bariolée de couleurs, puis le faire cabrer d'un saut, pirouetter sur lui-même en écumant et repartir à grands bonds comme une gazelle qui franchit la haie de cactus au sortir de l'oasis. — Le cadet, Ahmed, avait la pâleur syrienne de sa mère, les traits délicats, l'œil pensif. Son port et sa mine rappelaient un religieux plutôt qu'un guerrier. Son aspect était grave et doux; mais lorsqu'une pensée subite jaillissait de son regard, l'uléma son maître y devinait la source cachée des passions profondes qui s'ignorent elles-mêmes. Les trois premières qualités exigées par la chevalerie arabe : la force, la valeur et la grâce ne lui étaient point étrangères; mais il n'estimait que les trois autres : la poésie, l'éloquence et la bonté. Il se plaisait dans la société des astronomes et des savans. Il protégeait les poètes et trouvait avec Tofayl que, si « la meilleure place en ce monde est la selle d'un coursier rapide, l'ami le plus précieux dans le siècle est un bon livre. » Ses proches l'aimaient; les pauvres le bénissaient; il pardonnait aux offenses et n'avait point d'ennemis.

Ces deux frères si différens s'estimaient, peut-être parce qu'ils ne se ressemblaient pas. Noureddin admirait l'éloquence et la sagesse d'Ahmed; Ahmed vantait l'adresse et la bravoure de Noureddin. A la déposition de Koutchouk, Ahmed, protégé par les ulémas, fut élu sultan d'Égypte par les Mamelouks. Il dit à son frère :

« Veux-tu régner à ma place? Je retournerai à mes livres.
— J'aime mieux combattre que régner, répondit Noureddin. Garde l'Égypte et laisse-moi la Syrie, où il y a guerre, jour et nuit, contre le Bédouin et le Tartare. » Ahmed y consentit.

A quelque temps de là, un émir s'empara près de Damas d'une caravane de Bédouins qui amenait au khalife de Bagdad des esclaves du Caucase. Il se trouvait, dans le nombre, une fille de Circassie d'une beauté merveilleuse. Les Bédouins, frappés de la blancheur éclatante de son teint, de ses yeux brillans et doux, l'avaient nommée *l'Heureuse Étoile*. Quand on lui demanda son nom, un son vague et fluide s'échappa de ses lèvres. Les Arabes en firent Leïlah, qui signifie : *Douceur des nuits*, *Mystère de l'ombre*. Quand l'émir s'approcha de la captive blottie dans son châle de Cachemyre, elle jeta sur lui un regard timide et farouche, puis détourna la tête d'un geste si séduisant et si plein d'innocence qu'il n'osa même effleurer sa chevelure. Il se sentait rude et gauche devant tant de grâce. Il résolut d'offrir la Circassienne au sultan d'Égypte, espérant que l'Heureuse Étoile lui vaudrait le commandement d'une province. Quand l'émir entra chez Ahmed, celui-ci s'entretenait avec Noureddin et l'uléma du Caire. L'émir raconta la prise qu'il avait faite et termina son récit par l'offre de cette capture sans pareille à son souverain. La peinture des charmes de Leïlah avait enflammé Noureddin. Il s'écria : « Ahmed! donne-moi cette esclave, puisque l'amour des femmes ne touche point ton cœur. »

Ahmed était resté froid au récit de l'émir, mais il fut piqué par la parole de son frère :

— Il est vrai, répliqua-t-il, que la femme a irrité mes sens sans toucher mon cœur. Mais qui te dit que je ne veuille point éprouver l'amour et que je ne sache point l'inspirer? L'occasion est bonne pour le tenter. Écoute donc, émir, j'accepte ton présent. Que Leïlah se pare comme une sultane! Dis-lui, que dans trois jours, deux chefs mamelouks se présenteront dans sa tente et qu'elle devra élire l'un des deux pour époux. Elle choisira entre mon frère Noureddin et moi. Mais garde-toi, sur ta tête, de lui dire qui nous sommes. Qu'elle ignore surtout que je suis le sultan d'Égypte! Il faut que son choix soit libre de crainte ou d'ambition et que l'amour seul le guide.

— Soit, dit Noureddin, joyeusement : l'aventure me sourit. Puisse Leïlah te préférer! J'aurai la joie de voir le sage Ahmed dompté par l'amour... comme un homme!

— Puisse-t-elle te choisir! dit Ahmed. J'aurai la joie de te savoir heureux.

— Prends garde, seigneur, intervint l'uléma, prends garde de troubler la paix qui règne entre toi et ton noble frère, la paix qui fait la gloire de ton cœur et la force de ton règne. Si tu veux faire un don à ton frère, donne-lui Leïlah sans la voir. Si tu veux revêtir la robe de la jeunesse et de l'amour, prends-la pour toi : il te la cédera volontiers. Mais ne joue pas avec l'arme à double tranchant. Souviens-toi du proverbe : Le regard d'une femme entre deux frères est comme la hache entre deux palmiers jumeaux. L'amour est le feu dévorant qui consume l'amitié jusqu'à la racine.

— J'ai dit ce que j'ai dit, reprit Ahmed. Si Leïlah choisit Noureddin, je jure de l'oublier. Ma volonté est plus forte que ta sagesse, et notre amitié est au-dessus des ruses de la femme.

— Puisse-t-elle être au-dessus des ruses de ton propre cœur! reprit l'uléma en inclinant la tête et en étendant les deux bras. Allah vous garde!

Les deux frères se regardèrent avec assurance, puis il se touchèrent réciproquement le front et la poitrine, ce qui est le signe du dévouement et de la parfaite amitié.

Le lendemain, le son strident des *chirimias* ou clairons, et des *atabels* ou timbales retentissantes, annonçait au camp de l'émir l'arrivée du sultan d'Égypte et de son frère. Ahmed vint avec sa garde africaine montée sur des chevaux blancs, vêtue de toiles de lin et armée de lances de jonc. Noureddin chevauchait parallèlement à la tête de ses mamelouks aux chevaux noirs, aux manteaux rouges. Le pavillon luxueux de Leïlah, entouré par un cercle de Circassiens armés et gardé par des eunuques nègres, s'entr'ouvrit.

Descendus de cheval, les deux frères entrèrent sous la tente aux riches draperies et aperçurent au fond une femme tordue sur un divan, le visage enseveli dans ses deux bras nus, la chevelure éparse sur son dos. Leïlah avait l'attitude d'une victime qui attend son supplice. Deux Nubiennes accroupies à ses pieds et qui montraient en riant leurs dents blanches essayèrent en vain de lui faire lever la tête en l'agaçant du bout de leurs éventails en plumes d'autruche.

— Leïlah, dit Ahmed, pourquoi te cacher? Si tu es, comme on dit, l'Heureuse Étoile, lève-toi! Si tu es le Mystère de l'ombre et la Douceur des nuits, dévoile ton mystère et fais luire sur nous un rayon de ta douceur.

La voix cadencée d'Ahmed remua quelque chose dans la poitrine de Leïlah, car la peau nacrée de ses épaules frissonna sous sa chevelure comme l'eau de l'étang se crispe au plus léger souffle à l'ombre des tamaris. Lentement elle se releva et resta assise les

yeux baissés. Les deux frères purent alors l'apercevoir dans toute sa beauté.

Sous la robe jaune et transparente appelée *guilalah*, la vague blancheur d'un corps svelte dessinait sa ligne brisée et fière. La bouche avivée de henné avait la rougeur d'une fleur de cactus qui vient d'éclater. Mais l'arc fin des sourcils, les grandes paupières baissées et les plumes soyeuses des longs cils jetaient une ombre bleue sur ce pâle visage. Un reflet bleuâtre courait aussi dans ses cheveux noirs couronnés d'une demi-lune en diamans de Golconde. Une odeur excitante de musc et de santal s'en échappait. Insouciance délicieuse ou coquetterie suprême de la captive, ses nattes d'ébène flottaient au hasard sur ses épaules et sur son sein à demi découverts.

De cet abattement d'esclave et de ce luxe de sultane ressortait la grâce triste et farouche d'une libre fille du Caucase.

— Lève tes yeux, Leïlah, reprit Ahmed, car ton maître t'ordonne de choisir entre nous. Si tu viens avec moi, tu vivras dans un palais. Le jour, les poètes chanteront ta beauté; la nuit, des musiciens berceront ton rêve.

Leïlah leva ses yeux étonnés sur Ahmed, qui portait une robe et un turban d'une blancheur éclatante avec une ceinture d'or sans armes. Elle se demanda si c'était un prince, un poète ou un saint, et Ahmed vit les grands yeux lustrés de Leïlah un instant fixés sur les siens. Ils étaient immenses et noirs, et dans leurs ténèbres flottait une lueur bleuâtre. Pendant qu'Ahmed interrogeait curieusement le mystère de ces yeux et que Leïlah regardait Ahmed, une chaleur qu'elle sentit passer sur l'autre côté de son visage lui fit tourner la tête. Elle rencontra aussitôt le regard flamboyant du frère.

— Si tu viens avec moi, Leïlah, dit Noureddin, tu vivras sous la tente et toujours à cheval; le jour, tu n'auras d'autre distraction que les cris des Bédouins et la nuit d'autre musique que les rugissemens des lions du désert. Mais mon amour t'enveloppera comme une rosée et marchera devant toi comme une colonne de feu.

Leïlah regardait Noureddin : il portait le costume des mamelouks d'alors, ses longs cheveux massés et retenus dans une bourse d'or. Sous la tunique rouge fendue sur la poitrine, luisait la cotte d'acier. Des armes étincelantes constellaient sa ceinture. Devant ce guerrier superbe, elle crut revoir les Circassiens de sa vallée. Il lui sembla que Noureddin allait la ramener sur son cheval vers les cimes du Caucase, à travers l'immensité des déserts. Dominée par cette voix, attirée par ce regard impérieux, elle se

jeta à ses pieds. Lui, brusquement, la releva des deux mains et serra contre son armure de fer ce corps tendre comme une gazelle et souple comme une algue. Surprise et bouleversée, Leïlah laissa tomber sa tête sur la poitrine de Noureddin, qui d'une main serrait l'épaule nacrée et de l'autre fouillait amoureusement la chevelure soyeuse.

En ce trouble, elle aperçut de nouveau le visage d'Ahmed; elle en fut effrayée: il était aussi blanc que son turban et la fixait avec une vague terreur.

Ahmed eut alors une impression extraordinaire. Il lui parut que les yeux de Leïlah changeaient de couleur. Du fond de leur nuit, devenue violette, il sentit venir à lui un long regard de pitié, de tendresse, un regard presque suppliant qui cherchait un refuge dans son cœur. Puis soudain ce rayon s'éteignit. Tout devint noir autour de lui... mais, dans ces ténèbres, un désert s'étendait. Sur une colline de sable, s'élevait une pierre tombale ombragée d'un épais sycomore. Le disque argenté de la lune brillait entre la blancheur de la tombe et la ramure noire de l'arbre. Loin de l'attrister, cette image le soulagea, comme l'air nocturne soulage du soleil brûlant, comme un baume frais apaise le feu cuisant d'une blessure.

La vision s'effaça. Ahmed revit le groupe étroitement enlacé de son frère et de Leïlah. Elle ne le regardait plus. Son front était retombé sur la cotte d'acier de Noureddin. Une onde rose — de honte et d'émotion — rougissait sa nuque et descendait jusque sur ses épaules.

Ahmed avait repris la pleine possession de lui-même. Il dit d'une voix calme et grave : « Tu avais raison, Noureddin, et j'ai perdu ma gageure. Je ne suis pas fait pour inspirer l'amour. Soyez donc heureux. Le sultan ordonnera lui-même le mariage de son frère avec Leïlah la Circassienne. »

Ayant dit ces paroles, Ahmed sortit de la tente. Le cœur haut et l'âme pleine de sérénité, il laissa Noureddin seul avec Leïlah.

Les noces splendides, accompagnées de joutes équestres, eurent lieu selon la coutume arabe. Les musiciens et les poètes d'Ahmed célébrèrent la beauté de « l'Heureuse Étoile » voilée pour la foule. Noureddin devait partir après les fêtes pour la forteresse de Merfed, au fond du désert. La veille du départ, pendant que Noureddin était au camp, sa jeune épouse reçut en secret la visite d'un eunuque du harem d'Ahmed. D'abord il posa un doigt sur sa bouche et sa main plate sur sa tête, ce qui signifie : « Je vais t'apprendre un secret qu'il ne faut dire à personne sous peine de mort. » Puis il montra à Leïlah un grand objet carré enveloppé

dans des écharpes de soie. Il les dénoua lentement, et Leïlah aperçut une cage dorée qui renfermait une colombe blanche comme la neige. L'Abyssin dit en la regardant fixement : « Le sultan Ahmed t'envoie ce présent. Si jamais tu as besoin de son aide, attache une lettre au cou de l'oiseau, et sûrement la colombe la portera au sultan, qui te protège. » Leïlah regardait obliquement le tapis de Perse. Son pied nu, sorti de sa pantoufle, transparent comme l'albâtre et légèrement rose aux chevilles, son pied d'enfant y traçait une arabesque. « As-tu compris? » dit l'Abyssin en répétant sa question. Leïlah inclina la tête et croisa ses mains sur sa poitrine en signe d'assentiment et d'obéissance. Puis elle prit la cage, la plaça sur ses genoux et l'entoura de ses bras. Elle souriait à l'oiseau, qui entr'ouvrait doucement ses ailes. L'eunuque satisfait s'en alla.

Le lendemain Leïlah partait pour le désert, à la suite de Noureddin, avec une longue caravane et une partie de l'armée des mamelouks.

II

Retiré dans son palais de l'île de Raoudah, près d'Elkahireh, Ahmed reprit sa vie de souverain pacifique, entouré de savans, de poètes et d'astronomes. Il ne pouvait comprendre tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment où il avait aperçu Leïlah. L'aspect de la Circassienne avait ému ses sens comme avant elle bien des femmes, mais d'une manière autrement vivace et incisive. Au moment où elle s'était jetée aux pieds de Noureddin comme terrassée par son ardente volonté, Ahmed avait ressenti la douleur la plus aiguë de sa vie. Un fer rouge avait brûlé son cœur, le consumant tout entier et laissant à la place un vide glacé. Chose bizarre, il aimait à repenser à cette douleur effrayante. Car elle avait été pour lui la découverte de l'amour dans toute sa violence, d'un amour qu'il n'avait pas encore éprouvé. Puis était venu le charme inouï de ce regard inattendu, qui avait jailli du mystère nocturne de cette âme, comme pour lui en découvrir toute la profondeur. Enfin, — chose plus étrange encore, — la courte vision de la tombe et du sycomore, éclose, sous la magie même de ce regard, avait transporté son être dans un au-delà inconnu, d'une attirance irrésistible. Par quel caprice fatal, par quelle sombre folie, Leïlah lui avait-elle donné ce rayon de son âme, au moment même où elle se jetait dans les bras d'un autre? Ahmed ne pouvait se l'expliquer. Mais il avait aussi l'âme trop haute pour en vouloir à son frère. N'était-ce pas Ahmed lui-même qui avait institué ce pari? Noureddin n'avait fait qu'user

de son droit en obtenant la préférence. Et puis, ce regard mystérieux de Leïlah, ce regard presque surnaturel, avait miraculeusement consolé Ahmed de la perte de la Circassienne. Il l'emportait avec lui comme un diamant d'une eau merveilleuse et d'un prix inestimable. Il avait voulu y répondre par l'envoi de la blanche voyageuse, de la colombe immaculée. Par là, il pensait avoir fait son devoir de souverain envers la pauvre captive devenue princesse du sang royal, comme il avait fait son devoir de frère envers Noureddin en s'imposant la suppression de toute jalousie.

Les premiers mois de solitude se passèrent délicieusement pour Ahmed, en son jardin de l'île de Raoudah, dans une exaltation exquise. Les sciences, la poésie, occupaient ses loisirs. Il vivait dans la plus pure des atmosphères. L'opulent harem, qui constitue le luxe obligé de tout souverain musulman, ne lui inspirait que de l'indifférence. D'autre part il avait presque oublié le couple heureux. Il ne recevait de Noureddin que de rares messages ayant trait à la guerre avec les Bédouins. Mais l'ombre de Leïlah l'accompagnait dans toutes ses promenades. Oh! ce n'était pas la Leïlah de Noureddin, c'était la Leïlah du regard unique et de la vision fugitive, une Leïlah toute à lui, que personne ne connaissait sauf lui-même et qui méritait bien son nom musical et caressant : *Mystère de l'ombre*, *Douceur des nuits*. En plein midi, sous les massifs enchevêtrés des arbres tropicaux à la lourde chevelure, près des vasques du jardin, là où l'odeur humide des tamaris s'avive de la senteur amère des térébinthes et se mêle à l'arome enivrant des acacias, ce doux fantôme le suivait et quelquefois se dessinait de loin dans sa blancheur transparente pour le bénir ou l'appeler. Alors tranquille, heureux, souriant, Ahmed se replongeait dans la lecture de son livre. Cependant la lassitude vint. Il la surmonta par l'étude et la volonté, lorsqu'une circonstance futile tira le sultan de ce calme profond et vint jeter le trouble dans son cœur.

Un marchand se présenta au palais et demanda la permission de faire voir au souverain les plus riches tapis de Perse. Ce jour-là, Ahmed était sombre et ennuyé; il laissa venir le marchand. Paresseusement étendu dans une galerie, où le jour tombait sur le mur en face par une colonnade moresque pratiquée dans les hauteurs de la salle, le sultan vit passer devant lui les plus riches tissus de l'Asie sans y faire attention. Ces arabesques savantes, ces mosaïques multicolores promenaient sa rêverie sur les prairies émaillées de fleurs du Turkestan, en des palais aux mille colonnes et jusqu'au fond des pagodes de l'Inde. Tout à coup une image le fascina. Sur un fond noir, on voyait un prince persan emportant entre ses bras une femme évanouie. Un nuage passa

devant les yeux d'Ahmed. Car soudain ce cavalier rouge prit les traits de son frère Noureddin, et cette femme blanche devint Leïlah. Il frissonnait, immobile, plongé dans cette scène devenue réelle et qui lui semblait terrifiante. Bientôt il ne vit plus qu'une gerbe d'étincelles sur une tache de sang. Il ferma les yeux; mais, reprenant la netteté de sa vue, il aperçut une légende en forme d'auréole autour de la tête du cavalier.

« Que signifient ces caractères persans? » demanda Ahmed. Ravi d'avoir intéressé le souverain, le marchand s'écria : « Ce tapis représente l'histoire de Djem, qui enleva la sultane Fatima à son frère Kosroës et devint roi des Indes. Il dit comment le séducteur enchanta sa victime. » Le doigt du marchand s'était posé sur le cœur de la femme nue, renversée dans les bras du fougueux cavalier, et, d'une voix accentuée, il traduisit la légende persane : « Sur toi j'ai jeté mon charme — à jamais, à jamais. — Le coursier vole, — tu ne peux revenir. — Ma bouche sur tes lèvres — et ma main sur ton cœur. — Mon sceau est posé sur ma proie! »

Ahmed faillit s'évanouir. Les caractères flamboyaient devant ses yeux. Cependant il eut la force de dire au marchand : « Va-t'en et laisse-moi cette tenture. Elle te sera payée mille dinars. » Le sultan, resté seul en face de l'image qui le torturait et dont cependant il ne pouvait détacher les yeux, sonda son propre cœur et fut effrayé de ce qu'il y découvrit. « Leïlah, s'écria-t-il, m'appartient par un droit mystérieux, antérieur à notre rencontre, j'en suis sûr maintenant. Son regard me poursuit, et je ne puis vivre sans elle. Noureddin n'a pu me l'enlever que par un sortilège... C'est par un charme diabolique qu'il l'a subjuguée... Il s'est emparé de son cœur en domptant sa chair! Pourquoi ai-je tenté cette gageure? Pourquoi les ai-je laissés partir? » Ahmed sentait le feu courir dans ses veines. Un désir absolu de possession et de vengeance avait traversé son cerveau comme un éclair. Et il avait suffi d'une image stupide tissée dans de la laine pour allumer cet incendie. Mais, toujours maître de lui, il se reprit en disant : « C'est moi qui l'ai voulu. Il ne sera pas dit que le sage Ahmed a été vaincu par une femme. Le rêve me tue, essayons de l'action. »

La ville d'Elkahireh, la Victorieuse, vit alors avec étonnement le sultan ami des poètes et des astronomes sortir de sa solitude. On l'aperçut au camp, aux portes de la ville, se livrant du matin au soir avec les mamelouks circassiens aux exercices équestres. Une grande expédition en Syrie fut annoncée dans toute l'Égypte.

III

Cependant Leïlah vivait enfermée avec Noureddin dans la forteresse de Merfed. Ce fort dominait une vaste et verte oasis abritée au creux d'un vallon. Tout autour, le désert arabique étendait à l'infini ses croupes sablonneuses. D'abord elle fut heureuse ou crut l'être. Le jour où le choix entre deux inconnus lui avait été imposé, elle s'était jetée vers Noureddin dans un mouvement involontaire de confiance et d'admiration, parce qu'il lui semblait beau, bon et fort. Le regard puissant du mamelouk l'avait dominée. Ahmed, avec son air grave, lui était apparu comme quelqu'un d'inapprochable. Quand il avait pâli, elle avait deviné qu'il souffrait, mais elle ne savait pas de quoi : alors entre Ahmed et Leïlah s'était échangé ce regard que ni l'un ni l'autre ne put oublier. Du fond de sa misère de captive et d'esclave, elle avait envoyé sa sympathie à cette souffrance d'un dieu, qu'elle sentait, mais qu'elle ne comprenait pas. Quand Ahmed lui avait envoyé la colombe messagère, Leïlah avait compris que le sultan la protégeait. Elle ne voyait rien au delà; elle se disait seulement qu'il y avait, dans une sorte de paradis lointain, un être très puissant qui l'aimait comme un frère. Cette protection au-dessus de tout la remplissait de reconnaissance comme une chose à la fois merveilleuse et voisine de son cœur. Aussi s'était-elle mise à aimer passionnément la colombe.

Quant à Noureddin, il nageait dans la folie d'un bonheur excessif. Sa nature violente et loyale éprouvait pour la première fois les effets d'un sentiment absolu. Possesseur d'une créature ravissante, il était lui-même possédé, enivré, vaincu. Quelque chose d'inquiétant avivait son désir. Il sentait confusément que si ce corps merveilleux lui appartenait, un je ne sais quoi de cet être lui échappait. Elle cédait, elle ne s'abandonnait pas. Ce n'était pas une femme ardente, mais une esclave passive qu'il pressait dans ses bras. Lorsque la farouche et timide fille de Circassie se dénouait des étreintes de son maître, ses grands yeux noirs se détournaient vers d'inaccessibles lointains qui effrayaient l'intrépide Noureddin. Ses prunelles noires prenaient alors une teinte violette et triste. Sans doute elle regrettait son pays. Cela fût-il en son pouvoir, Noureddin eût refusé de l'y conduire. Il la voulait à lui, à lui tout seul, et loin de tout ce qu'elle aimait. Il eût donné un large flot de son beau sang rouge pour un de ces regards tendres qu'elle lançait dans le vide et qui allaient se noyer dans les coussins de soie où son doigt traçait des lignes pointues

imitant peut-être les montagnes de l'horizon natal. La saison des pluies touchait à sa fin. Une nuit, un orage épouvantable, un cyclone des tropiques, jaune et noir, éclata sur Merfed. L'oasis se changea en un lac, et, le matin, dans le lit fangeux du torrent débordé, on trouva un lion noyé, ce qui fut regardé comme un mauvais présage par les Arabes. Quelques jours après, le printemps fleurissait dans l'oasis. L'herbe épaisse se couvrit de fleurs de toutes les couleurs, comme de longues bandes rouges, bleues et violettes, à perte de vue. Les palmiers embaumaient, les troupeaux poussaient des mugissemens. Le soir, du haut de sa terrasse inaccessible, Leïlah entendit les chalumeaux et les danses des Bédouins, d'une gaîté sauvage et patriarcale. Le firmament violet élargissait sa voûte sur le désert gris pâle, et les étoiles fulgurantes la regardaient comme des yeux immenses. Oh! qu'elles étaient loin les cimes du Caucase!... Alors, toute seule, elle se mit à entonner une chanson de la mer Caspienne que personne ne pouvait comprendre : « Mon vaisseau est petit, mais ses voiles sont grandes, car elles se remplissent d'espérance!... »

Le lendemain Noureddin revint d'une longue chevauchée. En pénétrant dans la chambre de Leïlah, il la vit tenant sur ses genoux la cage dorée qui renfermait la colombe blanche. Leïlah contemplait amoureusement la tourterelle. Sa chevelure éparse sur les barreaux donnait de l'ombre à l'oiseau comme un feuillage, et l'oiseau mordant son aile de son bec tordait coquettement son cou où frémissait un duvet de neige. A l'entrée de Noureddin, la colombe effrayée se jeta contre les barreaux de la cage en battant des ailes. Plusieurs plumes tombèrent. Noureddin n'avait jamais fait attention à l'oiseau. Mais au mouvement subit de Leïlah, dont les bras se joignirent sur la cage comme pour protéger la colombe, au cri qu'elle poussa, aux paroles caressantes qu'elle adressa à l'oiseau bien-aimé dans une langue étrangère, Noureddin devint attentif. Il devina entre Leïlah et la colombe comme un mystère d'amour. Il voulut le pénétrer.

— Pourquoi aimes-tu cette colombe? demanda-t-il.

Cette question plongeait aux profondeurs de Leïlah, inconnues d'elle-même. Elle se tut, mais ses bras se serrèrent plus étroitement autour de la cage et sa tête charmante se coucha sur les barreaux. Trois fois Noureddin répéta sa question sans obtenir de réponse. Alors lui-même garda longtemps le silence, observant d'un œil hostile et scrutateur la femme et la colombe, qui paraissaient conjurées contre lui. Enfin, jaloux de l'oiseau, et voulant en finir, il dit :

— Leïlah, je t'ai tout donné, et jamais tu ne m'as fait un présent : donne-moi cette colombe.

Leïlah se redressa grave, solennelle, et le regardant en face, elle dit simplement : — Pourquoi me la prendre? C'est un don de ton frère Ahmed.

Noureddin eut un sursaut : — D'Ahmed? Quand te l'a-t-il donnée?

— La veille de notre départ, comme un signe de protection et d'amitié.

— Le perfide! Il avait promis de t'oublier... et cet oiseau est un messager entre toi et lui... Tu aimes mon frère!...

Noureddin avait saisi le poignet de Leïlah et le serrait avec force en la fixant de ses yeux flamboyans. Mais Leïlah n'avait pas peur, Leïlah ne semblait pas s'apercevoir de sa fureur. Envolée dans un songe d'or, elle murmura comme si elle s'interrogeait elle-même :

— Est-ce que je l'aimerais... ton frère?

Un sourire triste épanouit ses lèvres rouges et ses yeux extatiques. Noureddin assistait à l'efflorescence d'un amour que sa jalousie avait fait éclore. Devant ce calme innocent et pervers, qui lui semblait gros de tous les crimes, sa colère éclata :

— Je tuerai ta colombe! s'écria-t-il. Donne! je la veux! — Et sa main brutale se crispait sur la cage.

Alors seulement le sentiment du danger envahit le cœur de Leïlah. L'effroi et la douleur la frappèrent d'un coup de foudre. Dans cet éclair, elle lisait cette pensée fulgurante : « J'aime Ahmed! » et son cœur à elle, son cœur aimant avait passé dans la colombe palpitante qui follement frémissait dans la cage et que Noureddin voulait tuer. Une lutte s'engagea. Avec une force subite, une agilité de panthère, Leïlah parvint à se dégager et à lancer la cage sur le divan. Alors, d'un mouvement rapide, elle arracha un kandjar accroché à la tapisserie, et le tendant à Noureddin, lui dit tranquillement :

— Moi d'abord!

La violence du geste, l'énergie du regard, la froideur de la voix avaient fait reculer la force de l'homme et ajouté l'étonnement à sa fureur. La lutte corps à corps avait déchiré le vêtement de Leïlah. Maintenant, demi-nue, les seins empourprés, elle était debout devant son maître et lui présentait la poignée de l'arme étincelante. Le regard, devenu plus dur que l'acier, disait la révolte, le défi suprême et l'indifférence devant la mort. Comme le poignard du fourreau, une âme vierge avait jailli de ce beau corps, et elle criait dans le silence : « Tue si tu veux;

jamais plus tu ne me dompteras! » Noureddin voyait rouge. Il saisit le kandjar, le leva; puis, devant l'immobilité de Leïlah et la placidité terrible de son regard, il jeta l'arme sur le tapis et sortit en rugissant.

Restée seule, Leïlah sentit tomber toute sa force. Elle fondit en pleurs et s'affaissa sur la cage, où la colombe s'était blottie dans un coin. Devenue subitement éloquente, Leïlah se mit à lui parler à travers ses larmes : « Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de lui, méchante? Pourquoi ne m'as-tu pas dit ses pensées, puisque tu les sais? Que fait-il en ce moment? Pense-t-il à moi? M'a-t-il oubliée?... Ahmed! Oh! ce regard qu'il a jeté sur moi quand Noureddin m'a prise dans ses bras! Il souffrait alors ce que je souffre en ce moment... et je ne comprenais pas!... Mais maintenant je comprends, parce que je souffre aussi... Oh! cette profonde brûlure au cœur... c'est affreux de penser qu'il l'ait sentie tout ce temps. Et cependant!... je ne voudrais pas qu'il ne la sente plus! » Et, faisant sortir l'oiseau de la cage, elle le prit sur ses genoux en lissant ses plumes. Il avait des soubresauts comme pour prendre son vol. « Oh! ne t'en va pas, dit Leïlah, avant que j'aie attaché un message à ton cou. Car maintenant tu vas rejoindre Ahmed et lui dire de me délivrer! » Ses yeux tombèrent sur le poignard nu qui traînait sur le tapis, et sa pensée suivant son action vit distinctement les deux frères aux prises, une grande guerre et des milliers de morts; et tout cela arriverait peut-être à cause d'une colombe envolée avec un message d'amour?... Effrayée, elle fit rentrer l'oiseau dans la cage et s'étendit sur le divan.

Le soir vint. Leïlah, immobile sur sa couche et les yeux fermés, ne voyait qu'une chose : Ahmed qui la regardait et lui parlait de sa voix grave et douce, ainsi qu'il lui avait parlé une seule fois sous la tente. Et clairement, une à une, en syllabes d'or, lui revenaient les paroles du sultan : « Leïlah, pourquoi te cacher? Si tu es, comme on dit, l'Heureuse Étoile, lève-toi! Si tu es le Mystère de l'ombre et la Douceur des nuits, dévoile ton mystère et fais luire sur nous un rayon de ta douceur! » Les sons mélodieux tombaient comme des roses ou des baisers sur son sein humide de sueur. Pourquoi n'avait-elle pas su répondre alors? Mais elle répondait maintenant par un flot de larmes délicieuses qui coulaient à travers les longs cils de ses paupières mi-closes. Ces paroles surgies du passé étaient devenues vivantes. Elles s'ouvraient comme de grandes fleurs, et du parfum qui s'échappait de leurs calices se créait un ciel nouveau. Ahmed était debout devant elle, lui souriait... et silencieuse-

ment elle répondait à ce sourire par le don de tout son être.

A ce moment, Leïlah ouvrit les yeux. Il faisait nuit. Un grand frisson la secoua de la tête aux pieds. Ce n'était pas Ahmed, c'était Noureddin dont la forme athlétique se dessinait en noir dans le cadre de la fenêtre moresque. Il avait les bras croisés et attendait. Lentement il s'approcha, s'agenouilla devant la couche de Leïlah et dit d'une voix sourde, comme s'il demandait pardon : « Garde ta colombe. » D'une voix plus basse encore et d'un accent impérieux, il ajouta : « Mais aime-moi! » Leïlah avait pris Noureddin en horreur depuis qu'il avait menacé l'oiseau, et le regard d'Ahmed la poursuivait maintenant comme un reproche. Mais elle ne tenait plus l'arme; la nuit traîtresse, la sinistre, accoupleuse, l'enveloppait de ses voiles épais. Elle se sentait en présence d'une force brutale, d'un désir exaspéré par la jalousie. Elle essaya de se défendre un instant; mais un bras d'acier enchaînait sa taille, une main de fer retenait son bras, pendant qu'un souffle brûlant parcourait son visage. Enfin, haletante, épuisée, elle s'abandonna, et, sous les caresses furieuses, elle se sentit devenir inerte comme un cadavre.

Quand le soleil rouge se leva sur l'oasis et le fort de Merfed, Leïlah était seule depuis longtemps. Elle se regarda dans un petit miroir de cuivre, et en voyant ses yeux cernés, sa figure hâve, elle eut horreur d'elle-même comme de la dernière des esclaves, de la plus vile des créatures, et se mit à pleurer. Elle aperçut la cage dorée dans un rayon de soleil. La colombe captive becquetait ses plumes.

— Voilà mon salut! s'écria Leïlah.

Aussitôt elle ouvrit un coffret placé dans une cachette, en tira un petit ruban de papyrus, une plume de roseau et une boîte d'argent avec de l'encre rouge comme du henné. Elle savait écrire en persan, et traça ces mots en caractères serpentins :

« AU SULTAN AHMED. — *Délivre-moi; c'est toi que j'aime.* — LEÏLAH. » Après avoir attaché la lettre au cou de l'oiseau avec un cordon de soie, elle couvrit la colombe de baisers passionnés et la porta au bord de la fenêtre. Celle-ci, humant la fraîcheur de l'espace, battit des ailes et partit. Elle s'éleva à une certaine hauteur, parut s'orienter obliquement par-dessus les collines fauves du désert. Palpitante, éperdue, Leïlah suivait dans le ciel ce point blanc qui emportait sa destinée et peut-être celle d'un empire. Il avait disparu depuis longtemps qu'elle croyait voir scintiller encore cette paillette d'argent dans les éblouissemens de l'azur. Un épervier gris partit dans la même direction et la fit tressaillir. Alors elle vit trouble et se laissa tomber demi-morte sur la ter-

rasse en pressant de ses deux mains sa poitrine gonflée et vide. Car il lui semblait que son cœur s'était envolé par-dessus les sables, là-bas, vers les minarets d'Elkahireh, la Victorieuse, et qu'il était poursuivi par tous les vautours du ciel.

IV

Ahmed se promenait à cheval, dans son camp, au milieu des mamelouks circassiens, lorsque l'Abyssin se présenta devant lui.

— La colombe de Leïlah, dit-il, est revenue au pigeonnier de Raoudah avec un message.

En même temps il remit au sultan un rouleau de papyrus. En lisant ces mots : *Délivre-moi; c'est toi que j'aime*, qui brillaient en arabesques de feu sur la feuille blanche, Ahmed ressentit la commotion d'une immense joie et d'une immense terreur. C'était à la fois la chose attendue et la grande surprise, la confirmation de tous ses pressentimens et l'abîme de l'inconnu. D'un vol impétueux le cœur de Leïlah venait à lui à travers cette feuille qu'il froissait; du même coup, une barrière effrayante tombait comme une herse entre lui et son frère. Ahmed rentra sous sa tente sans prononcer une parole. Au bout d'une heure, une troupe de mamelouks partait pour Merfed avec ce message : « Le sultan Ahmed ordonne à son frère Noureddin de remettre Leïlah à l'escorte qu'il lui envoie. Sinon, il jure par les angles du temple de la Mecque et par ses voiles sacrés, par la pierre noire d'Ismaël et par les monts Safèh et Mèvah, qu'il ira la délivrer lui-même. » Le nuage de poussière qui suivit les cavaliers d'Elkahireh à Merfed n'eut guère le temps de s'abattre. Ils revinrent deux semaines après avec cette réponse : « Noureddin ne rendra pas au sultan la femme que son frère lui a donnée. Qu'il vienne la prendre! »

Le vendredi suivant, du haut des chaires des mosquées d'Elkahireh, les imams lançaient d'une voix aigre le cri de *Al-djihed!* aux armes au nom d'Allah! ils appelaient les fidèles sujets du sultan à la guerre sainte contre Noureddin, le rebelle. Le même cri fut répété dans toute l'Égypte, au son des clairons et des timbales. Les deux frères se haïssaient maintenant d'une haine égale, et ce ne pouvait être entre eux qu'une guerre implacable. Ahmed avait pour lui les mamelouks circassiens; les mamelouks tartares préféraient Noureddin. Ahmed avait en plus le nombre et la valeur extraordinaire de sa garde africaine. L'armée de Noureddin fut repoussée dans une bataille acharnée et se replia sur Merfed. On vit alors des caravanes de chameaux portant balistes et tours roulantes traverser le désert pour mettre le siège devant la forteresse.

Dans le premier élan de sa colère et de son désir, Ahmed avait pris part au combat. Maintenant qu'il sentait son frère perdu, il ne quittait plus sa tente, ne pensant qu'à Leïlah. Noureddin, de son côté, ne sortait guère de la forteresse. On eût dit que les deux frères avaient peur de se rencontrer malgré leur haine mortelle, comme si chacun d'eux eût craint d'apercevoir dans l'autre son propre crime et l'image vivante du fratricide. Ahmed avait le remords de manquer à sa parole de frère; Noureddin, celui de torturer une femme qu'il tenait captive malgré elle. Mais cette torture, croyait-il, était le seul baume pour la sienne, bien pire.

Une nuit, l'eunuque de Noureddin s'étant glissé hors de la forteresse, demanda à parler au sultan d'Égypte et lui dit :

— Si tu veux, demain je t'apporterai la tête de ton frère.

Ahmed fit un geste d'indignation.

— Eh bien! dit l'esclave, si tu attends deux jours, tu retrouveras Leïlah morte. Depuis que la colombe est partie, Noureddin l'a fait lier de cordes et jeter au fond d'une tour. C'est là qu'elle agonise en ce moment. Quelquefois nous entendons ses gémissemens. Deux mamelouks la gardent, prêts à la frapper au premier signal. Si la forteresse était prise, Noureddin ne veut pas que tu trouves Leïlah vivante.

— L'infâme! dit Ahmed en se dressant tout pâle. — Pendant quelques instans, il parut en proie à une douleur affreuse et à une lutte violente avec lui-même; puis il ajouta avec une sombre énergie :

— Eh bien, si tu m'apportes la tête de Noureddin, tu auras deux fois son poids d'or et la liberté.

L'aube commençait à poindre, quand le nègre, rampant comme un chacal, revint devant le sultan. Avec un sourire de triomphe qui découvrait ses dents d'ivoire, il plongea sa main dans le sac qu'il tenait, et en tira par ses longs cheveux noirs la tête livide et ensanglantée de Noureddin. Les traits affaissés et la bouche ouverte lui donnaient une expression de stupeur effrayante. Un instant, Ahmed crut voir ces lourdes paupières se soulever et un regard mourant tomber sur lui du fond de ces prunelles vitreuses. Il se détourna en avançant les deux mains, puis il se dit :

— Qu'on la montre aux assiégés et qu'on m'amène Leïlah!

Devant la tête coupée de leur chef, tous ses partisans se rendirent. Bientôt après, on apportait aux pieds d'Ahmed une femme à demi morte. On l'avait enveloppée de grands voiles de soie. Ses poignets et ses chevilles portaient les marques rougeâtres des cordes qui l'avaient liée. Elle était pâle comme la cire et froide comme le marbre; ses yeux farouches n'avaient d'autre expression que celle d'une épouvante démesurée. Une voix murmura à son

oreille : « C'est moi, Ahmed ; me reconnais-tu ? » Elle y fut d'abord insensible. Enfin, sous les étreintes et les paroles répétées, elle se ranima. Le retour de sa conscience ordinaire et la vue d'Ahmed provoquèrent un torrent de larmes tumultueuses, entrecoupées de sanglots. Puis ses joues rougirent, ses prunelles s'illuminèrent. Elle s'assit sur les genoux de son libérateur, sourit, l'entoura de ses bras, et après avoir caché sa tête sur son épaule se mit à le couver des yeux. Il chuchota d'une voix tendre et presque tremblante : « Leïlah, Mystère de l'ombre, Douceur des nuits, est-ce toi ? »

Alors, dans les yeux noirs de la Circassienne, se leva une aube intense, violette et rose. Pendant que des caresses glissaient légères dans sa chevelure et sur sa nuque encore frissonnante, l'aurore de ces yeux grandit, monta comme une flamme si vaste et si puissante, que tous deux en furent pénétrés et qu'elle leur parut la seule chose vivante de l'univers.

Cette nuit-là, les amans n'entendirent ni les rugissemens des lions, ni le glapissement des chacals qui rôdaient autour du camp. Les nuits succédèrent aux jours et les jours aux nuits, sans que l'aurore merveilleuse sortie des yeux de Leïlah cessât de les envelopper. Son voile rose et violet, tissé de lumière, s'était interposé entre eux et le monde. — Le sanglant épouvantail de la tête de Noureddin avait disparu comme un cauchemar dans l'abîme du passé, dans le limbe des choses douteuses, à peine entrevues, et qui — peut-être — n'ont jamais existé.

V

A la pointe sud de l'île de Raoudah, occupée jadis par les jardins royaux des mamelouks, s'élevait alors un pavillon terminé par une terrasse à colonnade. Ce kiosque ressemblait assez au petit temple hypèthre qu'on admire encore aujourd'hui à l'île de Philæ, en Haute-Égypte, au delà de la première cataracte. Planté sur un mur élevé, le pavillon de Raoudah n'était séparé du Nil que par une haie d'aloès, de palmiers et de plantes grimpantes. On y planait comme soulevé par des bouquets d'arbres sur le fleuve majestueux, qui ressemble ici à une vaste lagune, appelée mer ou *bahar* par les Arabes, d'où le nom des Mamelouks baharites qui établirent en cet endroit leurs palais et leurs jardins de plaisance. C'était un lieu de délices et de rêves. Du pavillon bien clos, une seule porte ouvrait sur la terrasse, entourée de frêles colonnes. Du dehors, ce kiosque blanc paraissait une efflorescence de la végétation tropicale environnante, et le miroir du fleuve le répétait si exactement qu'on ne savait lequel des

deux était le vrai, ou l'édifice aérien, ou son reflet liquide.

C'est là qu'Ahmed et la sultane Leïlah aimaient à se retirer pour goûter la splendeur des soirs et la langueur des nuits du Nil.

Les Arabes ont appelé la poésie « la magie permise »; mais qu'est-ce que sa magie auprès de celle de l'amour? Le sultan Ahmed sut les fondre ensemble et les marier pour enchanter sa lune de miel avec Leïlah. Par les nuits tièdes, dans la sombre épaisseur du jardin, des Nubiennes conduisaient sa bien-aimée aux vasques de marbre, sous les grands sycomores. Il regardait de loin cette forme blanche et se demandait en frémissant si c'était Leïlah ou son fantôme, mais il savait que la minute prochaine allait la ramener toute fraîche du bain dans ses bras ardens. Pendant ce temps, une chanteuse égyptienne, couchée au bord de la fontaine, égrenait d'une voix langoureuse ces vers du poète Yézid : « Couverte du voile de sa chevelure, si elle s'avance à travers les ombres d'une nuit semblable aux boucles noires de ses cheveux, l'éclatante blancheur de son front la dirige et lui tient lieu des feux du firmament. — Si pendant la nuit elle dirigeait ses pas au milieu d'un jardin, vers les bords d'un étang où croît le nénuphar, trompées par l'éclat de ses charmes, les fleurs s'élèveraient sur l'onde, croyant le soleil de retour. » Quand ils étaient rentrés dans la pénombre du pavillon, où l'on n'entendait que le ruissellement léger du fleuve, dans les roseaux, à la pointe de l'île, la voix chaude d'une Syrienne palpitait dans les profondeurs des tamaris, et l'on pouvait saisir ces syllabes : « Oh, quand ma bien-aimée soupire : Oui, dit le musc, c'est de son haleine embaumée que je compose mes plus doux parfums. — O nuit de l'union! ô coupe d'un vin délicieux, vous m'avez appris comment sans être voilées les joues perdent leurs pudiques couleurs. — Aimez! Quand vous serez couchés dans le tombeau, vos regards ne pourront plus se confondre, ni vos bras s'enlacer, ni vos lèvres se joindre... Aimez à longs traits!... » Puis tout se taisait, tout se fondait dans un murmure suave de confidences et de paroles, dans la musique des longs regards vibrans où deux consciences en forment une nouvelle, dans le silence qui submerge l'âme d'un calme suprême et qui monte des gouffres insondables du passé et de l'avenir.

Une nuit, Ahmed et Leïlah avaient erré plus longtemps que de coutume dans leur barque pavoisée sur le Nil. L'excessive beauté du couchant et de la nuit reflétés par le fleuve avait attristé Leïlah. Mais Ahmed exultait. Jamais il ne s'était senti si heureux. Il avait dit à Leïlah : « Mohammed, le grand pro-

phète, aima d'un amour égal la noble Kadidja et la belle Aïcha. Kadidja fut le premier, le grand amour de son âme; Aïcha, fût la dernière tendresse de son cœur passionné. Tu es à la fois ma Kadidja et mon Aïcha! — Je n'envie pas le sort d'Aïcha qui vit mourir le prophète sur ses genoux, répondit Leïlah, mais celui de la noble Kadidja, qui mourut avant lui. Puissé-je ne pas vivre plus longtemps que mon bonheur! »

Ils rentrèrent au pavillon, asile de leurs plus intimes épanchemens. Leïlah avait l'habitude de s'étendre sur un divan bas, dans l'obscurité, et Ahmed de s'asseoir à ses genoux. Sur le mur opposé, il avait fait suspendre la tapisserie qui représentait le cavalier persan enlevant une femme et qui, autrefois, avait réveillé son amour secret avec sa jalousie. Dans sa pensée, ce cavalier s'identifiait avec Noureddin, et quoique son frère ne fût plus du nombre des vivans, Ahmed continuait à lui en vouloir. Son frère ne lui avait-il pas enlevé son trésor? n'avait-il pas possédé Leïlah pendant six mois pour la torturer? D'un accord tacite, ni lui ni la sultane n'avaient prononcé son nom. Mais souvent Ahmed regardait avec une sorte de défi le cavalier fougueux sur sa tapisserie. Cette nuit-là, l'apercevant sous un rayon de lune, il lui lança un regard de triomphe qui disait : « Maintenant je t'ai vaincu. Corps et âme, Leïlah m'appartient pour jamais. Tu es mort et oublié : je suis aimé et vivant! »

En face de Leïlah, dans le coin le plus noir de la chambre, il y avait un miroir de cuivre ovale fixé à la muraille. La Circassienne aimait sa vague luisance. Ses yeux se dilataient souvent en le regardant. Elle disait qu'elle y voyait apparaître quelquefois les cimes de son pays natal, et passer des images et des figures inconnues. Cette nuit, elle en détourna sa tête, renversée de langueur. Ahmed parla un instant de ses projets de conquête. Il rêvait de pousser jusqu'au Caucase et d'y ramener victorieusement la fille du pays, en sultane. Leïlah distraite ne répondait pas. Une inquiétude indéfinissable tomba sur Ahmed, et brusquement une douleur lancinante le traversa. Il ne savait comment cette idée lui était venue; mais, comme poussé par un démon intérieur, il demanda tout à coup à Leïlah :

— Pourquoi as-tu aimé Noureddin?

C'était pour la première fois qu'il prononçait son nom devant elle. Leïlah eut un léger tressaillement, mais elle répondit par un tel regard de ses grands yeux qu'Ahmed sentit revenir son bonheur, présage des plus profondes tendresses. Car la flamme humide qui sortait des yeux de la Circassienne disait mieux que toutes les paroles : « Tu le sais bien, cette aube de l'âme et de

l'amour, jamais Noureddin ne l'a connue! » Mais soudain les mains de Leïlah se crispèrent sur le bras d'Ahmed, son visage s'était décomposé; ses yeux restaient rivés dans la direction de la tapisserie avec la même expression d'épouvante qu'il leur avait vue le jour de la prise de Merfed.

Ahmed se retourna. Le rayon lunaire éclairait les carreaux de marbre devant la porte ouverte. Le reste de la chambre était plongé dans une nuit presque complète; mais sur le fond noir de la tapisserie oscillait une légère phosphorescence comme d'une forme humaine terminée en draperie vague et ne touchant pas le sol. Elle recula lentement dans le coin le plus obscur du pavillon. Là elle parut se condenser et disparaître dans le miroir de cuivre. Ahmed ferma les yeux pour recueillir ses esprits troublés. En les rouvrant, il fut glacé d'épouvante à son tour. Au-dessus de lui et de Leïlah, à hauteur d'homme, flottait dans une vapeur de sang la tête coupée de Noureddin. C'était bien le même visage livide que lui avait montré l'assassin, mais ce n'était plus un visage de mort! Les yeux vivaient d'une vie terrible. Leur regard fixe disait impérieusement : « Tu me crois mort, mais je suis vivant, et je serai entre elle et toi — toujours! » Quand cette pensée dardée par le regard eut vibré jusqu'au fond du cœur d'Ahmed, la tête de Noureddin pâlit rapidement et s'effaça.

Ahmed se retourna vers Leïlah. Elle avait la tête cachée entre ses mains et enfoncée dans les coussins. Longtemps il ne put lui ôter ce masque convulsif. Enfin elle se tordit dans un long gémissement : « Ah! s'écria-t-elle, il est revenu! Malheureux! pourquoi l'as-tu rappelé? Il ne fallait jamais prononcer son nom! » Elle semblait désespérée, et il ne put en tirer davantage.

Le sultan avait entendu dire, par un astrologue grec venu de Byzance, que les larves et les visions se dissipent infailliblement sous la menace d'une arme tranchante, le fer causant une souffrance aiguë aux fibres des esprits plus subtils que l'air. Aussi s'arma-t-il d'un poignard, décidé à lacérer la tête maudite, à tuer le fantôme s'il revenait. La vision ne revint pas, mais c'en était fait du bonheur d'Ahmed et de Leïlah. Ils n'osèrent retourner au pavillon. Retirés dans le demi-jour du harem ou sous les ombrages du jardin, ils voulurent chasser leur ennui. Mais il y avait un poids sur leur cœur; il y avait entre eux comme un voile invisible, étendu sur tous les objets, qui ternissait leurs visages et qu'ils essayaient vainement de déchirer. Quelquefois Ahmed disait à Leïlah en voyant son inquiétude : « L'as-tu revu? Est-il revenu? » Elle secouait la tête, mais le voile ne s'en allait pas de ses yeux. Quand leurs doigts s'enlaçaient, quand leur lèvres se cher-

chaient dans les ténèbres, il leur semblait qu'un souffle froid passait sur leurs fronts et glaçait leurs baisers. Tantôt c'était un pas lourd qui se faisait entendre sur la galerie déserte, tantôt un long frémissement courait sous la tapisserie, pareil au bruit des feuilles mortes froissées par le vent. Hélas! l'aube des yeux de Leïlah, l'aurore violette et rose, la douceur de leurs nuits, messagère des baisers fous et des étreintes qui ne veulent plus se délier, l'aurore merveilleuse qui les avait conduits si souvent à travers l'anéantissement de leur être aux rives inconnues d'un autre monde, — cette aube divine... elle n'était pas revenue. Un jour, sous le sycomore du jardin, près de la fontaine de marbre, leurs bras s'étaient entrelacés. Ils se tenaient par les épaules et se regardaient avec cette intensité, cette fixité du désir qui, dans une volupté mêlée d'angoisse, se gonfle vers les émotions nouvelles, inouïes. Alors, au fond, tout au fond des yeux noirs de Leïlah, Ahmed vit poindre le premier rayon, timide encore, de l'aube mystérieuse. Un torrent de joie folle l'inonda. Mais aussitôt une main violente le saisit par la nuque sans lâcher prise. Il se retourna dans un sursaut d'épouvante et de fureur, persuadé qu'il allait voir Noureddin debout derrière lui... Enfin! de sa dague il allait traverser l'Autre, détruire l'Ennemi!... mais il ne vit que la vibration des ondes de l'air, en plein midi, sur la haie de tamaris.

A partir de ce moment, Ahmed tomba dans une profonde mélancolie. Il sentait que l'aube adorable ne reviendrait jamais, jamais plus. Ah! s'il avait pu étreindre l'Invisible, lutter corps à corps avec l'Insaisissable! Mais il était partout et nulle part.

L'inquiétude épiait les gestes des amans, la terreur environnait leurs pas, la crainte emprisonnait leurs regards. Leur vie devint une torture de tous les instans. A mesure qu'augmentait la passion insensée qui les attirait l'un vers l'autre, grandissait aussi l'insurmontable obstacle qui s'était jeté entre eux. Leïlah, hâve, défaite, dépérissait à vue d'œil. Après avoir cherché dans une inexprimable anxiété le remède au mal qui les tuait, elle laissa un jour tomber ces mots d'une voix tremblante et en baissant les yeux :

— Écoute, mon Ahmed! ton frère a été enterré sans honneur dans le fossé de Merfed. Je t'en supplie, fais-lui bâtir un tombeau et une mosquée dignes d'un prince, et va lui demander pardon humblement. Peut-être qu'alors tout s'apaisera.

— C'est vrai, tu as raison; j'y penserai, dit Ahmed debout à côté de Leïlah en l'observant d'un regard oblique. — Il baissa la tête, tomba dans une noire méditation et sortit.

La parole qui devait le sauver fut le coup de grâce pour l'âme bouleversée du sultan. « Leïlah aurait-elle aimé Noureddin malgré tout? » se disait-il. Pensée absurde et cruelle! Mais à peine surgie, elle s'empara de tout son être avec des griffes de vautour. « Oui, s'écria-t-il, elle l'a aimé! N'est-ce pas lui qu'elle a choisi d'abord? Et maintenant... elle l'aime de nouveau! C'est elle qui évoque ce quelque chose d'innommable, ce spectre, cette ombre, ce limbe qui nous étouffe! » Horreur! le voile qui les séparait était devenu une barrière infranchissable.

Vainement Leïlah attendit le retour d'Ahmed. Le soir du premier jour, ne le voyant pas venir, elle crut que les arceaux de pierre s'écrouleraient sur elle pour l'écraser. Le second jour, elle se dit qu'il était mort et crut devenir folle. Le troisième jour, le sultan lui fit dire qu'il était malade. Alors Leïlah s'écria : « Il aime une autre femme! Cela devait arriver. »

Un calme sépulcral se fit dans son cœur avec une résolution suprême. Elle se coucha sur son lit, immobile, refusant toute nourriture. Les deux Nubiennes qui la servaient s'assirent en pleurant des deux côtés de la sultane. La colombe blanche, la porteuse de l'heureux message d'amour que depuis son retour Leïlah nourrissait tous les jours de grains de blé et qui était devenue sa compagne familière, entra par la fenêtre voilée de feuillage, fit plusieurs fois en voletant le tour de sa maîtresse, et, voyant qu'elle ne bougeait pas, elle vint se blottir sur son sein. Alors la main reconnaissante de la sultane se posa sur l'oiseau, qui venait la réchauffer comme une dernière consolation.

VI

Ahmed était parti à cheval pour la chasse au héron. La fureur, le désespoir, la folie, le possédaient tour à tour. Le sixième jour, son cheval épuisé cheminait loin de l'escorte, au bord d'un marécage, entre la berge du fleuve et d'infinis champs de blé vert. Ahmed fut pris d'une telle tristesse qu'il eut envie de se jeter dans le Nil. Il ne savait ni comment ni pourquoi son âme s'était brusquement retournée, lui montrant au plus profond de lui-même une nouvelle face des choses. Par-dessus tout, un invincible besoin de revoir Leïlah s'était emparé de son cœur. « Je suis un fou! s'écria-t-il : que m'importe qu'elle ait aimé Noureddin? Elle m'aime, cela est sûr. Je suis vivant, et Noureddin n'est plus : on a toujours raison des fantômes! » Ce disant, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval et partit ventre à terre pour Elkahireh.

Au palais, tout était plongé dans la consternation. Les esclaves s'enfuirent devant lui. Quand il pénétra dans le crépuscule du harem, il s'arrêta pétrifié. Blanche et froide comme un marbre, la sultane était étendue sur son lit. Des deux côtés, les Nubiennes, prosternées la face contre terre, poussaient des plaintes funèbres. La colombe, inanimée, était couchée, les ailes étendues, sur la poitrine nue de Leïlah. L'oiseau semblait avoir expiré volontairement sous la main crispée et sur le cœur de la morte.

Ahmed s'assit près d'elle. Il regarda ces yeux voilés et vides qui semblaient attendre encore son retour et dont personne n'avait osé fermer les paupières. Il posa son front sur cette tempe glacée et veilla l'effigie inerte de sa bien-aimée avec la stupeur de ceux qui veillent des morts chéris. A la fin du jour, il se leva, ordonna d'embaumer la sultane et réclama son cheval.

Un gouffre s'était creusé dans son cœur, et, un doute le remplissait. L'âme de Leïlah s'était-elle évanouie dans l'air avec son dernier souffle ou s'en était-elle allée en quelque séjour inaccessible? Où qu'elle fût et quoi qu'elle fût encore, il voulait la rejoindre. Mais Allah seul pouvait répondre à ce doute, Allah seul pouvait combler ce gouffre, — Allah, sous le grand ciel, où il allait chercher lui aussi la mort et le suprême apaisement.

Sans suite, recouvert d'un simple manteau de Bédouin, il lança son cheval au hasard, dans le désert, au delà de la montagne du Mokkatam. La nuit était sombre et nuageuse. Les dômes blancs des monumens funéraires s'élevaient çà et là. De temps en temps son cheval se cabrait sur une tombe, mais il passait par-dessus. Eh quoi? le monde entier était-il pareil à ce cimetière peuplé de pierres tumulaires et de monumens innombrables qui tous attendent le jugement dernier, le jour où, selon la parole du Koran, « les hommes seront dispersés comme des papillons, où les montagnes voleront comme des flocons de laine teinte? » Il allait sans s'arrêter. Il appelait la réponse d'Allah, la mort. Mais laquelle? La mort vraie, sûre, définitive et complète, celle dont on ne se réveille pas, afin que, pareil à Leïlah, qui n'était plus que poussière et qu'ombre, il fût uni à elle dans l'ombre et la poussière. De temps en temps il s'arrêtait et ouvrait ses bras. Ce qu'il sentait sur son front, n'était-ce pas l'aile glacée de l'Ange-Noir devenu l'Ange-Sauveur? Lui seul pouvait l'emporter jusqu'à Leïlah, et il était sûr de le trouver au bout de son chemin. Il allait, il allait toujours. Mais en gravissant une éminence il s'arrêta net. En face de lui, s'élevait, avec ses deux cippes, une tombe inconnue, ombragée d'un grand sycomore. Le disque argenté de la pleine lune qui montait entre la pierre blanche

et la ramure noire de l'arbre le frappait en face de sa lumière.

Il frissonna. C'était exactement, trait pour trait, la même vision qu'il avait eue sous le premier regard de Leïlah, alors qu'elle avait choisi Noureddin. Et voici, cette vision prophétique était devenue une réalité terrible.

Ahmed s'écroula de son cheval comme touché par l'éclair. Il perdit la vue et le sentiment de tout ce qui l'environnait. Mais, du fond de la nuit noire où il se trouva plongé, vint poindre une aube divine : c'était le regard de Leïlah qui lui revenait avec une force centuplée. L'aurore violette et rose fondait sur lui, l'enveloppait, le pénétrait de part en part. Enfin il lui sembla que des bras fluides l'entouraient, le serrant de plus en plus fort, et que les lèvres chaudes de la bien-aimée se posaient sur ses paupières pour verser dans son cœur assouvi le repos éternel.

Quand Ahmed se réveilla, il était étendu sur le sol. Son cheval inquiet flairait le visage de son maître et hennissait d'un ton plaintif dans la nuit du désert. La lune avait disparu dans les nuages, mais le sycomore était toujours là étendant ses vastes branches sur la tombe inconnue. Ahmed avait obtenu la réponse d'Allah. L'âme toujours vivante de Leïlah ne la lui avait-elle pas portée avec ce regard d'amour qui joignait mystérieusement le passé, le présent et l'avenir sous le sceau de l'Éternel? Il lui semblait aussi que l'ombre vengeresse de Noureddin s'éloignait, désormais apaisée ou impuissante.

Le sultan Ahmed fit élever à son frère un superbe mausolée dans l'oasis de Merfed. Mais tout près de la tombe au sycomore, non loin d'Elkahireh, il fit construire une mosquée splendide pour le tombeau de la sultane et le sien. Sur son minaret unique, il fit placer un croissant creusé comme une huche, dans lequel le gardien reçut l'ordre de verser tous les jours un grand boisseau de blé en mémoire de la colombe fidèle de Leïlah. Pendant plusieurs siècles, les Bédouins et les pèlerins venant de la Mecque, à l'heure de midi, quand le muezzin appelle les fidèles à la prière, se prosternaient dans le sable en voyant de loin une nuée de pigeons voyageurs accourir au minaret d'Ahmed, comme si le cœur de la sultane couchée dans sa tombe, sous la haute coupole, les nourrissait encore.

ÉDOUARD SCHURÉ.

EXPLORATIONS PARLEMENTAIRES

La Chambre élue en 1893 a déjà un an d'existence. Décompte fait des courtes vacances qu'elle s'est octroyées au 1[er] janvier et à Pâques, elle a siégé près de sept mois sans désemparer. Sa physionomie s'est accentuée assez nettement pour fournir à l'observateur les élémens d'une première investigation. Jeté dans ce monde si nouveau pour moi, j'en voudrais relever la carte, — non point la carte détaillée et complète, cette prétention serait hâtive et passerait mon pouvoir, mais le levé sommaire qu'un navigateur rapporte après une première reconnaissance. Ceci n'est pas à proprement parler une étude politique, bien plutôt le résumé d'impressions de voyage comme j'en ai souvent publié à cette place, alors que le désir de voir et de savoir m'avait conduit dans les pays lointains. Mon ambition serait remplie si, en parlant de la Chambre où je siège, je pouvais garder le détachement d'un étranger venu chez nous pour s'enquérir de nos coutumes, la méthode et la liberté de jugement que nous tenons de nos maîtres en histoire. Nous leur devons l'état d'esprit qui nous permet d'examiner un fait contemporain comme une période de l'histoire révolue ou un phénomène de la nature; sans passion, sans égard aux idées théoriques et aux dogmes reçus, avec l'unique souci de bien déduire les conclusions fournies par une expérience de laboratoire.

Oublions provisoirement que la Chambre des députés est un grand corps de l'État, introduit depuis longtemps dans nos institutions, jugé nécessaire par les uns, nuisible par les autres, objet quotidien de discussions ardentes, de comparaisons avec le passé, de critiques ou d'éloges. — Il y a sur le quai d'Orsay, au bout du pont de la Concorde, un monument qui sollicite l'attention du visiteur flânant dans Paris : j'y suis entré, j'y ai rencontré 580 per-

sonnes venant de tous les points de la France et dont la plupart m'étaient inconnues. Ces personnes ont un mode d'existence particulier, des mœurs corporatives; elles font une besogne déterminée. Si importante que soit cette besogne pour nos plus chers intérêts, il la faut étudier comme celle d'une ruche d'abeilles ou d'un terrier de fourmis, avec la curiosité tranquille du naturaliste devant chaque manifestation de la vie.

Dans toute maison où des hommes sont réunis, on observe une double action : action des habitans sur l'édifice, qu'ils approprient à leurs convenances; action de l'édifice sur les habitans, qui empruntent certains plis d'habitude au moule de pierre où ils se façonnent. Nous allons voir cette force plastique à l'œuvre dans l'ancien hôtel de Françoise de Bourbon, la fille de Louis XIV et de Mlle de la Vallière, qui loge depuis cent ans les assemblées délibérantes. Ce vaste corps de bâtimens a plusieurs centres de vie, et chacun est le centre d'une vie différente.

La salle des séances d'abord, le plus apparent de ces organes, le seul connu des profanes, qui sont par là même enclins à lui donner une importance exagérée dans l'économie générale de l'existence parlementaire. Ainsi, pour nous public, la salle de spectacle d'un grand théâtre compte seule dans le monument, le reste n'est que services accessoires; mais la troupe qui vit dans ce théâtre et qui en vit raisonne autrement que le public; pour elle, la scène n'est qu'un atelier de travail, le lieu d'une vie momentanée et conventionnelle; ses habitudes, ses intérêts, son existence normale ont leur « foyer » ailleurs, dans les coulisses. — Je serai ramené souvent à cette comparaison entre la Chambre et le théâtre; je prie le lecteur de n'y point chercher une raillerie facile, je proteste contre tout soupçon d'irrespect. Ici et là, mêmes agencemens matériels, mêmes causes morales, produisant les mêmes effets; la similitude est parfaite, le rapprochement élucide d'un mot tout ce qui exigerait de longues explications ; hésiter à y recourir, ce serait éteindre le flambeau qui éclairera le plus fortement l'objet de notre étude.

Chacun connaît, pour y être entré au moins une fois, la salle des séances. Un amphithéâtre de gradins, supportant des cordons serrés de banquettes rouges et de pupitres, divisés en travées égales par les séparations ménagées pour le passage; elles rayonnent de l'hémicycle, au pied de la tribune, et montent jusqu'à la muraille circulaire, où s'appuient les derniers bancs. Deux rangs de tribunes publiques règnent au-dessus de l'amphithéâtre. En face, sous la belle tapisserie qui représente les graves philosophes de l'École d'Athènes, une sorte d'autel à plusieurs

étages. Au sommet, le fauteuil présidentiel, sur une plate-forme où se tiennent le secrétaire général de la Chambre et ses employés, contre un mur tout machiné de téléphones et de tubes d'appel. Plus bas, des deux côtés du siège présidentiel, les députés secrétaires; au-dessous de ce siège, la tribune, ses deux escaliers d'accès, son tapis vert, sa façade de marbre où une dame à mi-relief écrit sur des tablettes, vis-à-vis d'une autre qui joue de la trompette : l'Histoire et la Renommée, je suppose. Au pied et dans les angles de la tribune, des rédacteurs-sténographes, des huissiers toujours en mouvement. Deux portes vitrées, munies de tambours latéraux, grandes ouvertes quand la séance est levée, fermées tant qu'elle dure, servent de dégagemens aux deux extrémités de la salle. L'une de ces issues est usuelle pour les députés de la droite, l'autre pour les membres de la gauche. Une architecture moins sévère se serait inspirée des vers fameux de Virgile sur les deux portes du Tartare : « L'une de corne, qui offre un accès facile aux ombres des vrais morts; l'autre d'ivoire, par où s'échappent dans les airs les fantômes mensongers des cauchemars... »

Une impression dominante m'est restée de ma première visite dans cette salle : il n'y a pas de fenêtres. Je n'ignorais pas qu'il en devait être ainsi, et qu'à la Chambre, comme au théâtre, la destination même de l'édifice exige une enceinte continue, sans jours sur l'extérieur. Et pourtant cette remarque attendue, banale, me hantait comme le détail le plus caractéristique du monument : il n'y a pas de fenêtres. Aucune communication avec le dehors, avec l'air libre. Il semble que cette épaisse muraille circulaire, hermétiquement close, fasse de la salle des séances une machine à air comprimé, qu'elle y favorise la formation d'une atmosphère particulière peu renouvelable. La clarté ne pénètre que par le plafond vitré ; on se dit involontairement que pour changer l'air, pour recevoir les bruits du dehors et y répondre, il peut être nécessaire de briser ces vitres. Quand je fis cette première visite, on était en pleines vacances; des tapissiers battaient les coussins des banquettes, d'où s'élevait une vieille poussière, tous les microbes emmagasinés sous nos prédécesseurs. Il eût été bien fermé au symbolisme, celui qui n'aurait pas aperçu dans cette poussière les vieux mots usés, vides de sens, les signes déformés du langage politique, qui ne correspondent plus aux choses réelles et sont les pires ennemis de notre jugement; mots fétiches, qui remplacent un argument et permettent à une idée fausse de s'incruster dans l'esprit; mots épouvantails, qui empêchent une idée juste d'y entrer.

Au point de vue de l'ancienne topographie politique, la salle

des séances a subi une transformation notable. Les dénominations classiques de droite et de gauche n'ont dans la Chambre actuelle qu'une justesse très relative. La presse et le public continueront longtemps à s'en servir, alors que ces repérages n'auront plus qu'une valeur de souvenir. Les élections de 1893 ayant fortement réduit l'effectif de l'ancienne droite, la gauche a débordé sur les bancs laissés libres de ce côté. Si ce transport s'était opéré régulièrement, en respectant la gamme des nuances, s'il n'y avait eu qu'une émigration du centre refoulé par des collègues d'opinions plus avancées, les expressions consacrées eussent peut-être gardé leur exactitude : cette saturation des banquettes dont je viens de parler, et quelques autres causes, auraient sans doute communiqué aux nouveaux occupans les sentimens inhérens aux travées de droite. Les choses ne se passèrent pas ainsi. Après les ballottages du 3 septembre, les socialistes et les radicaux qui triomphaient au second tour ne trouvèrent plus de place sur les gradins de l'extrême gauche ; ils envahirent les seuls bancs restés disponibles, à l'extrême droite. Là siègent aujourd'hui pêle-mêle les champions du droit divin et ceux de la commune de Paris.

Il en résulte deux inconvéniens. La mimique accoutumée de la tribune retarde et manque ses effets lorsqu'elle ne tient pas compte de ce changement. Les orateurs radicaux, quand ils foudroient la réaction, continuent le geste d'habitude en se tournant vers la droite, et leurs objurgations tombent sur les têtes innocentes de leurs amis. D'autre part, les défenseurs de la société sont pris à la tribune entre deux feux. Jadis, l'orateur qui s'inclinait vers la gauche pour lancer un trait de ce côté sentait ses derrières assurés, couverts par les applaudissemens, tout au moins par un silence approbateur ; et réciproquement, quand il distribuait le blâme à la droite. Aujourd'hui, celui qui attaque le parti socialiste est fusillé sur l'un et l'autre flanc par des interruptions identiques ; il est contraint de loucher pour riposter à des adversaires dispersés aux deux ailes. Les attitudes traditionnelles de l'escrime parlementaire sont bouleversées : il en faut apprendre de nouvelles, et fort malaisées.

Sauf les jours de grandes représentations, où les représentans au complet attendent avec une curiosité passionnée la parole d'un ténor, l'explosion d'un scandale, la chute d'un cabinet, il n'y a habituellement dans la salle qu'une moitié des hôtes du Palais-Bourbon, souvent beaucoup moins. Clairsemées sur les gradins, ces victimes du devoir écoutent, en causant de leurs petites affaires, la discussion d'une question technique qui se débat entre quelques initiés. Il est d'usage dans le public de s'indigner contre cette grève d'auditeurs : on ne peut cependant exiger de 580 per-

sonnes qu'elles possèdent toutes un savoir encyclopédique. Une participation plus générale et plus active aux lois d'affaires n'est pas souhaitable. Ces lois risqueraient de n'aboutir jamais, si les gens incompétents y intervenaient sous l'impression rapide d'un argument. Elles sont débattues par des spécialistes au courant de la matière ; les autres rendent ensuite un vote de confiance, dicté par les affinités de chacun pour une doctrine ou pour l'avocat de cette doctrine. Je ne saurais voir là rien de choquant.

La salle se vide : suivons les députés dans les *couloirs*, qui regorgent de monde. Les couloirs, assez improprement nommés, sont en réalité trois grands vestibules qui communiquent et prennent jour par de larges baies sur la cour intérieure. Quelques banquettes meublent seules la nudité sévère de ces antichambres. Dans la nef centrale, plus vaste et plus fréquentée que les deux annexes latérales, les promeneurs déambulent par petits groupes, sous l'œil du *Mirabeau* de Dalou, qui dit son fait à M. de Brézé. Ce long manège vide, où les mêmes hommes arpentent perpétuellement les mêmes dalles, fait penser d'abord au promenoir d'une prison. Une bonne géographie parlementaire doit rattacher aux couloirs le salon des Conférences et la buvette. Le salon des Conférences se développe à gauche et en retour sur la salle des séances. Cette pièce, présidée par une statue d'Henri IV émergeant d'un faisceau de drapeaux espagnols, est plus ornée que les précédentes. On la croirait réservée au travail, à voir l'immense table en fer à cheval, chargée de papier et d'écritoires, où les députés font leur correspondance ; et l'autre table, encombrée de journaux, où ils vont consulter la presse, comme une femme consulte son miroir. Cependant la promenade et les conversations de groupes continuent dans ce salon, qui sert de passage pour gagner la buvette. Une chambre carrée, où les *Conscrits* de Dagnan-Bouveret font face à un comptoir assez semblable à celui des estaminets, tel est le local fameux qui éveille des idées orgiaques chez beaucoup de nos électeurs. Il donne sur le jardinet, défendu contre les colères du peuple par les artichauts de fer que nous devons à feu Madier de Montjau.

Les couloirs sont le vrai centre de la vie parlementaire, d'une vie familière et péripatéticienne où tout diffère de la vie officielle, où le député ne garde presque rien de l'âme conventionnelle qu'il reprend quand il rentre en séance, sous les regards du public des galeries. C'est, nul ne l'ignore, la coulisse où se fait la politique pratique. Je reviendrai tout à l'heure sur cette métamorphose ; disons d'abord quelques mots de deux autres provinces importantes. L'une renferme le dédale de pièces qui occupe toute l'aile droite du Palais, jusqu'à la rue de l'Université : là se réunissent les

bureaux et commissions. Ce sont les intestins de l'animal parlementaire dont nous avons vu la tête dans la salle des séances, le cœur dans les couloirs. Là quelques laborieux triturent, digèrent et assimilent la matière législative qu'on a mâchée à la tribune. Sur ces tapis verts, autour desquels une douzaine de personnes discutent dans la fumée des cigares, les dossiers s'accumulent, les projets de loi naissent, s'élaborent ; ils vont se déformer dans l'incohérence du débat public, ils reviennent prendre une forme présentable et définitive « au sein des commissions ». Une commission aboutit quelquefois, parce que ses membres se résolvent, quand la discussion a suffisamment épaissi les ténèbres, à donner carte blanche au plus autorisé d'entre eux, qu'ils nomment rapporteur. Il arrive ainsi qu'un homme de bonne volonté fait à lui tout seul une loi, pas plus nuisible qu'une autre. Je ne m'étendrai pas sur le travail des commissions : le tableau en a été gravé de main de maître, dans un chapitre inoubliable pour tous ceux qui ont lu le chef d'œuvre de bon sens publié par M. le duc d'Harcourt sous ce titre : *Quelques réflexions sur les lois sociales.*

L'autre province, pays mixte, est ce Salon de la Paix, ainsi nommé par antiphrase, où les journalistes guettent les députés, où bourdonnent les faiseurs d'affaires et les pêcheurs en eau parlementaire. Ici confluent l'opinion des boulevards et l'opinion des couloirs. Cette halle où viennent se répercuter tous les bruits de Paris n'est séparée que par un tambour de la cuisine législative. Fréquemment un député pousse le battant capitonné qui intercepte ces bruits : comme le corbeau de l'arche, il va aux nouvelles du déluge. Il apporte dans le Salon de la Paix l'atmosphère spéciale qui vient de se former de l'autre côté de la cloison, il y retrouve l'atmosphère parisienne. A la fin de chaque séance, quand le flot des représentans se mêle à la sortie au flot des journalistes qui descendent de leur tribune, les deux courans d'opinions factices se côtoient un instant et se heurtent avant de se confondre, comme les eaux du Rhône et de l'Arve à leur jonction. Puis, la combinaison se fait, l'opinion moyenne du jour s'établit, telle qu'elle apparaîtra dans les journaux du lendemain matin et au début de la séance suivante. Le Salon de la Paix est l'atelier où la collaboration constante du Parlement et de la Presse fait et défait les gouvernemens, fabrique les réputations, les fortunes, les nouvelles à sensation, les articles retentissans, les projets de grosses entreprises, les duels, les mots spirituels, bref tout ce qui concourt au bonheur de la France. Les préfets y prennent le vent, les romanciers y prennent leurs meilleures notes sur la comédie humaine, les correspondans étrangers se persuadent qu'ils y surprennent la vraie physionomie de la nation française.

C'est l'Œil-de-Bœuf de notre temps. Si Saint-Simon y revenait, il serait d'abord dérouté par les façons; mais comme il avait l'habitude d'aller au fond des cœurs sous les beaux pourpoints, j'imagine qu'il se retrouverait vite en pays de connaissance, et qu'il se porterait garant de la ressemblance frappante que donnent aux hommes les mêmes préoccupations dans toutes les antichambres de tous les pouvoirs.

Je ne mentionne que pour mémoire la bibliothèque, oasis sacrée et silencieuse. Les sages volumes, oisifs sous la voûte peinte par Delacroix, sont à peine troublés dans leur recueillement par quelques passans affairés, qui viennent chercher en hâte un document dans les publications parlementaires.

Rentrons dans les couloirs. La discussion languit à la tribune : les députés s'évadent un à un de l'hémicycle. Sur le seuil des deux portes de droite et de gauche, les visages se détendent, les cigarettes s'allument, les groupes se mêlent. Ces groupes n'ont plus rien de commun avec ceux qui formaient sur les banquettes des fractions hostiles, exclusives. Là c'était une opinion politique, vêtement parfois léger et conventionnel, qui les différenciait; ils sont réunis ici par la communauté d'origines provinciales, par le souci commun d'intérêts régionaux ou professionnels, par les affinités de tempérament, souvent plus puissantes que les affinités politiques. Tel retrouve chez des adversaires une famille d'esprits où il se sent plus à l'aise qu'il ne l'était au milieu de ses coreligionnaires. Ces hommes que vous avez vus tout à l'heure se menacer de la voix et du geste, le défi aux yeux, viennent maintenant les uns aux autres le sourire aux lèvres, les mains tendues. Qu'un ministre passe, et ceux qui l'agonisaient d'injures l'abordent en plaisantant, le félicitent de sa repartie, lui glissent une supplique. On rencontre certes des réfractaires, des convictions farouches ou des humeurs maussades qui ne désarment pas dans les couloirs; mais fort petit est le nombre de ceux qui échappent à cette camaraderie.

Les rapports ont changé, et bien plus encore les paroles, les jugemens. Le discours que l'on applaudissait, la proposition que l'on appuyait de son vote, deviennent l'objet d'impitoyables critiques. Celui-ci parle avec ironie de la doctrine, avec amertume des gens qu'il a défendus. Cet autre s'exprime avec une modération bienveillante sur le compte des hommes et des idées qu'il attaquait violemment. Les clichés qu'on nous imposait du haut de la tribune comme des dogmes sacrés sont tournés en dérision. Tel nous montrait à l'instant le salut dans la liberté, qui implore ici un homme pour nous tirer du gâchis. Vérité en deçà de la porte, erreur au delà. Au nouveau qui s'étonne, les vieux

routiers disent avec condescendance : « Là, c'est la pièce; — quelques-uns prononcent même « la parade », — ici c'est la réalité des choses. »

Oui, les exigences du théâtre : il faut toujours en revenir à cette explication. Elle réduit à leur juste valeur les tragédies que l'on serait tenté de prendre trop au sérieux. Ainsi, s'il m'est permis de citer un exemple personnel, j'avais eu quelques désagrémens avec une partie de l'assemblée, et ma naïveté n'arrivait pas à comprendre comment mes adversaires d'occasion pouvaient, sur la foi d'un rapport intéressé, témoigner tant de mésestime à un homme qu'ils ne connaissaient pas. L'affaire réglée, je vis que la plupart d'entre eux s'étonnaient de mon étonnement. Devant leur courtoisie et leur bonne humeur, j'appréciai mieux l'erreur de mesure où j'étais tombé. Mon émotion était aussi ridicule que le serait celle du traître, dans un drame de M. d'Ennery, si, en rentrant dans les coulisses de l'Ambigu, il conservait quelque ressentiment contre les camarades qui l'ont vitupéré en scène, s'il leur en voulait d'avoir joué consciencieusement les rôles pour lesquels ils étaient engagés.

Sommes-nous donc, plus que les autres mortels, coupables de palinodie? Je ne le crois pas; et si quelqu'un cherchait une satire contre le Parlement dans ces impressions qui veulent être une photographie sincère, celui-là se méprendrait sur ma pensée. Pour rehausser le prestige un peu pâli de la représentation nationale, je voudrais interdire à nos électeurs l'accès de la salle des séances et leur faciliter la fréquentation des couloirs. Ils y surprendraient sans doute quelques intrigues peu relevées, quelques compromis louches, une substitution trop constante des questions de personnes aux questions de principe; mais ils y verraient aussi combien sont injustes les déclamations d'usage sur le niveau intellectuel des « sous-vétérinaires ». A force d'avoir lu et entendu dire que les députés sont un ramassis d'incapacités, — on écrit plus volontiers aujourd'hui : de gâteux, d'ignares et de coquins, — j'étais arrivé à la Chambre avec certaines préventions. Je ne réponds pas qu'elles fussent tombées si je n'avais assisté qu'aux séances publiques : j'en ai reconnu le peu de fondement dans ces couloirs tant décriés. On a vite fait d'y constater chez les représentans de toute nuance, depuis l'extrême droite jusqu'aux socialistes, une somme de valeurs personnelles dont l'équivalent se rencontrerait difficilement, sans doute, dans cette presse où l'on trousse si galamment des articles contre les pauvres députés. C'est une erreur bien française, entretenue par notre éducation classique et romantique à la fois, de croire qu'une assemblée est médiocre parce que les gens de

lettres n'y abondent point, parce qu'on n'y coudoie pas des Renan et des Taine. Vous retrouveriez tout au fond de cette conception courante le préjugé puéril de Flaubert contre les grands industriels de Rouen.

Il s'agit ici de traiter des affaires pratiques; et l'on peut affirmer, sans chauvinisme exagéré, qu'aucun Parlement en Europe n'est mieux outillé à cette fin que le Parlement français. Je ne parle pas seulement des quelques hommes qui sont les vrais moteurs de la machine législative; peu connus parfois du public, parce qu'ils ne prononcent pas de discours violens, ils jouissent dans les couloirs d'une autorité légitime, due à leur grande expérience des affaires, à leur labeur incessant dans les commissions. A côté d'eux foisonnent des gens compétens, instruits dans une spécialité. Le hasard des conversations de couloir vous met en rapport avec un collègue : il n'a jamais fait parler de lui; vous le teniez pour un député quelconque, vous le jugiez défavorablement sur ses votes; vous êtes tout surpris de découvrir un esprit judicieux, équitable, plein de connaissances, et de vous plaire à un entretien attachant, comme tous ceux où l'on apprend beaucoup. Qu'il y ait à la Chambre une réunion de capacités, tout homme de bonne foi s'en rend bientôt compte, ne fût-ce qu'en constatant sa propre infériorité dans cent matières où il trouve des maîtres et la nécessité pour lui de s'instruire à leur école. Mais le talent de parole? dira-t-on. O peuple du baccalauréat et du grand concours, qui attend toujours les plus utiles services de l'élève signalé par la meilleure dissertation! Le talent de parole ne manque pas à la Chambre; mais je prise davantage, pour la conduite de nos affaires, certains mérites solides qui ne sont pas les mieux disans, qui ont forcé mon estime sans jamais chercher à surprendre mes applaudissemens.

Comment ces mérites individuels, révélés dans les couloirs, s'évanouissent-ils par enchantement dès que le tas se reforme, dès que l'on se retrouve dans l'enceinte du sanctuaire? Là, je renonce à plaider contre l'évidence, contre l'unanimité des jugemens : nous n'offrons aux témoins de nos séances que le choix entre deux diagnostics, celui de la folie furieuse, celui de la paralysie générale. Pourquoi ces forces isolées se perdent-elles aussitôt qu'elles se combinent?

On définirait assez exactement notre nation une race de bon sens, qui a le théâtre dans les moelles. Mettez en scène les meilleurs : adieu le bon sens, la sincérité, la juste appréciation des choses, toutes les qualités dont on faisait état dans la coulisse! M. Sarcey expliquerait mieux que moi comment se crée, dans une salle de spectacle, l'âme collective qui transforme en peu d'in-

stans les âmes individuelles apportées là par des milliers de spectateurs. Qu'est-ce donc quand les spectateurs sont en même temps acteurs, quand ils s'imaginent avoir pour auditoire la France entière? Tout abuse l'esprit, perspectives trompeuses de la scène, dimensions illusoires des personnages, exagération ou fausseté des sentimens. Tout s'enfle et se dénature, la sensibilité s'égare comme la raison, les amours-propres s'exaspèrent, des moutons deviennent enragés, des héros s'affaissent en de subites lâchetés. Et, dans ce théâtre du Parlement plus que dans tous les autres, dans cette atmosphère saturée d'électricité, les accidens physiques, chaleur, bruit, fatigue, agissent souverainement sur les nerfs des hommes assemblés. Une ou deux fois, on a essayé de tenir des séances de nuit, comme nos voisins d'Angleterre. Quand on les propose, le gouvernement supplie ses amis de les repousser. Chez nous, il n'est pas un cabinet qui puisse se flatter de survivre aux excitations et aux brusques hasards d'une séance de nuit. — Point n'est besoin d'avoir lu les récens travaux sur la psychologie des foules pour comprendre que la Chambre, délibérant dans ces conditions, n'est plus l'addition des unités auxquelles je rendais justice tout à l'heure, mais une combinaison chimique où l'on ne retrouve presque rien des élémens constitutifs.

Notre paralysie est due à beaucoup d'autres causes. Tout d'abord à de mauvaises méthodes de travail. Un texte de loi arrive en discussion : ce n'est pas toujours un chef-d'œuvre, et l'on peut regretter que le Conseil d'État ne soit pas chargé de l'élaboration des projets législatifs. Pourtant ce texte a été rédigé par des spécialistes, il présente une certaine cohésion. Aussitôt la pluie des amendemens s'abat; les uns inspirés par un désir sincère d'améliorer la loi, mais souvent saugrenus; les autres dictés par des arrière-pensées politiques, insidieux et prenant prétexte de cette loi pour tendre les pièges où trébuchera peut-être le cabinet. Une surprise de sentiment, la séduction d'un mot heureux, la pression de quelques journaux, le malin plaisir de taquiner des adversaires ou la nécessité momentanée de leur donner un gage, cent motifs étrangers à l'objet du débat peuvent faire adopter un premier amendement. Le lendemain, des motifs d'un autre ordre en feront accueillir un second, parfois contradictoire au premier, et voté peut-être avec l'appoint de députés absens la veille, peu au courant de la discussion. Ainsi de suite, jusqu'au moment où la loi ne sera plus qu'un assemblage de lambeaux hétéroclites, mal cousus, un monstre devant qui la Chambre reculera et qu'elle renverra au néant. Tel a été le sort de la plupart des lois importantes que nous avons vainement essayé de mettre sur pied; en particulier de la loi sur les syndicats ouvriers. Elle devint, après

trois jours, un chaos si lamentable, que la révolte du bon sens retenait les mains des plus zélés, quand on nous proposa de voter sur l'ensemble : on attendait d'un accord tacite la motion qui renverrait ce produit tératologique à la commission, c'est-à-dire aux calendes. Il en eût été de même pour la loi sur les menées anarchistes, sans la pression impérieuse des circonstances; ce n'est un secret pour personne que la majorité l'a mise au monde avec répugnance, comme ces enfans mal constitués dont la naissance n'apporte qu'opprobre et affliction à leurs parens.

Un député considérable, homme d'esprit et d'expérience, m'enseigna un jour comment nous devons nous consoler de nos avortemens répétés. — « De quoi vous plaignez-vous? disait-il. Il faut qu'il y ait une Chambre, et qui légifère. C'est un jeu dangereux; il y a peu de bonnes lois, et l'on est peu capable ici de les faire. La Chambre s'y essaie, elle reconnaît son impuissance, elle détruit son propre ouvrage. Pendant ce temps elle n'a pas fait de mal, et le monde a continué de tourner sans qu'on le dérangeât sensiblement. Les quelques lois nécessaires se font d'elles-mêmes, par la collaboration lente des mœurs et de la magistrature, qui établit une jurisprudence. Tout est donc pour le mieux. » — C'était à peu près comme s'il eût dit : « Il faut que les enfans s'amusent sans rien casser; laissez-les pétrir un bonhomme de neige sur la route et le démolir : il fondra, le chemin redeviendra libre; félicitons-nous qu'ils aient choisi un divertissement inoffensif. » — Mais ce sont là propos de couloirs, de ceux où éclate une sagesse qu'on n'oserait jamais porter à la tribune.

Le débutant subit au Parlement une torture d'esprit que j'ai vue partagée par beaucoup de mes nouveaux collègues. Une question ne s'y présente jamais simplement; on n'a jamais la possibilité de donner la solution franche, directe, que l'on donnerait partout ailleurs, dans la vie courante. C'est l'effet des préoccupations de politique pure, et aussi des chinoiseries d'un règlement qui contraint l'idée la plus simple à un manège sournois et compliqué. Sur cet échiquier, toutes les pièces ont la marche du cavalier : elles avancent de biais, par sauts tortueux. Ici encore il faut revenir à la comparaison du théâtre. On nous répète chaque jour, et l'événement nous prouve, que l'imagination dramatique la plus richement douée échoue à la scène, si elle ignore les vieilles conventions de l'art théâtral ou si elle refuse de les subir. De même la tradition parlementaire enveloppe et déforme notre initiative dans un réseau de conventions où notre intention première devient vite méconnaissable. Les questions se posent de telle façon qu'on est acculé à un choix entre deux solutions également antipathiques. On en préférerait une troisième : elle est repoussée, ou le

règlement nous refuse le moyen de la présenter ; il faut se rabattre sur les deux autres. Je sais bien qu'il nous reste le recours à l'abstention ; mais un préjugé difficile à justifier taxe l'abstention fréquente de lâcheté, de manquement au devoir professionnel. Dans l'ordinaire de la vie, quand un mauvais plaisant ou un malintentionné nous propose le choix entre deux désagrémens, il paraît très naturel de répondre : Je ne choisis ni l'un ni l'autre, passez votre chemin. — A la Chambre, cette réponse du gros bon sens est mal prise. Le lapin doit opter entre la broche et la gibelotte ; il n'a pas le droit de dire : Je préfèrerais n'être pas mangé.

Il est pourtant de rares occasions où un vote nous permettrait d'exprimer notre sentiment intime. Rien de plus facile alors que d'affirmer son opinion, imagine le public. Erreur des gens du dehors. Le vote est habituellement le produit de trois facteurs : l'opinion du député sur le fond de la question, l'opinion qu'il suppose à la majorité de ses électeurs, la répercussion probable de ce vote sur l'existence du ministère. Écartons le second de ces facteurs, la préoccupation électorale : elle est très commune, mais peu avouable ; elle n'a pas de prise sur les âmes héroïques. Reste l'angoisse quotidienne du parlementaire, ce scrupule honorable d'un bon citoyen, dépourvu d'ambition personnelle et de machiavélisme, convaincu que la stabilité gouvernementale est le premier besoin du pays ; la question de confiance le place perpétuellement entre le danger d'ébranler cette stabilité et le devoir de voter selon sa conscience et sa raison. Chaque fois qu'il jette un morceau de carton dans l'urne, il se demande si l'affirmation de son sens propre vaut le sacrifice du cabinet, il soupèse l'importance du principe en jeu et la gravité de la crise dont il sera responsable. Le député de l'opposition, s'il est de bonne foi, fait les calculs inverses : la mesure qu'il juge utile consolidera un ministère qu'il croit nuisible, comment voter ? Ces fréquentes épreuves de conscience expliquent ce que je disais plus haut, et ce qu'on a pu prendre pour une accusation d'inconsistance, du langage tenu dans les couloirs par ces mécontens d'eux-mêmes qui sortent de la séance furieux, en maudissant le vote qu'ils viennent de rendre pour prolonger une vie ministérielle ou pour la trancher plus promptement.

Est-il besoin d'ajouter que nous ne serions pas de notre temps, si la fermeté du caractère était aussi commune à la Chambre que l'intelligence ? La vie des couloirs n'est pas faite pour fortifier le caractère. Dans cet interminable bavardage, la volonté fuse en paroles. A ce frottement incessant et familier avec des adversaires, les convictions les mieux trempées s'usent, s'amollissent. Après quelques mois de promenades et de coudoiemens sous le bas-

relief de Dalou, les galets roulés dans ce perpétuel va-et-vient sont arrondis, tout pareils les uns aux autres. On est gêné par les bonnes relations établies, par les menues concessions qu'on s'est faites entre ennemis politiques, sur le terrain des intérêts personnels ou des intérêts régionaux. Et l'irritation même qu'on ressent de ces petites capitulations n'est pas étrangère aux violences collectives par où l'on se rachète à ses propres yeux, sauf à ne pas donner de sanction à ces emportemens d'attitudes.

Telles sont, si je ne me trompe, quelques-unes des causes qui expliquent la stérilité bruyante de la Chambre. Il en est d'essentielles à l'institution, et qui ont dû agir de même sur les assemblées précédentes. Si nous passons nos devanciers en impuissance et en folie, ce n'est peut-être pas que la matière parlementaire soit de qualité inférieure, comme on nous le dit obligeamment. Le *laudator temporis acti* existe au Palais-Bourbon comme partout; et le député qui a entendu Berryer, Thiers, Gambetta, est proche parent du monsieur qui a vu Rachel, de ce monsieur qui détourne la jeunesse d'aller applaudir des artistes dégénérés. La médecine anglaise, — on peut bien l'appeler ainsi, comme on a dit si longtemps le mal français, — est aujourd'hui éventée, falsifiée, et souvent nocive, cela paraît incontestable. C'est sans doute que des causes nouvelles en ont aggravé les inconvéniens dans la Chambre de 1893.

Les formules politiques et sociales dont vivaient les partis français subissent une crise, on est généralement d'accord sur ce fait d'observation. La vieille poussière qui s'élevait des banquettes parlementaires sous la baguette des tapissiers est en train de s'évanouir. Un grand doute s'est insinué dans les esprits sur nombre de dogmes et d'affirmations qui formaient le fond du langage politique. L'autorité de la tradition, le respect humain, la peur de se compromettre, font que l'on répète encore ces lieux communs du bout des lèvres : on n'y croit plus qu'à demi dans le secret des cœurs, si tant est que l'on y croie encore. Beaucoup de députés pratiquent machinalement les rites d'une foi qu'ils ont perdue. Ce désaccord entre les consciences, les paroles et les actes contribue à fausser tous nos débats, à exagérer la part faite aux conventions. La vénérable usine parlementaire, avec ses procédés surannés, travaille plus péniblement des matières nouvelles, mal dégagées, et que les ouvriers craignent encore de manier. D'où la diminution du travail utile et le grincement croissant des rouages.

Cette évolution d'idées est sensible chez beaucoup d'anciens; elle l'est bien davantage chez les nouveaux. Nous sommes dans la Chambre environ deux cents conscrits; on les accuse volontiers

de tout le mal. En effet, ils ont accru le désarroi et troublé les règles du jeu classique. La plupart d'entre eux y apportaient sinon « l'esprit nouveau », sur lequel il est si difficile de s'entendre, du moins des esprits nouveaux, divisés entre eux par les conceptions politiques les plus dissemblables, reliés par un besoin commun d'indépendance et de rénovation. Leur inexpérience n'avait d'égale que leur bonne volonté. Jamais on n'offrit au Moloch parlementaire un plus bel holocauste de généreuses espérances, de sincérité, de passion réformatrice. Chambre ingouvernable! augurèrent aussitôt les traditionnalistes. Que faire de ces recrues inquiètes, peu respectueuses du système, éprises d'un idéal personnel différant avec chacune d'elles, déterminées à soumettre chaque problème au libre examen? Révoltées d'abord, découragées ensuite par une procédure qui paralysait ou faisait tourner à mal leurs meilleures intentions, elles allaient de l'anarchie à l'abattement. Vaincus par la fatalité du milieu, bon nombre des nouveaux se sont insensiblement fondus dans les vieilles troupes. Les couloirs ont fait sur eux leur travail irrésistible de nivellement; combien de galets sont déjà arrondis! Ceux qui s'obstinent dans l'indiscipline encourent le jugement redoutable que portent volontiers les vieux grenadiers des centres : « Ce n'est pas un bon esprit. » Quand un vétéran a dit d'un jeune collègue : Ce n'est pas un bon esprit, — vous êtes fixé. Cela signifie que ce réfractaire est incurablement indépendant, incapable de se soumettre au *perinde ac cadaver* d'un bon service ministériel ou d'une habile opposition anti-ministérielle. Blâmer un législateur parce qu'il ne se résout point à abdiquer ses sentimens, ses scrupules, sa raison, c'est sévère; mais je reconnais que ces nobles dispositions ont contribué à affoler la balance parlementaire; elle a d'autres exigences.

Ajouterai-je que l'on n'a pas su gouverner et grouper ces forces éparses? Ce serait développer un thème d'où les journaux ont tiré tout ce qu'il pouvait rendre. Et je ne suis pas certain qu'il soit facile à justifier, ni qu'il ait été inventé pour notre usage. Cet art que l'on dit perdu ne brillait pas davantage dans le gouvernement des assemblées précédentes; si les partis s'y groupaient plus correctement, c'était d'eux-mêmes, sous l'influence de préjugés qui meurent, d'étiquettes qui s'effacent, d'appétits qui sont satisfaits, de passions qui tombent ou changent d'objets.

La Chambre actuelle doit les traits les plus caractéristiques de sa physionomie à la formation d'un nouveau parti parlementaire, le parti socialiste. Du point de vue de l'art, c'est une admirable opposition. L'observateur impartial a pu croire, à certains jours, que nos collègues socialistes menaient la Chambre. Leur pesée est constante, violente : on la subit en s'indignant, mais on la su-

bit. L'activité forcenée de ce groupe, son entrain dans l'attaque, sa cohésion jusqu'à présent parfaite, lui font dans tous nos débats une place hors de proportion avec sa force numérique. J'attribuerais volontiers une part de cette prépotence relative à une raison d'ordre domestique. Les membres des autres fractions de l'assemblée, gens occupés de leur état, ne sont députés qu'à certaines heures; les socialistes le sont toujours et ne sont que cela. Les autres *viennent* au Palais-Bourbon; les socialistes y *vivent*. C'est le cercle où ils s'installent dès le matin devant la table des journaux, puis à la buvette; les premiers à l'ouverture de la séance, ils ne la quittent guère, et la prolongent le plus tard possible. Ils font corps avec le bâtiment, ils sont chez eux et à l'aise dans la maison où les autres sont de passage. Ce n'est qu'une nuance, insaisissable pour les personnes du dehors, mais elle a sa valeur dans le tableau que j'esquisse.

Ces messieurs ont égalé du premier coup les Irlandais dans la science de l'obstruction; tantôt en se relayant à la tribune pendant de longues heures; tantôt en éternisant le débat par de fastidieux scrutins à cette même tribune. Le règlement impose ce lent procédé de vote dès qu'il est demandé par quarante membres présens. Le groupe socialiste tient toujours en réserve des demandes de scrutin à la tribune; il guette pour les placer l'instant où les bancs du centre se dégarnissent, vers la fin de la journée. On téléphone alors dans tout Paris aux défenseurs de la société absens, qui abandonnent en hâte la table où ils dînent. Cette joyeuse plaisanterie a rendu le métier plus dur. L'outrance de sentimens et de langage, apportée directement des réunions publiques à la Chambre par nos collègues de la nouvelle Montagne, a haussé le diapason des tumultes parlementaires et donné aux luttes de l'arène législative une férocité inconnue à nos devanciers. Au cours de la dernière discussion, on était parfois tenté de se croire à la veille d'un 18 fructidor; on avait la vision d'un paquebot sous vapeur, prêt à porter vers les rivages de la Guyane la fraction de l'assemblée qui aurait le dessous...

Il suffisait alors de franchir le seuil du palais pour faire bon marché de ces souvenirs historiques. Trois ou quatre badauds, le nez au vent, une demi-douzaine de sergens de ville arpentant le bitume d'un pas ennuyé, le grand Paris indifférent, tranquille, tout à son travail où à son plaisir... Non, ce ne sont plus les grands jours de la première, et ce n'est pas encore le grand soir de la dernière. — Une simple promenade dans les couloirs remet au point nos imaginations échauffées. Ils sortent à leur tour, ces loups-garous que les spectatrices des tribunes se montraient avec un petit frisson; la plupart d'entre eux redeviennent des collègues

d'un commerce agréable; on cause, on s'explique, on se fait des concessions réciproques sur la relativité des théories. Et tandis qu'un coryphée du socialisme accueille les objections de ses adversaires, on se prend à penser que quelques-uns de ces derniers s'appelaient, au temps de mon enfance, les *irréconciliables;* que leur sagesse a mûri depuis lors, et qu'il y a au fond du cœur de tout irréconciliable un opportuniste qui sommeille.

Un examen plus prolongé nous permettra de compléter ces notes sommaires. Elles ne seront pas inutiles, si l'on y peut discerner quelques-unes des causes de l'anémie parlementaire; et si elles persuadent le lecteur « qu'il ne serait pas juste d'accuser la bonne volonté ou l'intelligence de cette Chambre, » comme le disait un rédacteur du journal *le Temps*, corrigeant ainsi le jugement peu flatteur qu'il portait sur notre œuvre, au soir de notre séparation : « La session législative qui vient de se clore laisse dans l'esprit l'impression d'une longue période d'agitations vaines et d'un grand labeur inutile. Les députés doivent rentrer chez eux avec un profond sentiment de mélancolie... La session n'aura pas été à l'honneur du régime parlementaire. Il est apparu, durant sept mois, comme une grosse machine poussive et grinçante, lançant des torrens de feu, de fumée et de bruit, sans arriver à produire un résultat pratique de quelque importance. »

Pauvre régime parlementaire! Nous voici loin de l'enthousiasme qu'il suscitait au début, quand le citoyen Rolland, ingénieur, créole et astronome, offrait à l'Assemblée législative, le 26 avril 1792, son *Traité de l'équilibre universel*. La lettre d'envoi comparait la représentation nationale à la Providence divine: « Je me suis attaché surtout à faire distinguer la conformité du système céleste avec le système moral de nos sages législateurs... Nos législateurs français n'ont d'autre but que d'imiter la sagesse divine, et leur intelligence, leur activité, leurs soins continuels ne tendent qu'à verser sur chaque citoyen de cet immense empire une félicité, une liberté et une prospérité sans égales... »

Il y a du chemin parcouru et de la fatigue entre ces deux appréciations. A nous de pourvoir, si nous ne voulons pas que les prochains jugemens soient des épitaphes.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LE

VOYAGE D'UNE ANGLAISE EN FRANCE

Miss Betham-Edwards a publié sous ce titre : *La France d'aujourd'hui* un ouvrage en deux volumes aussi instructif qu'agréable, que les Français eux mêmes, désireux de se mieux connaître, ne liront pas sans fruit (1). Elle a étudié de près notre pays, elle l'a parcouru dans tous les sens. Des bords de la Manche aux Pyrénées, des Vosges à l'océan Atlantique et de la Provence à la Bretagne, il n'est pas une seule de nos provinces où elle n'ait séjourné, et il en est plusieurs qu'elle a visitées plus d'une fois ; après avoir vu, elle a voulu revoir. Elle estime que la vraie curiosité trouve toujours sa récompense, et elle méprise ces voyageurs qui, en errant de lieu en lieu, semblent n'avoir d'autre but que celui de grossir la liste de leurs déceptions et de leurs déconvenues. Tel touriste dont l'attente est toujours trompée, *in search of disappointments*, ne se doute pas qu'il a apporté l'ennui avec lui dans sa valise ou dans ses yeux, et qu'il le répand sur la face des hommes et des choses. La piqûre, comme on l'a dit, n'est pas dans l'aiguille, et ce n'est pas la faute du monde s'il paraît insipide aux âmes sans saveur, qui cherchent à se fuir et ont le chagrin de se retrouver partout.

Miss Betham a pour nous de cordiales sympathies, et comme tous les vrais amis, si elle ne nous marchande pas l'éloge, elle nous dit dans l'occasion nos vérités. Née dans le comté de Suffolk, pays de houblon et de bétail, initiée de bonne heure à la vie des champs, elle adore les prairies et les bois, et elle a constaté que la France, « ce splendide hexagone », comme elle l'appelle, ayant sept climats différens, est le pays des diversités et des merveilleux contrastes. Elle n'admire pas seulement nos campagnes, elle admire aussi nos villes, grandes et petites, et elle s'indigne contre ceux de ses compatriotes qui, ayant vu Paris, croient connaître la France. Elle rend une éclatante justice à Rouen comme à Lyon, à Lille comme à Caen, à Nîmes et à Montpellier, au délicieux Angers comme au noble Bordeaux et à Marseille, cette

(1) *France of to-day, a survey comparative and retrospective*, by M. Betham-Edwards, author of *the Sylvestres, doctor Jacob*, etc., 1892 et 1894.

porte ouverte sur l'Orient, « ville cosmopolite, brillante et bruyante, en comparaison de laquelle Londres est un couvent de trappistes. » Un Américain lui avait dit que Dijon était un confortable petit endroit pour y passer une nuit, et un autre s'était plaint qu'on n'y trouvait rien à voir. Elle y a vu une foule de choses qui l'ont intéressée; elle affirme que c'est une des villes les plus charmantes de France, l'une des meilleures à habiter. Elle déclare également que si La Rochelle n'est pas aussi engageante que Dijon, aussi élégante que Nancy, aussi pittoresque que le sombre Le Puy, aussi romantique que Mende ou Saint-Claude, aussi gracieuse qu'Autun, aucune ville n'a parlé si vivement à son imagination : *none fascinate us more.*

Si elle a du goût pour les cités bien situées, qui possèdent de vieux monumens historiques, elle tient en plus haute estime celles qui ont le souci de s'embellir et qui font beaucoup pour le plaisir et l'instruction de leurs habitans. Après avoir visité la bibliothèque publique de Grenoble, sa galerie de peinture et d'antiquités, ses collections d'histoire naturelle et son jardin botanique : « Je voudrais pouvoir citer, écrivait-elle dans son journal, une ville de la même taille en Angleterre, en Écosse, en Irlande ou dans le pays de Galles qui soit aussi bien dotée à cet égard. » Elle parle avec enchantement de petites bourgades où elle a trouvé de très petits musées, qui un jour deviendront grands. Somme toute, elle se déclare satisfaite de nos édiles provinciaux, tout en leur représentant qu'ils ont encore beaucoup à faire en tout ce qui concerne la salubrité publique, l'hygiène, l'assainissement et le nettoyage des rues. Elle est plus sévère pour nos hôteliers; elle se plaint que leurs auberges sont aussi bruyantes que peu confortables, que ce qui s'est le moins amélioré en France dans ce siècle, c'est la tenue des hôtels. Mais comme elle est indulgente pour nous, même en nous grondant, et qu'elle saupoudre d'une pincée de sucre les amandes amères, elle ajoute : « C'est probablement l'amabilité nationale qui est cause de cette stagnation. J'ai plus d'une fois voyagé avec des amis français, et je ne les ai jamais entendus se plaindre de rien, si ce n'est d'un dîner immangeable. Les désagrémens, les incommodités qu'anathématise l'Anglais sont regardés par eux comme une chose toute naturelle. Aussi les hôtels qui ne sont fréquentés que par les Français restent stationnaires d'année en année et de génération en génération, tandis que partout où nous allons tout se transforme. » Elle a raison, et nous ne sommes pas assez reconnaissans à nos voisins d'outre-Manche des services qu'ils rendent à notre bien-être; si nous trouvons en maint endroit de meilleurs lits et des planchers propres, c'est à ces grands purificateurs de gîtes insalubres que nous en sommes redevables.

Dans ses tournées à travers les villes et les campagnes, miss Betham porte partout avec elle des préoccupations humanitaires, et ce qui l'in-

téresse le plus en France, c'est le Français. Sa façon de voyager ne ressemble guère à celle des touristes. Elle est allée successivement s'établir au cœur de chacune de nos provinces, quelquefois à l'hôtel, plus souvent chez des amis. A peine installée, elle court le pays, visite les villages, les fermes des environs, entre en conversation avec le fermier, lui demande ce qu'il vend, ce qu'il achète, ce qu'il boit, ce qu'il mange, où il couche et comment il élève ses enfans; elle le prie de lui montrer sa maison, son champ, son jardin, sa grange, ses étables, et comme elle a l'esprit précis, comme elle est économiste dans l'âme, elle exige qu'on lui donne des chiffres, elle veut savoir exactement ce que tel lopin de terre a rapporté l'an dernier, ce qu'il rapportera l'an prochain.

Quand l'Anglais est curieux, il est le plus intrépide des questionneurs. La curiosité de miss Betham n'a été déçue qu'une fois. Elle aurait beaucoup donné pour qu'on l'autorisât à visiter quelques-unes des grandes usines du département du Nord; mais elle découvrit avec chagrin que de la première à la dernière elles sont aussi inaccessibles à l'étranger que l'intérieur d'un monastère de carmélites; elle assure que si la reine d'Angleterre a pu forcer l'entrée du couvent de la Grande-Chartreuse, Sa Majesté demanderait en vain à visiter une manufacture de gants de fil à Lille, et que la meilleure méthode à suivre pour confectionner une nappe est tenue aussi secrète que la recette des fameuses tartes au poivre du prince Bedreddin. Elle se berça un jour d'un vain espoir. On lui avait parlé d'une fabrique possédée et dirigée par une femme : « Voilà mon affaire, se dit-elle; entre femmes on s'entend toujours. » La maîtresse de cette mystérieuse maison la reçut fort poliment, lui tendit une petite main blanche chargée de bagues; mais dès que la plus curieuse des Anglaises lui eut exposé sa requête, elle changea de visage et s'écria avec un accent tragique : « Jamais, madame! jamais! »

Miss Betham n'a pas essuyé de si cruelles mésaventures dans les fermes et dans les chaumières. On lui a tout montré, tout expliqué. Comme un de ses compatriotes, M. Barham Zincke, qui a publié de remarquables études sur l'Auvergne, elle a constaté que le paysan en sarrau bleu éprouve quelque plaisir à exprimer sa pensée dans un français correct et lucide, et elle en a conclu que le don de la parole et de la conversation est beaucoup plus commun en France qu'en Angleterre.

Elle a toujours été satisfaite de ses causeries avec les cultivateurs, et ce qu'elle en rapporte n'est pas la partie la moins intéressante de ses deux attrayans volumes. Il est une question pourtant qu'elle ne s'est jamais permis de poser à l'homme en blouse bleue; elle n'a pas osé lui demander pour qui il voterait aux élections prochaines: elle savait qu'il ne le dit à personne, pas même à sa femme. Sur tout autre sujet,

il s'est fait un plaisir de la contenter. Il en est des paysans comme des chats, lesquels devinent à première vue qui les aime ou ne les aime pas; ils s'étaient bientôt avisés que miss Betham les aime beaucoup. « De toutes les classes et des deux sexes, j'ai toujours reçu un accueil bienveillant et même affectueux. Envers le paysan surtout j'ai contracté une dette de gratitude ; son hospitalité, ses renseignemens, son temps ont toujours été mis libéralement à mon service; le plus pauvre aussi bien que le plus riche ont rivalisé de courtoisie à l'égard de l'étrangère. »

Dis-moi ce que tu aimes et ce que tu n'aimes pas, et je te dirai qui tu es. Il est facile de dire à miss Betham ce qu'elle est, car elle a des haines et des affections intenses, et elle les exprime avec une vivacité toute britannique. Après avoir lu les premières pages de son livre, on sait déjà qu'elle adore les fleurs et qu'elle nous sait gré de les aimer beaucoup. Mais peut-être aime-t-elle encore plus les animaux, et elle a peine à nous pardonner notre dureté pour eux. Les chiens de garde perpétuellement tenus à l'attache, les chevaux et les bœufs à qui le fouet ou l'aiguillon ont fait des plaies, la volaille qu'on envoie au marché dans des cages à claire-voie et qu'on laisse exposée durant des heures à un soleil ardent, lui arrachent des cris de pitié et d'indignation. Si les Normands lui déplaisent, c'est qu'ils maltraitent les êtres à qui le ciel a refusé la parole et l'amer plaisir de dire son fait à leur bourreau.

Quelque sympathie qu'elle ait pour le pays où est né le grand homme qui a fait de l'Angleterre une nation, quelque admiration que lui inspirent les laiteries du Cotentin et ses herbages sillonnés d'eaux courantes, elle y a vu des choses qui l'ont navrée: « Ces hommes, dit-elle, sont une belle race, de visage agréable, solidement bâtie, digne de figurer parmi les barons du Conquérant. S'ils étaient plus tendres pour les animaux, ils auraient gagné notre cœur. Dans le pays de Caux, le chien est regardé simplement comme une machine à aboyer ; dans le Cotentin, les animaux élevés pour le boucher sont traités avec aussi peu d'égards que s'ils étaient des choux ou des pommes de terre. Je suis triste d'avoir à dire des choses si dures aux dignes fermiers normands, mais je ne dis rien de trop. »

Elle a moins de reproches à adresser aux Angevins, race douce et gracieuse, *gentle and amiable :* elle leur en veut pourtant de plumer deux fois par an les oies vivantes. Elle donne un bon point aux Dauphinois et aux Savoyards, parce qu'ils ont l'air d'aimer leur bétail. En revanche, elle a rencontré dans les Alpes-Maritimes des chevaux dont les écorchures saignaient et criaient vengeance, et elle s'est dit qu'en Angleterre le brutal qui les conduisait aurait été passible de huit jours d'emprisonnement. Elle s'écrie à chaque instant: « Que devient la loi Grammont ? » Quiconque ménage et caresse les chiens et les chevaux est sûr de se mettre bien avec elle. Les cochers qui laissent dormir leur

fouet deviennent bien vite ses amis, et elle s'est senti de la tendresse pour une Niçoise avec qui elle eut un éloquent entretien sur ses vieux amis les porcs, qu'elle a longtemps pratiqués. Comme elle, cette Niçoise affirmait qu'on les calomnie odieusement, qu'on les accuse à tort de se plaire dans la fange, que rien ne leur est plus agréable qu'une bonne litière de paille propre, que ces épicuriens raffinés, ces découvreurs de truffes, nous en veulent de les traiter en cyniques.

Miss Betham pense avec raison que la dureté pour les animaux est un reste d'antique barbarie, l'héritage d'un temps où l'on n'avait pas encore appris à les considérer comme des ancêtres ou comme des parens pauvres. Un de ses griefs contre l'ancien régime est qu'avant la Révolution ils étaient encore plus malheureux qu'aujourd'hui, témoin ce mémorable troupeau de deux mille moutons anglais importés par un propriétaire français, qui les laissa mourir d'inanition. « Quand les hommes, les femmes et les enfans, dit-elle, en étaient réduits à se nourrir d'herbes et de racines sauvages, de quoi se nourrissaient leurs moutons et leurs vaches? » Hélas! la plus grande marque d'estime et d'amitié que nous pussions donner aux moutons, aux bœufs et aux porcs serait de ne pas les tuer pour les manger. Mais miss Betham n'est pas née sur les bords du Gange, elle fait grâce aux bouchers comme aux chasseurs : un brahmane taxerait sa miséricorde de cruauté mal déguisée.

Aimant passionnément les bêtes, on comprend qu'elle doit avoir une préférence marquée pour les hommes qui leur ressemblent, pour ceux qui sont restés plus près de la nature, qui vivent dans le commerce des champs et des bois et qui ont un peu de leur mystère, pour ceux que l'instinct gouverne, et en qui tout est naturel, même les artifices et les ruses. Ce qu'elle met au-dessus de tout, c'est le cultivateur français, l'homme de la terre, le dur travailleur, *toiler and moiler*, celui qui mène une vie rude et qui l'assaisonne d'un peu de gaîté gauloise. Elle a moins de goût pour une partie de notre bourgeoisie de province. Elle y a trouvé cependant d'excellens amis, et elle a souvent usé de leur gracieuse hospitalité; mais si cordial que fût leur accueil, il y avait un tel abîme entre leurs opinions et les siennes que, pour la première fois depuis son arrivée en France, elle se sentait, nous dit-elle, dans un monde étranger, C'est surtout en Bourgogne, dans les environs de son cher Dijon, qu'elle a fait cette fâcheuse expérience. Ses amis possédaient des maisons de campagne, où ils passaient chaque année quelques semaines. Ils faisaient tout pour lui être agréables, et elle était sensible à leurs soins; mais elle n'osait leur parler librement ni des affaires publiques, ni de ses vues sociales, ni de l'évolutionnisme, ni du dernier livre de Renan. Sur quel sujet pouvait-elle espérer de s'entendre avec eux? Préoccupée d'éviter les querelles, écoutant sans mot dire et n'en pensant pas moins, rongeant son frein et parfois confuse

de ses longs silences, il lui semblait que dans cette demeure hospitalière les heures comptaient double, que jamais pendules n'avaient cheminé d'un pas si paresseux et si traînant.

Ce qui l'étonnait et la chagrinait aussi, c'est que ses amis s'intéressaient peu aux occupations champêtres et n'avaient aucune espèce de relations avec les habitans du village voisin. Les femmes vivaient renfermées dans le cercle domestique ; les petits fermiers qu'elles voyaient de leurs fenêtres travailler dans les champs étaient pour elles des inconnus, dont elles se souciaient peu de faire la connaissance, et s'il leur arrivait d'en parler, c'était sur un ton de dédain et d'antipathie. Quant aux hommes, ils aimaient si peu la campagne qu'ils prenaient continuellement le train pour aller passer des demi-journées à la ville, et ces avocats, ces riches notaires n'avaient jamais un mot à dire aux petits cultivateurs ou aux ouvriers qu'ils rencontraient sur le chemin de la gare. Miss Betham avait peine à comprendre qu'on pût vivre côte à côte sans frayer ensemble ; elle constatait avec surprise combien sont fortes dans certaines parties de la France les séparations de classes, sur quelle réserve elles se tiennent les unes à l'égard des autres. Elle aurait dû se dire que tout a sa rançon, que les privilèges rapprochent quelquefois les hommes, que dans un pays d'égalité civile et de suffrage universel, où il n'y a plus ni patrons ni cliens, chacun se tient sur ses gardes et se cantonne chez soi, les uns par orgueil, les autres par fierté.

« Nous formons un clan, » lui disait-on, et c'était un vrai clan que cet assemblage de grands parens, de parens, d'oncles et de tantes, de cousins, de cousines, vivant sous le même toit ou porte à porte et se suffisant à eux-mêmes. Les étrangers qui viennent s'amuser à Paris ont répandu en Europe la fâcheuse nouvelle que la vie de famille est inconnue en France ; miss Betham incline à croire qu'il y en a trop. Elle a connu un mari et une femme qui chaque année passaient la saison des vacances à la campagne avec leurs enfans ; la mère de la femme et la mère du mari leur tenaient fidèle compagnie ; on ne se querellait point, l'accord était parfait. De tout ce qu'elle a vu en France, c'est ce qui l'a le plus étonnée : « Imaginez, si vous le pouvez, s'écrie-t-elle, deux belles-mères réunies sous un toit anglais ! » Elle en conclut qu'en Angleterre la vie de famille est moins forte, mais plus variée ; que la bourgeoisie de province y a l'esprit plus ouvert aux idées, aux impressions nouvelles, plus de goût pour les nouveaux visages ; qu'elle est plus riche « en sympathies cosmopolites ». — « Le système patriarcal, ajoute miss Betham, a sûrement ses avantages : il pousse à l'économie, il consolide et fortifie les intérêts de famille. Mais ces intérêts deviennent parfois trop absorbans. L'état stagnant de la richesse patriarcale me cause des accès d'irritation, et peu s'en faut que je n'en vienne à prôner la prodigalité insulaire, l'insouciance de l'avenir et la

rupture presque brutale de certains liens que respecta notre enfance. »

Elle avait fait sans doute un séjour trop prolongé dans une maison de riche bourgeoisie quand elle visita les Charmettes, et qu'elle trouva tant de plaisir à contempler le jardin de Mme de Warens et à promener ses doigts sur le clavecin de Jean-Jacques : « J'aime, dit-elle, Arthur Young pour le portrait qu'il a tracé de la femme qui fut le bon ou le mauvais génie de Rousseau : « En dépit de ses fragilités, écrivait-il, il y avait dans son caractère quelque chose de délicieusement aimable. Sa belle humeur, sa gaîté constante, sa tendresse, son humanité, ses spéculations agricoles, et par-dessus tout son amour pour Rousseau lui méritent une place parmi nos souvenirs les plus chers, et expliquent les sympathies qu'elle nous inspirera toujours et qui sont plus faciles à éprouver qu'à décrire. » Miss Betham renchérit encore sur Young : elle déclare que cette blonde pécheresse avait l'âme plus généreuse que telle femme qui n'a jamais péché contre les convenances sociales et la morale reçue. Et voilà les propos que tient, dans ses heures d'exaspération, une Anglaise qui a habité trop longtemps une villa bourguignonne, où tout est réglé, où tout est correct, où l'observation des convenances est la vertu suprême, où les intérêts de famille sont tenus pour sacrés, et où deux belles-mères, également jalouses d'assurer l'avenir de leurs petits-enfans, se font bonne mine et n'ont jamais une parole plus haute que l'autre.

Si miss Betham a peu de goût pour les vertus somnolentes et les félicités engourdies, cette chaude protestante éprouve une véritable horreur pour les dévotions superstitieuses, pour les faux miracles, pour les religieuses cloîtrées et pour ce qu'elle appelle « la mariolâtrie ». Elle est persuadée que *le splendide hexagone* serait un pays sans défauts si le protestantisme y était devenu la religion dominante. Quand les femmes ont des chagrins, il faut toujours qu'elles s'en prennent à quelqu'un : c'est à Mme de Maintenon que s'en prend miss Betham, en la rendant responsable de la révocation de l'Édit de Nantes. Elle ne se contente pas de ne point l'aimer, elle la déteste, elle l'abhorre. Cependant, quoi qu'on pense de Mme de Maintenon, on ne saurait l'accuser de mariolâtrie ; elle vivait dans un temps où la dévotion elle-même éprouvait le besoin de se mettre en règle avec la raison. Et puis futelle réellement aussi perverse et aussi puissante que miss Betham se plaît à le croire ? Cette Anglaise très humaine et très vindicative aurait dû consulter à ce sujet Voltaire, qui a dit souvent le mot qui reste et rendu des arrêts définitifs. Il lui aurait appris que cette femme odieuse ménageait son crédit en ne l'employant qu'avec une circonspection extrême, qu'elle était beaucoup moins occupée de gouverner que de complaire à celui qui gouvernait, « que du même fond de caractère dont elle était incapable de rendre service, elle l'était aussi de nuire. » Au

surplus, ce qui devrait la désarmer, c'est que jamais ambitieuse n'eut plus à se louer de la fortune et n'eut le bonheur si triste : « — Je n'y puis plus tenir, je voudrais être morte! » On sait quelle fut la réponse : « — Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père? »

Pourquoi miss Betham a-t-elle conçu pour Mme de Maintenon une si implacable aversion? C'est qu'elle a cru reconnaître dans Françoise d'Aubigné le type par excellence d'une classe de Françaises qu'elle croit très nombreuse, de celles qui mettent l'intrigue au service de la dévotion et qui ont la fureur de convertir les gens. Elle les appelle bien à tort des Françaises ultramontaines; elle devrait savoir que désormais c'est le libéralisme catholique qui passe les monts pour aller chercher à Rome ses mots d'ordre. Quoi qu'il en soit, les dévotes agressives lui agréent peu, et elle les accuse de rendre la vie insupportable à leur mari et à leurs enfans.

A la vérité, elle n'a rien vu de pareil dans ces calmes maisons bourguignonnes où on la recevait si bien, et où les pendules étaient si lentes à sonner l'heure. Là hommes et femmes, y compris les deux belles-mères, tout le monde s'entendait en matière d'éducation, tout le monde s'accordait « à maudire les atrocités de M. Grévy et de son gouvernement. » Mais miss Betham a connu d'autres maisons où l'on était loin de s'entendre, où l'homme ne croyait pas, et où la femme, qui croyait, prétendait l'obliger à croire. Ces catholiques militantes, « qui enferment leur épée dans un fourreau de velours », exercent à l'entendre une souveraine autorité sur tout ce qui les entoure. Elles sont d'autant plus redoutables que, très ignorantes, « de vraies enfans par l'intelligence », elles possèdent en abondance les vertus domestiques et toutes les grâces de leur sexe. D'ailleurs elles ont à leur disposition un autre genre d'influence, tout à fait indépendant des charmes personnels. « Souvenons-nous, dit miss Betham, que la femme, la mère française est dans toutes les classes, même dans les plus pauvres, un capitaliste, dont la fortune égale ou surpasse celle de son mari; que partant il est obligé de compter avec elle comme le chef d'une maison de commerce avec son associé, et qu'il la laisse absolument libre d'élever leurs enfans comme il lui plaît. » Résiste-t-il, la discorde éclate dans les familles, elles sont en proie à la guerre civile des consciences.

Ici miss Betham, plus mesurée à l'ordinaire dans ses jugemens, exagère comme à plaisir. Elle oublie que dans un autre endroit de son livre elle a vanté la souplesse d'esprit et de caractère du Français. Cette souplesse l'aide à se préserver des guerres intestines. Dans les trois quarts des cas, l'homme qui ne croit pas se soumet facilement à certaines formalités religieuses, comme à des conventions mondaines, qui ont leur raison d'être et se justifient par le long usage. Du moment qu'il concède le principal et que les formes sont observées, la femme lui reconnaît le droit de penser tout ce qu'il veut. La conver-

tisseuse tragique, qui veut contraindre les gens à croire, est une exception en France, et ce qui est encore plus rare, c'est le mari sceptique cherchant à propager ses doutes, dont il se fait une religion. Aucun peuple, en matière de croyances, ne s'accommode aussi bien que nous des cotes mal taillées et des traités boiteux. Il ne faut pas s'en plaindre; la logique est une belle chose, mais les inconséquences qui garantissent la paix ont leur prix.

Malgré ses réserves, miss Betham nous veut beaucoup de bien parce que nous avons donné dans ces derniers temps des preuves de puissante vitalité, et montré comment un peuple qui a essuyé de grands désastres doit s'y prendre pour rétablir sa fortune et se remettre en honneur parmi les nations. Elle n'hésite pas à déclarer que dans ces vingt dernières années il s'est opéré chez nous des progrès immenses. Quelques-unes de nos villes qu'elle avait traversées jadis lui ont semblé méconnaissables. Feu lord Lytton lui écrivait en 1890 qu'il venait de visiter pour la première fois Rouen, que c'était une des villes les plus pittoresques et les plus intéressantes qu'il eût jamais vues, « que sa population très prospère s'occupait aujourd'hui à faire des cotonnades avec autant de succès que ses ancêtres fabriquaient des cathédrales. » — « Qu'aurait dit lord Lytton, s'écrie-t-elle, si comme moi il avait visité Rouen il y a vingt-cinq ans ! » C'est surtout dans les campagnes qu'elle a trouvé de prodigieux changemens et que des lieux déjà vus lui ont paru tout nouveaux. Que de friches défrichées ! que de landes converties en champs et en vignobles ! Les sables d'Aigues-Mortes, subitement couverts de ceps et de pampres, lui ont fait l'effet d'un rêve. En parcourant les provinces les plus arriérées, telles que la Bretagne, la Vendée, la Savoie, certaines parties de la France centrale, elle a cru voir Cendrillon à qui l'envie était venue d'aller au bal et qui s'était fait habiller par sa marraine. « En vingt ans, lui disait un propriétaire savoyard. nous avons vécu un siècle. » Elle estime que nos malheurs nous ont profité et que, depuis 1871, nous n'avons pas perdu notre temps.

Si favorable qu'elle soit au régime actuel de la France, et quoiqu'elle sache à la République un gré infini d'avoir multiplié les écoles et de s'être occupée avec tant de sollicitude de l'enseignement primaire, elle ne lui attribue pas le don des miracles. « Ces progrès gigantesques, dit-elle, s'expliquent par des causes normales, telles que l'adoption de méthodes améliorées pour la culture des champs et l'élève du bétail et que les facilités de communication toujours croissantes. » Elle signale aussi un fait économique particulier à la France, à savoir « la localisation de nombreuses industries, stimulant l'esprit d'entreprise et la circulation du capital. » Dans beaucoup d'endroits, le travail de la ferme est associé à quelque branche de commerce, et quand une terre avare ne récompense pas de ses peines l'homme qui la cultive, il

se souvient qu'il a des doigts de fée et qu'il ne tient qu'à lui de se faire fabricant : « Peu de villes, peu de villages qui n'aient leur poule aux œufs d'or. » Personne n'est à son avis plus ingénieux que nos paysans à se procurer des ressources subsidiaires et à boucher les trous de leur budget. « Le Protée de la fable, dit-elle, n'était pas plus prompt à se transformer ; aujourd'hui agriculteur, demain ouvrier, en telle saison il manie adroitement la serpette, en telle autre le tour du tourneur. Pas un de ces paysans dignes de Millet, lourds d'aspect, en blouse et en sabots, qui ne soit passé maître en une douzaine de métiers... De quelque côté que l'on se tourne, dit-elle encore, on a la preuve d'une patience et d'un esprit d'entreprise inimaginables. Des portions de lande communale sont de temps à autre concédées à des paysans, à la condition de les mettre en culture. D'énormes blocs de rochers ont été démolis, et parmi leurs décombres mis en tas, j'ai vu fleurir des miniatures de potagers, de champs et de vergers. Le paysan français n'est pas seulement un Protée : il y a en lui du Paracelse, il transmue en or les matières les plus ingrates. » Young disait déjà en son temps : « Laissez-le faire, il changera les déserts en jardins. »

Grands et petits fermiers, métayers, ouvriers de campagne, tous les cultivateurs du sol français intéressent miss Betham ; mais ses favoris sont les paysans propriétaires, qui ont un champ ou un morceau de vignes, un potager, une maison, que souvent ils ont bâtie de leurs mains, et qui peuvent dire comme un des fous de Shakespeare : « C'est peu de chose, mais c'est à moi : *'Tis a poor thing, but 'tis my own.* » Ils ont été le principal objet de son enquête, et rien ne l'a plus frappée que le changement qui s'est opéré depuis peu dans leurs habitudes, leurs procédés de culture, leur mobilier, leur régime, leurs récoltes, et plus encore dans leurs sentimens, dans l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes et de la place qu'ils occupent dans la société.

Miss Betham a trop étudié l'histoire pour s'imaginer que c'est la Révolution française qui a créé la classe des paysans possesseurs d'un champ et d'une maison. Elle sait que pendant tout le XVIIIe siècle, les paysans avaient acquis de la terre, qu'ils employaient à cela leurs très modestes épargnes, que le nombre des petites propriétés rurales allait toujours croissant, qu'au témoignage d'Arthur Young elles formaient peut-être le tiers du royaume. La Révolution n'a été, dans la vérité des choses, qu'une évolution naturelle, précipitée par des catastrophes ; n'y a-t-il pas des orages qui hâtent la fécondation des germes ? Dans tous les temps, le Français fut de tous les peuples celui qui aimait le plus passionnément la terre, et l'amour n'est pas de l'amour quand il ne remplit pas la vie et le cœur. On ne peut s'occuper d'autre chose, c'est l'obsession d'un esprit malin, une fièvre, une folie. Ce n'est pas, à ce que je pense, pour en jouir que le paysan français aime tant la terre ; en règle générale, il n'est pas plus épicurien que mystique. Mais quoiqu'il

n'ait jamais entendu prononcer le nom de Hegel, il a découvert, comme ce grand philosophe, que la propriété est le signe visible de la personne humaine, qu'il ne nous suffit pas d'exister, que nous avons besoin de démontrer notre existence aux autres et à nous-mêmes, et que qui n'a rien n'est rien.

C'est de cette passion de la terre que dérivent et ses vertus et ses défauts. Comme tous les grands amoureux, il a l'esprit d'industrie et de ruse, l'âpreté du désir et du labeur, la ténacité dans l'effort, les longues patiences et les espérances indomptables. Toujours préoccupé d'amasser, il pousse jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au miracle, l'insensibilité aux privations et le génie de l'épargne. Fataliste de sa nature comme une fourmi ou comme un soleil, rien ne le détourne de son chemin, rien ne lui fait oublier son idée. Dur à lui-même, il est dur aux autres et aux bêtes. La passion qui le possède lui enseigne le mépris des petites vanités; fût-il en train de faire fortune, il se soucie peu de faire figure, et au grand étonnement de miss Betham, ses filles, qui tiennent de lui, continueront de travailler dans les vignes ou à la laiterie après avoir conquis leur certificat d'études, ou passé quelques années dans un pensionnat bourgeois. Sacrifiant le présent à l'avenir et attentif à prévoir les accidens fâcheux, il supportera le malheur mieux que ces fermiers anglais « qui avaient voulu singer les *squires* et vivre comme des capitalistes. » Il n'attache aucune importance au confort; que sa chambre à coucher soit un sombre taudis, que sa cuisine soit enfumée, que les ordures s'amassent devant sa porte, que son fumier encombre sa cour, et que ses eaux de ménage y fassent des cloaques, il ne lui en chaut. Malgré tous les progrès accomplis, on retrouvera chez lui des traces de ce mélange de richesse et de sordidité, que miss Betham signale comme un des traits caractéristiques de la vie rurale en France, et son logis ne sera pas tenu comme celui d'un laboureur du Sussex. En revanche, quand elle lui aura appris que ces laboureurs étrangers travaillent la terre d'autrui, qu'ils habitent une maison d'où on peut à toute heure les expulser, qu'ils n'ont rien qui leur appartienne, aucune ressource assurée pour leurs vieux jours, il éprouvera pour eux une profonde et dédaigneuse pitié. Que sont toutes les jouissances du confort? L'homme heureux est celui qui a l'orgueilleux plaisir de posséder ce qu'il aime, et de contempler son moi dans le champ gras ou maigre qu'il cultive, et qui est à lui!

Un journal de Londres publiait naguère de remarquables études sur la vie dans les villages anglais : « Vous n'avez aucune idée, écrivait l'auteur de ces études, de l'état de servage où sont réduits les cultivateurs dans quelques-unes des grandes terres où ils ont trouvé à s'établir. Le *squire* possède la chaumière, il peut à son gré concéder ou retirer les lots de terrain. Sa femme et ses filles donnent du charbon, prêtent des draps, visitent les malades; le ministre de la paroisse est

chargé de ce qui concerne l'enseignement et la religion. Ces pauvres gens, incapables d'aucune résistance, se prêtent à leur destinée, qui est de faire tranquillement tout ce qu'on leur dit de faire, de prendre ce qu'on leur donne et de se montrer reconnaissans. C'est le royaume des bonnes intentions et de la bienfaisance; mais pour y être heureux, il faut renoncer à toute virilité d'âme et à la dignité d'un citoyen. » C'est en sacrifiant leurs aises à leur passion pour la terre que les paysans français ont conquis la dignité de citoyen, et qu'ils sont devenus une classe politique, dont l'influence n'a cessé de s'accroître. Comme le dit miss Betham, ils ont déjà fait deux grandes choses : par leurs épargnes et leur travail ils ont réparé des malheurs qui semblaient irréparables, et par leur sagesse d'électeurs, ils ont préservé leur pays d'inutiles et sanglantes révolutions.

Elle n'a qu'un reproche à faire à ces paysans qu'elle admire, elle se plaint qu'ils manquent d'idéalisme, de poésie, qu'ils ne s'occupent guère de cultiver leur imagination, qu'ils ont oublié leurs vieilles légendes et qu'ils ne lisent pas la Bible. C'est le caractère des peuples catholiques et romans que le livre sacré n'a exercé aucune influence sur leur tour d'esprit comme sur leur littérature. La France n'a produit qu'un grand poète dont la Bible ait façonné l'imagination, il s'appelait Bossuet. Tous les poètes anglais, même les plus mécréans, tels que Byron et Shelley, l'avaient lue dès leur enfance, et on s'en aperçoit. Il est probable qu'elle fournit à tel laboureur du Sussex des mots pour exprimer ses plaintes et ses joies et des images qui se mêlent à tous les événemens de sa vie. Mais il ne faut pas croire que les images ne jouent aucun rôle dans l'existence du paysan français. Comme l'a dit George Sand, qui l'avait beaucoup pratiqué, « il est tout imagination sous son matérialisme apparent. C'est toujours l'imagination païenne, la personnification des choses qui l'entourent; sa maison, son champ, son arbre, son mur, deviennent pour lui des êtres, des dieux, qui sait? Il gratte le sol avec une vieille pioche ébréchée. Peut-être que ce vieil outil est un dieu aussi. » La propriété a sa poésie, surtout quand on l'a conquise par son travail, et si de grands poètes ont été des gueux, ils ont tous aspiré à posséder quelque chose. Le rêve de Shakespeare était d'avoir une maison et d'y vivre en bon bourgeois. Il avait juré de satisfaire un jour son ambition, et c'est à cela qu'il employait Ariel et Miranda.

Il y a dans l'esprit de miss Betham des contradictions qui me charment; une femme qui ne se contredit jamais n'est pas une femme. Utilitaire convaincue et romancière de son état, elle glorifie les machines agricoles, et elle pousse un grand soupir en confessant « que l'agriculture perfectionnée est aussi peu romantique que Chicago. » Elle a découvert que les fermiers de la Manche n'exportaient plus le gui en Angleterre, qu'ils faisaient une guerre d'extermination à ce pernicieux

parasite; comme économiste, elle les approuve, et elle ne laisse pas de regretter le gui. Elle a vu dans l'Anjou des châtaigniers magnifiques tomber sous la cognée pour faire place à des champs de pommes de terre; elle s'en est réjouie, et les larmes lui sont venues aux yeux. Comme elle est naturellement optimiste et qu'elle a du goût pour les utopies, elle cherche à se persuader qu'un temps viendra où tout sera concilié, l'utile et le beau, où tous les intérieurs seront bien tenus et confortables, et où tous les hommes seront poètes. J'ose affirmer qu'elle ne verra jamais ce temps merveilleux.

Dans l'habitude de la vie, elle recourt à un autre genre de consolations, qui me paraissent meilleures et moins chimériques. Quand elle contemplait le ciel bleu de la Provence, elle prenait en pitié le ciel gris de l'Angleterre et ne se souciait pas de le revoir; mais les moustiques lui ayant procuré quelques nuits d'insomnie, elle s'est dit qu'un ciel gris avait ses avantages. En parcourant les jardins délicieux des villas niçoises, elle se prenait à regretter que dans l'île où elle est née les citronniers et les orangers ne fleurissent pas en pleine terre; mais ayant demandé à voir l'intérieur d'une de ces villas princières, elle s'est avisée que les chambres des domestiques étaient de vilains trous noirs s'ouvrant sur un corridor sombre, et elle a pensé que dans son île les servantes étaient mieux logées.

Puisqu'elle croit au système des compensations, que ne l'applique-t-elle à l'histoire du genre humain! Les glorieuses cités antiques, où l'esclave se chargeait de toutes les besognes ingrates, les barons féodaux, qu'animait l'esprit d'aventure, les hommes de la Renaissance, qui vivaient dans un temps où l'art se mêlant aux industries embellissait tout, les maisons, les meubles et les dieux, ont éprouvé des joies que nous ne connaissons plus. C'est une longue histoire que celle des félicités perdues, qui ne se retrouveront jamais; mais on les remplace, et quelquefois avec avantage. Si par miracle une de ces sociétés mortes, qui firent beaucoup d'heureux, venait à revivre, nous y serions mal à l'aise et à l'étroit, nous y trouverions des institutions et des coutumes qui s'accorderaient mal avec notre façon de comprendre le bonheur et de choquantes inégalités, incompatibles avec l'idée que nous nous faisons de la justice.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

La loi de 1871 assigne à la session d'août des conseils généraux une durée d'un mois au maximum; mais il est devenu rare que nos assemblées départementales épuisent ce délai. A l'origine, — nous voulons dire après la grande perturbation nationale qui avait amené partout un personnel nouveau, — les conseils généraux étaient pleins d'ardeur, de prétentions, et d'inexpérience. Ils voulaient tout faire et avaient tout à apprendre. Nous en avons vu, à cette époque qui, non contens d'aller jusqu'au terme extrême que la loi leur avait assigné, s'imposaient, pendant la dernière semaine, des séances du matin et des séances de nuit. Les choses ont pris aujourd'hui une marche plus régulière et plus expéditive. Les conseils départementaux sont au courant des affaires qu'ils ont à traiter; ils savent ce qui est important et ce qui l'est moins; ils établissent, dès le premier moment, le programme de leurs travaux, si même ils ne l'acceptent pas d'une administration préfectorale dans laquelle ils ont confiance; et au bout de huit ou dix jours ils ont le plus souvent terminé leur session. Lorsque certaines questions exigent une attention particulière, ils suspendent leurs séances pour donner à leurs commissions le temps de travailler, et ils les reprennent un peu plus tard. Tout cela se fait sans bruit, sans étalage de discours inutiles, sans démonstrations prétentieuses, sans distractions purement politiques, au grand avantage des affaires départementales, qui sont envisagées en elles-mêmes, en dehors de tout élément étranger. Cette année en particulier les conseils généraux avaient à pourvoir à l'exécution d'une loi importante, celle qui introduit l'assistance médicale obligatoire dans les campagnes. Dans beaucoup de départemens, cette assistance existait déjà sous des formes différentes, et, dans tous, le dévouement de nos médecins ruraux avait plus ou moins devancé l'œuvre d'humanité qu'il s'agissait de consacrer. Le mérite de la loi est, après avoir établi certains principes généraux, d'avoir laissé aux assemblées locales une grande liberté d'exécution. Plusieurs systèmes se présentaient à l'esprit, et tel qui pouvait être bon dans un département l'était moins dans un autre. Fallait-il, par exemple, donner aux préfets la nomina-

tion des médecins chargés de l'assistance, ou laisser aux malades la liberté de les choisir eux-mêmes? Fallait-il procéder par abonnement avec ces médecins, ou leur payer leurs visites? Fallait-il proportionner le chiffre des honoraires à celui de la population dans chaque circonscription, ou à celui des indigens dûment constatés? Voilà bien des questions, et il serait facile d'en multiplier le nombre. On voit que nos assemblées départementales avaient, suivant l'expression vulgaire, du pain sur la planche pour leur courte session. Pourtant, les radicaux et les socialistes ont essayé de détourner leur attention sur des objets à leur avis plus importans, et, depuis le commencement du mois, ils leur conseillaient à qui mieux mieux de briser le masque étroit que leur imposait la loi de 1871 pour faire apparaître le front menaçant de quatre-vingt-six assemblées politiques.

Nous avons déjà dit un mot de cette campagne, qui ne nous paraissait destinée à aucun succès. Les radicaux perdent leur temps lorsqu'ils font appel aux conseils généraux, et il en sera sans doute ainsi pendant de longues années encore. Il y a une grande différence entre un conseiller général et un député. Même lorsque les deux qualités se réunissent dans la même personne, celle-ci se dédouble et prend un caractère tout autre, suivant qu'elle opère au Palais-Bourbon ou au chef-lieu de son département. Grâce à la longue durée de nos sessions législatives et aux influences multiples, mais généralement artificielles, qui agissent sur lui, le député se meut à Paris dans une atmosphère spéciale, surchauffée à haute pression, où, sans qu'il s'en aperçoive, il se trouve de plus en plus isolé du reste du pays. Au bout de quelques mois, il perd contact avec la province. Les bruits du dehors lui arrivent par la presse, c'est-à-dire grossis et exagérés, et, dans la sonorité du Palais-Bourbon, ces bruits prennent un volume surprenant. On se croirait dans les catacombes du Panthéon, avec la différence qu'au Panthéon il n'y a que de grands hommes : du moins, il est convenable de le penser. Le député arrive ainsi peu à peu, et même assez vite, à un état d'âme particulier, où il se croit « puissant », comme le Moïse d'Alfred de Vigny, mais où il est encore plus sûrement « solitaire », conformément au même modèle. Tous ses nerfs sont tendus et prêts à vibrer. Aussi, lorsqu'un orateur, monté au même diapason, fait retentir la tribune des éclats de sa parole, l'impression est-elle profonde, et le député qui applaudit n'est-il pas éloigné de penser qu'il a assisté à un événement important. Il n'a assisté à rien du tout, sinon à un discours, et à peine arrivé en province, il commence à s'en douter. Autrefois, lorsque nous avions été sevrés depuis longtemps d'éloquence parlementaire et que le pays était impatient d'écouter des voix indépendantes, l'effet était tout autre. Il allait en grossissant à mesure qu'on s'éloignait du Palais-Bourbon. Aujourd'hui, plus on s'éloigne et moins l'effet est sensible, à ce point que tel orateur dont on entend dire à la

Chambre : « Quel talent! Avons-nous un ministre à même de lui répondre? » ne passe en province que pour un phraseur sans consistance. L'homme de province, qui habite les petites villes ou la campagne, — et nous parlons de l'homme éclairé, dont le suffrage cantonal fait un conseiller général, — a d'autres préoccupations. Il vit au milieu de réalités concrètes. Il a une profession qui l'absorbe pendant toute l'année, sauf huit jours après Pâques et huit jours après le 15 août. Les sessions des conseils généraux sont trop courtes pour qu'il ait le temps de sortir de lui-même et de se laisser aller à un rôle d'emprunt. Il reste homme d'affaires, homme pratique, homme de sens rassis, bon citoyen d'ailleurs, qui, ayant sollicité un mandat, le remplit honnêtement et consacre aux affaires départementales le temps qu'il faut pour les bien faire, mais pas davantage, car il a hâte de revenir à son travail quotidien.

C'est à ces conseillers généraux que la presse radicale s'est adressée pour les pousser à des démonstrations politiques. La campagne a été menée avec ardeur, et ceux qui l'ont dirigée en escomptaient d'avance les résultats. Leur espoir était d'éveiller l'amour-propre endormi des assemblées départementales et de leur inspirer une ambition envahissante. L'idée, pour chacune d'elles, de se constituer en un parlement au petit pied et de donner son opinion sur la politique générale, ne devait-elle pas les flatter toutes? Les radicaux l'ont cru; et ce qui s'est passé au mois d'avril dernier pouvait, dans une certaine mesure, entretenir chez eux cette illusion. A ce moment, une douzaine de conseils généraux avaient protesté contre cet « esprit nouveau » dont M. Spuller s'est fait l'apôtre, et qu'il vient encore de définir à Lille avec beaucoup de bon sens et d'éloquence. Au fond, l'esprit nouveau est l'esprit de tous les temps appliqué intelligemment à des circonstances nouvelles. Quoi qu'il en soit, les manifestations du mois d'avril étaient contraires à la loi, qui interdit aux conseils généraux les vœux purement politiques. Mais qu'importe la loi pour les radicaux? Elle n'est une barrière que pour les autres. Enfin, on est en vacances; les Chambres ne fournissent plus rien: il faut bien trouver ailleurs un aliment pour l'agitation politique. On a donc invité les conseils généraux à parler. Sur quoi? La récente loi contre les menées anarchistes offrait un prétexte. Dieu sait tout ce que les journaux socialistes ont écrit sur cette loi! Certes, elle n'est pas parfaite, et nous l'avons jugée sans enthousiasme; mais ses adversaires mêmes, pour peu qu'ils aient quelque bonne foi, seraient tentés de la défendre en voyant comment on l'attaque. A entendre radicaux et socialistes, jamais les périodes révolutionnaires, jamais les lendemains de coup d'État n'en auraient produit de plus cruellement draconiennes. Tout le monde s'est mis à rire à la Chambre lorsque M. Pourquery de Boisserin, emporté par une fougue avignonnaise dont il n'avait pas mesuré les écarts, a reproché à nos ministres

de préparer un 2 décembre. Les radicaux seuls ont pris la chose au sérieux, et même au tragique. Ils nous jurent que nous sommes sous le coup d'une loi de sûreté générale pire que celle de 1858, d'une loi des suspects pire que celle de 1793. Ils n'ont qu'un tort, qui est d'essayer de le prouver. D'après eux, le pays vit sous la Terreur : seulement il ne s'en doute pas. « Mauvais signe, dit Molière, lorsqu'un malade ne sent pas son mal ! » Le fait est qu'il ne le sent pas, et les radicaux ne sont pas parvenus à lui en donner la sensation. Ils ont sollicité une consultation politique de la part des conseils généraux : les conseils généraux se sont tus sur toute la ligne. Deux seulement, croyons-nous, celui des Bouches-du-Rhône et celui du Var, ont émis des vœux favorables au retrait de la loi sur les menées anarchistes. Les autres n'ont rien dit. Ils ont le plus souvent renouvelé leurs bureaux de l'année dernière : lorsqu'ils ont fait des changemens, ç'a été au profit des modérés, au détriment des radicaux. Les présidens élus ou réélus ont exprimé l'horreur qu'a inspirée au pays tout entier le crime du 24 juin. Ils se sont félicités de la rapidité avec laquelle a eu lieu la transmission des pouvoirs à un président nouveau dans lequel ils ont toute confiance. Là se sont bornées les manifestations des assemblées départementales. La campagne radicale ne pouvait pas échouer plus piteusement. Un journal a donné une explication rassurante de ce dénoûment qu'il n'avait pas prévu : « C'est surtout hors séance, a-t-il dit, que les conseillers généraux ont manifesté leur mécontentement de l'orientation actuelle de la politique gouvernementale. » On nous assurera bientôt que c'est au fond du cœur qu'ils ont protesté, mais combien vivement !

La vérité est que la première application de la loi récente a donné lieu à quelques erreurs que nous ne qualifierons pas d'inévitables, car on aurait peut-être pu les éviter, mais dont la gravité a été singulièrement exagérée. Des dénonciations calomnieuses ont été faites à la préfecture de police, et elles ont été suivies de perquisitions qu'il faut regretter puisque rien ne les justifiait, mais contre lesquelles il est puéril de s'indigner comme on affecte de le faire. Ce n'est pas seulement en vertu de la loi contre les anarchistes que la police est exposée à opérer chez les particuliers des descentes et des perquisitions inutiles. Il serait grave, à coup sûr, et odieux qu'un innocent eût été arrêté et surtout condamné. A lire les journaux radicaux, le fait se passe tous les matins, et des écrivains spirituels mais fantaisistes, comme M. Henry Maret, assurent aux bons bourgeois qui les lisent qu'ils ne sont pas sûrs le lendemain, à leur réveil, de ne pas avoir affaire à un commissaire de police ceint d'une écharpe tricolore. La sécurité du foyer domestique n'existe plus ! Or, jusqu'ici, on ne peut citer qu'un cas où la police s'est trompée ou a été trompée. Il s'agit d'un honorable habitant de Colombes, qui a été l'objet d'une visite domiciliaire très

désobligeante à coup sûr, mais à la suite de laquelle, au lieu d'être arrêté, il a reçu les excuses des agens. Bien plus! il a poursuivi son calomniateur devant les tribunaux correctionnels et l'a fait condamner, ce qui prouve qu'il y a encore des juges en France. On voit que le mal n'est pas aussi grand que l'imagine la presse radicale. Le spectre de la police n'est pas aussi terrifiant qu'elle le présente. Au reste, la police elle-même, si elle lit les journaux qui l'attaquent, peut avoir ses momens d'ironie et de douce consolation. Pendant vingt-quatre heures tous ces journaux ont raconté et commenté un scandale inouï. Un conseiller municipal, de Paris s'il vous plaît, s'étant livré dans un café à des propos jugés séditieux, avait été arrêté. C'était bien d'une arrestation qu'il s'agissait cette fois. On donnait les détails les plus précis sur les circonstances qui avaient accompagné cet odieux attentat à la liberté municipale, et un journal allait même jusqu'à publier le menu du déjeuner qui avait été servi au prisonnier à la Conciergerie. Comment douter du fait, après cela? M. Zola ne procède pas autrement pour donner un grand air de vraisemblance à ses récits. De plus, sept citoyens du quartier se sont transportés au bureau de rédaction d'un autre journal pour confirmer l'arrestation de leur conseiller municipal : ils l'avaient vue de leurs yeux. Et pourtant, — à qui se fier? — il n'y avait pas un mot de réel dans tout ce roman. Les reporters ont couru à la Préfecture de police : on s'est moqué d'eux. Ils ont couru chez le conseiller municipal, et l'ont trouvé qui vaquait tranquillement à ses affaires. Il a même opposé le démenti le plus formel à tous les bruits qui couraient sur son compte, et le meilleur des démentis était de se montrer en liberté. Croit-on que les journaux radicaux aient laissé tomber cette affaire? Point du tout! Ils ont continué d'affirmer que le conseiller municipal avait été arrêté, et ils insinuent que, s'il le nie, il doit avoir pour cela quelque raison obscure. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire dans une certaine presse, qui a son siège fait et n'en démordra pas.

Le pays, on l'a vu, ne s'y laisse pas tromper. Il ne se croit pas plus sous la Terreur que le conseiller municipal en question ne se croit sous les verrous, et s'il a le sentiment que la situation générale n'est pas très bonne, ce n'est pas pour les motifs que donnent les radicaux. Il continue de se demander quelle est la politique du gouvernement actuel, sans parvenir à la bien démêler. L'action administrative s'exerce à la fois dans les sens les plus divers, suivant l'humeur particulière et le caractère de chaque préfet. Les gens impartiaux signalent des actes tout à fait dignes d'éloge, puis, tout à côté, des complaisances ou des défaillances en sens contraire. M. Dupuy a été malade : il est heureusement remis de son indisposition, et il tiendra peut-être à imprimer dorénavant une orientation plus nette à sa politique. Il a oscillé jusqu'ici entre les radicaux et les modérés, donnant tantôt des

demi-satisfactions et tantôt des bourrades aux uns et aux autres. Ce système, si c'en est un, commence à s'user : il faudra prendre parti. Ordinairement, les vacances parlementaires servent d'occasion à des discours où l'opinion cherche à reconnaître la pensée du gouvernement. Pour cette fois, on a écouté en vain. Nos ministres se sont agités beaucoup, jamais même ils ne s'étaient remués davantage, et nous aimons à croire que tout ce mouvement n'aura pas été inutile. M. le ministre de la marine a visité nos arsenaux maritimes, ce dont il faut le féliciter, car il y a relevé bien des pratiques défectueuses. M. le ministre des travaux publics est allé étudier en Angleterre le système des voies de communication à travers les grandes villes, et l'installation des docks de commerce dans les ports de mer : il en est revenu, a-t-il dit à un journaliste, émerveillé et jaloux, et sans doute il nous fera profiter de ce double sentiment. Mais, d'indications politiques, le gouvernement n'en a point donné. Tout au plus M. le ministre des finances, soit dans le conseil général de la Meuse où il a tenu incidemment un excellent langage, soit dans un concours agricole où il s'est développé et aussi surveillé davantage, a-t-il fait entendre quelques paroles dont un chroniqueur voudrait faire son profit. Mais, dans son conseil général, M. Poincaré s'est borné à définir et à défendre la loi contre les anarchistes, et dans le concours agricole de Stenay, il a si habilement mesuré ses déclarations, tantôt dans le sens des réformes démocratiques et humanitaires, tantôt dans le sens de la prudence extrême et des ménagemens à y apporter, qu'on ne sait plus très bien ce qu'il faut penser de ses projets. Il veut augmenter les droits sur les successions d'une manière différente en ligne directe et en ligne collatérale. Soit! nous le voulons bien. Mais pourquoi ne dit-il pas d'une manière catégorique, lorsqu'il parle de « graduer » ces taxes, si la graduation sera progressive ou proportionnelle à l'héritage réellement recueilli? Là est toute la question. Il semble que M. Poincaré attende, sur ce point et peut-être sur d'autres, les inspirations du Parlement : n'est-ce pas plutôt le gouvernement qui devrait en donner aux Chambres? M. Antonin Dubost a, lui aussi, développé devant le conseil général de l'Isère la thèse que c'est au Parlement à penser et au gouvernement à exécuter. Le rôle de ce dernier se réduirait à faciliter l'accouchement des conceptions parlementaires. Tel n'est pas notre avis, assurément; mais quel est celui de M. Poincaré? « Un gouvernement républicain, dit-il, ne saurait évidemment songer à exercer vis-à-vis du Parlement une autorité abusive. » Sans doute, et le gouvernement ne serait pas républicain que cette vérité subsisterait tout entière ; mais ce n'est pas exercer une « autorité abusive » sur un parlement que de lui donner des directions, en lui laissant d'ailleurs toute liberté de les accepter après discussion, ou de les récuser. M. Poincaré affirme encore que « ce n'est pas pour un cabinet manquer de défé-

rence à un Parlement que de lui dire clairement la vérité », ou même que « ce n'est pas s'arroger une puissance excessive que d'apporter dans la gestion des affaires administratives et dans l'exécution des pensées du législateur une vigilance attentive et une calme fermeté. » Eh! non, ce n'est pas là s'arroger une « puissance excessive ». Le gouvernement peut même se donner une tâche plus large sans sortir de son caractère. « Cette conception du rôle du gouvernement, déclare enfin M. Poincaré, est certainement la vôtre, Messieurs; vous n'aimez, je le sais, ni les excès, ni les défaillances, ni les abus, ni les abdications de pouvoirs. » Certes, voilà des phrases bien faites, et si exactement ajustées et compensées que nous ne pouvons souhaiter qu'une chose, à savoir que M. le ministre des finances mette un aussi parfait équilibre dans la confection de son budget. Mais cela ne nous dit pas quelle est la politique du gouvernement. Quant à la Chambre, nous savons très bien que, comme toutes les Chambres, elle est incapable d'en avoir une à elle toute seule. Il est vrai qu'elle peut, en revanche, en avoir plusieurs en même temps.

Au moment même où paraissait notre dernière chronique, M. le ministre des affaires étrangères signait à Paris, avec les délégués du roi Léopold, souverain du Congo, un arrangement qui mettait fin aux difficultés pendantes entre lui et nous dans l'Afrique centrale. L'opinion publique en a accueilli la nouvelle avec une grande faveur. On n'a pas oublié à quel point elle s'était montrée émue, inquiète même, trois mois auparavant, lorsque la convention anglo-congolaise du 12 mai était apparue comme une menace d'orage dans un ciel déjà nuageux. Que reste-t-il aujourd'hui de cette convention? L'Allemagne en a dénoncé une partie; nous en avons nous-mêmes dénoncé une autre; et sur les deux points nous avons eu, l'Allemagne et nous, satisfaction. L'Angleterre a renoncé très vite, devant l'opposition de la chancellerie impériale, au couloir de vingt-cinq kilomètres de large qui, pris sur la limite orientale de l'État du Congo, devait relier à l'Égypte ses possessions du sud et du centre de l'Afrique. Nos objections étaient d'un ordre différent.

Depuis assez longtemps déjà nous étions en pourparlers avec l'État du Congo pour établir entre lui et nous des frontières définitives. Celles qui avaient été indiquées à Berlin, en 1885, étaient des frontières idéales, qui se confondaient avec des méridiens en longitude et des parallèles en latitude, et qu'il fallait remplacer peu à peu par des frontières géographiques, à mesure que le pays serait complètement exploré. Une première fois déjà, en 1887, nous avons pris pour limite avec l'État du Congo le thalweg de l'Oubanghi; mais cette rivière était encore trop peu connue alors dans une partie de son cours, et il a fallu, arrivés à ce point, se contenter provisoirement du 4e parallèle. Il restait entendu

que ce qui était sur la rive droite de l'Oubanghi et au nord du 4e parallèle appartenait à l'influence française. Les agens de l'État du Congo n'ont pas toujours respecté cette convention. Ils allaient naturellement devant eux, un peu à l'aventure, avec beaucoup d'intelligence et de courage, et ils organisaient des postes sur les points qui leur paraissaient intéressans, avec l'arrière-pensée que, s'il y avait plus tard des contestations territoriales, leur gouvernement et le nôtre finiraient par s'arranger. Pourtant l'expansion, la prise de possession congolaises allaient toujours en augmentant, et les deux gouvernemens ne s'arrangeaient pas. Les tentatives qui avaient été faites dans cette vue avaient échoué. En se prolongeant, la situation risquait de devenir plus difficile. Les prétentions congolaises prenaient un caractère plus aigu; elles s'appuyaient sur le vieil axiome *Beati possidentes;* et quant à nous, malgré le bien fondé des nôtres, nous rencontrions chaque jour des difficultés croissantes pour en faire reconnaître la valeur. L'affaire en était là, et il était de plus en plus indispensable d'y apporter de part et d'autre les plus délicats ménagemens, lorsque, tout d'un coup, la convention du 12 mai a été publiée par les journaux. Le procédé était vif à notre égard, et rien n'a été plus légitime que l'impression que nous en avons manifestée. Les territoires contestés entre l'État du Congo et nous étaient, il est vrai, passés sous silence; mais il ressortait de l'esprit même de la convention que l'Angleterre les attribuait à la sphère d'influence de l'État congolais, et la preuve en est qu'elle prolongeait et complétait ces territoires au delà même du bassin du Congo, en livrant à l'État indépendant, sous des modalités diverses, la rive gauche du Nil depuis Lado jusqu'à Fachoda. Le Bahr-el-Gazal, notamment, était cédé à bail indéfini à l'État du Congo. On reconnaît ici la conception anglaise des États-tampons, qui n'est pas toujours mauvaise et que nous ne repoussons pas d'une manière absolue, mais dont on nous dégoûterait vite si on prenait l'habitude de la pratiquer contre nous dans de semblables conditions. Il s'agissait cette fois d'un État-barrière que l'Angleterre mettait, sans nous consulter, entre le Nil et nous, pour arrêter dans l'avenir nos progrès éventuels.

Nous avons donc protesté contre cette partie de l'arrangement. Le roi Léopold a envoyé à Paris deux négociateurs éminens, M. Devolder et M. le baron Goffinet, et l'accord n'a pas tardé à s'établir avec eux. Il a porté sur deux points qu'il faut distinguer: la délimitation de nos frontières communes dans le bassin du Congo, et au delà, dans le bassin du Nil, la délimitation septentrionale de la zone d'influence de l'État indépendant. En ce qui concerne le premier point, l'œuvre de 1885, continuée en 1887, a été heureusement complétée et terminée. Notre frontière suivra le cours de l'Oubanghi jusqu'au M'Bomou, puis le cours du M'Bomou jusqu'à sa source, puis la ligne la plus courte jusqu'à la crête de partage des eaux entre le bassin du Congo et

celui du Nil. Désormais, plus de contestation possible entre l'État indépendant et nous. Les postes qu'il occupe sur notre territoire seront remis à nos agens dans des conditions à régler entre les deux gouvernemens, et les difficultés au milieu desquelles nous nous débattions diplomatiquement depuis plusieurs années se trouvent résolues d'un seul coup. Quant à la zone d'influence de l'État indépendant au delà du bassin du Congo, elle ne pouvait plus comprendre le Bahr-el-Gazal, qui serait resté en l'air en quelque sorte depuis qu'il ne se rattachait plus aux territoires définitivement attribués à la France. Cette zone sera limitée par le 30e degré de longitude dans un sens, et par le 5° 30' de latitude dans l'autre. Ce dernier parallèle coupe le Nil un peu au-dessus de Lado. N'ayant aucun intérêt au sud de cette ligne, nous n'avons pas à nous préoccuper de ce que pourra y faire l'État du Congo. Nous ne lui donnons pas les territoires qui y figurent; nous ne les lui cédons pas à bail, car ils ne nous appartiennent pas : nous nous bornons à nous en désintéresser.

Tel est, dans son ensemble, l'arrangement du 14 août, qui fait honneur aux négociateurs belges et à M. Hanotaux. Le but poursuivi a été atteint sans froissement d'amour-propre soit pour l'une, soit pour l'autre des deux puissances. Nous avons fait, au profit de l'État indépendant, quelques concessions territoriales que nous ne regrettons pas, car nous voulons vivre en bons termes avec nos voisins. L'Afrique est assez grande pour que toutes les puissances civilisées s'y développent longtemps encore sans se heurter maladroitement. Si l'on songe aux conséquences funestes qu'aurait eues pour nous, pour l'État du Congo, pour la Belgique, pour l'Angleterre elle-même, l'échec des négociations de Paris, on reconnaîtra que l'Europe était intéressée à leur succès. Est-ce à dire que tout soit fini et que l'avenir se présente sans aucune ombre ? Non, sans doute. La question du Bahr-el-Gazal n'est pas résolue parce que le roi Léopold a renoncé à s'y établir. Notre diplomatie a besoin d'être plus vigilante et notre action coloniale plus habile et plus alerte que jamais. Mais ce qui a été fait a été bien fait, et, pour le reste, à chaque jour suffit sa peine.

Le gouvernement britannique se rend parfaitement compte, lui aussi, que tout n'est pas terminé, et il a même donné à son sentiment une forme dont la solennité a provoqué quelque surprise. Le Parlement anglais a clos sa session le 25 août, et, à ce propos, il a entendu la lecture d'un message de la Reine conçu dans des termes assez insolites. Si c'était l'empereur d'Allemagne, ou l'empereur de Russie qui eût tenu ce langage, on pourrait même en éprouver un peu plus que de l'étonnement : mais l'Angleterre est un pays strictement parlementaire, et, en écoutant la reine Victoria, il est bon de se rappeler que c'est lord Rosebery qu'on entend. C'est beaucoup sans doute, mais enfin ce n'est pas tout à fait la même chose. La Reine s'exprime donc ainsi : « Mes relations avec

les puissances étrangères sont toujours amicales et pacifiques; toutefois il y a lieu de regretter que certaines questions soulevées relativement à l'Afrique entre mon gouvernement et celui de la République française ne soient pas encore résolues. Je désire qu'elles soient réglées sans aucun retard inutile, et j'ai entamé d'amicales négociations pour cet objet. » Le vœu du gouvernement de la Reine est certainement partagé à Paris; mais en vérité on n'avait pas pu se douter jusqu'à ce jour que l'intensité en fût aussi pressante. Depuis plusieurs années, nous avons fait des efforts vingt fois renouvelés pour liquider les questions africaines pendantes entre l'Angleterre et nous, et il ne nous a jamais été possible d'entamer sérieusement la conversation. Beaucoup de retards certainement inutiles se sont produits, sans qu'il y eût de notre fait. N'est-il pas surprenant, par exemple, que nos réclamations au sujet de nos missionnaires si odieusement massacrés dans l'Ouganda n'aient pas encore reçu satisfaction ? Nous n'avons jamais pu arracher une réponse définitive sur ce point qui nous tient à cœur. Et sur combien d'autres encore n'avons-nous pas été plus heureux! La liste en serait longue; mais à quoi bon la dresser? L'Angleterre montre à son tour une grande hâte de causer : causons. Seulement, on ne voit pas encore très bien où et avec qui nous pourrons le faire. Il y a quelques semaines, après avoir échangé quelques vues avec M. Hanotaux sur la convention congolaise, lord Dufferin est parti subitement pour l'Angleterre; il n'est revenu qu'au moment où M. Hanotaux avait annoncé et exécutait déjà son propre départ pour Vichy. Lord Dufferin est retourné à Londres. Lord Rosebery se promenait ces jours derniers à Paris. Lord Kimberley, ministre des affaires étrangères, vient également de partir en voyage. On ne sait à qui parler, et cette villégiature générale fait contraste avec la légère, oh! très légère nuance d'impatience que présente le message de la Reine. On ne saurait d'ailleurs souhaiter trop vivement qu'un accord vraiment complet s'établisse entre l'Angleterre et nous en Afrique.

De même en Asie. Le message ne se montre pas moins attentif aux affaires du Mékong qu'à celles du Congo, du Niger ou du Nil; mais, ici, il émet quelques affirmations qui appellent de notre part des réserves. « Je suis convaincue, dit le message, que le règlement définitif des questions résultant du récent traité conclu entre la France et le Siam ne saurait être ajourné beaucoup plus longtemps, et, en attendant, j'ai chargé des commissaires de fixer sur les lieux mêmes, de concert avec les commissaires français, les limites qu'il sera convenable de donner à une région neutre dans le voisinage du Mékong, qui séparera mes possessions de celles de la République française.» Nous ne traiterons pas pour le moment du premier objet touché par le message; mais est-il bien exact que les commissaires envoyés de part et d'autre sur le Haut-Mékong aient été chargés de « fixer sur les

lieux mêmes les limites » d'un État-tampon? Si on se reporte aux documens signés à Paris, le 25 novembre dernier, l'un par les commissaires anglais et français, l'autre par lord Dufferin et M. Develle, on voit qu'il ne s'est agi, pour le Haut-Mékong, que « de faire procéder à une enquête sur place par les agens techniques des deux pays ». Ces agens techniques, dit la seconde pièce, « devront noter soigneusement quelles limites géographiques et politiques atteindraient le mieux » le but qu'on se propose. Il ne s'agit là que d'une enquête qui ne peut aboutir qu'à prendre des notes pour éclairer les deux gouvernemens, mais pas du tout de « fixer sur les lieux mêmes les limites » d'une zone neutre. A côté du texte, nous avons d'ailleurs le commentaire rédigé, le 4 décembre, par M. Casimir-Perier, qui venait de remplacer M. Develle au quai d'Orsay, et qui, dans une lettre explicative adressée au sous-secrétariat d'État des colonies, s'exprimait comme il suit: « La mission de ces délégués (envoyés sur les lieux) devra être une simple mission d'enquête: ils sont chargés uniquenent de recueillir des renseignemens et non pas de trancher des difficultés. S'il s'élève des divergences de vues entre eux, ils en noteront les motifs. La décision définitive sera réservée aux gouvernemens eux-mêmes. » On ne saurait être plus explicite.

Si nous relevons ces divergences, c'est qu'il importe, au début des négociations amicales que le gouvernement anglais engage avec nous, qu'aucun malentendu ne vienne compliquer une situation qui sera toujours assez délicate. Le langage qu'on a fait tenir à la Reine n'a peut-être pas sur tous les points une précision absolue ; mais assurément cela n'a pas grande importance. Ce qui en a beaucoup, au contraire, c'est la hâte d'en finir, l'empressement à terminer, le désir d'une solution prompte, sentimens qui ne sauraient aller sans une bonne volonté corrélative et un véritable esprit de conciliation. Nous trouverons sans aucun doute ces dispositions chez le gouvernement anglais, et il les trouvera non moins sûrement chez nous. L'accord se réalisera, puisqu'on le veut également de part et d'autre, et rien ne serait même plus facile si le maintien de plus en plus injustifié de l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre ne pesait pas sur sa politique comme sur la nôtre. Les questions du Haut-Nil seraient réglées en une heure, si celles du Bas-Nil étaient résolues comme elles devraient l'être depuis longtemps. Qui ne voit qu'il y a, bon gré mal gré, entre celles-ci et celles-là une inévitable connexité?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

